BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

DE L'IMPRIMERIE DE POULET,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

INTRODUCTION.

Depuis trente-cinq ans, époque où Mesmer fit connaître le magnétisme en France, cette belle découverte, persécutée par l'envie et l'ignorance, repoussée dans l'ombre par nos révolutions politiques, ne s'est conservée au milieu de nous que par le zèle désintéressé de quelques amis de l'humanité; c'est à M. le marquis de Puységur surtout, c'est à sa persévérance que la France doit de n'être pas en arrière des autres nations, sur la connaissance du magnétisme. Sans lui, nous nous plaisons à le dire, sans les sacrifices nombreux qu'il a faits pour soutenir la vérité,

accablé par les sarcasmes, le ridicule et la calomnie, le magnétisme, proscrit du pays qui lui servit de berceau, ne nous serait revenu, comme la plupart des grandes découvertes, qu'après avoir versé longtems ses bienfaits sur les nations étrangères.

Cependant, il faut en convenir, tous ces obstacles qui se présentent en foule devant chaque découverte nouvelle, ne deviennent souvent que la pierre de touche qui fait distinguer le vrai du faux; le magnétisme en a éprouvé de tous genres, et la vérité n'est sortie de ces épreuves que plus brillante et plus pure; aujourd'hui l'opinion publique s'est prononcée en sa faveur; plusieurs souverains de l'Europe n'ont point trouvé indigne d'eux de s'occuper d'en régulariser l'application dans leurs états, et la société qui pu-

blie *cette Bibliothèque*, s'occupe sans cesse d'en étendre la connaissance et d'en perfectionner la théorie.

La Société du Magnétisme, dont M. le marquis de Puységur est président, créée en juillet 1815, par MM. Deleuze, de Lausanne, le comte de Lowenhielm, etc., compte actuellement au nombre de ses membres et de ses correspondans plusieurs des personnes les plus distinguées par leur rang et leurs connaissances, et les plus célèbres médecins de la Prusse et de la Russie. Son but unique étant l'étude et la propagation du magnétisme, une commission a été nommée dans son sein pour rédiger et publier le présent ouvrage, qu'elle destine à devenir le dépôt des découvertes relatives à la belle science qui l'occupe.

Elle s'estimera heureuse si, par son zèle

et ses travaux, elle peut contribuer à répandre parmi les hommes la connaissance d'une vérité qui doit influer d'une manière avantageuse sur leur bien-être physique et moral.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Cure d'une Hydropisie.

M. V**, cultivateur, âgé de 50 et quelques années, domicilié dans une des communes voisines de Pont-Ste.-Maxence, me fit appeler le 27 mai 1816. Il éprouvait des douleurs abdominales très-aiguës, occasionnées par une colique nerveuse à laquelle il était sujet de tems en tems.

Il en reportait la cause à l'époque où, quelques années auparavant, ayant eu une fièvre intermittente très-rebelle, on lui avait fait prendre à haute dose et long-tems, différentes préparations de quinquina. La fièvre avait disparu, mais M. V** éprouvait depuis

à l'épigastre un sentiment de pesanteur qui l'incommodait beaucoup, surtout après les repas, et le forçait souvent d'interrompre ses travaux accoutumés. Les évacuations alvines étaient devenues fort irrégulières.

Le malade avait perdu connaissance dans les champs; la syncope fut longue, se renouvella à différens intervalles après qu'on l'eut ramené chez lui et mis dans son lit. Au moment où je vis M. V**, le pouls était petit, concentré et fréquent, le mal de tête supportable, la langue légèrement chargée, aucune envie de vomir, la respiration assez libre; mais les douleurs abdominales étaient internes, et il n'y avait point eu d'évacuations alvines depuis quelques jours. Je prescrivis une tisane d'orge et de chiendent avec une légère pincée de fleurs de tilleul, miel et nitre, des cataplasmes appliqués chauds, entre deux linges, sur le ventre, des lavemens émolliens, une potion huileuse avec addition d'eau de fleurs d'oranger, gomme adragant et sirop de violette.

Le lendemain, le malade était à peu près dans le même état que la veille; il n'y avait point eu d'évacuations alvines. J'eus recours alors à l'émétique en lavage, aux lavemens

purgatifs. J'appliquai sur l'épigastre un vésicatoire, et je fis prendre en outre quelques pilules purgatives. Le 31 tous ces moyens avaient produit quatre à cinq selles; mais les crises, accompagnées de syncope, étaient encore fréquentes et assez fortes. Les évacuations alvines se continuèrent et en abondance jusques vers le milieu de juin. Les crises s'éloignaient et n'étaient plus, à beaucoup près, aussi fortes.

Cette amélioration dans les symptômes nerveux se trouvait contre-balancée par la diarrhée, qui devenait de jour en jour plus copieuse, et commençait à m'inquiéter beaucoup. Elle ne cédait point à l'usage de la thériaque, aux pilules d'opium et autres moyens connus. Les pieds et les jambes s'adématièrent; quatre pilules d'opium d'un grain chaque, données dans les vingt-quatre heures, modéraient bien la diarrhée, devenue excessive; mais alors la respiration se trouvait très-gênée, le ventre s'embarrassait, et l'on y sentait, par la percussion, une fluctuation déjà considérable; les urines étaient rares et briquetées.

Si l'usage des apéritifs et des diurétiques diminuait momentanément l'enflure, la diarrhée reparaissait bientôt. Les frictions ja-

traleptiques avec la scille n'augmentaient que faiblement le cours des urines. Depuis les premiers jours de juillet, jusqu'au 14, la position de M. V** devint de plus en plus fâcheuse. Les symptômes d'hydropisie ascite et de leucophlegmatie s'aggravèrent à un tel degré que je perdis, ainsi que les parens et amis de M. V**, l'espérance de le sauver.

A cette époque, M. H* venait de publier dans le *Journal des Débats*, ces deux fameux articles où, se laissant entraîner par l'esprit de parti, il cherchait à verser, de nouveau et si injustement, le ridicule sur le magnétisme et les magnétiseurs. La diatribe de M. H* fut pour moi un motif de tâcher de recueillir de nouveaux faits. J'avais, en outre, à me justifier moi-même du reproche d'attacher une trop grande importance *aux miracles physiologiques dont Mesmer a étonné*, dit-on, *un instant le monde*. Ce reproche m'avait été adressé par les médecins qui ont bien voulu rendre compte d'un ouvrage que j'ai publié il y a deux ans, et qui a pour titre : *Essai sur la Philosophie médicale*, etc. etc. *Paris, chez Croullebois, libraire*. Il entrait dans mon plan de parler du magnétisme, mais je n'ai pas cru

alors le moment favorable pour m'étendre beaucoup sur ce sujet.

Pour justifier ma croyance, j'aurais sans doute pu citer des faits nombreux personnellement observés dans le sein de la Société Magnétique de Strasbourg, dont j'ai suivi pendant deux ans les travaux. J'aurais pu citer d'autres faits que j'ai recueillis depuis à Paris, à Versailles et ailleurs. Le magnétisme a déjà fait beaucoup de bien; nul doute qu'avec du tems et de la persévérance, surtout si l'on en écarte le merveilleux et l'enthousiasme, il n'en produise encore davantage. D'après ce que j'ai vu, ce que j'ai lu, ce que j'ai opéré moi-même, je ne crains pas de l'avouer franchement: le magnétisme, toujours signalé par ses antagonistes comme *une chimère, un charlatanisme, une jonglerie, une extravagante et dangereuse erreur;* ce magnétisme enfin *si fou, si puéril,* deviendra un jour une des plus précieuses ressources de la thérapeutique (1). Mais les faits qui me sont

(1) Puisque des médecins célèbres, en Prusse, en Russie, à Hanovre et dans plusieurs villes de l'Allemagne (*voyez* le *Moniteur du 24 juin* 1816) ont cru devoir s'occuper de nouveau du magnétisme, pour-

personnels ont une date déjà ancienne, et sentant la nécessité de leur en ajouter, s'il m'était possible, de plus récens, je me déterminai, dans la triste position où était M. V**, à le magnétiser.

Quiconque ignore les effets du magnétisme ne se trouve guère, j'en conviens, disposé, d'après ces procédés, à lui accorder une grande confiance. Avec M. V**, qui ne connaissait, je crois, du magnétisme ni le nom,

---

quoi les médecins français craindraient-ils de suivre un exemple aussi louable? M. Alibert, tout en cherchant à insinuer que le magnétisme n'est que la médecine de *l'imagination*, nous dit (parlant de M. de Puységur), *Thérapeutique*, 3e. *édition*, *t.* 2. *p.* 250. « Ceux qui connaissent cet homme sage et recommandable, ne sauraient contester les services qu'il a » rendus à l'humanité; car il y aurait certainement » quelque chose d'utile à recueillir dans le magnétisme, » si les vrais savans voulaient en faire l'objet de leurs » méditations, et si les charlatans n'avaient discrédité » la matière par leurs jongleries et leur mauvaise foi.» Sans doute que M. Alibert ne classe pas dans cette dernière cathégorie ceux qui ont recueilli de leur pratique magnétique les mêmes faits que M. de Puységur.

« Quoique je sois, dit M. le professeur Pinel (*Nosographie*, 5e. *édition*, *t.* 3. *p.* 146.), toujours porté

ni la chose, je devais paraître n'employer ce moyen que comme un accessoire dont j'avais obtenu plusieurs fois des succès. Aux yeux de M. V**, le magnétisme, dont le nom ne fut pas même prononcé devant lui, devait être une méthode particulière de frictions. Quoique j'eusse l'espérance, je dirai presque la certitude de faire beaucoup, je devais promettre peu. En un mot, M. V** fut magnétisé sans s'en douter.

» à applaudir au zèle et à la sagacité que met M. de » Puységur dans ses recherches sur le somnambu- » lisme, soit naturel, soit magnétique, il me permet- » tra de suspendre encore mon jugement, surtout sur » certaines circonstances qui accompagnent le som- » nambulisme magnétique et qui portent un caractère » de merveilleux très-propre à inspirer de la dé- » fiance. Je n'en suis pas moins disposé à suivre d'un » œil curieux tous les résultats des recherches faites » par M. de Puységur, et à profiter des lumières ulté- » rieures qu'elles pourront répandre sur la médecine » et sur l'aliénation mentale. » Cette réserve et cette modération dans un médecin du mérite de M. Pinel, ne devraient-elles pas servir d'exemple, ne devraient-elles pas contre-balancer le ton dogmatique, et réprimer la jactance de certains antagonistes du magnétisme ?

Dès la première séance, qui eut lieu le 15 juillet, le malade étant dans son lit, qu'il ne pouvait plus quitter depuis huit à dix jours, je pris le rapport; je plaçai ensuite ma main gauche sous les reins du malade, et laissai quelque tems la droite sur la région épigastrique, où M. V** ne tarda pas à ressentir une chaleur très-sensible. Cette chaleur se répandit bientôt dans tout le corps, et le malade me dit, au bout d'environ un quart d'heure, qu'il éprouvait un bien-être qu'il n'avait pas ressenti depuis long-tems.

Les symptômes de la maladie me donnaient tout lieu de croire que sa principale cause était dans l'abdomen, et plus particulièrement à l'épigastre. J'exerçai donc sur l'abdomen, pendant environ vingt minutes, avec la main droite, mue circulairement de droite à gauche, une friction très-douce, touchant à peine les vêtemens du malade.

La séance terminée au bout de trois quarts d'heure, je laissai à M. V** une bouteille d'eau magnétisée d'environ une pinte, et dans laquelle je mis, pour cette fois, une demi-cuillerée à bouche de la potion diurétique dont il avait fait jusqu'alors usage; il en but sur-le-champ un verre. Je ne fis pas non

plus discontinuer ce jour-là les frictions jatraleptiques du soir, employées depuis quelque tems, mais sans succès.

Le lendemain 16, le malade avait mieux dormi qu'à l'ordinaire, les selles avaient été un peu moins fréquentes, et le cours des urines faiblement augmenté. M. V** se plaignit d'avoir continuellement ressenti intérieurement, dans l'estomac et les intestins, et il le ressentait encore, ce même mouvement circulaire que j'avais exercé la veille sur l'abdomen; et il ajouta que sans être incommodé de cette sensation, il s'en était cependant trouvé fatigué. Je magnétisai à grands courans, et au bout de quelques minutes, cette sensation extraordinaire cessa tout-à-fait.

Cette seconde séance eut lieu comme celle de la veille, entre deux et trois heures après midi, et fut également d'environ 45 minutes. Le malade ressentit beaucoup de chaleur dans l'abdomen et partout le corps, mais l'enflure n'offrait encore aucune diminution sensible. Malgré la gravité des symptômes, les effets déjà produits me rassurèrent assez pour me déterminer à laisser sécher le vésicatoire de lui-même, ainsi qu'à diminuer

chaque jour la légère dose de potion diurétique, et à supprimer graduellement les frictions jatraleptiques.

Dès la huitième séance, le magnétisme et l'eau magnétisée devinrent mon unique ressource; je ne permis plus au malade de prendre aucun autre médicament que deux doses de thériaque, d'un demi-gros chaque, dont son estomac se trouvait très-bien; je les réduisis à une vers le milieu du traitement.

Le 20 juillet, 6e. séance, les urines étaient déjà très-abondantes; les selles continuaient régulièrement de cinq à six. Le malade appercevait lui-même une amélioration très-sensible, et qui ne fit qu'augmenter dans les 7e., 8e., 9e. et 10e. séances.

A la 11e., le ventre avait déjà considérablement diminué de volume; la fluctuation était sensiblement moindre, la région lombaire tout-à-fait dégagée; le malade se mettait de lui-même sur son séant, mais il ne pouvait pas encore rester levé, vu l'état de ses jambes, moins enflées, à la vérité, mais toujours roides, surtout sous les jarrets. Je magnétisai alors les jambes à nu, et je les fis envelopper avec des feuilles de chou. Ce

topique, dont j'ai quelquefois fait usage dans des circonstances semblables, renouvelé matin et soir, produisit un excellent effet. Chaque fois qu'on retirait les feuilles, elles étaient couvertes d'une sérosité très-abondante.

Du 26 au 30 juillet, de mieux en mieux. Je dois observer que le malade avait, depuis sept à huit jours, un si grand appétit, que la quantité de nourriture qu'il prenait, donnait de l'inquiétude à son épouse, et lui faisait craindre une rechute, occasionnée par une indigestion. Je ne partageai pas ces craintes, et je me gardai bien de contrarier l'indication de la nature, qui, fournissant à de copieuses évacuations par les selles et par les urines, demandait un surcroît de force, exigeait les moyens propres à y suffire. Je recommandai seulement que les alimens fussent distribués de façon à ne point surcharger l'estomac, par une trop grande quantité prise à la fois. Il n'en résulta aucun accident.

Le 1^er^. août, 18^e^. séance, le malade se trouve toujours bien. Quelques coliques dans l'après-midi; elles furent suivies de selles, dans lesquelles M. V** a rendu, avec des matières

glaireuses, plusieurs concrétions verdâtres, de la grosseur d'une noix et d'une consistance graveleuse. Il a pu rester levé matin et soir d'une demi-heure à trois quarts d'heure.

A la 20e. séance, les jambes tout-à-fait désenflées; le ventre beaucoup plus souple et presque revenu à son état ordinaire; appétit toujours bon, mais moins vorace; urines commencent à prendre un peu de couleur. M. V** était resté levé, matin et soir, environ une heure et demie, sans le moindre inconvénient.

21e., 22e., 23e. séances. M. V** sent chaque jour ses forces revenir, ne se plaint plus de cette barre qu'il indiquait au-dessous de l'estomac, et qui l'avait si long-tems incommodé. Devenu moins sensible aux effets du magnétisme, il n'éprouvait plus qu'une chaleur modérée pendant les séances.

M. V** se trouvant presque rétabli, ne fut plus magnétisé que de deux jours l'un, du 6 au 19 août; purgé le 20, et discontinue le thériaque. Seconde purgation le 27, et cesse alors tout traitement.

Depuis l'époque de sa guérison jusqu'à ce jour, M. V** a joui et jouit encore d'une fort bonne santé.

Ainsi en trente-deux séances magnétiques M. V** a été guéri d'une maladie toujours très-grave, et dans laquelle il est assez rare, avec les secours ordinaires de la médecine, d'obtenir des succès, surtout à l'âge de M. V**.

Cure d'une Ophtalmie.

Depuis septembre 1796, époque à laquelle j'eus en Angleterre la petite vérole, j'avais constamment joui d'une assez bonne santé. Vers la fin d'avril 1799, je remarquai qu'une des glandes de la partie inférieure et latérale du col, du côté droit, était très-engorgée. Elle grossit, dans un court espace de tems, au point de gêner les différens mouvemens musculaires, sans me causer cependan aucune douleur.

J'appliquai sur cette glande une emplâtre de ciguë; dans l'espace d'une huitaine de jours elle s'ouvrit (le 15 de mai); il en sortit une matière puriforme, louable et sans aucune acrimonie. Après avoir employé, pendant plus de deux mois, différens medicamens internes et externes que la nature du mal semblait indiquer, les symptômes s'ag-

gravèrent. Je m'en tins alors à l'usage des pilules chalybées, et renonçant à tous les onguens digestifs, je pansai l'ulcère avec de la charpie trempée dans de l'eau froide, recouvrant le tout d'une compresse imbibée d'eau de Goulard.

M. R*, mon compatriote et mon ami, auquel j'avais donné, sur le magnétisme, toutes les instructions nécessaires pour qu'il pût le mettre en pratique, m'avait offert, depuis quelque tems, de me magnétiser ; et c'était dans l'intention de profiter de ses seuls momens de loisir, qu'il avait l'amitié de me sacrifier, que je m'étais rapproché de lui. Nous avions même déjà fixé le jour au 9 août.

M. R* se trouva atteint, dans cet intervalle, d'une fluxion sur les yeux. Elle prit bientôt le caractère d'une ophtalmie aiguë avec écoulement abondant d'une humeur limpide, mais très-âcre. Cette inflammation était accompagnée d'une tension et d'une pesanteur douloureuses, dans le côté droit de la tête. M. R* s'était mis, depuis quelque tems, à l'usage du tabac, et se lavait l'œil droit malade avec une eau dont on lui avait garanti les excellens effets. Cependant cette eau en-

flamma l'œil au point que je lui conseillai d'en discontinuer l'usage.

M'étant venu voir le 8 août au soir, M. R* se plaignit d'une chaleur brûlante à la tête. J'y portai à l'instant ma main à plat, pour m'en convaincre. Le lendemain, dans le cours de la conversation, se plaignant toujours de la même chaleur brûlante et de la sensibilité extrême de ses yeux qui ne pouvaient supporter une lumière un peu vive, il eut occasion de me rappeler que la veille il avait très-sensiblement senti la chaleur de ma main lorsque je la lui posai un instant sur le sommet de la tête.

Je lui en témoignai ma surprise, et je lui fis observer que cet effet me mettait à même d'espérer que, malgré tous les symptômes qui m'alarmaient, surtout une glande ulcérée depuis trois mois, je pourrais le magnétiser, et lui faire du bien. Sans ce premier effet M. R* aurait pu concevoir quelques doutes à cet égard, étant d'une constitution en apparence infiniment plus robuste que la mienne.

Nous nous promîmes donc de faire l'essai du magnétisme le soir même. Qu'on juge de mon étonnement et de la satisfaction réelle que j'éprouvai lorsqu'au bout de dix minutes

de magnétisme, M. R* m'assura qu'il sentait dans tout le corps une chaleur très-douce! Magnétisant localement la tête, puis ensuite à grands courans, soufflant *chaud*, à différentes reprises, sur ses yeux, je parvins à lui coller si fortement les paupières, qu'il lui était impossible de les ouvrir. Au bout de quelque tems je diminuai sensiblement la chaleur brûlante dont il se plaignait, et la tête n'était plus à beaucoup près aussi douloureuse. J'observerai que je ressentis moi-même, pendant cette séance, une chaleur très-considérable dans tout le corps; et cette chaleur, toutes les fois que j'ai eu occasion de magnétiser, a toujours été, pour moi, un gage assuré des effets salutaires que je produis. Enfin au bout d'une demi-heure M. R* se trouvant beaucoup mieux, je le calmai, et lui fis avaler un verre d'eau magnétisée. Je lui recommandai de porter devant l'œil malade un double garde-vue, et de se laver souvent les yeux avec de l'eau magnétisée.

Cette séance me convainquit que les symptômes qui m'avaient alarmé n'étaient que locaux, qu'ils n'affectaient nullement soit la masse du sang, soit les nerfs, et que je jouissais encore du même pouvoir que j'avais eu

précédemment de faire du bien par le magnétisme.

Le lendemain 10, je produisis encore les mêmes effets salutaires; et l'œil, quoique coulant beaucoup, était sensiblement moins enflammé.

Le 11, M. R* en se rendant chez moi, le matin, me fit l'aveu qu'il avait eu l'imprudence de s'exposer, la veille, à l'air froid et humide de la nuit. Il ajouta qu'il ressentait dans l'œil enflammé une douleur interne très-vive, et que l'humeur qui coulait de l'œil était plus âcre et plus brûlante que la veille. En examinant l'œil, j'en trouvai la conjonctive tellement gorgée de sang que sans le bien que j'avais déjà produit, les conséquences que pouvait avoir une ophtalmie aussi forte m'auraient effrayé.

Les amis de M. R* le pressaient d'avoir recours à la saignée, aux sangsues, aux vésicatoires et autres moyens anti-phlogistiques. « Votre magnétisme, lui disait-on, est » une folie; vous risquez de perdre la vue.» Je dois cette justice à M. R* que, d'après la confiance entière qu'il m'avait accordée, il ne céda point aux sollicitations de ses amis. « J'ai, disait-il, une occasion de me con-

» vaincre des effets salutaires du magnétisme,
» je ne veux pas la laisser échapper. »

Je le magnétisai sur-le-champ, environ une demi-heure; je soufflai *chaud*, à plusieurs reprises, sur l'œil malade; et, malgré l'agitation où m'avait mis ce contre-tems fâcheux, je parvins à dissiper la douleur. Je tins compagnie à M. R* toute la journée; je lui bassinai moi-même, plusieurs fois dans l'après-dîner, les yeux avec de l'eau magnétisée, me servant à cet effet d'une éponge fine. Chaque fois que je la passais sur les yeux, les paupières se collaient par ce simple procédé, et M. R* éprouvait en même tems la sensation d'un mouvement rétrograde, d'une espèce de reflux du sang, du front vers l'occiput.

A huit heures et demie du soir je magnétisai de nouveau M. R*; les paupières furent fortement collées pendant toute la séance, excepté que les yeux s'ouvrirent seuls, lorsque je pris un instant ma montre pour regarder l'heure qu'il était. A la fin de cette séance, l'inflammation était déjà un peu diminuée, et il n'y avait aucune douleur.

Les 12, 13, 14, mêmes effets; l'inflammation sensiblement diminuée; l'œil cou-

lant toujours beaucoup, mais point de douleur.

Les 15, 16, 17, 18, 19, mêmes effets; larmoiement moins abondant et moins âcre; l'inflammation considérablement diminuée; l'œil déjà moins sensible à la lumière.

Le 24, M. R*, d'après mon conseil, s'est purgé, et le lendemain il est sorti sans garde-vue, l'œil étant dans son état naturel. Bien jusqu'au 30.

Le 30, l'œil gauche s'est enflammé à la suite d'un coryza. Jusqu'au 4 septembre les symptômes inflammatoires ont augmenté, quoiqu'ils aient été moins violens qu'à l'œil droit. Le larmoiement fut très-abondant, mais moins âcre. J'employai de nouveau le magnétisme.

Du 5 au 15, de mieux en mieux. La même sensation de reflux du front à l'occiput eut également lieu; lorsque je bassinais moi-même les yeux avec l'eau magnétisée, les paupières se collaient comme précédemment.

Le 17 les deux yeux étaient revenus à leur état naturel.

M. R*, parfaitement guéri, me magnétisa

pendant une quinzaine de jours, et l'ulcère dont j'ai parlé fut bientôt cicatrisé.

M. R*, depuis sa guérison jusqu'au mois de juin 1802, époque à laquelle il quitta l'Angleterre, continua de jouir d'une très-bonne santé, et n'eut aucune récidive d'ophtalmie. Ce que je puis affirmer comme conforme à la plus exacte vérité.

A. ROULLIER, *Docteur en Médecine à Pont-Ste.-Maxence.*

MÉMOIRES

DES MEMBRES RÉSIDENS.

Paris, ce 18 avril 1817.

A Messieurs les Membres de la Société du Magnétisme.

MESSIEURS,

Je viens de lire un article du *Journal des Débats*, dans lequel, en rendant compte d'une brochure intitulée : *Explication et Emploi du Magnétisme*, par MM. Bapst et Azaïs, l'auteur, M. H., c'est-à-dire M. Hoffman, s'exprime ainsi :

« Remarquons d'abord que le mot *magnétisme* se présente ici, pour la première fois, » sans être suivi de l'adjectif *animal*. Cette » omission, qui n'est pas un oubli, m'a fait » faire de sérieuses réflexions. Aucun pro- » fesseur en magnétisme, et même en som-

» nambulisme (1), n'avait cherché à prouver » que le fluide auquel nous devons l'intuition, la prévision et la guérision de tous » les maux, est le même que le magnétisme » qui fait décliner, incliner ou varier l'aiguille de la boussole, et qui, dans les mains » de *Comus*, produisait tant de merveilles. » Le mot *magnétisme*, dépourvu d'épithète, » me donne le droit de considérer ces deux » fluides comme un seul, et de penser que » la même puissance qui unit le fer à l'aimant, » nous donne la faculté de voir distinctement » à travers les murailles, et de prédire les » évènemens à l'heure et à la minute. Dieu » veuille que M. Azaïs nous fournisse cette » belle démonstration! Quel feu de joie, » etc., etc. ». Ce qui suit ne sont plus que des ironies, dont le sel serait perdu si je les répétais.

---

(1) M. H. ignore apparemment que MESMER, notre premier professeur en magnétisme, nous avait appris, il y a déjà bientôt quarante ans, (non pas que le fluide) mais que le *magnétisme animal* auquel il devait tous les phénomènes qu'il opérait alors sur des malades en les *magnétisant*, étaient dû au même *magnétisme* qui dans l'univers opère tous les phénomènes *du magnétisme minéral*.

Mais ne trouvez-vous pas, comme moi, fort étrange, Messieurs, qu'un homme (je ne dirai pas d'autant d'esprit ; car M. H., à cet égard, est un peu comme les sots, il n'aime pas qu'on lui dise ses vérités ; mais qu'un littérateur aussi instruit et aussi réfléchi que M. H., en soit encore, après avoir dû lire et méditer tous les ouvrages sur le magnétisme *animal*, dont il a rendu compte depuis plus de dix ans dans les journaux, en soit encore, dis-je, non pas à croire qu'il y a un aimant ou magnétisme universel, car il est bien le maître d'en douter, mais à savoir que telle est l'intime et ferme croyance des magnétiseurs ; et que s'ils adjoignent si souvent l'adjectif *animal*, si abject à ses yeux, au substantif magnétisme, ce n'est jamais entre eux qu'une manière de s'entendre et de particulariser les effets visibles et apparens de ce magnétisme universel dans le règne animal, dont ils font partie.

Quant à prouver à M. H., non pas que le fluide (car les magnétiseurs ne parlent jamais de fluide), mais que le magnétisme, *auquel nous devons l'intuition, la prévision et la prédiction des évènemens à l'heure et à la minute*, est le même magnétisme auquel nous

devons les phénomènes de la boussole, il est bien vrai que ni Mesmer, notre premier professeur en magnétisme, ni moi, premier professeur en somnambulisme, n'avons pu lui procurer encore cette satisfaction-là; et la raison en est simple, c'est que, d'une part, Mesmer n'avait pas eu probablement la connaissance de ces phénomènes, ou que, s'il les connaissait, il n'avait pas voulu nous en parler; et que, d'autre part, je n'ai pas jugé jusqu'à présent qu'il fût fort utile à la cause du *magnétisme universel* de prononcer mon opinion sur la cause de ces curieux phénomènes; mais il y a de plus pour moi une très forte raison de garder le silence à leur égard, c'est qu'avant de discuter sur le fait des prévisions ou des prédictions, comme on voudra les appeler, des hommes magnétiques, il faudrait être assuré que ceux avec lesquels on discuterait de ces phénomènes, ne les révoqueraient pas en doute, je ne dirai pas seulement dans quelques hommes ou femmes somnambules-magnétiques, mais dans beaucoup d'autres individus qui, sans avoir jamais été magnétisés par personne, les ont, à différentes époques du monde, évidemment manifestés. Or, qui m'a dit que M. H. ne pense

pas absolument comme pensait Voltaire à leur égard :

« Il est évident, a dit Voltaire, qu'on ne » peut savoir l'avenir, *parce qu'on ne peut* » *savoir ce qui n'est pas.* »

Comment aurait été traité, je le demande, par ce grand professeur d'incrédulité philosophique, celui qui lui aurait répondu : *Il faut apparemment, M. de Voltaire, que l'avenir existe déjà pour les somnambules-magnétiques*, car je puis vous assurer que beaucoup d'êtres dans cet état ont la faculté de prévoir, de pressentir et de prédire les évènemens futures, etc.... Allons donc, quel conte nous faites-vous-là, aurait-il réparti ; et par quelle lunette voient-ils tout cela ? est-ce par l'orteil ou par leur nombril ? Et tous ses zélateurs d'applaudir à d'aussi méprisantes moqueries.

Mais je veux bien croire que, tout en partageant l'incrédulité de Voltaire aux prophéties des Hébreux, à celles des Arabes, et à tous les oracles du paganisme, M. H. s'estime et se respecte assez lui-même pour ne pas être, dans le dix-neuvième siècle, le plagiaire proclamateur de toutes les idées libertricides et de toutes les maximes désorganisatrices que, dans le 18e. siècle, ce grand

poëte a répandues avec tant de profusion dans son *Traité de la Tolérance*, la *Philosophie de l'Histoire*, la *Raison par Alphabet*, et tant d'autres écrits qui, sans porter atteinte à sa juste célébrité, entacheront indubitablement sa mémoire. Qui m'a dit que la raison de M. H., embarrassée des conséquences qu'il lui faudrait tirer des prévisions somnambuliques, si jamais on lui en prouvait la réalité, ne le porterait pas à se ranger de l'opinion d'un philosophe bien plus anciennement incrédule que Voltaire, à tout ce qu'il ne concevait pas? Je veux parler de Porphire.

« Toutes les prédictions, toutes les pro-
» phéties, a dit ce philosophe grec, se ré-
» duisent au calcul des probabilités. »

De sorte donc que tous nos somnambules que nous n'avons jusqu'ici présentés que comme de simples instrumens magnétiques *animal*, se trouveraient tout d'un coup transformés, par M. H., en méditateurs profonds, ou en habiles rhétoriciens ou mathématiciens, toujours aptes à résoudre le problême de l'avenir, par le calcul de toutes les probabilités. Non, non, je ne me hasarderai pas à faire assaut de logique avec M. H. L'extrême facilité qu'il aurait à persuader à ses lecteurs

qu'il ne peut y avoir rien de vrai dans le monde que ce qui lui paraît vraisemblable, lui donnerait trop d'avantages sur moi ; et puis n'aurait-il pas toujours, comme autrefois Porphire, un moyen de se tirer d'affaires? Ne pouvant révoquer en doute l'accomplissement des prophéties de Daniel, ce philosophe, dit-on, ne crut pas mieux en éluder toutes les conséquences, qu'en soutenant qu'elles avaient été écrites après l'évènement.

Quoi qu'il en soit de toutes ces petites difficultés, et en attendant le jour où nous pourrons peut être les lever, je pense, messieurs, que nous devons, quant à présent, nous en tenir à nos phénomènes purement magnétiques, et qu'il doit nous suffire de répéter à M. H. que notre ferme croyance est que la cause qui les produit dans notre règne *animal*, est nécessairement celle qui, dans un autre règne, en produit de semblables ; et l'écrit que j'ai l'honneur de vous faire passer servira, j'espère, à le lui prouver.

L'idée que, d'après les phénomènes si connus, quoiqu'encore si imparfaitement expliqués, de l'aimant minéral, les hommes attachaient aux deux mots *magnétique* et

magnétisme, a dû être un des plus grands obstacles à la reconnaissance par eux d'un *magnétisme* ou aimant animal ; car ne pouvant admettre deux espèces de *magnétismes* dans la nature, il suffisait que les effets résultants de celui que Mesmer appelait *magnétisme* animal, différassent en quelque chose de ceux résultants du *magnétisme* minéral, pour qu'ils en dussent très-logiquement et très-raisonnablement conclure que ce nouveau magnétisme n'existait pas.

Comme il était cependant impossible de nier les effets très-visibles et très frappans qu'opérait Mesmer sur des malades, à l'aide de ce qu'il appelait magnétisme *animal*, et qu'il fallait bien nécessairement que ces effets dérivassent d'une cause quelconque, ne la voulant point reconnaître *magnétique*, on l'appela *imagination*, et depuis lors le magnétisme animal, aux yeux des savans prévenus, ne fut plus qu'une chimère, et tous ses effets que des jongleries ou des illusions.

Avec un peu plus de circonspection, il eût été cependant facile aux observateurs des premières expériences de Mesmer, d'apercevoir qu'entre le magnétisme minéral qu'ils

connaissaient, et celui avec lequel on voulait leur faire faire connaissance, la dissemblance n'était qu'apparente; et pour en arriver à cette conclusion, il ne leur aurait fallu que prendre la peine de classer et de particulariser les diverses manifestations du magnétisme nouveau qu'on soumettait à leur examen.

Ces manifestations, en effet, sont de deux sortes, et très-distinctes les unes des autres. Les premières, irrégulières, indéfinissables même, et presque toujours incohérentes entre elles, ne présentant aucun des caractères de l'aimant minéral, ne méritaient nullement, j'en conviens, d'être prises en considération par des physiciens appelés pour décider sur le fait d'un aimant animal. Tels sont les crises douloureuses, les assoupissemens, et généralement toutes les perturbations ou émotions résultantes des maux ou de la susceptibilité plus ou moins nerveuse des individus qui s'exposaient à en éprouver. Mais à l'égard des manifestations qui, purement magnétiques, sont comparables en tout point aux phénomènes de la boussole, elles auraient dû, ce me semble, mériter leur attention particulière; et je ne concevrai jamais comment ces manifestations si extraor-

dinaires alors, et qui seules m'ont convaincu de la réalité d'un magnétisme dans l'homme, n'ont pas également pénétré d'admiration et de surprise tous ceux qui comme moi, dans ce tems, ont pu les observer.

Ah ! si les commissaires nommés par le Roi, en 1782 ou 83, pour examiner les expériences et les procédés de Mesmer, n'eussent vu que des crises de convulsions ou de catalepsies pour résultat de l'agent actif qui leur était annoncé, bien loin de les blâmer, on ne pourrait que leur savoir un gré infini d'avoir méprisé ou feint de méconnaître la cause, quelle qu'elle fût, d'aussi tristes et funestes résultats. Mais j'en appelle à la mémoire de tous ceux de mes contemporains qui ont suivi comme moi les traitemens de Mesmer, quel est celui d'entre eux qui ne puisse se rappeler la facilité avec laquelle nous faisions agir mentalement tous les malades qui s'endormaient inopinément autour de son baquet? Or ils ont vu, ces savans commissaires, ainsi que nous, de ces êtres magnétiques, de ces êtres comparables en tout point à des aimants minéraux, et bien certainement ils ont dû faire, ainsi que nous l'avons tous fait, l'épreuve de leur mobilité magnétique. Pour que tant d'hommes et de

femmes, avec lesquels nous n'avions aucun rapport, se trouvassent ainsi contraints d'obéir à toutes les mentales directions de nos volontés, il fallait certes bien qu'une influence ou vertu magnétique en fût cause; car sans magnétisme, comment ce fait aurait-il pu s'opérer? Ne l'ai-je pas d'ailleurs reproduit ce fait, et fait reproduire mainte et mainte fois, tant sur cette Madeleine de Dormant que j'ai amenée à Paris, que sur tant d'autres somnambules magnétiques que j'ai obtenus depuis. Mais ce fait était inconcevable, disait-on, il ne pouvait se lier à aucune des théories adoptées dans les écoles des sciences; et puis d'ailleurs étant produit par des hommes sur des hommes, les uns ne pouvaient-ils pas être trompeurs, et les autres trompés? ce qui n'était pas possible, il est vrai; mais la prévention n'y regarde pas de si près. Plutôt enfin que d'examiner avec tranquillité d'esprit un phénomène aussi intéressant, de l'étonnement qu'il causait d'abord, on passait à la crainte d'avoir été dupe de l'illusion de ses sens; et de la crainte qui trouble le jugement, on en arrivait à écarter de sa pensée tout ce qui pouvait en rappeler la désagréable émotion.

L'explication que Mesmer donnait des phé-

nomènes du magnétisme animal, et particulièrement du magnétisme qu'il effectuait, était cependant assez d'accord avec les idées philosophiques du tems, pour que les philosophes savans ne se refusassent pas à l'écouter.

La matière, disait Mesmer, étant soumise à des lois fixes et invariables, l'homme, ainsi que tous les corps de l'univers, y est nécessairement assujéti. Ainsi donc que le fer devient un aimant minéral lorsque le fluide magnétique le pénètre ou s'en empare, l'homme, livré à la merci du même fluide, peut, lorsqu'il en est saturé, devenir un aimant animal, et dans cet état avoir, comme l'aiguille aimantée, des poles, un équateur, ainsi que des courans qui, à l'approche de corps analogues au sien, puissent se manifester. A l'appui de ce raisonnement, il faisait cette comparaison:

Semblable, disait-il, à une aiguille de boussole que l'on poserait à plat sur une table, et qui, dans cette position, n'offrirait aucune manifestation magnétique, de même l'homme, dans son état de veille, semble impassible à toutes les impressions des corps environnans; mais placez-le sur son pivot, autrement dit, mettez-le dans un état magnétique, et aussitôt il vous présentera tous les phéno-

mènes de l'aiguille de boussole, également placée sur son pivot.

Si Mesmer n'eût eu d'autre but, en annonçant sa découverte, que d'enrichir les sciences naturelles d'un fait nouveau utile à leur progrès, nul doute qu'à l'aide d'une si simple et si lumineuse théorie, il n'y fût aisément parvenu ; mais l'intérêt, comme l'a dit Duclos, est la mesure de la conduite des hommes, et celui de Mesmer, comme médecin, n'eût apparemment pas été satisfait de ce seul résultat, tandis qu'en appliquant (sans la dévoiler entièrement) sa doctrine à la guérison des maladies, il était sûr de jouir long-temps seul, et sans concurrent, de tous les avantages qu'il s'en promettait.

Mais s'il était de l'intérêt de Mesmer de ne pas dévoiler entièrement sa doctrine, ne pourrait-on pas dire également qu'il n'était pas de l'intérêt des physiciens, chimistes et médecins, ses examinateurs, de ne pas s'empresser à donner leur assentiment à l'existence d'un fait inadmissible dans aucun de leurs systèmes, et inexplicable par aucune de leurs théories ? En rejetant sur l'imagination des effets qu'ils ne pouvaient ni définir ni récuser, ils mettaient donc à l'abri de toute atteinte ce que, comme titres de leur gloire et de leur

célébrité, ils avaient de plus cher à conserver.

On aurait bien été en droit de demander à ces messieurs, d'expliquer ce qu'ils entendaient par le mot *imagination;* car le rapprochement qu'ils faisaient des effets qui s'opéraient autour du baquet magnétique de Mesmer, avec ceux qui s'étaient autrefois opérés sur le tombeau du diacre Pâris, n'infirmait en rien la réalité ni des uns ni des autres; mais cette contestation les aurait menés plus loin qu'ils ne l'auraient voulu; on se serait rappelé ce qu'avait dit autrefois Bacon, au sujet des opérations magiques qui s'opéraient de son tems:

« La magie, disait ce savant chancelier d'Angleterre, est le pouvoir de l'imagination d'un homme porté sur le corps d'un autre homme. »

Et comme ç'aurait été, par un autre chemin, être conduit à reconnaître la puissance ou vertu magnétique de l'homme, il était beaucoup plus simple, et surtout plus expéditif à eux, d'amortir cette humaine puissance, en la ridiculisant.

Quoique depuis cette décision, peu honorable pour le siècle dans lequel elle a été prononcée, le magnétisme animal ait fait quelque progrès dans la croyance des hommes, et

quoique parmi les médecins qui d'abord s'étaient prononcés si ouvertement contre l'existence de cet agent de la nature, il y en ait aujourd'hui beaucoup qui en reconnaissent l'efficacité dans le traitement de beaucoup de maladies, toujours est-il vrai de dire qu'avant de s'occuper de l'utilité d'une chose quelconque, il faut d'abord s'assurer que cette chose existe, et que les hommes instruits et éclairés de toutes les classes de la société, autres que celle de la médecine, seront toujours fondés à se refuser à admettre une vertu magnétique et sanative dans l'homme, tant que cette vertu ne leur aura pas été préliminairement prouvée par des effets et des manifestations purement magnétiques.

Et comment aurait été reçue et accueillie, je le demande, la belle découverte de Galvani, si ce médecin, car Galvani était médecin, et j'aime à répéter souvent que toutes les découvertes d'observations les plus utiles au perfectionnement des sciences humaines, ont été faites par des médecins; comment, dis-je, la belle découverte de l'électricité métallique aurait-elle été reçue du monde savant, si Galvani était venu s'annoncer comme guérisseur de tous les maux de l'humanité, au

moyen d'une boîte dans laquelle il aurait hermétiquement renfermé l'appareil nécessaire à ses opérations, et que, pour preuve de la réalité de sa découverte, il n'eût offert à ses observateurs que les spasmes, les commotions ou les étincelles que son armoire mystérieuse aurait produits ?

N'est-ce pas pour s'être, malheureusement pour sa gloire, trop obstinément tenu à suivre cette fausse route, que le médecin Thouvenel est mort sans avoir obtenu de ses contemporains la justice d'être reconnu pour le premier observateur de l'électricité métallique souterraine ? En vain, après s'être convaincu de la sensibilité nerveuse de certains individus aux émanations de cette électricité, offrait-il le sourcier Bletton pour preuve de l'existence de cette électricité; comme on ne peut juger des choses que d'après le témoignage des sens, il arrivait que tous ceux dont les nerfs trop robustes étaient insensibles aux émanations des sources ou des métaux sur lesquels on les plaçaient, s'en allaient de chez Thouvenel comme de chez Mesmer, en rejetant sur l'imagination du pauvre Bletton toutes les émotions ou les tremblemens qu'ils lui avaient vu éprouver.

Il en est de même du magnétisme *animal;* jamais les sciences physiques et philosophiques n'en enrichiront leur domaine, tant que l'on n'en aura pas évidemment et préliminairement prouvé l'existence aux savans, par des faits et des manifestations purement magnétiques.

Pour parvenir à ce but, il n'est qu'un seul moyen, c'est de chercher des sujets d'expériences tellement passifs des phénomènes magnétiques qu'ils devront manifester, qu'on ne puisse les soupçonner d'y avoir coopéré.

Les hommes et les femmes qui, dans l'état de somnambulisme, ont jusqu'ici manifesté ces phénomènes, pouvant avoir eu leurs nerfs ébranlés ou leur imagination influencée d'avance par leurs magnétiseurs, ne peuvent strictement remplir cette condition.

Pour prouver d'une manière évidente, à quiconque en doute encore, l'existence dans le règne animal de la même puissance ou vertu magnétique que celle qui, depuis long-tems, est reconnue exister dans le règne minéral, il faut, je le répète, des instrumens d'expériences qui, dans ce premier règne, soient aussi moralement passibles à l'influence de

cet aimant, que le sont, dans le second règne, les instrumens métalliques qui nous en offrent journellement la manifestation.

Or, il n'y a bien certainement, parmi les êtres vivans, que les hommes sourds-muets de naissance, d'une part, et tous les animaux de l'autre, qui puissent à cet égard offrir à des observateurs scrupuleux ou prévenus toutes les garanties nécessaires à leur sécurité.

Quant aux premiers, il n'a pas tenu à moi qu'ils fussent depuis long-tems choisis pour éclaircir une question d'une si grande importance ; et leur célèbre instituteur, M. l'abbé Sicard, auquel j'en allai faire la proposition il y a cinq ou six ans, s'y serait, je crois, volontiers prêté, si le gouvernement d'alors lui en eût donné l'autorisation.

Que l'on m'invite, lui ai-je dit, que l'on m'intime même l'ordre, si l'on veut, de me renfermer pendant six semaines dans votre hospice, afin d'y attendre et saisir l'occasion de la maladie passagère de quelques-uns de vos intéressans élèves, pour les magnétiser. Qu'on ne les instruise et qu'on ne les prévienne point surtout de ce qu'ils doivent éprouver, et que, comme un médecin ordinaire,

je leur sois simplement présenté. Plusieurs d'entre eux immanquablement deviendront somnambules, et dans le nombre il s'en trouvera bien certainement de plus mobiles les uns que les autres à l'influence de mon aimant *animal*. Eh bien, si dans cet état je ne les fais pas agir, marcher, prendre ce que bon me semblera, ou me répondre par écrit à toutes les questions que je leur ferai, relatives à leur bien-être et à leur santé, non pas en leur parlant, puisqu'ils ne m'entendraient pas, mais par l'impulsion mentale seule de ma volonté, que l'on décide qu'il n'y a ni aimant ni magnétisme dans l'homme, et je signerai même, à l'appui de cette décision, que depuis plus de trente ans que j'en affirme et publie l'existence, je n'ai été qu'un apôtre d'erreur, d'illusion et de mensonge.

Cette proposition, à laquelle beaucoup de circonstances politiques et particulières ont sans doute empêché de donner quelque suite, je la renouvelle aujourd'hui avec le même désir, et sans beaucoup plus d'espérance qu'elle soit acceptée. Mais en l'insérant dans les Mémoires de notre Société du magnétisme, elle y prendra date au moins d'ancienneté; et lorsque les Français un jour

apprendront, *par la Gazette*, qu'une expérience si simple et si décisive du triomphe d'une vérité physique et phisioloique qu'ils ont méconnue et repoussée, aura été faite à la satisfaction des savans de l'Europe, ils pourront au moins en revendiquer la priorité.

CHASTENET DE PUYSÉGUR.

De l'opinion de Vanhelmont sur la cause, la nature et les effets du Magnétisme.

Lorsque je donnai, dans les Annales du Magnétisme, tom. 3, p. 150, une analyse du *Theatrum sympatheticum*, dans lequel sont réunis la plupart des écrits publiés pendant cinquante ans sur la poudre de sympathie et l'onguent des armes, je dis que la dissertation de Vanhelmont, sur la guérison magnétique des blessures, offrant des choses très-remarquables, j'en ferais l'objet d'un article particulier. J'avais communiqué cet article à la Société magnétique : mais avant de le livrer à l'impression, j'ai cru devoir lire en entier les Œuvres de Vanhelmont, pour mieux saisir l'enchaînement de ses idées, et les principes d'après lesquels il explique les phénomènes. J'y ai trouvé des croyances populaires, des opinions absurdes, des systèmes bizarres, des idées mystiques, des illusions présentées comme des réalités ; enfin beaucoup de choses obscures et même inintelligibles. Cependant mon admiration pour Vanhelmont ne s'est point affaiblie. J'ai reconnu que si l'on voulait rapprocher, éclaircir et

développer les principes exposés dans ses divers écrits, discuter les faits sur lesquels il s'appuie, en distinguant ceux qu'il a lui-même observés de ceux qu'il adopte sur parole, et séparer les conséquences nécessaires de ces faits des conjectures auxquelles il aime à se livrer, on ferait un ouvrage très-étendu, très-intéressant et très-propre à répandre une nouvelle lumière sur la théorie du magnétisme. Cette tâche ne peut être exécutée que par des hommes versés dans l'anatomie et la physiologie. Je me bornerai donc à donner l'extrait de la dissertation de Vanhelmont, en y joignant quelques uns des passages relatifs au magnétisme, qui sont répandus dans ses autres écrits. Puisse cet essai déterminer ceux des médecins qui ne dédaignent point de s'occuper du magnétisme, à remonter à la source que je me contente de leur indiquer !

Dans ses *Recherches et Doutes*, M. Thouret a très-bien montré la conformité de la doctrine de Mesmer avec celle de plusieurs médecins du dix-septième siècle : il cite surtout Maxwel, dans lequel on trouve en effet la plupart des propositions de Mesmer. Mais quoique le système de ces auteurs soit une

conception très-vaste, il pèche par les fondemens. C'est, disent Maxwel et tous ceux qui ont adopté les mêmes idées, c'est en s'emparant du fluide universel qu'on exerce une grande influence sur les êtres vivans. Mais comment s'emparer de ce fluide? Cette question, la plus importante de toutes, est précisément celle qu'on a négligé de résoudre. On se perd dans le vague : les procédés physiques qu'on a indiqués sont insuffisans par eux-mêmes; et ce que les auteurs cités disent de la force de l'imagination, ne conduit à aucun principe dont on puisse faire l'application dans la pratique.

La théorie de Mesmer est maintenant presque abandonnée; elle est du moins regardée généralement comme incomplète; c'est sur la puissance de la volonté que repose la théorie actuelle; mais une chose fort singulière, c'est que cette théorie se trouve dans les ouvrages cités par M. Thouret, sans qu'il s'en soit douté. Je remarquerai à ce sujet, que pour être frappé dans un ouvrage d'une vérité fondamentale, et que le génie a énoncée sans la développer, il faut avoir déjà aperçu cette vérité dans la nature. Si M. Thouret eût écrit après M. de Puységur, il n'aurait

pas manqué de dire que les principes de ce dernier étaient des erreurs auxquelles on avait renoncé, puisqu'ils se trouvaient déjà dans Vanhelmont, comme ceux de Mesmer dans Maxwel. Il est bien singulier que, pour combattre un système, on s'appuie sur les motifs qui devraient engager à l'examiner avec plus d'attention. Les hommes qui se sont élevés au-dessus de leur siècle, ont presque toujours énoncé des idées dont la vérité n'a été reconnue que long-tems après eux.

Vanhelmont était un homme de génie : il fait époque dans l'histoire de la physiologie et de la médecine (1). C'est lui qui a détourné les esprits de l'ancienne routine des Galénistes et des Arabes, et qui les a dirigés vers l'étude des lois vitales. C'est lui qui le premier a fait connaître le système des forces épigastriques. Il reconnut l'action puissante de l'estomac sur les autres organes ; il vit égale-

---

(1) Voyez la notice sur Vanhelmont, par M. Buisson, imprimée dans la *Bibliothèque médicale*. T. 37, p. 12. Juillet 1812.

Voyez aussi *Cabanis*, *Révolutions de la Médecine*, c. 2, § 11, et *Sprengel*, *Hist. de la Médecine*, sec. 13, c. 3.

ment que le diaphragme est un centre principal dans l'économie du corps vivant. En considérant l'ensemble des êtres, et recherchant la cause de leur influence réciproque, il aperçut dans tous les corps un principe de mouvement inhérent à leur nature, une force particulière que leur a imprimée le Créateur, et par laquelle ils agissent les uns sur les autres, et il donna le nom de *Blas* à ce principe d'action. Combien de vues profondes sur l'incertitude de la médecine et sur les moyens de la perfectionner, sur l'insuffisance de la logique scholastique et sur les véritables fondemens de nos connaissances, sur la nécessité d'allier les sciences métaphysiques et morales aux sciences physiques et naturelles pour arriver à la vérité, se trouvent dans ses divers écrits ! Combien d'idées maintenant répandues dans plusieurs traités de physiologie, et surtout dans ceux de l'école de Montpellier, doivent leur origine aux principes qu'il a le premier énoncés ! En chimie il fit plusieurs découvertes importantes. C'est à lui qu'on doit la première connaissance des fluides aériformes, auxquels il donna le nom de *Gaz*, sous lequel on les désigne encore aujourd'hui. Sans lui Stahl n'aurait probable-

ment jamais donné une nouvelle impulsion aux sciences. Si son imagination l'entraîna dans quelques erreurs, du moins sa bonne foi n'est jamais douteuse. S'il se crut inspiré, c'est qu'il n'avait puisé ses idées ni dans les livres, ni dans le commerce des hommes, mais dans une profonde méditation des phénomènes de la nature. Ce qui donne un charme particulier à la lecture de ses écrits, c'est l'élévation de son ame, l'absence totale du désir de la réputation et de tout intérêt terrestre; c'est un amour ardent de la vérité, subordonné cependant à l'amour du bien; c'est un sentiment religieux qui met en harmonie ses autres sentimens, et qui, fondé sur une foi vive, mais exempt d'intolérance, ne se montre au dehors que par la charité: c'est que lors même que son stile est obscur, il excite l'imagination du lecteur, émeut son ame, et lui fait naître de nouvelles pensées. Le témoignage d'un tel homme est d'un grand poids, et ses opinions ne doivent point être rejetées sans examen. Ses divers ouvrages, et particulièrement la dissertation dont je vais donner l'extrait (1), prouvent qu'il avait

(1) Voici le titre de la dissertation:

J. B. HELMONTII DE MAGNETICA VULNERUM CU-

réellement deviné le principe et connu l'action du magnétisme ; et si l'explication qu'il en donne est à certains égards erronée, elle est du moins assez ingénieuse pour mériter quelque attention (1).

RATIONE DISPUTATIO. Contra opinionem D. J. Roberti presbitery de Soc. Jesu, Doc. théologi, in brevi sua anatome, sub censuræ specie enarratam. 1620. — Theatr. sympath. p. 426-507. — Helmontii opera. Lugd. 1655, in-fol. — Francf. 1682, in-4°. — Hafniæ, 1707, in-4°. — Ortus medicinæ, Amst. 1648, in-4°. Elzev. — Amst. 1652, in-4°. Elzev.

(1) On a dit de Vanhelmont qu'il était fort crédule, et cela est vrai. Peut-être même a-t-on eu raison de le traiter de visionnaire ; mais on l'a accusé d'être superstitieux, et ceci a besoin d'explication.

Si l'on donne le nom de superstition à toute croyance pieuse qui, pouvant s'accorder avec les dogmes et les principes de la religion, n'est cependant pas du nombre des choses que l'Eglise nous oblige à recevoir comme de foi, Vanhelmont n'était pas exempt de superstition. Regardant l'Ecriture comme le dépôt de toutes les vérités, il y cherchait l'explication de plusieurs phénomènes physiques, sans penser que l'objet des livres saints est seulement de nous instruire de nos devoirs et de notre destinée.

Mais si l'on donne le nom de superstition aux croyances et aux pratiques qui tendent à nuire aux

Vanhelmont se propose de répondre à deux auteurs qui avaient écrit sur ce sujet; l'un

---

hommes, soit en les portant à l'intolérance et au fanatisme, soit en affaiblissant l'empire de la raison, jamais la superstition n'eut un plus grand ennemi.

De nos jours, pour détruire les funestes effets de la superstition, qu'on a présentée comme bien plus dangereuse que l'athéisme, et comme la première cause de presque tous les maux du genre humain, on a attaqué la religion. On a voulu donner plus d'empire à la raison humaine en lui soumettant tout, et ne voyant dans la nature que des forces mécaniques. En reconnaissant l'existence de l'ame, celle de la divinité, et même la providence, on en a fait abstraction dans l'explication du systême du monde. On n'a voulu admettre comme vrai que ce qui est connu par le témoignage des sens, ou prouvé par la raison : sans faire attention que souvent les sens nous trompent, et que la raison même nous égare. On a sappé tous les préjugés, sans examiner s'ils étaient utiles ou nuisibles, fondés sur des idées favorables au bonheur, ou contraires à la tranquillité des individus et à l'harmonie de la société. Il eût été cependant essentiel de faire cette distinction. C'est par exemple une croyance funeste que celle qui attribue au démon la puissance d'agir physiquement et de produire des effets dans la nature. Mais la croyance que les anges, médiateurs entre Dieu et les hommes, veillent sur les gens de

est Goclenius, médecin alors célèbre ; l'autre est le père Robert, jésuite. Le premier avait écrit pour établir la réalité des guérisons par l'onguent des armes et autres moyens ma-

---

bien, leur inspirent des idées de paix, les excitent à la vertu, et les consolent dans leurs malheurs; que les êtres qui nous ont précédé dans la vie, s'occupent encore de nous, écoutent nos vœux, et peuvent nous communiquer de bonnes pensées; qu'il y a une correspondance entre le ciel et la terre, entre le tems et l'éternité; que Dieu favorise ceux qui le prient en fortifiant leur cœur, en éclairant leur esprit, en leur donnant des lumières qu'ils n'auraient point acquises par l'étude, et cent autres opinions de ce genre, tant ridiculisées de nos jours; quel mal font-elles aux hommes? quel désordre portent-elles dans la société? et comment croire qu'elles abrutissent l'intelligence, lorsqu'on sait que tant de grands génies les ont eues depuis Platon jusqu'à Fénélon? Vanhelmont donne dans ces idées ou dans ces préjugés. Mais personne, en se renfermant dans les limites de la foi catholique, n'a jamais combattu avec plus de force et par de meilleures raisons, la puissance attribuée au diable, et toutes les pratiques qui ne sont point en accord avec la simplicité du christianisme. Il s'arrête à la volonté de Dieu, pour rendre raison de plusieurs phénomènes qu'on a depuis expliqués par les forces de la nature ; mais ceux qui se sont moqués de son système n'ont fait que reculer la difficulté.

gnétiques, en en donnant l'explication, et la ramenant à des causes naturelles; le second, pour condamner ces guérisons, non point en les niant, mais en les attribuant à la puissance du diable.

Vanhelmont prouve à Goclenius qu'il a faiblement défendu la cause de la vérité; au père Robert, qu'il n'y a rien de criminel, rien de diabolique dans les traitemens magnétiques, et que tous les phénomènes dépendent de causes naturelles qu'il expose à sa manière. Je crois que tous les gens éclairés conviennent aujourd'hui que le diable n'exerce aucune influence dans le magnétisme; mais, du tems de Vanhelmont, il était essentiel de réfuter cette opinion, et il le fait d'une manière victorieuse. Cette partie de sa dissertation est même étonnante par la force de logique, par la sagacité, et surtout parce qu'elle est appuyée sur les principes de la religion catholique.

Satan, dit-il, (§ 57, 58) a le pouvoir de nous tenter en nous communiquant de mauvaises pensées, en excitant en nous des désirs criminels; mais il n'a point celui d'agir physiquement sur les êtres : s'il l'avait, il en ferait usage par lui-même; il ferait périr les hommes

en état de péché, sans leur laisser le tems de se repentir : il n'aurait pas besoin de se servir d'une sorcière pour exécuter le mal qu'il désire sans cesse ; il ne mêlerait à ce mal aucune apparence de bien. En supposant donc qu'une sorcière opère des maléfices, ce n'est point par l'opération du diable, qui ne saurait lui communiquer une puissance qu'il n'a pas ; c'est par une faculté propre à l'homme, inhérente à la nature humaine, et dont nous pouvons faire un bon ou un mauvais usage, comme de toutes les autres facultés dont nous sommes doués (1). Satan se sert de la sorcière comme d'un instrument : celle-ci est coupable, parce qu'elle consent à lui prêter son ministère, parce qu'elle cède volontairement à la tentation. Car si forte que soit la tentation, nous pouvons toujours lui résister en implorant le secours de Dieu. Vanhelmont ajoute encore d'autres argumens, sur lesquels je crois inu-

(1) On juge bien que je n'admets pas cette supposition, qui pourrait conduire à des conséquences dangereuses. Dans mon *Hist. crit. du Mag.*, tom. 1. p. 90, tom. 2, p. 106, j'ai expliqué pourquoi les facultés que nous avons d'agir sur nos semblables par notre volonté, deviendrait impuissante si nous voulions l'employer à faire du mal.

tile de m'arrêter ; je ferai mieux entendre sa pensée par une comparaison.

Si un homme, ignorant l'art d'écrire, voulait répandre une doctrine pernicieuse, il séduirait un homme qui sait écrire, et se servirait de lui pour la publier. L'art de l'écriture ne serait point pour cela un art criminel, et celui qui écrirait n'aurait point reçu cet art de celui dont il consent à favoriser les projets : il se serait rendu coupable en employant pour le mal un instrument utile en lui-même. Il était libre de résister à son séducteur, et même d'employer pour le combattre, les moyens qu'il emploie pour le servir.

Vanhelmont cherche ensuite l'explication des phénomènes dans une sympathie qui fait que certaines substances se portent sur d'autres. Selon lui, l'esprit vital dont le sang est imprégné, sert de véhicule à ces substances. Cette théorie n'est pas claire; elle repose sur des hypothèses fort éloignées de la bonne physique, et l'on pourrait réfuter les argumens de Vanhelmont, comme il a réfuté ceux de Goclenius. Mais au milieu de cette foule de mauvaises raisons, de faits admis sans preuve, parce qu'ils n'étaient pas plus in-

compréhensibles, pas plus inexplicables que d'autres dont on admet la vérité, de réponses à des objections qui tombent d'elles-mêmes, on trouve dans sa dissertation des aperçus très-lumineux.

Parmi les faits que cite Vanhelmont, il en est un qu'il affirme d'après sa propre observation.

Je connais, dit-il (§ 27), une herbe commune qui a une vertu singulière : échauffez-la en la froissant dans votre main ; prenez ensuite la main de quelqu'un, et tenez la jusqu'à ce qu'elle soit chaude : cette personne sentira pour vous un attrait qui durera pendant quelques jours. J'ai tenu, ajoute-t-il, la patte d'un petit chien qui, aussitôt après, s'est si fort attaché à moi, qu'il a quitté sa maîtresse pour me suivre, et que la nuit il poussait des cris devant la porte de ma chambre pour que je lui ouvrisse. J'ai à Bruxelles plusieurs témoins de ce fait. La chaleur qui s'est communiquée à l'herbe vient des esprits qui se sont unis à elle. Ces esprits, à l'aide du ferment dont ils se sont chargés, attirent l'esprit de la personne qu'on touche, et lui inspirent de l'affection.

Je ne m'arrêterai point sur l'explication,

qui est fort obscure. Je crois que l'herbe n'est pour rien dans la chose ; mais il est difficile de nier entièrement l'expérience attestée par Vanhelmont. Plusieurs magnétiseurs m'en ont cité d'analogues : je ne les ai point répétées, parce que je ne me suis jamais senti disposé à magnétiser qu'autant que je voyais près de moi un être souffrant. Mais un grand nombre de faits prouvent que l'action du magnétisme se fait sentir aux chiens et aux chevaux. Deux de mes amis m'ont assuré qu'ils avaient produit des effets très-remarquables sur des perroquets et des fauvettes ; quelques-uns même m'ont dit qu'ils avaient agi sur des insectes. Je ne donne point la chose comme certaine, mais comme digne d'être vérifiée.

Vanhelmont raconte aussi (§ 33) qu'il a connu une femme sujette à la goutte, qui en éprouvait des attaques toutes les fois qu'elle s'asseyait sur un siége où son frère, mort depuis cinq ans de cette maladie, avait coutume de s'asseoir. Il cite encore plusieurs faits, que je crois inutile de rapporter. Je me hâte de passer à sa théorie.

Le magnétisme, dit Vanhelmont, agit partout ; il n'a rien de nouveau que le nom ; il

n'est un paradoxe que pour ceux qui se moquent de tout, et qui attribuent au pouvoir de Satan ce qu'ils ne peuvent expliquer. *Magnetismus, quia passim viget, præter nomen, nil novi continet : nec paradoxus nisi iis qui cuncta derident, et in Sataniæ dominium ablegant quæcumque non intelligunt.* (§ 1.)

Qu'est-ce donc que le magnétisme ? Nous donnons en général ce nom à l'influence occulte que les corps exercent à distance les uns sur les autres, soit par attraction, soit par impulsion. *Sic vocitamus eam occultam coaptationem qua absens in absens per influxum agit, sive trahendo vel impellendo fiat.* (§ 69.) Le moyen ou véhicule de cette influence est désigné sous le nom de *Magnale magnum.* Ce n'est point une substance corporelle, c'est-à-dire qui puisse être condensée, mesurée, pesée comme les émanations des corps; c'est un esprit (en ne prenant point ce mot dans le sens d'ame ou intelligence), c'est un esprit éthéré, pur, vital, qui pénètre tous les corps et agite la masse de l'univers. Il est le modérateur du monde, parce qu'il établit une correspondance entre toutes ses parties et entre toutes les forces dont elles

sont douées. La lumière du soleil, l'influence des astres, les commotions données par la torpille, la vue du basilic, etc., sont des qualités spirituelles, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas lancées à la manière des émanations corporelles, mais à la manière d'une lumière imperceptible, qui se porte par irradiation d'un objet sur un autre objet qui lui convient.

Voilà, ce me semble, un système analogue à celui de Mesmer.

Le fluide universel n'est autre chose que le *magnale magnum*. Mais nous verrons bientôt que la lacune qui se trouve dans le système de Mesmer, n'existe point dans celui de Vanhelmont.

Après avoir défini le magnétisme, Vanhelmont donne l'explication de ses effets. Cette explication n'est assurément pas bonne, mais elle offre des idées d'un ordre très-élevé.

Il distingue l'homme en extérieur et en intérieur, assignant à l'un et à l'autre certaines facultés. L'homme extérieur se compose de la chair et du sang; il est animé par un principe vital; il a une volonté, une imagination; c'est un animal agissant par la raison du sang, par la volonté du sang. L'homme intérieur est l'image de Dieu.

Dico hominem externum esse animal ratione et voluntate sanguinis utens ; internum verò, non animal, sed imaginem Dei veram. (§ 83.)

Voilà l'ancienne doctrine de l'ame sensitive et de l'ame raisonnable.

L'esprit de l'animal reste uni au corps qui a cessé de vivre, jusqu'à ce qu'il soit dissipé par la putréfaction. Lorsque le sang sorti du corps se corrompt, la portion d'esprit qui lui était unie s'échappe, et va se joindre de nouveau au corps auquel elle appartenait : voilà pourquoi, lorsqu'on applique le remède sur le sang retiré de la blessure, ce remède agit sur la blessure même. (§ 75—80.)

Cette explication me paraît inadmissible ; mais les observations qui y ont donné lieu doivent être examinées. Je ne m'arrêterai point à les rappeler. Je continue à exposer la théorie.

Il y a, dit Vanhelmont (§ 74), des extases miraculeuses, ou des révélations faites à l'homme intérieur ; mais l'homme extérieur ou l'animal a aussi des extases, lorsque son imagination est exaltée. Alors il peut avoir le sentiment des objets éloignés : une multitude

d'exemples le prouvent. Or, ce n'est point l'ame qui sort du corps; car, une fois sortie, elle n'y rentrerait plus. Il y a donc, dans le sang, une puissance extatique (1), qui, excitée par un ardent désir, porte sur les objets absens l'esprit de l'homme extérieur. Cette faculté est cachée dans l'homme extérieur; elle y est en puissance, et elle ne devient active qu'autant qu'elle est excitée par une ardente imagination, par un violent désir, ou par quelque chose de semblable.

Igitur in sanguine est quædam potestas extatica, quæ si quando ardenti desiderio excita fuerit, etiam ad absens aliquod objectum, exterioris hominis spiritum deducendo sit : ea autem potestas in exteriori homini latet, velut in potentia; nec ducitur ad actum, nisi excitetur accensa imaginatione, ferventi desiderio, aut arte aliqua pari. (§ 76.)

Avant la chute de l'homme, son ame était douée d'une science innée, d'une puissance prophétique, d'une force par laquelle elle

---

(1) J'employe ce mot, dit Vanhelmont, faute d'un mot plus convenable. *Sic voco etymi penuria.*

agissait au dehors : ces facultés existent toujours en elle ; et si elles ne se montrent plus, c'est qu'une foule d'obstacles s'opposent à leur exercice. Cependant les effets de la chute de l'homme ne se faisant pas autant sentir pendant le sommeil, il s'ensuit que dans cet état on peut être éclairé d'une lumière surnaturelle, et c'est ce qui explique les phénomènes étonnans que présentent les somnambules. Pendant la veille, les sensations dont nous sommes continuellement affectés nous empêchent de discerner ces inspirations intérieures; et comme les facultés dont l'homme avait été doué primitivement sont engourdies, il faut un moyen extraordinaire pour les réveiller et leur rendre leur énergie. On y parvient par la prière, par la contemplation, par les pratiques, qui, en affaiblissant l'empire de la chair, retirent l'ame de son engourdissement, et lui rendent sa puissance naturelle et magique. (§ 105.)

On voit que Vanhelmont prend le mot *magie* dans un sens favorable. Toute science occulte, dit-il, ou qui s'élève au-dessus de celle que nous acquérons par l'observation et le calcul, est magie ; toute puissance qui n'appartient point à une action mécanique,

est une puissance magique, et la nature est la grande magicienne.

Après avoir prouvé que la vertu de l'onguent des armes ne vient point de l'action du démon, et que la manière de l'employer ne se lie avec aucune superstition, Vanhelmont arrive aux propositions suivantes :

L'ame humaine étant l'image de Dieu, elle était naturellement douée d'une certaine vertu magique, par laquelle elle agissait d'une manière particulière, c'est-à-dire spirituellement et à distance, et beaucoup plus puissamment que par le moyen des organes corporels.

Les facultés de l'ame ayant été engourdies par la science que l'homme a acquise en mangeant le fruit défendu, elle se borne, dans l'état ordinaire, à mouvoir et conduire le corps qui lui appartient. Mais si sa vertu magique se réveille, elle peut agir, *par sa seule volonté*, hors de sa demeure, sur des objets éloignés. C'est en quoi consiste toute la magie naturelle, et non point dans de vaines cérémonies et des pratiques superstitieuses qui ont été introduites par le démon, toujours occupé à corrompre ce qui est bien. *Eadem verò anima, magicâ virtute non nihil*

expergefacta, extra suum ergastulum, in aliud distans objectum solo nuda agere posse, per media deportato : in eo nempe sitam esse totam basim magiæ naturalis, nullatenus autem in ceremoniis variisque superstitionibus. (§ 122).

Le mot magie doit être interprété, comme il l'est dans l'Ecriture, en bonne ou mauvaise part, selon le but qu'on se propose. Par ce mot nous entendons cette connaissance élevée des choses, et cette puissance extraordinaire d'agir qui nous a été donnée comme à Adam, et qui nous est naturelle comme à lui. Le péché ne l'a point éteinte, il ne l'a point effacée ; mais il l'a engourdie, et c'est pour cela qu'elle a besoin d'être excitée.

L'Esprit Saint peut la réveiller en nous; le démon le peut aussi ; mais ce dernier n'agissant que pour le mal, on est sûr qu'elle n'est point excitée par lui, lorsqu'on se propose de faire du bien.

Cette vertu magique existe aussi dans l'homme extérieur, quoique plus faible ; on en voit même quelque trace dans les brutes.

Il y a une connexion entre les choses qui agissent spirituellement ; il y en a une entre les esprits ; et comme l'homme est supérieur

aux autres créatures corporelles, il peut, par sa magie naturelle dompter, la leur. Cette puissance a été faussement attribuée aux incantations.

Les esprits analogues agissent les uns sur les autres; ainsi la femme enceinte, lorsqu'elle est frappée de l'idée d'une chose, en imprime l'image sur le fœtus. Les esprits, et en quelque sorte les essences de toutes choses, sont cachés au dedans de nous, et la force de l'imagination leur donne naissance et les fait paraître.

Lorsque l'imagination est fortement excitée, l'ame engendre une idée réelle ou essentielle, qui n'est point une qualité nue, mais une substance intermédiaire entre le corps et l'esprit. Quand cette idée a ainsi revêtu une substance corporelle et pris une entité ou existence propre, l'intelligence la reconnaît, la volonté s'y attache et la dirige, la mémoire la rappelle.

Lorsque cette entité idéale se répand au dehors en esprit vital, elle n'a besoin que d'une légère excitation pour se porter au loin et exécuter ce qui lui a été enjoint par la volonté.

Les corps ne sont que la moitié du monde: les esprits y sont aussi répandus partout.

Ainsi ce sont les esprits qui sont les ministres du magnétisme; non point les esprits du ciel ou de l'enfer, mais les esprits qui sont formés par l'homme et qui sont en lui comme le feu dans le caillou. La volonté de l'homme s'empare d'une portion de son esprit vital, qui, s'unissant à l'entité idéale, acquiert une existence intermédiaire entre ce qui est corporel et ce qui ne l'est pas, et se répand comme la lumière.

La volonté envoye et dirige cette substance, qui une fois lancée, semblable à la lumière, et n'étant pas un véritable corps, n'est arrêtée ni par la distance, ni par le tems. Cette substance n'est point un démon; elle n'est point produite par le démon : c'est une action de l'esprit qui appartient à notre nature. Le monde matériel est régi par le monde immatériel, et les autres corps sont soumis à l'homme. (§ 125 et suiv.)

Vanhelmont, après avoir cité comme positif le fait qu'une femme grosse, lorsqu'elle est frappée d'un objet, en imprime l'image sur l'enfant qu'elle porte dans son sein, explique ce fait par sa théorie. L'imagination de la femme, vivement excitée, produit une idée, et cette idée, qui a revêtu une substance in-

termédiaire entre le corps et l'esprit, se portant sur l'être avec lequel la femme a le plus de relation, y imprime l'image de ce qui l'a affectée.

L'explication que Vanhelmont donne ensuite du magnétisme de l'onguent des armes n'est pas satisfaisante : elle ne peut s'accorder avec la bonne physique. Selon lui le magnétisme de l'aimant et celui de toutes les choses inanimées, a lieu par une sympathie naturelle. Dieu est la vie; son esprit remplit l'univers, et tout ce qu'il a créé a reçu une portion de vie, une sorte de sentiment. C'est cet esprit qui est la cause de la sympathie par laquelle l'action d'un corps se porte de préférence sur un autre : ainsi lorsque nous attribuons ces sympathies aux propriétés des corps, nous prenons l'effet pour la cause.

La force magique, qui a pour principe la vie, se montre dans les animaux ; ils ont la puissance de produire une entité réelle et de l'envoyer au loin par la volonté. C'est ce qui explique l'action des chiens, du basilic, de plusieurs poissons, etc. Enfin il y a une vertu magique séparée pour ainsi dire du corps; elle a lieu par l'excitation de la puissance intérieure de l'ame, et elle produit au dehors

les effets les plus étonnans ; car la nature agissant par elle-même est d'autant plus forte qu'elle est plus spirituelle.

Postremo est virtus magica a corpore quasi abstracta, quæ fit excitamento interioris potestatis animæ, undè fiunt potentissimæ procreationes et validissimi effectus. Utrobique scilicet natura maga est, et per phantasiam suam agit, et quo spiritualior eo potentior. (§ 157.)

Toute vertu magique a besoin d'excitation. Dans les corps bruts, cette excitation a lieu par une chaleur antérieure qui fait sortir une vapeur spirituelle et réveille le mouvement des esprits corporels : dans le magnétisme elle a lieu par un attouchement antérieur. La vertu magique des animaux est excitée par une conception intellectuelle ; celle de l'homme extérieur par une forte imagination, une attention continue et profonde ; celle de l'homme intérieur par le St.-Esprit.

La vertu magique du sang sorti des veines et dans lequel se trouve de l'esprit vital, est excitée, soit par l'ascendant d'une imagination forte, celle du mage *Magi* (1), qui se

(1) Nous entrerions dans le sens de Vanhelmont en traduisant ce mot par *Magnétiseur*.

sert du sang comme d'un moyen dans lequel il établit son entité active, soit par la vertu de l'onguent des armes qui réveille la propriété latente dusang. Peut-être aussi que le sang tendant à se corrompre et ses élémens à se séparer, les essences incorruptibles qui y étaient cachées deviennent libres et actives.

Toutes les fois que la fantaisie d'un sujet se porte avec un violent desir sur un autre pour y produire un changement, nous reconnaissons en lui le magnétisme comme un don naturel et magique qu'il a reçu de Dieu.

Lorsque l'onguent des armes est appliqué sur le sang sorti de la blessure, l'esprit vital de ce sang, excité par l'onguent, s'échappe; il emporte avec lui la vertu balsamique de l'onguent; il va rejoindre ainsi par le magnétisme le sang du corps du blessé auquel il était d'abord uni, et il rend ce sang curatif en lui imprimant une vertu nouvelle qui chasse la fâcheuse impression de la blessure. Cette vertu se répand même dans tout le corps: car si un homme a reçu plusieurs blessures, il suffit d'appliquer l'onguent sur le sang sorti de l'une des blessures pour les guérir toutes.

J'ai différé jusqu'ici de dévoiler un grand mystère : c'est qu'il y a dans l'homme une énergie telle, que par sa seule volonté et par son imagination, il peut agir hors de lui, et imprimer une vertu, exercer une influence durable sur un objet très-éloigné. Cela explique ce que nous avons dit de l'entité idéale qui va exécuter les ordres de la volonté, du magnétisme de toutes choses produit par l'imagination de l'homme, ou par l'esprit des autres choses, et de la supériorité magique de l'homme sur tous les autres corps.

Ingens mysterium propalare hactenus distuli : ostendere videlicet in homine sitam esse energiam quâ solo nutu et phantasia sua queat agere in distans, et imprimere virtutem, aliquam influentiam, deinceps per se perseverantem et agentem in objectum longissimè absens. (§ 158.)

Cette puissance que nous avons d'agir hors de nous par notre seule volonté, est sans doute incompréhensible : mais concevons-nous mieux comment notre volonté agit sur nos propres organes, comment elle remue notre bras ? L'union de l'ame et du corps, l'action de l'un sur l'autre, sont des phénomènes dont la cause est impénétrable. Ce-

pendant si nous réfléchissons sur notre origine, le raisonnement nous prouvera d'abord ce qu'il nous est facile de constater par l'expérience.

L'homme est l'image de Dieu, non par sa forme extérieure, mais par son ame, par les facultés dont il est doué. Or Dieu, qui n'a point d'organes corporels, agit par sa seule volonté; c'est par sa seule volonté qu'il imprime le mouvement à toutes les créatures: il suit de là que l'homme peut aussi faire quelque chose par sa seule volonté. *Quo circa si Deus agat per nutum, per verbum; sic oportet hominem, si verum debeat dici ejus simulacrum, agere non nulla solo nutu.* (§ 91.) Vanhelmont dit, faire quelque chose, et la restriction est essentielle, *agere non nulla.* En effet, les facultés de l'homme sont une émanation des facultés divines; elles sont de la même nature: mais les facultés de Dieu sont infinies; celles de l'homme sont très-bornées. La volonté de Dieu est toute-puissante, celle de l'homme est faible; elle n'est qu'une goutte de ce fleuve immense de la volonté divine qui embrasse l'univers, et qui dirige le mouvement de tous les êtres et dans le tems et dans l'espace.

L'ame humaine, continue Vanhelmont, étant l'image la plus parfaite du Créateur, c'est en elle que réside, à un plus haut degré que dans toutes les autres créatures, la puissance de la volonté ; elle la transmet à l'esprit vital qui est en accord avec elle, et qui reproduit extérieurement ses facultés : mais cette puissance d'agir au dehors ne lui appartient pas exclusivement ; elle se montre, quoique bien plus faible, dans tous les êtres doués de la vie et du sentiment ; ceux-ci ont une portion de volonté plus ou moins active, plus ou moins influente, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés de l'homme qui les domine tous : et cela doit être, parce que Dieu est le principe de la vie, et que son esprit est répandu dans toute la nature.

Nous avons donné, dit encore Vanhelmont, à cette faculté d'agir hors de soi, le nom de puissance magique, et nous avons expliqué cette expression ; mais si ce mot ne convient pas, on peut également la nommer une force spirituelle.

Vanhelmont prétend que nous pouvons attacher à un corps la vertu dont nous sommes doués, lui communiquer ainsi certaines propriétés, et nous en servir comme d'un inter-

médiaire pour opérer des effets salutaires. Il soutient, par exemple, que plusieurs remèdes végétaux reçoivent une force particulière de l'imagination de celui qui les cueille ; et en cela il ne s'écarte point de la doctrine magnétique ; mais peut-être accorde-t-il trop à la puissance de la volonté, lorsqu'il suppose que par elle nous pouvons agir sur les corps bruts. Je suis porté à croire que notre influence ne produit un changement sensible que sur les corps organisés. Pour appuyer son opinion, il cite une expérience à laquelle je ne saurais ajouter foi. Il prétend que par certains procédés fort simples et fort faciles, on peut, en forgeant une aiguille de fer, l'aimanter, pourvu qu'on le veuille, et que ces mêmes procédés seront insuffisans s'ils ne sont pas unis à la volonté. On sait que, par la percussion, on donne quelquefois au fer la vertu magnétique, et que certaines conditions font réussir ou manquer l'expérience. C'est probablement ce qui aura induit Vanhelmont en erreur. Au reste, il est bien facile de faire l'essai des procédés qu'il a décrits de la manière la plus claire et la plus précise.

Après avoir rapporté, à l'appui de son sentiment, plusieurs autres faits qu'il n'est guère

possible de contester, voici la conclusion qu'il en tire :

Puisque l'homme a la force d'agir par sa volonté sur un objet éloigné, il est clair que cette énergie lui a été donnée par Dieu, et qu'elle lui est naturelle. C'est s'ignorer soi-même, que de transporter à Satan une puissance dont on est doué.

Probato nunc eo quod homo habeat vim per nutum agendi, satis confirmatum est homini istam energiam à Deo datam et naturaliter ipsi competere. (§ 172.)

Vanhelmont expose ensuite les conditions nécessaires pour le succès du magnétisme, et ce passage est très-remarquable :

« Nous avons dit que toute force magique était endormie dans l'homme, et qu'elle avait besoin d'être excitée. Cela est constamment vrai, si le sujet sur lequel on veut agir n'est pas dans la disposition la plus favorable ; si son imagination intérieure ne s'abandonne pas entièrement à l'impression qu'on veut produire sur lui ; ou bien si celui sur qui se porte l'action a plus de force que celui qui agit : mais dans le cas que le patient soit bien disposé, ou faible, il succombe facilement au magnétisme de celui qui agit sur lui par son

imagination. Pour agir fortement, il est nécessaire d'employer un moyen; mais ce moyen est nul s'il n'est accompagné de l'action intérieure. Il faut savoir exciter la vertu magique de son esprit.

» *Diximus omnem fortassis magicam vim dormire et excitationè opus habere: quod perpetuo verum est si objectum in quod agendum est non sit proxime dispositum, si ejus interna fantasia non prorsus annuat agentis impressioni, vel etiam si robore patiens sit par vel superior agenti, at contra*, etc. » (§ 172.)

Vanhelmont termine sa dissertation par sa profession de foi :

Je suis catholique romain, dit-il, et je rejetterais toute opinion qui serait contraire à la doctrine de l'Eglise. J'ai publié ce que je sais avec une liberté philosophique. Les effets naturels ont été créés par Dieu; ce sont des dons qu'il a faits à ses créatures. Quiconque les attribue au démon, dérobe à Dieu l'honneur qui lui est dû, et le transporte à Satan, ce qui est une véritable idolâtrie.

Tuus sum et catholicus romanus, cui nil quod ecclesiæ contrarium pensitare fuit animus... Idcirco quæ scivi libertate philosophica vulgi facere volui. Unum illud subnectam

Quicumque effectum naturalem, à Deo sic creatum, sic datum creaturis, tribuit dœmoni, is alienat honorem Creatori debitum, et in Satanam eundem ignominiose vertit: quod si bene tuam revocaveris anatomen, idololâtriam expressam reperies. (§ 74).

En donnant l'analyse de la dissertation de Vanhelmont, je n'ai prétendu ni adopter tous les principes, ni admettre tous les faits sur lesquels elle repose. Cette théorie, généralement hypothétique, me paraît à certains égards fort erronée ; mais elle offre des aperçus bien dignes de l'examen et de la méditation des philosophes qui ont observé les phénomènes dont l'auteur a voulu présenter l'enchaînement et donner l'explication.

Dans un second article, je ferai connaître quelques-uns des principes et des faits relatifs au magnétisme, que j'ai recueillis dans les autres écrits de Vanhelmont.

DELEUZE.

Paris, ce 23 janvier 1817.

A Messieurs les Membres de la Société du Magnétisme.

MESSIEURS,

Voici un fait et un succès de magnétisme dignes de votre attention et de votre intérêt.

Victoire **, âgée de quarante ans, fille de cuisine chez moi, avait commencé à ressentir des douleurs de tête le 9 et le 10 de ce mois de janvier. Les jours suivans, et tous les soirs principalement, les douleurs redoublaient de violence. Ribault, mon ancien aide-magnétiseur, aujourd'hui mon cuisinier, croyant que cette fille avait un rhumatisme ou une fluxion dans la tête, avait commencé à la magnétiser dès les premières fois qu'elle avait souffert : et l'effet qu'il avait produit avait toujours été d'augmenter d'abord la crise douloureuse de sa tête, de l'adoucir ensuite ; puis enfin, à mesure qu'il la calmait, de provoquer une transpiration, à la suite de laquelle la malade s'endormait, et passait le reste de la nuit fort tranquillement. Je dois ajouter qu'il s'écoulait

du nez de cette fille une humeur limpide, qui, n'étant ni fétide ni colorée, la portait à penser qu'elle n'avait qu'un rhume de cerveau. Cependant, sans que cet écoulement eût cessé, sa narine gauche s'était bouchée, et son magnétiseur et elle ne pouvaient plus en approcher la main sans y occasionner des souffrances intolérables.

La dernière crise de maux de tête qu'eut Victoire **, une heure après être allée se coucher, fut d'une violence telle, que Ribault eut toutes les peines du monde à la maintenir ; qu'elle avait, m'a-t-il dit, crié, imploré la mort, voulu se précipiter au bas de son lit ; et que, sans sa longue expérience du succès certain d'une active, constante et charitable volonté, il n'eût certainement eu ni la force, ni le courage de continuer l'action magnétique qu'il avait commencée. Cette crise, toutefois, après s'être appaisée comme les précédentes, se termina de même par une sueur abondante ; et la malade dormit toute la nuit paisiblement.

Le lendemain, c'était le 20 de ce mois, les maux de tête de la malade ne revinrent que faiblement ; le soir ils se dissipèrent entièrement, et il n'y eut point de crise pendant la nuit.

Le surlendemain, c'était avant-hier mardi, Victoire s'est levée de très-bonne heure, comme à son ordinaire; car n'ayant point eu de fièvre ni manque d'appétit pendant ses huit ou dix jours de souffrance, elle avait toujours pu vaquer à ses ouvrages accoutumés. Pour la garantir du froid, et toujours avec l'idée qu'elle avait une fluxion, elle s'était seulement enveloppé la tête avec un mouchoir. Le mal-aise le plus grand qu'elle éprouvait, était le désir et le besoin continuel qu'elle avait de se moucher, et l'impossibilité dans laquelle elle était d'y satisfaire. Chaque fois qu'involontairement elle approchait la main de son nez, elle s'y causait un mal insupportable. Enfin, sur les dix heures du matin, sentant l'humeur aqueuse de son nez s'écouler plus abondamment que de coutume, elle penche la tête pour en faciliter l'évacuation; cela lui provoque l'envie de se moucher; elle en fait le léger effort, et à l'instant il tombe de sa narine, sur le pavé de la cuisine, une petite pierre dure, élastique et noirâtre, de la grosseur du bout de mon petit doigt. Le reste de l'humeur limpide et aqueuse achève de s'écouler à la suite du corps étranger qui en fermait l'issue; et depuis ce moment cette

fille, débarrassée de la cause de tous ses maux, n'en éprouve plus le moindre ressentiment.

Comment cette concrétion s'est-elle formée ? de quelle nature est-elle ? C'est ce que je ne puis décider qu'après l'analyse que j'en ferai sûrement faire. Ce à quoi je la puis comparer, d'après sa forme, son volume et sa couleur, c'est à une petite morille qui aurait été desséchée ou pétrifiée, d'autant que, noirâtre et cannelée comme cette étrange production végétale, on aperçoit même le point où elle adhérait à la racine dont elle a dû se détacher. Cette petite pierre se serait-elle formée dans les cavités nazales, aussi spontanément que la morille se forme au printems dans le sein de la terre, ou après s'être successivement et lentement agglomérée, son détachement subit des parois intérieures du nez aurait-il été la cause des douleurs que la malade a ressenties ? Ce qui me porterait assez à adopter cette dernière présomption, c'est que cette fille, qui n'avait point souffert précédemment, a eu presque continuellement mal à la tête, et les glandes du col douloureuses et gonflées tant qu'a duré le travail de la nature nécessaire à son soulagement.

Quoi qu'il en soit de ce fait assez curieux, et de la cause ou des causes qui l'ont produit, toujours est-il qu'il est, comme phénomène de magnétisme animal, du nombre de ceux dont tous les provocateurs actuels et à venir de ces sortes de phénomènes, peuvent retirer une très-utile leçon... Certainement le magnétiseur Ribault, lorsqu'il s'est déterminé à magnétiser la fille Victoire, pour les maux de tête qu'il lui voyait souffrir, était loin de soupçonner ce qui pouvait les lui causer. Un rhumatisme, un rhume de cerveau ou une fluxion, était tout simplement ce qu'il croyait avoir à combattre : ainsi donc, le désir seul d'abord, puis la volonté de guérir sa fille de cuisine de n'importe le mal qu'elle eût, était toute la science de ce magnétiseur ; et comme il avait avec cela de plus la certitude, disons-mieux, la *foi* qu'en voulant du bien à cette fille, il ne pouvait, en la magnétisant, que lui faire du bien, sa tranquillité d'esprit était telle, à son égard, que bien loin de se sentir intimidé ou effrayé à la vue des crises de douleurs qu'il lui occasionnait, il ne la magnétisait, au contraire, qu'avec plus de zèle et de concentration.

Quand Victoire se débattait entre vos bras,

et criait miséricorde, que faisiez-vous alors, Ribault? lui ai-je demandé. — « Je serrais sa » tête plus fort entre mes mains, m'a-t-il ré- » pondu, et je ne l'écoutais seulement pas. » Vous savez bien, monsieur, que la nature » en sait plus que nous, et que les magnéti- » seurs n'ont point à se mêler de ses opéra- » tions. »

Telle est en effet toute la science et toute la théorie du magnétisme. Que serait-il arrivé si, au lieu d'avoir cette *foi* aveugle au magnétisme de sa volonté, le magnétiseur de Victoire eût été chancelant dans cette *foi*, et sans espoir de son efficacité salutaire? Il se serait bien certainement effrayé ou découragé; et le moindre doute qu'il aurait eu de réussir, eût paralysé tous ses moyens magnétiques. Telle est et telle sera long-tems encore la cause du peu de succès de l'emploi du magnétisme de l'homme, à l'égard de toutes les maladies chroniques dont la guérison ne peut s'opérer que par le passage de crises souvent violentes, et toujours nécessaires. Lorsque les malades deviennent somnambules, et que, dans cet état heureux, ils pressentent et annoncent les crises de leurs maladies, on court sans doute beaucoup moins de risque, et l'on agit

avec plus de sécurité. Mais, dans tous les cas, il est une vérité dont les magnétiseurs ne peuvent trop se pénétrer; c'est que l'efficacité de leurs œuvres magnétiques dépendra toujours de la *foi* plus ou moins inébranlable qu'ils auront à la puissance *active* de leur bonne et charitable volonté.

Du 10 février 1817.

A Messieurs les membres de la Société du Magnétisme.

Que j'ai de joie, messieurs, de ce que vous n'avez pas encore pu insérer dans vos Mémoires le fait de la *pierre tombée* du nez de la fille Victoire, dont je vous ai rendu compte le mois dernier! Que de faux raisonnemens vous avez épargnés à tous ceux qui auraient cru ou révoqué en doute ce fait extraordinaire! Un médecin très-justement estimé, M. le docteur Lullier, à qui, sans la lui montrer, j'avais parlé de cette petite pierre, m'avait bien paru n'y pas ajouter trop de foi. Il est bien quelques exemples fort rares, m'avait-il dit, de concrétions pierreuses dans

les parois de la bouche ; mais jamais, dans les écoles de médecine, l'on n'a entendu parler de pierres formées dans les cavités du nez. Mais comme c'était un fait, et que je le lui affirmais très-véritable, il n'avait pas honnêtement pu persister à me le nier. Ce qui ne se rencontre pas ordinairement dans ces sortes de discussions, avait lieu cependant entre nous : c'est qu'étant de croyance et d'opinion différentes, nous avions tous les deux raison, moi de croire à la chute de ma petite morille pétrifiée, et lui de soutenir que jamais concrétion de cette espèce ne s'était formée dans le nez. Néanmoins, comme il est en magnétisme quantité de faits que ma raison ni mon esprit ne peuvent pas plus concevoir ni expliquer que celui-là, je n'en continuais pas moins de montrer mon petit nouveau phénomène, et d'en parler à tous ceux qui voulaient bien avec moi s'en émerveiller, lorsqu'un jour, en retirant ma petite pierre du papier dans lequel je l'avais enveloppée, je m'aperçois qu'elle est fort écornée, et qu'il y a comme une espèce de sable autour d'elle dans le papier. Je la prends, l'examine, et je vois, au centre de ma prétendue pétrification, un petit noyau de cerise, bien lisse et bien conservé, autour

duquel une humeur muqueuse s'était successivement agglomérée, et dont une partie venait, en se desséchant, de l'abandonner. Ainsi donc, messieurs, sans qu'il soit besoin de recourir à l'analyse de cette petite pierre, se trouve en un moment expliqué tout le mystère de sa formation. L'on sait que les gens de la campagne cueillent et mangent les petites cerises ou merises des bois par poignées, et qu'ils en avalent assez ordinairement les noyaux. A Busancy, il y a beaucoup de ces petites cerises dans les bosquets de mes jardins, il sera donc arrivé à Victoire ce qui arrive assez souvent à tous ceux qui mangent trop vite ou boivent avec trop de précipitation : les alimens leur reviennent par le nez; cette fille aura fait, non pas du vin, mais des cerises de nazareth. Ce qui reste toujours d'assez extraordinaire et de remarquable dans ce fait, c'est le séjour de plus de six mois de ce petit corps étranger dans le nez de cette fille, sans que, pendant ce tems, elle s'en soit aperçue, et sans que, jusqu'au moment de sa sortie, sa respiration en ait été gênée.

CHASTENET DE PUYSÉGUR.

EXTRAITS

D'OUVRAGES ET DE JOURNAUX ÉTRANGERS.

Recueil de pièces relatives au Magnétisme animal, publié par MM. Eschenmayer, Kieser, Nasse, etc., etc.

Nous croyons devoir donner ici le plan de cet ouvrage, qui paraît en Saxe depuis le mois de février dernier, et dont nous nous proposons d'extraire les morceaux les plus intéressans.

« Aujourd'hui que l'on s'occupe sérieusement de biosophie, le magnétisme attire toute l'attention des plus profonds esprits. C'est l'Isis, couverte d'un voile, qui invite les hommes à étancher leur ardente soif de s'instruire, leur promettant de les initier aux sublimes mystères de la vie, mais n'ouvrant son sanctuaire qu'à celui dont l'ame est pure: elle punit tout attouchement profane. D'abord, on n'a point senti toute l'importance

du magnétisme ; sans le comprendre, on l'a embrassé avec enthousiasme ; dans la suite, la raison, qui tend à réduire tout à des formules, à tout expliquer par les lois naturelles, l'a fait passer pour un jeu de l'imagination, pour un instrument du charlatanisme. Le moment semble enfin arrivé où l'on peut se flatter qu'à l'aide d'une critique sévère des faits, et guidé par des notions plus transcendantes de la nature, qui déjà ont offert des résultats si satisfaisans, on parviendra à rechercher phisiologiquement les phénomènes, jusqu'ici inexplicables, du magnétisme animal, et à ramener leurs causes aux lois générales de la vie Car si les lois générales de la nature que nous a découvertes la philosophie sont vraies, il faut que tout ce qui se passe dans la sphère de la nature puisse s'expliquer par ces lois. Cependant le magnétisme animal nous manifeste ce que jamais ne vit l'œil d'un mortel, ce que jamais bouche d'un mortel éveillé n'expliqua ; les phénomènes qu'il présente deviennent sans cesse et plus compliqués et plus étonnans, et se jouant de toute explication simplement matérielle, nous ouvrent un monde intellectuel, dans lequel disparaissent presque les limites de tems et d'espace du

monde physique ; la nature ouvre ses plus secrets abîmes ; elle rend, comme jadis, des oracles. Nous avons donc tout lieu d'espérer qu'en suivant ces phénomènes de bonne foi, et dégagés de toute prévention, nous arriverons à des résultats physiologiques, psychologiques et pathologiques qui répandront de la lumière sur la science de l'homme.

» C'est dans cette vue que nous publions ces archives, qui auront une partie théorique et une partie pratique.

» Sous le premier rapport, nous nous proposons de rechercher physiologiquement l'essence du magnétisme animal, les causes de ses phénomènes ; de recueillir dans cet ouvrage les observations et les expériences des hommes les plus distingués par leurs lumières et leur probité. Gmelin, Bôckmann, Wienhold, Nordkoff et Wolfart, en Allemagne ; en France, Puységur et Tardy ont entrepris cette tâche avant nous : leurs contemporains en ont apprécié l'utilité ; mais il semble que la philosophie n'était pas assez avancée pour pouvoir approprier les faits à la physiologie ; elle poursuivait d'ailleurs trop les idées universelles, et ne put appliquer les lois générales de la vie aux phénomènes particuliers

qu'elle présente.... Aujourd'hui que la philosophie nous ouvre le vaste champ de la vie, dans lequel sont allées se perdre toutes ces théories matérielles, chimiques, toujours insuffisantes quand il s'agissait d'organisme, nous pouvons espérer des résultats plus satisfaisans.

» La partie pratique embrasse l'application des observations à la vie ; en sorte que l'art et la science se vivifient réciproquement.

» Le troisième objet de ce recueil est la critique des ouvrages qui paraîtront sur le magnétisme animal.

» M. le professeur Kieser, de Jéna, en est le rédacteur. »

Les auteurs préviennent le public que regardant comme élevé au-dessus de tout doute l'existence du magnétisme animal, ils ne recevront point de Mémoires dans le sens négatif ; « polémique, disent-ils, d'autant plus » stérile, qu'il n'est pas possible d'initier à » ces mystères celui qui n'a pas l'organe » propre à les observer. »

Parmi les faits rapportés dans ce numéro, nous citerons les deux suivans, dont le second est très-remarquable

Le premier est observé sur un jeune garçon de 13 ans, peu robuste, nommé Mathieu Schur, qui, ayant eu le malheur de perdre son père, s'en affligea au point de perdre connaissance. Revenu à lui-même, il fait des rêves affreux, à la suite desquels il prend un tremblement universel, des évanouissemens longs et fréquens, etc., etc.

Le docteur Trilschler décrit fort au long l'état où se trouvait le malade lorsqu'il fut appelé, et termine son récit en observant « que quoique ses réponses fussent justes, » il parlait avec une véhémence extraordi- » naire, et qui montrait qu'il était aussi peu » maître des mouvemens de sa langue que de » ceux de ses muscles. » M. T. (qui s'intéressait beaucoup à cet enfant) l'exhorta à parler plus posément, et lui mit machinalement la main sur le front, la passant ensuite d'une manière caressante sur ses joues. Au même instant l'enfant se calme, ses mouvemens convulsifs cessent. M. T. (jusqu'alors très-prévenu contre le magnétisme) ne put résister à la tentation d'en faire l'essai sur le malade. En effet, dès le lendemain (13 novembre) il commença à le magnétiser. Après quelques secondes l'enfant ferma les yeux, et

bientôt après il s'endormit. Pendant son sommeil, qui fut tranquille et dura une demi-heure, les convulsions diminuèrent, le pouls devint plus tranquille et moins tendu ; sa physionomie se calma. En se réveillant il assura qu'il était mieux.

Le 14, il eut encore des convulsions très-fortes, et se sentit si faible qu'il ne put quitter le lit. La nuit il fit des songes affreux.

Le 15, M. T. réitéra le magnétisme à grands courans. Au premier et deuxième tour, le malade éprouva du soulagement ; au troisième il s'endormit. M. T. dirigea alors l'action sur la région épigastrique, et s'aperçut que le patient s'agitait dans son lit, et poussait des soupirs. Il cessa un instant le magnétisme, et bientôt après l'enfant (qui avait les yeux fermés) se mit à crier avec angoisse, en se cachant sous sa couverture, qu'on eût à chasser *l'homme à l'aspect terrible* qui était dans la chambre. M. T. tâcha de le rassurer, faisant néanmoins semblant de chasser le fantôme ; l'enfant se calma, mais ce ne fut que pour quelques minutes ; il se plaignit de l'apparition du même fantôme. M. T. recommença à le magnétiser à grands courans, dans l'espoir de le tranquilliser ;

alors il le pria de fermer la porte qui était près de son lit, à cause du vent qui l'incommodait; mais après il se rétracta, disant « que le vent de cette porte lui faisait du » bien. » (La porte n'avait point été ouverte, c'était l'effet de l'aspersion.) Il dormit pendant vingt minutes fort tranquillement. A son réveil il l'assura qu'il se trouvait bien; il ne se souvenait de rien.

Le 16, M. T. ne put aller le voir. Il eut encore des convulsions, ne dormit pas un instant de toute la journée, et fit la nuit des rêves affreux.

Le 17, magnétisme. Effets plus satisfaisans encore. M. T. observe que pendant tout le sommeil magnétique, « le patient ne le re- » connut point, qu'il n'existait pas pour lui; » il l'entendait, lui répondait, mais toujours » croyant que c'était sa mère qui lui parlait, » et niant la présence du magnétiseur. » Ce fut pendant cette crise qu'il assura que le magnétisme le guérirait. Sur la demande que lui fit sa mère relativement à l'effet du magnétisme, il lui répondit : « Oui, il m'a fait beau- » coup de bien hier. » Sa mère et le médecin lui dirent que dans le moment même on le magnétisait; il n'en voulut rien croire. Il ne

pouvait distinguer la veille du somnambulisme, et se fâchait quand on lui demandait s'il ne sentait pas que le médecin le manipulait.

Le 19, tandis que M. T., assis auprès du patient, attendait la fin de la crise, on vint le chercher pour un autre malade. Il se lève doucement, mais à peine a-t-il fait quelques pas, que l'enfant se dresse sur son séant (les yeux toujours fermés)et s'écrie avec angoisse: « Qu'est-ce qui tire ainsi mes pieds? qu'est-ce » qui s'arrache ainsi de moi-même? » M. T. revient doucement à sa place, et l'enfant exprime son bien-être. Cependant comme le malade qui l'envoyait chercher exigeait un prompt secours, M. T. quitta le somnambule, qui réitéra les mêmes questions; il se calma néanmoins, et s'étant réveillé quelques minutes après, il se trouva bien, mais moins réveillé qu'à l'ordinaire. Dès que M. T. put quitter son malade, il revint auprès du jeune Schur. Il était encore à 50 pas de la porte lorsque celui-ci dit à sa mère : « Voilà M. le » docteur qui arrive. »

M. T. prouve, par une foule de raisons, qu'il est absolument impossible qu'aucun des sens ordinaires ni la réflexion aient pu instruire de son approche le jeune Schur.

Il lui demande ce qui l'en avait instruit. « J'ai senti, répondit-il, que vous me passiez sur le visage. »

M. T. tire de ces phénomènes les conséquences suivantes :

1°. Pendant la crise, et dans la proximité du malade, notre cohérence était telle que ma personnalité était perdue pour lui. Observation que j'avais eu lieu de faire à toutes les crises précédentes.

2°. M'éloignais-je ? je recouvrais à une certaine distance ma propre personnalité. Cet éloignement, cette séparation étaient douloureux pour lui.

3°. Le lien (*nexus*) qui nous unissait n'était cependant pas dissous par une plus grande distance.

M. T. continua son traitement jusqu'au 4 décembre, et le malade était presque convalescent. Alors il crut devoir lui faire prendre un bain tiède; d'abord il s'y trouva bien; mais dix minutes après, il tomba en faiblesse; dix ou douze fois par jour il succombait à un sommeil profond, mais court. Le 7 et le 8 décembre il eut souvent des attaques de nerfs assez semblables à celles de la catalepsie. Dans cet état idiomagnétique il n'entendait absolu-

ment rien, et ses yeux hagards étaient effrayans. Enfin M. T. ne put attribuer cette révolution qu'au bain qui avait rompu subitement le lien (*nexus*) magnétique, et recommença ses manipulations, d'abord avec peu de succès; mais il parvint, le 10 décembre, à produire une crise dans laquelle le jeune homme *vit dans son intérieur*, et lui décrivit la situation de ses principaux organes, lui annonçant (sur la demande que lui fit le docteur T.) que le lendemain à onze heures du matin, il aurait la dernière attaque de nerfs. En effet l'événement justifia la prédiction, et dès lors le patient se rétablit parfaitement.

(J'ai omis plusieurs phénomènes généralement connus que M. T. observa et dont il rend compte dans sa relation.)

Le second fait est des plus intéressans.

Madame Zimmermann, femme d'un musicien de Bienfeld, attaquée d'une pulmonie glaireuse, avait épuisé toutes les ressources de l'art. Le professeur Nasse fut d'avis d'essayer le magnétisme, et enseigna au mari de la malade les moyens de la magnétiser. Après vingt-quatre jours de traitement, la malade

n'allait pas mieux, et son mari vint dire au docteur Nasse qu'il désespérait de pouvoir désormais agir efficacement sur sa femme, parce qu'elle avait perdu toute confiance au magnétisme..... La maladie alla en empirant. Enfin on s'attendait à tout moment à voir expirer madame Zimmermann ; souvent elle paraissait avoir en effet rendu le dernier soupir ; mais aussitôt que son mari rentrait dans sa chambre, elle revenait à la vie. Cette situation dura *deux jours et deux nuits* Enfin le médecin s'étant convaincu de la réalité du phénomène, ne voulant pas prolonger davantage l'agonie de la malade, engagea le mari à ne plus reparaître, et la malade expira.

Voici comment M. le docteur Kieser veut expliquer ce phénomène.

« Qu'est-ce que la mort? La victoire de l'universel sur l'individuel, la dissolution du *temporel* et de l'*étendu*, en *infini* et *éternel*. Si, comme on doit l'admettre, le magnétisme animal n'agit que par l'exaltation de l'activité individuelle, et si cette activité exaltée, réfléchie dans des organes particuliers du corps, y ouvre un nouveau monde de phénomènes, on conçoit qu'au moment de la dé-

cadence de la vie individuelle, la présence de l'agent magnétique, qui soutient la force individuelle de tout l'organisme, peut différer le moment de la dissolution. Ainsi le médecin, dans un grand nombre de cas, agit sur le malade de la même manière que le magnétisme animal, lorsqu'il est appliqué curativement à des maladies locales, en soutenant l'activité de l'organisme et en éloignant l'hétérogène (la maladie). La présence du médecin agit d'une manière fortifiante sur les personnes qui ont les nerfs faibles ; de même que la présence d'une mère agit d'une manière calmante sur son enfant inquiet ; ainsi la main magnétique éloigne le spasme. » Appliquons ces idées au cas que j'ai cité. La présence du mari de la mourante, qui, en rapport magnétique avec elle, l'était encore par le tendre intérêt qu'il lui portait, agissant d'une manière fortifiante, différait sa mort, qui, comme le spasme dans le muscle, ne consiste que dans la prédominance du réel, du périphérique, de l'organisme sur son idéal, son central. Ainsi la loi la plus générale du magnétisme animal suffit pour expliquer ce phénomène, d'ailleurs très-remarquable.

Nous terminerons cet article en donnant

la notice des ouvrages publiés en Allemagne dans le cours de 1816, sur le magnétisme, nous proposant de les faire successivement connaître à nos lecteurs.

Nouvelles expériences faites sur le Magnétisme animal et les phénomènes qu'il présente, par M. W. Arndt. Breslau et Leipsic, 1816; in-8°. (Prix 8 fr.)

Essai sur les moyens d'expliquer par des lois physiologiques et psychologiques, la magie apparente du Magnétisme animal; par C. A. Eschenmayer. Stuttgard, 1816; in-8°. (3 fr. 40 c.)

Coup d'œil sur le Magnétisme animal, par G. J. Parrot. St.-Pétersbourg, 1816; in-8°. (2 fr.) En français.

Le Magnétisme animal, ou le Mystère de la vie éclairci par les forces dinamico-physiques; par J. Weber. Landshut, 1816; in-8°. (1 fr. 80 c.)

Extrait de l'ouvrage de M. Stieglitz sur le Magnétisme animal, avec des notes additionnelles, par C. V. Hufeland. Berlin, 1816; in-8°. (2 fr.)

G. *Freuning Schediasma de Mesmerismo ante Mesmerum.* Groningue, 1816; in 8°. (2 fr.)

Lettres sur une cure magnétique, par un curé de Livonie. (M. Berg.) 1816. Dorpat. (2 fr.)

Recherches sur le Magnétisme animal, par J. R. Lichtenstœdt, D. Méd. St. Pétersbourg, 1816; in-8°.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Cure d'une maladie chronique compliquée.

Dans un instant où un lâche anonyme, se mettant à couvert sous le manteau sacré de la religion (1), ne rougit pas d'employer les calomnies les plus atroces contre le magnétisme et ceux qui le pratiquent, il nous est bien doux de présenter à nos lecteurs la réfutation la plus complette de ses odieuses accusations, dans un traitement fait par un

(1) *Le Secret des Magnétiseurs dévoilé.* Par un homme du monde.

prêtre respectable, en présence d'une foule de témoins et de plusieurs ecclésiastiques qui l'ont aidé dans cette œuvre de charité, et qui sûrement, quoiqu'en dise l'homme du monde, n'ont pas intercédé le *démon* ni *renoncé à J.-C.*, et encore moins marché sur le crucifix.

Ce mémoire vient de nous être adressé, de la part de l'auteur, par M. Drouault, greffier de Dangé; il est légalisé et signé du maire de ce canton et du sous-préfet de l'arrondissement de Châtellerault.

M. Drouault nous annonce que M. l'archiprêtre Coll, qui a écrit lui-même cette relation, nous permet de la publier. Elle a été rédigée à chaque séance par ce respectable ecclésiastique, à une époque à laquelle, étant émigré pour fuir la persécution, il n'avait d'autre consolation que celle de faire, selon ses moyens, du bien à ses semblables. Nous regrettons que l'étendue de ce mémoire ne nous permette pas de le présenter à nos lecteurs dans son entier; mais si nous avons cru devoir retrancher des détails qui ne se rattachaient qu'imparfaitement au fait principal, nous avons conservé avec soin tout ce qui peut être de quelque utilité. Nous laissons parler l'auteur.

Le 9 novembre 1791, je fus instamment prié d'aller visiter une personne infirme, nommée Cécile R***, âgée de trente-six ans, domiciliée au village de Howen, près Tolbiac et Cologne. Cette fille, accablée de maladies graves et compliquées, gardait le lit depuis environ douze années, et n'avait pu obtenir sa guérison des médecins, dont elle était abandonnée. L'état de cette fille me toucha, et j'entrepris de la magnétiser.

Dans les trois premières séances des 9, 10 et 11 novembre, Cécile R. ressentit des crises plus ou moins fortes, que je calmai toujours et qui étaient suivies d'une tendance marquée au somnambulisme.

Le 12 au matin, après avoir magnétisé la malade pendant quelques minutes, elle entra dans un sommeil somnambulique complet, et je l'interrogeai aussitôt. Comment vous trouvez-vous? — Ce fer (1) que vous tenez à la

(1) Le fer dont il est fait ici mention s'appelle *conducteur magnétique*. C'est une verge d'acier ou de fer poli, un peu moins grosse que le petit doigt, d'une forme conique et de la longueur de six à huit pouces. Des magnétiseurs l'ont employée avec succes. Quelques-uns croyent que le fer est préférable à l'acier,

main me fait du bien. — Vous guérira-t-il ?— Oui ; mais il faut encore autre chose, car je suis bien malade. — Quelle est votre maladie? — Puis-je vous la dire, Monsieur, sans blesser la pudeur?— Oui, sans doute.— Je vous dirai donc que je suis privée de mes règles depuis neuf années ; j'ai une hernie ; j'ai au côté gauche un abcès qui m'incommode depuis vingt ans ; j'éprouve des maux considérables de poitrine et d'estomac ; je suis tourmentée d'une rétention d'urine occasionnée par la gravelle, et j'ai le ventre enflé et tendu. Il y a long-tems que je prie Dieu de m'envoyer du secours. Je lui répondis : Ne perdez pas courage ; vous guérirez, et j'espère que vous dirigerez vous-même la conduite que je dois tenir pour traiter toutes vos maladies. Pendant cet entretien, je n'avais cessé de diriger le conducteur magnétique vers les parties affligées. La malade

---

comme mieux disposé à s'imprégner du fluide magnétique animal. D'autres pensent qu'on peut obtenir les mêmes effets avec un tube de cristal ou de verre plein ou creux. Les conducteurs magnétiques peuvent dispenser, dans plusieurs circonstances, de toucher les malades avec la main.

s'écria de nouveau : Que je souffre de votre fer ! il met tout mon sang en mouvement, et bientôt il rétablira mes règles : c'est de là que ma santé dépend. — Quand éprouverez-vous cet heureux effet ? — Mardi prochain. Cette séance se passait le samedi. Je lui demandai : A quelle heure éprouverez-vous ce que vous venez d'annoncer ? — Je ne pourrai vous le dire que demain ; mais ce sera toujours mardi. Puis elle demanda à être éveillée.

Dans l'après-midi de la même journée, étant retourné chez la malade, je la mis en sommeil en dirigeant seulement mon doigt entre ses yeux. Les mêmes questions et les mêmes réponses se succédèrent à peu près comme dans la matinée ; elle ajouta cependant qu'elle trouverait les remèdes convenables à sa guérison. Me sentant moi-même incommodé, je voulus consulter cette somnambule sur ma santé, et je la priai de s'en occuper. Elle posa sa main sur ma poitrine, par dessus les deux vestes et la flanelle que je portais, et me dit : Vous n'avez pas la poitrine en bon état. — Qu'y a-t-il ? — Vos poumons sont obstrués et chargés de glaires. — A quoi attribuez-vous cette incommodité ? — Vous avez eu les pieds gla-

cés; vous avez essuyé de grandes fatigues et des saisissemens. — Les poumons sont-ils endommagés ? — Non; mais ils sont malades. Vous prendrez matin et soir un œuf frais dans lequel vous aurez délayé du sucre rouge pilé. Vous boirez en outre d'une décoction de figues, de raisins de Corinthe et d'orge mondée, que vous ferez bouillir ensemble. — Dois-je suivre un régime ? — Abstenez-vous de thé, de vin, et de tout ce qui est acide ou âcre. Evitez de boire froid. Il lui survint une toux assez violente. Je lui en demandai la cause. Elle répondit: C'est l'état de votre poitrine qui m'excite à tousser. Je la réveillai aussitôt pour ne pas la faire souffrir à cause de moi. Je dois ajouter ici que la justesse des réponses de cette somnambule excitèrent mon étonnement.

Le dimanche 13 novembre, le frère de la malade m'annonça que sa sœur avait rendu, pendant la nuit, près de deux bouteilles de matières blanchâtres. Après avoir endormi la somnambule, je lui demandai d'où provenaient ces matières. Elle répondit: De toutes les parties de mon corps. Cela doit précéder mes règles. — Qui a opéré cette évacuation? — C'est votre fer. — Quand viendront vos

règles?' — Après-demain vers le soir; mais je dois encore cette nuit rendre des matières blanchâtres. La malade fut de nouveau magnétisée l'après-midi. Elle ressentit de vives douleurs, et répéta que l'approche de ses règles mettait tout son sang en travail.

Dans la séance du 1/4 au matin, Cécile donna des détails remarquables sur les progrès de sa guérison. Les évacuations de matières blanchâtres continuèrent d'avoir lieu ainsi qu'elle les avait prédites, et elle en annonça d'autres pour la nuit suivante. Dans l'après-midi de la même journée, je conduisis madame l'abbesse de Howen chez ma malade. Celle-ci parut très-flattée de cette visite. Elle me pria de ne pas la faire dormir, pour jouir d'une compagnie qui lui faisait tant d'honneur. Pendant la conversation, je la magnétisai d'intention seulement et sans conducteur. Après quelques minutes elle dit à madame l'abbesse: Je ne sais ce que j'ai; Monsieur ne tient pas le fer dans la main, et cependant le sommeil m'accable. Un instant après, elle se trouva complettement endormie. Je lui demandai alors: Comment vous trouvez-vous? —Très-faible; l'approche de mes règles met tout mon sang en mouvement; il se porte vers le ventre, et me fait grand mal.

La séance du mardi 15 novembre au matin offrit les mêmes crises de douleurs. La somnambule annonça que ses règles paraîtraient dans l'après-dîner. Je lui dis de chercher le remède qui convenait à ses souffrances. Elle répondit : Sommes-nous seuls? — Il n'y a personne de trop; parlez.— Dites à ma belle-sœur de faire bouillir de la mie de pain dans de la bière, pour me l'appliquer sur le bas-ventre. Ce qui fut exécuté. Elle en ressentit du soulagement. Je retournai à quatre heures et demie de l'après-midi chez la malade. M. le curé de la paroisse de St.-Pierre de Tolbiac, et le révérend père prédicateur des capucins du même lieu, étaient venus la visiter. Je la mis en crise. Elle éprouva de grandes souffrances. Son agitation était extrême, et semblait aller toujours en croissant. Etant interrogée, elle me répondit: Ah! que je suis malade! — Le fer vous fait-il mal?— Oui, je le sens. J'en vois sortir des étincelles qui se répandent sur mon lit. Grand Dieu! que je souffre dans les reins et dans le ventre!— Aurez-vous vos règles ce soir? — Oui, dans trois quarts-d'heure, et pendant tout ce tems-là ne cessez pas de diriger votre fer sur mon ventre. La malade éprouva ensuite

un nouvel accès de souffrance dont je fus ému. Je lui dis : Vous souffrez trop ; si vous ne pouvez supporter tant de douleurs, je vais cesser.—Non, Monsieur ; non, de grace, ne cessez pas ; il faut que je souffre, sans quoi je ne pourrai guérir. Ici je ne puis dépeindre le triste tableau qui s'offrit à mes yeux, et à ceux de M. le curé de St.-Pierre et du révérend père prédicateur des capucins, présens à cette terrible séance. Je ne crois pas qu'une femme, dans la couche la plus laborieuse, puisse souffrir des douleurs aussi cruelles que celles qu'éprouvait cette malheureuse. Au milieu de contorsions affreuses, de grincemens de dents, elle poussait des cris et des hurlemens épouvantables. Ne pouvant plus supporter ce spectacle, qui me faisait frissonner, je renouvelai mes instances auprès de la malade, lui proposant de cesser pour l'instant de la magnétiser, et de la réveiller. Non! s'écriait-elle avec force, continuez, Monsieur, continuez ; encore un quart-d'heure, et je serai sauvée. J'avais besoin, je l'avoue, de ces derniers mots de consolation pour me rendre le courage. Je ne puis exprimer combien il m'en a coûté pour continuer d'être le témoin des souffrances de cette femme,

et entendre ses accens plaintifs, qui navraient le cœur. Croyant enfin le tems prescrit écoulé, je lui dis : Il faut cesser.—Non, non ; encore quelques minutes. Je vous avertirai ; bientôt vous serez content ; continuez, et vous me guérirez. — Eh bien, puisque vous me l'assurez, je prends courage. — Oui, oui, Monsieur, je vous l'assure ; vous allez en être convaincu. Un moment après, elle dit avec un ton d'exclamation : Dieu soit béni ! mes souffrances sont diminuées des trois quarts ; mes règles vont paraître pour la première fois depuis neuf années. Ici je ne puis dépeindre ma joie. Il m'en coûta beaucoup, il est vrai, pour faire du bien à cette femme ; car jamais je n'aurais, je crois, la force de recommencer une pareille entreprise (1). J'ai oublié de dire que, pen-

(1) Nous pouvons assurer que sans une faveur particulière de la Providence, cette pauvre fille était perdue. En effet, tous les magnétiseurs savent que les somnambules ont le plus grand besoin d'être soutenus, encouragés, et que souvent ils désespèrent d'eux-mêmes ; ici la malade a constamment rassuré son médecin, et a conservé ce rôle tout le tems de son traitement.

dant les derniers momens de cette crise, on entendait dans le ventre de la malade un bruit semblable à celui de l'eau qui se viderait avec impétuosité d'une grosse cruche. Cécile se trouvant plus calme, demanda à boire de l'eau magnétisée. En la buvant, elle dit : Cette eau sent le safran ; j'en ai besoin pour faciliter l'écoulement des règles. J'observerai ici que, dans son état de somnambulisme, en buvant de l'eau magnétisée, elle a toujours senti le goût du remède dont elle avait besoin. Après l'avoir éveillée, nous nous retirâmes, moi, le curé de St.-Pierre et le révérend père prédicateur des capucins, qui avaient assisté à toute la séance.

Le 17 au matin, madame d'Agris l'aînée, qui était venue visiter Cécile, m'assura avoir vérifié que tout ce qui avait été annoncé concernant l'apparition des règles, était arrivé. Dès que Cécile fut endormie, elle me dit que, malgré ses grandes souffrances, elle ne doutait plus de sa guérison ; que depuis la veille elle avait eu un écoulement assez abondant ; que cet écoulement avait cessé dans la nuit ; qu'il recommençait dans le moment présent ; qu'il continuerait pendant une heure et demie, et reprendrait dans la soirée. Elle demanda en-

suite de l'eau magnétisée, à laquelle elle trouva le goût du safran. Une dame qui était présente consulta, sur sa santé, la somnambule, qui, après avoir plusieurs fois tâté le pouls de cette personne, lui dit : Vous êtes incommodée d'une trop grande abondance de sang; vous éprouvez des pertes considérables qui vous affaiblissent. Elle lui prescrivit de se faire tirer un peu de sang tous les deux mois, et de boire une petite cuillerée de vinaigre les matins à l'approche des règles. J'omets ici plusieurs détails dans lesquels la malade se reconnut parfaitement. Puis, m'adressant à la somnambule, je lui dis : Vous êtes bien savante ; qui vous a communiqué cette science ? — Je n'ai point de science ; c'est votre fer qui me donne cette connaissance. — Puisque vous êtes si instruite pendant le sommeil, vous devez l'être sans doute d'avantage étant éveillée? — Point du tout. Madame d'Agris, qui était présente, voulut aussi parler à la somnambule. Après lui avoir adressé la parole à plusieurs reprises, en élevant la voix avec force, elle fut fort étonnée de n'obtenir aucune réponse. Je me mis à rire de l'ignorance de cette dame sur les effets du magnétisme ; je lui touchai le pouce

pour la mettre en rapport avec la malade ; et aussitôt elle s'en fit entendre. Ceci ne doit étonner que ceux qui ne connaissent pas l'effet de la communication du fluide magnétique, dont MM. Bergasse et de Puységur ont fait mention dans les différens traités qu'ils ont écrits sur cette matière (1). Dans la séance de l'après-midi, la somnambule, d'après son ordonnance, prit du safran, dans lequel elle trempa un biscuit qu'elle mangea. Elle lui trouva le goût d'un vomitif, en ajoutant qu'il lui était nécessaire de vomir pour faire crever l'abcès dont elle était si incommodée.

Le 18 novembre, Cécile se plaignit de grandes douleurs au côté. — Grand Dieu ! que je souffre de mon abcès ; il est tellement grossi, que mon cœur en est suffoqué.— Pouvez-vous voir ce qu'il y a dans cet abcès ? — Oui : il y a du sang noir et un peu de matière blanchâtre ; votre fer, en le faisant résoudre, l'a fait gonfler ; j'étouffe. — Tout le reste de la séance s'est passé dans des souffrances inouies. L'après-midi les mêmes souffrances

(1) Ceci a été écrit en 1791.

se renouvelèrent. La malade annonça que ses règles cesseraient le lendemain, et qu'elles ne reviendraient que dans seize jours. Le 19 au matin, elle se plaignit toujours de grandes douleurs, et me dit que le fer avait considérablement fait grossir et ramollir son abcès; que la poche contenait la valeur de plusieurs tasses à café d'un sang noir et de matières blanchâtres; que les efforts qu'elle fera pour le rendre la rendront si malade, qu'on la croira morte; qu'il faut lui donner un vomitif tel qu'on le donnerait à la personne la plus robuste, et qu'elle doit le prendre dans de l'eau en trois reprises, à demi-heure d'intervalle chacune; qu'il fallait lui emmailloter le corps comme à un enfant, et lier fortement sur sa hernie une petite planche large comme la main, enveloppée d'un linge, afin de prévenir les ruptures que les efforts qu'elle devait faire pourraient causer. — Grand Dieu! m'écriai-je, quel appareil; vous m'effrayez; trouvez bon que je me fasse assister d'un chirurgien; je crains de perdre courage pendant cette opération. — Ne craignez rien, répondit-elle. Je suis bien fâchée des peines et de l'inquiétude que je vous cause; prenez courage, le bon Dieu, qui vous a envoyé pour me

guérir, ne permettra pas que vous en ayez du chagrin. Je vous prie de me répéter tout ce que je viens de dire, lorsque je serai éveillée. Je ferai prier mademoiselle Sprunck, mon amie, de venir lundi prochain, pour tous les apprêts. Dans la séance du soir, je trouvai près de la malade mademoiselle de Berg et M. Kœsmacher, apothicaire, que la curiosité y avait amenés. La visite de ce dernier me fit plaisir; je pensai qu'il me serait d'un grand secours pour la séance du lundi. Je le priai donc de me procurer les doses du vomitif, et de les apporter lui-même; ce qu'il me promit. Puis voulant lui en témoigner ma reconnaissance, je mis Cécile en crise devant lui. Il fut fort étonné de me voir tenir conversation avec elle pendant son profond sommeil. Je l'engageai, ainsi que mademoiselle Berg, à interroger la malade. Elle ne répondit à aucune de leurs questions. Ce ne fut qu'après les avoir mis en rapport, qu'elle leur dit : Je suis bien malade, mais je serai bientôt guérie, si lundi prochain on me donne de *la poudre à vomir* (1). L'apothicaire resta comme stupéfait d'un pareil spectacle.

---

(1) C'est le nom qu'elle a toujours donné à l'émétique.

Le dimanche 20 novembre, pendant la séance du matin, M. Kœsmacher apporta le vomitif dans un flacon. Cécile était endormie. Je lui remis le flacon entre les mains, en lui demandant ce que c'était. Elle répondit, en faisant la grimace : Oh, mon Dieu ! je vais vomir ; ôtez-moi cela vîte des mains ; c'est ce que je dois prendre demain. — Y en aura-t-il trop pour vous ? Ne pourriez-vous pas trouver un moyen de vous en dispenser ?— Non, non, il faut absolument que je prenne ce vomitif comme je l'ai dit. — Puisque vous le voulez absolument, je ferai venir un chirurgien ; je ne pourrais prendre sur moi de vous administrer ce remède. — Non, non, cela est inutile. Elle se plaignit ensuite des douleurs que lui causait son abcès, qui, grossissant toujours, lui occasionnait de l'étouffement.

Dans la séance de l'après-midi, je lui demandai si elle persistait toujours à prendre cet affreux remède. — Il n'est point affreux ; il me sauvera la vie ; il est le seul que je connaisse : si vous me le refusez, je périrai. — Hé bien donc, priez Dieu qu'il m'en donne le courage. — Soyez tranquille, monsieur, le bon Dieu m'assistera ; il ne m'en arrivera pas

de malheur; donnez-moi demain mon vomitif de la manière que je vous l'ai demandé. M. Kœsmacher étant entré, je fis répéter à Cécile, en sa présence, toutes les précautions qu'elle exigeait pour le lendemain. Il fut très-étonné qu'une fille plongée dans le plus profond sommeil, expliquât les choses mieux qu'un homme de l'art n'aurait pu le faire. Un moment après, la malade me dit: Je veux me confesser avant de prendre demain l'émétique. — Ah, ah! lui dis-je, vous voyez donc qu'il y a du danger pour votre vie? — Non, non; mais dans pareille circonstance il vaut mieux en faire trop que pas assez. — Pendant la nuit suivante, je fus préoccupé et très-inquiet de l'issue que devait avoir la forte dose du remède violent que cette somnambule voulait prendre. Le sentiment de l'apothicaire n'était pas fait pour me tranquilliser; mais j'avais, pour me rassurer, les expériences dont j'avais déjà été témoin en France, et ce que j'avais lu dans les Mémoires de M. le marquis de Puységur. La volonté forte et persévérante de ma somnambule était d'ailleurs un motif déterminant. Elle ne cessait de parler du grand danger dont elle serait la victime, si on lui refusait un remède qui lui était, disait-elle,

absolument nécessaire pour lui sauver la vie.

Le lundi 21 novembre, je me rendis chez la malade à huit heures et demie du matin. M. le curé de la paroisse Saint-Pierre, le révérend père prédicateur des capucins de Tolbiac, M. Kœsmacher, apothicaire, et mademoiselle Sprunck, s'y étaient déjà rendus. Je fus étonné de trouver la malade assez gaie. Elle faisait des plaisanteries sur ce que son amie, mademoiselle Sprunck, l'avait si bien emmaillottée. Je n'avais pas envie de rire; mais j'étais plus encouragé que la veille. La malade m'adressa la parole, et me dit: Je n'ai rien à craindre, mais je serais bien satisfaite de me confesser avant de prendre mon vomitif. Nous la laissâmes le tems nécessaire avec M. le curé. Cette précaution renouvela mes réflexions et mes inquiétudes; cependant je me rassurai de nouveau; et quand tout fut disposé, j'engageai le père prédicateur des capucins à se mettre en prière. L'apothicaire se chargea de lui faire prendre le remède, et de tenir la main sur le côté de la malade, quand elle commencerait à vomir; mademoiselle Sprunck devait tenir la tête de Cécile, et moi lui donner à boire à chaque moment. Au milieu de cet appareil, la malade,

conservant un air riant, prit environ le tiers de l'émétique. Un quart d'heure après, elle fit quelques légers efforts sans vomir. Je l'endormis, pour lui demander s'il fallait lui donner la seconde dose.— Oui, certainement.— Quand?— Eveillez-moi, et je la prendrai tout de suite. Ce qui fut exécuté. Elle prit donc le second tiers du remède, et je lui donnai à boire. Chacun reprit son poste. La malade fit de nouveaux efforts. La crise fut des plus violentes; ses contorsions affreuses me glacèrent le sang. J'eus cependant la force de veiller à tout. Je recommandai bien à mademoiselle Sprunck de tenir toujours sa main sur l'hernie de la malade; mais l'apothicaire, qui s'était chargé de tenir sa main au côté sur l'abcès, ne put y tenir long-tems; il se trouva mal, et fut obligé de quitter son poste; et, à ma prière, le révérend père prédicateur des capucins voulut bien le remplacer. La crise s'étant un peu calmée, je mis la malade en somnambulisme, pour la consulter de nouveau sur la conduite que nous avions à tenir. Je l'avoue ici, c'est elle-même qui, malgré ses souffrances cruelles, nous dirigeait et nous encourageait tous. Après l'avoir interrogée, elle me dit: Je suis très-faible; mon abcès me

fait grand mal ; il a éprouvé une forte secousse, mais il lui en faut de plus grandes encore pour crever. — Ne pourriez-vous pas vous dispenser de prendre le reste de l'émétique ? — Non, il n'y en a peut-être pas assez ; je sens votre inquiétude ; ne craignez rien ; après cette dose que vous allez me donner, je serai si mal qu'on me croira morte ; mais je me releverai bientôt ; éveillez-moi, donnez-moi la dose ; il est tems de finir. — Je dis à l'apothicaire : Au nom de Dieu, et puisqu'il le faut, donnez le reste de l'émétique. Ce qui fut exécuté. J'engageai le révérend père à redoubler ses prières. La malade était très-éveillée. Un quart d'heure après, la crise recommence plus fort qu'auparavant. Des efforts incroyables pour vomir, des contorsions, des grincemens de dents, et enfin un évanouissement suivi d'une immobilité effrayante, m'auraient fait croire que cette malheureuse était arrivée à sa dernière heure, si j'eusse eu moins de confiance au magnétisme. Revenue un peu à elle, je me hâtai de l'endormir pour l'interroger. Je lui témoignai combien son état me faisait compassion, et que de regrets j'avais de lui faire tant de mal. Elle me répondit : Vous avez tort, monsieur ; vous

m'avez fait grand bien, vous m'avez sauvé la vie. — Et votre abcès ? — Il est crevé, mais il faut que je vomisse encore. Ce qui eut lieu avec de nouveaux efforts. J'omets ici des détails trop longs, mais toujours intéressans, qui se terminèrent d'une manière bien satisfaisante pour les assistans et pour la malade. Celle-ci demanda un peu de nourriture, qu'elle prit avec plaisir et d'un air gai; elle ne cessait de répéter : J'espère enfin sortir de ce misérable lit. M. Kœsmacher, qui fut présent à toute la séance, ne put s'empêcher de me dire : Voici une cure qu'aucun médecin n'aurait jamais osé entreprendre ; mais je vois bien que vous réussirez. Dans la séance de l'après-dîner, Cécile avait un peu de fièvre ; cependant elle voulut boire du bouillon mêlé d'un peu de vin, magnétisé. Elle lui trouva le goût de la rhubarbe. Je lui dis : Vous voulez sans doute en prendre ? — Oui, mais en sirop, plein une tasse ; l'apothicaire y mêlera deux petites cuillerées à café de poudre de *benjoin ;* ce remède est pour guérir la plaie que l'abcès m'a faite en se crevant.

Dans la séance du mardi 22 novembre, elle ressentait encore des douleurs très-vives à son côté, en assurant que l'abcès n'était pas

encore entièrement vidé. Elle me pria de placer ma main sur son côté; et posant aussitôt les siennes sur la mienne, elle appuya de telle force qu'elle me fit mal : mais elle en ressentit bien davantage; car après cette pression, qui dura plus d'une minute, elle tomba évanouie de douleur. Lorsqu'elle fut revenue à elle, je lui demandai pourquoi elle se faisait tant souffrir? — Hélas! si je ne le faisais pas, le sang noir qui est encore dans mon abcès ne pourrait en sortir. — Combien en est-il sorti? — Près de deux tasses. Elle demanda ensuite à boire un peu de vin et de thé. Elle y trouva toujours le goût de la rhubarbe. Je m'y attendais, et je lui en fit prendre avec la poudre de *benjoin*. Elle voulut ensuite recommencer l'opération douloureuse de la pression de son abcès, en y plaçant ma main sous les siennes; et appuyant elle-même avec beaucoup de force, elle en ressentit, ainsi que la première fois, une telle souffrance, qu'elle en resta évanouie. J'employai l'eau de Cologne pour la faire revenir. Elle demanda à boire, et aussitôt après elle recommença, pour la troisième fois, la même pression; et elle en ressentit les mêmes effets douloureux. Quand elle fut revenue de ce dernier évanouisse-

ment, je lui dis : Le sac de votre abcès n'est donc pas encore vidé ? — Mon dieu non ; il n'en est encore sorti que la moitié. — Etes-vous certaine que tout en sortira ? — Oui. — Comment va votre rétention d'urine ? — Elle me fait beaucoup souffrir.

La malade, dans le commencement de la séance du 23, étant mise en somnambulisme, me témoigna sa reconnaissance par les expressions les plus sensibles. Sans vous, me disait-elle, je serais bientôt misérablement morte, faute de soins ; vous m'avez sauvé la vie, sur laquelle je ne comptais plus. Mais quand je vais sortir de mon grabat, j'éprouverai un nouvel embarras. — Quel sera-t-il ? — Persuadée, avant de vous voir, de mourir bientôt, je n'ai plus d'habillemens, ni bas, ni souliers ; j'ai tout vendu pour payer tant de drogues que les médecins m'ont fait avaler inutilement. — Consolez-vous, la Providence y pourvoira ; ne parlez plus, vous vous fatiguez trop. Après un moment de silence, elle recommença l'opération douloureuse de la pression de son abcès, en posant toujours sur son côté ma main sous les siennes. Elle éprouva les mêmes douleurs, suivies d'un évanouissement. Lui ayant ensuite demandé

si l'abcès s'était vidé, elle répondit qu'il en était sorti plus d'une demi-tasse. Madame d'Agris était ce jour-là venue voir la malade; et, après mon départ, M. le prieur de *Fussenig*, accompagné d'un inconnu, y arrivèrent, attirés par la curiosité.

Le lundi 24 novembre au matin, avant de partir de *Yonckerstorff* pour me rendre chez ma malade à Howen, je reçus, de la part de M. le prieur et de madame l'abbesse de *Fussenig*, une invitation pour y aller dîner le même jour; ce que j'acceptai. En arrivant chez Cécile, j'y trouvai M. le prieur de *Fussenig* et l'inconnu, qui s'y étaient déjà rendus avant moi. Ils furent témoins, pour la première fois, de la manière dont le magnétisme animal se met en action, et parurent frappés d'étonnement de me voir, au pied du lit de la malade, à plus de cinq pieds de distance, la faire entrer en somnambulisme en la fixant seulement, et converser ensuite avec elle sur sa maladie. Ils voulurent lui adresser la parole, mais ils n'en obtinrent aucune réponse. Leur surprise fut encore plus grande lorsque, sans rien dire, ayant pris le pouce de M. le prieur, pour le mettre en harmonie avec moi, et par conséquent avec la malade, il put à

l'instant obtenir toutes les réponses à ses questions. Le compagnon de M. le prieur voulut consulter la somnambule, et disait en riant ne pas croire qu'elle pût deviner la maladie dont il était attaqué. J'ordonnai à la somnambule de lui tâter le pouls ; ce qu'elle fit, et lui dit, un moment après : Vous n'êtes pas beaucoup malade ; vous avez pourtant l'estomac dérangé ; plus d'une demi-mesure de vin par repas vous est nuisible : la colère, à laquelle vous êtes sujet, l'est bien davantage ; prenez un vomitif, et quelques jours après une médecine : profitez de ce que je vous ai dit, et vous vous porterez bien. Il resta stupéfait. Nous montâmes ensuite en voiture pour aller dîner chez madame l'abbesse à Fussenig, où nous étions attendus. Pendant le repas, il ne fut question que des phénomènes magnétiques dont ces messieurs venaient d'être témoins, et dont ils firent le récit. Madame l'abbesse et sa société formèrent le projet d'aller voir la somnambule dans l'après-dîner, et deux grandes voitures transportèrent toute la compagnie à Howen. Les mêmes phénomènes, qu'il serait trop long de détailler ici, se reproduisirent en présence d'un grand nombre de témoins. Madame l'ab-

besse voulut aussi avoir une consultation sur sa santé, qui était altérée. Cécile, après lui avoir tâté le pouls, décrivit, avec une grande justesse, deux ou trois incommodités dont cette dame était affligée, et lui prescrivit les remèdes qui y étaient propres. Toute la compagnie ne pouvait comprendre comment une pauvre fille de la campagne connaissait pendant son sommeil, et beaucoup mieux que les médecins, la situation d'un malade sans le questionner. Cette journée procura une grande satisfaction à Cécile. Tous les assistans lui prodiguèrent des témoignages du plus vif intérêt. Madame l'abbesse s'y intéressa d'une manière plus particulière, et prit soin, par la suite, du sort de cette infortunée.

Dans la séance du 25 novembre, la somnambule s'est ordonnée des betteraves cuites avec du sucre et un peu de vinaigre, pour sa rétention d'urine ; elle a aussi demandé de l'huile d'olive, et a fait ajouter du miel ou sirop de rhubarbe pour son abcès. Eprouvant toujours de grandes douleurs, elle me pria de la magnétiser pour la calmer : ce que je fis de la main gauche. Mais dans le même moment, ayant voulu magnétiser de la main

droite une pauvre femme infirme qui était assise à côté de moi, ma somnambule ressentit aussitôt une toux des plus violentes. Je lui en demandai la cause.— Oh, mon Dieu! cela me vient de cette femme que vous magnétisez. J'ai eu lieu d'en conclure que je servais de conducteur entre ces deux malades : c'est ce que j'ai vérifié dans plusieurs autres circonstances.

Le 26, Cécile a annoncé qu'elle se leverait le lendemain, pendant une demi-heure ; et elle s'est ordonné à cet effet un bain de pied, composé de bière et de marjolaine, pour se fortifier. Continuant ensuite de beaucoup souffrir de son abcès, elle eut encore recours à une violente pression sur son côté, à laquelle je me prêtai, malgré ma répugnance. Les souffrances qu'elle en ressentit furent extrêmes, au point de s'en évanouir. Elle se fit ensuite donner de l'huile d'olive, qu'elle avala ; puis elle dit avec vivacité : Pour cette fois-ci tout est sorti de mon abcès ; mais il me fait toujours grand mal. — Ne craignez-vous pas que la gangrène s'y mette ? — Non, certainement, car vous l'empêcherez. Dans cette séance, M. le curé de Lagendorff et madame l'abbesse de Howen arrivèrent pour voir la

somnambule. Cette dame, qui était très-souffrante, voulait une consultation sur sa santé ; mais elle ne put l'obtenir, à cause de la trop grande faiblesse de la malade. Dans la séance de l'après-midi, Cécile se trouva toujours dans un état de souffrance et de grande faiblesse : elle n'oublia pas cependant de demander, aux heures indiquées, les remèdes qu'elle s'était prescrits. Plusieurs dames étaient venues pour la consulter sur leur santé ; ce que je ne permis pas, à cause de l'état de faiblesse où elle était.

Le dimanche 27, je présentai mon oncle à la somnambule, en lui demandant si elle aurait la force de s'occuper de l'état de santé de mon parent. Elle répondit que oui ; et après lui avoir tâté le pouls, elle dit : Voilà un pouls bien fort ; il annonce un rhumatisme dans le corps ; cependant il n'est pas encore dans les entrailles, et il y a du remède ; l'exercice est bon ; le froid et l'excès du vin nuisent beaucoup : faites-vous faire une légère saignée au bras gauche, et une autre, un mois après, au pied droit ; vous prendrez un vomitif, puis vous vous purgerez avec du sel de Bohême, et vous serez guéri. L'indication de la maladie parut extrêmement juste au malade. Elle

se prescrivit ensuite du jus de framboise à prendre d'heure en heure, pour prévenir la gangrène que les meurtrissures, causées par la pression qu'elle avait faite à son abcès, pouvaient occasionner. Y étant retourné dans l'après-dîner, je vis avec regret que la chambre de la malade était encore pleine de monde, que je congédiai. Elle continua à prendre du jus de framboise, dont elle dit ressentir un grand soulagement. M'étant retiré chez moi à Yonckendorff, distant d'une forte demi-lieue de Howen, où demeure ma malade, je passai la plus grande partie de la nuit dans une forte agitation. Je craignais que les violentes pressions que Cécile avait exercées sur son abcès, en meurtrissant sa plaie, n'y eussent produit la gangrène. Je me déterminai donc, malgré la distance, un très-mauvais tems et la pluie, à me transporter, le 28 novembre de grand matin, chez elle. A peine arrivé, et quoique mouillé jusqu'aux os, je la mis en somnambulisme, pour l'interroger sur son état. Elle me dit : Je me trouve à merveille, mais je suis bien affligée. — Et de quoi ? — De vous voir dans l'état où vous êtes, agité d'une inquiétude aussi grande. Puis, me prenant la main qu'elle tenait ser-

rée, en l'arrosant de ses larmes, elle ajouta : Hélas! monsieur, comment pourrai-je reconnaître un si grand bienfait de votre part? Vous gagnez le ciel par votre charité envers moi. Vous m'avez rendu la vie; sans vous je serais morte : tant que je vivrai je prierai Dieu pour vous. Puis me tâtant le pouls, elle dit, après quelques minutes : Eh! monsieur, vous vous rendrez malade ; votre esprit a été tellement agité, que vous avez à peine dormi deux heures cette nuit. Ce qu'elle disait était bien la vérité, et je ne pus m'empêcher de m'attendrir en voyant cette femme me donner, pendant son somnambulisme, tant de marques de reconnaissance, et pressentir avec une précision admirable, et par les seuls moyens du magnétisme, tous les sentimens dont j'étais si vivement affecté. Dans le reste de la journée, elle continua ses différentes potions, et prit aussi plusieurs fois de la nourriture sans aucun inconvénient, et même sortit de son lit, et s'habilla après avoir pris un bain de jambes fait avec de la bière et de la marjolaine bouillies ensemble, pour se fortifier. C'était la première fois, depuis tant d'années, que la malade se trouvait assez forte pour s'habiller et sortir de son lit.

Le 29 novembre, la somnambule, interrogée dans son sommeil, me dit : Tout va à merveille ; je ressens encore, il est vrai, un grand mal au côté, mais il guérira en continuant le jus de framboise et l'eau sucrée. — La gangrène est-elle à craindre ? — Non, assurément. Madame la prieure de... et madame d'Agris, qui étaient présentes, consultèrent la somnambule : celle-ci rencontra avec une telle justesse la situation de leur santé, que ces dames en furent très-étonnées ; et les remèdes qu'elle leur prescrivit étaient bien analogues à leurs incommodités. Elle ajouta que la dissipation et la promenade leur feraient grand bien, et que le chagrin leur était très-nuisible. L'une de ces dames demanda à la somnambule : Comment peut-on éviter le chagrin ? — Par une parfaite résignation à la volonté de Dieu. L'une de ces dames ajouta : Mais lorsqu'on est atteint du chagrin, connaissez vous un moyen pour en empêcher les mauvais effets ? — Oui, lorsque vous en serez atteinte, mettez les mains jusqu'au coude dans de l'eau très-froide.

Dans la même journée, et après mon départ, la malade s'est habillée elle-même, est sortie hors de sa maison, a pris le grand

air ; et étant rentrée, elle resta encore plus d'une demi-heure sur pied. Cela ne lui était pas arrivé depuis environ douze années qu'elle gardait le lit.

Le 30 novembre au matin, en entrant chez Cécile, ce fut elle-même qui m'ouvrit la porte ; et quoique prévenu de ce qui était déjà arrivé la veille, après mon départ, je ne pus me défendre d'une surprise extrême. Je voyais s'offrir à mes yeux celle qui jusqu'alors ne m'avait paru qu'un spectre gisant dans un grabat, et accablée d'infirmités. Cette pauvre fille, transportée par la satisfaction qu'elle éprouvait de me convaincre de son rétablissement, qu'on pourrait nommer résurrection, pouvait à peine articuler les expressions de sa joie et de sa reconnaissance. Je m'empressai de la faire asseoir, et au même instant je la fis entrer en somnambulisme. L'ayant interrogée, elle me dit que la plaie de son abcès n'était pas encore guérie ; que ses règles paraîtraient le lendemain dans l'après-midi, et qu'elle aurait encore à souffrir beaucoup. Elle continua à prendre les différentes potions qu'elle s'était ordonnées.

Le jeudi 1^er^. décembre, j'arrivai chez elle à une heure et demie de l'après-midi : je la

trouvai bien souffrante de douleurs de reins et de ventre. Je lui demandai si elle aurait bientôt ses règles. Elle parut surprise de ma question ; et, d'un air embarrassé, elle me dit que cela n'était point à désirer pour l'instant, et qu'elle ne les attendait pas de si-tôt. Je donne ici cette réponse, pour faire observer la différence des sensations dans l'état de veille et dans l'état de somnambulisme ; car l'ayant endormie aussitôt, je lui demandai : Comment vous trouvez-vous ? — Je souffre beaucoup des reins et du ventre. — D'où viennent ces douleurs ? — C'est l'approche de mes règles ? — Ne viendront-elles pas trop tôt cette fois-ci ? — Non ; car à ma dernière époque, il y a aujourd'hui seize jours, tout le sang qui devait s'évacuer n'est pas sorti, et il viendra cette fois-ci. — A quel moment cette évacuation doit-elle commencer ? — Aujourd'hui même, entre trois et quatre heures. — Vous aurez donc cette évacuation tous les seize jours ? — Que Dieu m'en préserve ! après cette fois-ci, ce sera de quatre semaines en quatre semaines. Elle a pris ensuite du safran pour ses règles, et de l'eau sucrée pour empêcher la putridité à la plaie de son abcès. Ces règles sont arrivées à l'heure qu'elle avait dite.

Je placerai ici une observation qui pourra être utile aux magnétiseurs. Plusieurs fois, dans le cours de ce traitement, et notamment dans cette séance, me trouvant placé en face de la malade en la magnétisant, elle s'est mise à tousser avec de grands efforts, et me dit : Monsieur, je vous prie de vous mettre un peu de côté, votre faible poitrine me fait grand mal. Je lui répondis : Si ma poitrine était bien saine, vous souffririez moins sans doute, et votre traitement serait plus avancé. — Cela est vrai ; mais je suis également contente, puisque vous me rendez la santé. Elle me prescrivit ensuite quelques remèdes, en me promettant le rétablissement de ma poitrine.

Le 2 décembre, je n'ai point magnétisé Cécile ; un tems affreux m'empêcha de me transporter à Howen, qui est à une forte demi-lieue de distance de mon habitation.

Le 3 décembre au matin, j'eus la satisfaction de la trouver en bon état ; mais aussitôt que je l'eus mise en sommeil, elle dit : Les règles qui me sont venues avant-hier se sont arrêtées lorsque vous avez cessé de me magnétiser avant votre départ. Il y a encore du sang à évacuer ; il remonte dans mon côté

ulcéré, et me fait grand mal; je vous prie instamment de me magnétiser: ce que je fis, et aussitôt l'évacuation recommença à paraître. Je lui demandai: Mais si le mauvais tems m'eût empêché, comme hier, de venir vous trouver? — Hélas! monsieur, je serais morte demain; car le sang que je rends aujourd'hui est d'une vieille date, il a acquis beaucoup d'âcreté et de putridité; et remontant dans mon côté ulcéré, j'en serais morte infailliblement. — Vous êtes donc encore en grand danger? — Non, car mon sang évacue présentement en abondance, et avec une grande facilité. — Combien de tems continuera-t-il à couler? — Dans trois quarts d'heure tout sera fini. — Vous en arrivera-t-il autant dans seize jours? — Non, certainement; mais dans quatre semaines moins un jour. — Vous avez la vue bien longue, pour voir de si loin. — J'en suis sûre. — Hé bien, sera-ce le matin ou l'après-midi? — Vous m'en demandez trop, je n'en sais rien. Le révérend père prédicateur des capucins de Tolbiac est entré un moment après, et a désiré avoir une consultation sur sa santé. Après que la somnambule lui eut tâté le pouls, elle détailla, avec une justesse extraordinaire, toutes les in-

commodités de ce père, et lui prescrivit des remèdes qui parurent très-convenables. Mes affaires m'ayant obligé de m'absenter pendant une heure, je laissai la somnambule avec le révérend père ; et à mon retour je la consultai pour moi. Elle me dit : Vous êtes un peu mieux qu'à l'ordinaire ; mais je suis fâchée de vous occasionner tant de fatigues : je vous conseille, monsieur, de ne jamais entreprendre de malades de mon espèce, vous n'êtes pas assez fort. D'ailleurs, le chemin que vous faites tous les jours, et le mauvais tems que vous supportez, vous incommodent trop. M. le curé de Saint-Pierre de Tolbiac étant entré, voulut parler à la somnambule : il ne put en obtenir aucune réponse. Ce ne fut qu'après l'avoir mis en rapport avec elle, qu'il s'en fit entendre. Devant me retirer, je la laissai seule avec M. le curé, qui est son confesseur.

Dans la séance du dimanche 4 décembre au matin, Cécile interrogée, dit : Ma santé va bien, cependant je souffre toujours de mon côté ulcéré, et mes urines ne peuvent couler. — Je lui rappelai alors qu'elle avait annoncé depuis long-tems un remède contre cette dernière incommodité. Elle répondit :

Ce remède est immanquable; mais je ne pourrais encore le supporter; il faut que ma plaie du côté guérisse auparavant. Et elle s'ordonna le sirop de violette pour cette dernière incommodité. Je lui demandai ce qu'il y avait à son côté. Elle répondit: Le sac qui contenait mon abcès ressemble à présent à une masse de chair pétrie; je vois qu'elle ne s'en ira qu'en se détachant journellement par petits morceaux, et déjà il vient de s'en détacher un morceau de la grosseur d'une noisette (1). — Combien de tems cela durera-t-il? — Environ quinze jours. — La gangrène n'est-elle pas à craindre? — Il y a long-tems que je vous ai tranquillisé sur cet article; c'est pour éviter ce mal que je prends le sirop de framboise et le sirop de violette. Dans la séance de l'après-midi, j'y conduisis un de mes élèves en magnétisme. La malade, huit jours auparavant, l'avait examiné pendant son sommeil, et l'avait trouvé propre à magnétiser. Il parvint en effet à l'endormir; mais il travailla pendant un espace de tems trois ou quatre fois plus long que je ne le fais

(1) On doit observer que cette opération de la nature s'est faite intérieurement, et qu'on s'est borné à rapporter ce que la somnambule a dit.

ordinairement pour mettre cette somnambule en crise magnétique. M'étant absenté pendant environ une heure, je la questionnai à mon retour. Elle me dit : J'ai beaucoup de fièvre ; mon côté me fait grand mal ; je l'ai tant pressé ces jours passés pour en faire sortir le sang noir, qu'il est tout meurtri et ulcéré. — Y a-t-il du danger ? — Non, ne le craignez pas ; à quatre heures je n'aurai plus de fièvre. Je l'éveillai à l'heure indiquée ; elle se trouva beaucoup mieux. M. le curé de Saint-Pierre étant entré, elle lui dit : J'espère être assez forte le jour de Noël pour sortir, et avoir le bonheur d'aller recevoir la sainte Communion à l'église.

Dans la séance du lundi 5 décembre, Cécile me dit que la plaie de son abcès et sa rétention d'urine étaient la cause de sa fièvre et de ses souffrances, mais qu'elle ne pouvait encore s'occuper que de la guérison de son côté. Elle continua à prendre le jus de framboise, le sirop de violette, et s'ordonna en outre du jus de citron sucré. M. le bailli d'Emt étant entré, je le magnétisai pour le mettre en rapport avec la somnambule. Celle-ci me dit aussitôt : Monsieur, vous magnétisez quelqu'un dont le sang est très âcre et l'es-

tomac mauvais. Elle lui prescrivit en même tems plusieurs remèdes très-analogues à sa situation. Elle demanda ensuite à être éveillée. Je lui répondis : Puisque vous en avez le désir, éveillez-vous vous-même. Elle ajouta : Je ne le peux. Je l'éveillai donc comme à l'ordinaire.

Le mardi 6 décembre, elle me dit qu'elle allait de mieux en mieux, mais qu'elle souffrait toujours de son côté ulcéré ; ce qui l'empêchait de commencer le remède pour sa rétention d'urine, et que, sans le magnétisme, elle n'en évacuerait pas une goutte. L'interrogeant ensuite sur ma propre santé, elle me dit : Votre poitrine va mieux qu'à l'ordinaire ; mais votre esprit est trop agité ; c'est ce qui retarde beaucoup votre guérison. Lui ayant fait encore d'autres questions, elle dit : Votre cœur est droit, vous l'ouvrez souvent à des gens qui en abusent. Elle a continué de me dire des choses si étonnantes et si vraies, que j'en fus saisi d'admiration. Je restai quelques instans plongé dans de profondes réflexions, en adorant la grandeur infinie de celui qui préside à tous les prodiges de la nature. Deux malades arrivèrent pour consulter la somnambule ; et sur ce que je lui observai

que cela pourrait nuire à sa santé et retarder sa guérison, elle répondit : Oui, mais il faut bien soulager les malheureux ; puis, leur tâtant le pouls, elle leur dit toutes leurs infirmités avec une justesse extraordinaire, et leur prescrivit des remèdes convenables. Après ces deux consultations, je lui en proposai une d'un autre genre : en conséquence, je remis entre les mains de la somnambule une petite phiole d'eau qu'une dame très-malade, et éloignée de trois quarts de lieue de Howen, avait, d'après mon conseil, placée sur sa poitrine pendant la dernière nuit. Cécile, ayant tourné et retourné la phiole dans ses mains, et l'ayant posée sur son estomac, dit : Cette femme est d'un caractère violent ; elle est percluse de tous ses membres, et ne peut marcher ; elle a des tournoiemens de tête, et elle est incommodée d'une hernie. Quant à son caractère, c'est à elle-même à y pourvoir ; mais pour son tournoiement de tête, on y mettra un cataplasme de fleur de sureau infusée dans de bon vinaigre. Pour sa hernie, on y appliquera un morceau de toile neuve, teinte en bleu, après l'avoir fait bouillir dans de bon vinaigre, et on le rafraîchira plusieurs fois dans la journée avec le même vinaigre

chaud : on fera ensuite bouillir dans du lait un écheveau de fil sortant du fuseau ; on l'enveloppera d'un linge fin, pour en former une compresse qu'on fixera, au moyen d'un bon bandage, sur l'hernie, pour la faire rentrer et la contenir. Et enfin, pour sa paralysie, la malade prendra trois bains dans lesquels on fera bouillir du genièvre avec les graines. Avant de s'en servir, on fera chauffer, dans un grand feu, une pierre sablonneuse, que l'on plongera bien chaude dans le bain, et la malade s'y baignera chaudement.

Le mercredi matin 7 décembre, la malade allait toujours de mieux en mieux, et elle dit, dans son sommeil, qu'elle continuerait de se lever tous les jours pendant une partie de la journée, afin de rendre ses membres plus souples, ainsi que tout son corps, qui était devenu roide depuis tant d'années qu'elle gardait le lit. Elle a ajouté que son côté ulcéré lui faisait toujours grand mal, qu'il s'y était établi un petit ulcère bleuâtre qui entrait en suppuration, et crèverait à deux heures et demie de l'après-midi. Le reste de cette séance du matin se passa en consultations pour des malades qui déjà venaient en nombre, attirés par la réputation que cette somnambule

s'était acquise malgré elle. J'en rapporterai quelques-unes seulement, celle, entr'autres, d'un jeune homme qui lui fut présenté, pour la première fois, pendant son sommeil. Après lui avoir tâté le pouls et touché le côté, elle lui dit : Ce n'est pas un petit mal qui vous incommode, c'est le mal caduc ; il n'est pas cependant bien invétéré : faites-vous saigner au bras gauche, dans quinze jours au pied droit ; purgez-vous ensuite : dans les intervalles vous prendrez, pendant quelques jours, d'une poudre que vous ferez faire avec les petits os pilés qu'on trouve dans le crâne du cochon. Evitez de vous enivrer ; l'intempérance, la colère, le chagrin, les saisissemens vous font grand mal ; vivez avec une conscience pure comme tout bon chrétien doit faire, et vous guérirez. Elle ajouta : Vous ferez magnétiser tout ce que vous boirez. Il est à remarquer que cette somnambule prononçait toutes ses consultations avec un ton d'assurance et de hardiesse remarquable, au point que je lui dis : Vous êtes donc bien savante ? vous faites à la fois le médecin et le prédicateur ; c'est à merveille. Elle répondit : Je suis sûre de tout ce que je dis. Mes conseils sont également nécessaires à la guérison des malades ; si cet

homme suit mes avis, il guérira certainement. La maison de Cécile s'était remplie d'infirmes; ils voulaient tous la consulter; mais craignant de compromettre la santé de ma malade, encore trop faible, et ne voulant pas mettre sa convalescence à une trop forte épreuve, je fis sortir tout le monde de sa chambre, et j'ordonnai qu'on la laissât tranquille. Etant retourné dans l'après-dîner, avec M. le curé de Saint-Pierre et madame d'Agris l'aînée, chez Cécile, je lui présentai, pendant son sommeil, un petit flacon plein d'eau, qu'une dame qui était absente avait porté deux ou trois heures sur sa poitrine. Je demandai à la somnambule si elle pouvait, sans se fatiguer, s'occuper de ce flacon. Elle répondit: Oui, pour le présent; car dans une demi-heure je ferai percer la supuration qui s'est formée à mon abcès. Puis après avoir bien touché ce flacon, et l'avoir appliqué sur son estomac, elle se mit à définir la maladie avec une précision qui étonna les personnes qui étaient présentes, et qui connaissaient la malade absente. Puis ayant demandé à me parler à l'oreille, elle me dit tout bas: Cette personne ne guérira jamais. Vous pourrez cependant lui faire beaucoup de bien, en la magnétisant

deux fois par jour. Il faut aussi, pour la soulager, qu'elle prenne absolument le tiers d'un vomitif ordinaire, aussitôt que les règles qu'elle a présentement seront passées. Au bout d'une demi-heure de silence, elle me fit placer la main sur son côté, puis pressa pardessus avec les siennes, et avec une telle violence, que son visage en devint cramoisi. Elle réitéra cependant, presque dans le même moment, de nouveaux efforts pour augmenter cette pression, et donna des signes d'une douleur si vive, que M. le curé de Saint-Pierre, madame d'Agris et moi-même, en furent saisis d'effroi. Elle tomba ensuite près de trois minutes sans mouvement. Je la fis revenir avec de l'eau de Cologne. Etant obligé de m'en aller, je priai M. le curé de Saint-Pierre, que j'avais mis en rapport avec elle, de l'éveiller à l'heure convenue; ce qui fut exécuté en mon absence.

Le lendemain, 8 décembre, je me rendis à dix heures du matin chez la malade. J'étais dans une grande inquiétude sur les suites de la terrible opération de la veille. Je l'interrogeai dans son sommeil; elle me répéta que son côté lui faisait toujours grand mal. Je ne pus m'empêcher de lui renouveler mes ap-

préhensions sur le danger qu'elle pouvait courir. Elle me dit : Comment, monsieur, vous avez toujours peur d'un fantôme ? Je vous le répète, je ne crains rien ; je me leverai encore aujourd'hui. Si vous éprouvez tant de fatigues et d'inquiétudes à cause de moi, vous aurez aussi la satisfaction de prouver que le magnétisme est un remède qui, dans les cas extraordinaires, surpasse tous ceux des médecins. Dans le même moment on m'apporta une lettre ; après l'avoir lue des yeux seulement, je me rapprochai de Cécile, et je lui dis : Que pensez-vous de cette lettre ? Elle répondit : Je ne sais ce qu'elle contient, mais je connais, par vos nerfs, l'impression qu'elle vous a faite. — Je vous défie de le deviner. — Je ne devine pas, mais *ce que je sens j'en suis sûre :* vous avez craint, avant de décacheter la lettre, d'y apprendre quelque chose qui vous aurait fait de la peine, et vous en avez ressenti de l'agitation ; après l'avoir lue, vous avez reconnu votre erreur, et vous êtes maintenant plus tranquille. Cette réponse était si juste, que j'ai cru devoir en faire ici mention, pour ceux qui cherchent à étudier tous les effets du magnétisme. Devant faire une visite dans le village de Howen, je réveillai Cécile, et m'en allai. Mais quelle fut ma surprise, de

la voir bientôt arriver dans la maison où je me trouvais, et où elle était connue! Tous les voisins et les habitans du lieu ne pouvaient revenir de leur étonnement, de voir debout une malade qui, depuis tant d'années, n'était pas sortie de son lit. Dans la séance du soir de la même journée, elle me dit: Je crains de vous effrayer; j'ai une opération bien pénible à faire ce soir; à force de tousser il s'est encore détaché un morceau de chair de mon côté; il y est adhérent par un fil, et pour le faire tomber, il est nécessaire d'y renouveler de fortes pressions. Je ne puis exprimer ici le sentiment pénible que j'éprouvai à l'instant, en pensant que cette malheureuse achetait sa santé par tant de souffrances. Je lui dis: Vous ferez ce que vous jugerez convenable, mais trouvez bon que je m'en aille; je n'ai pas le courage de vous voir encore souffrir le martyre comme hier: je vous laisse avec mademoiselle Sprunck, qui vous aidera (1). — Ah! monsieur, m'abandonnerez-vous à présent! Je ne puis guérir sans vous; votre présence est nécessaire; je conduirai votre main, vous appuierez fortement sur

(1) Le lecteur peut se rappeler ce que nous avons déjà observé à ce sujet, p. 137.

l'endroit où je la poserai; je placerai aussi mes mains pardessus la vôtre, et j'y joindrai le peu de force que j'ai pour bien opérer: ne craignez rien des grands efforts qu'il faut que je fasse. Je résistai encore long-tems; mais, pour abréger, je dirai qu'ayant enfin, malgré ma répugnance, cédé à ses instances, elle se mit aussitôt à l'œuvre. Mademoiselle Sprunck lui ajusta ses vêtemens, et passa sa main sur l'hernie, qui, n'étant que récemment guérie, pouvait se renouveler par les efforts. Cécile plaça ensuite ma main sur son côté; elle y arrangea chacun de mes doigts d'une façon différente; elle appuya ses pieds au bas du lit; et étant sur le dos, elle forma une espèce d'arc de son corps. Dans cette position elle donna le signal, et pressa elle-même fortement avec ses deux mains pardessus la mienne. La pression fut violente; l'expression de sa douleur m'effraya; elle jeta un cri perçant, et quelques instans après elle tomba évanouie. J'employai l'eau de Cologne pour la faire revenir; et, l'ayant interrogée, elle nous dit que l'opération était terminée pour cette fois, mais qu'elle était très-faible. Puis je la réveillai.

(*La suite au numéro prochain.*)

MÉMOIRE

SUR LE FLUIDE VITAL,

OU MAGNÉTISME ANIMAL,

Par M. le Docteur Ch... , Professeur, et Directeur en chef de l'Hôpital du V. de G. , à Paris.

Ce mémoire, que, par des ménagemens qu'il croyait apparemment devoir à la place qu'il occupait, l'auteur n'avait point voulu faire imprimer, ayant à sa mort été cédé par son fils à la personne de qui je le tiens, je crois ne pouvoir mieux servir les intérêts de l'un et de l'autre qu'en vous priant de faire insérer ce mémoire dans notre Bibliothèque, comme un des hommages les plus flatteurs que l'art de guérir ait, jusqu'à présent, rendus à la médecine naturelle magnétique, et à la réalité de ses étonnantes et admirables manifestations.

Pour ne pas excéder la mesure accordée dans notre bibliothèque à chacun des articles

destinés à la correspondance des magnétiseurs, je diviserai ce Mémoire en trois sections, et ne donnerai même que par extrait ce qui me semblera très-prolixe, ou n'être pas d'un égal intérêt pour nos lecteurs.

CHAST. DE PUYSÉGUR.

AVANT-PROPOS.

DÈS que j'ai été convaincu de la réalité des phénomènes merveilleux que présente la pratique de cet art que l'on connaît sous le nom de *magnétisme*, je me suis occupé à prendre assiduement note des faits, à les classer de mon mieux, afin de me mettre à même d'en découvrir la raison suffisante pour parvenir, s'il m'était possible, à reconnaître la cause qui les produit.

Ainsi qu'on peut le croire, mes premiers efforts ont été vains. J'ai essayé de les comparer, ces faits, avec les autres faits qui sont du domaine de nos arts et de nos sciences : un défaut constant et absolu d'analogie a sans cesse repoussé mes tentatives, et ne m'a jamais permis de recueillir de mes comparaisons aucun résultat satisfaisant.

Tourmenté de l'insuffisance que j'éprouvais de me rendre le moindre compte des choses extraordinaires que cependant j'opérais moi-même, et que je voyais opérer par d'autres, je fus entraîné, pour ainsi dire malgré moi, à en faire le sujet principal de mes méditations, et toutes mes pensées se sont dirigées comme d'elles-mêmes vers cet objet.

Bientôt j'ai été forcé de concevoir que ces faits étrangers n'ayant rien de commun avec les autres faits de la nature, je ne pouvais les leur assimiler sous aucun rapport, et pas plus qu'on ne peut associer dans le calcul des quantités d'espèces différentes. J'ai donc dû les considérer comme formant un système à part. Alors j'ai commencé à entrevoir qu'il pouvait exister quelque différence entre le mort et le vif, entre la matière organisée et la matière inorganique, et j'en ai conclu (justement, à ce que je crois,) que les phénomènes de la vitalité ne ressemblant aucunement à ceux qu'offre la matière brute, il était raisonnablement impossible de les confondre, qu'il fallait au contraire les voir chacun sous un autre aspect, et même les étudier différemment.

C'est ce que j'ai entrepris ; rien ne m'a effrayé, ni la difficulté de l'entreprise, ni la nouveauté de la marche que j'aurais à tenir, et qui devait suivre d'autres routes que celles qui ont été battues jusqu'ici dans la carrière des sciences, ni l'incertitude du but qu'il me serait accordé d'atteindre, ni même le discrédit décourageant qu'on versait de toutes parts sur la matière qui était devenue l'objet de mes contemplations. J'ai eu le courage de tout braver ; je ne me flatte pas d'avoir vaincu, mais j'ai la conscience d'avoir fait, pour vaincre, le peu que j'ai pu.

Il en est résulté, du moins pour moi, la conviction, 1°. qu'il existe dans la nature un fluide particulier qui n'a rien de commun avec les fluides connus, lequel est l'ouvrier, le conservateur, le réparateur, le propagateur de toute organisation, et que, par cette raison, j'ai cru devoir nommer fluide vital ; 2°. que ce fluide, ainsi que chacun des autres fluides connus, a des lois qui lui sont propres, auxquelles il obéit exclusivement, et qui ne commandent qu'à lui ; 3°. enfin, qu'il est le véritable agent dont font usage les magnétiseurs pour opérer leurs merveilles.

Ces vérités, si en effet ce sont des vérités,

m'ont paru assez importantes pour mériter qu'on se mît en état de les démontrer et de les mettre en évidence ; je les ai jugées dignes d'être annoncées et propagées. Je ne me suis pas dissimulé que le magnétisme, avec lequel elles sont liées, grace à l'opinion que l'on a conçue de ce dernier, ne contribuerait pas à les faire bien accueillir ; mais cette affinité, qui n'est pas de mon fait, et que j'ai trouvée toute existante, ne m'a pas semblé un motif suffisant pour me faire reculer ; elle m'a paru au contraire une raison de plus de m'en occuper, afin de faire légitimer un art qui n'a porté jusqu'ici qu'un caractère clandestin, et qui mérite effectivement un meilleur sort ; afin de prouver que cette même pratique, que dans d'autres tems on aurait fait taxer de magie, mais qu'aujourd'hui l'on se contente de faire regarder comme un escamotage, est véritablement fondée sur des principes raisonnés, discutés, certains, résultant d'une observation positive.

Quoique les phénomènes de la vitalité n'aient rien de semblable aux faits qui sont l'objet des sciences physiques, ils n'en sont pas moins soumis à des lois dont ils ne s'écartent point. Il était question pour moi de

remonter à cette cause, et de reconnaître quelles sont les lois que suivent ces phénomènes.

Pour parvenir à ce but, j'ai invoqué le secours de toutes les sciences exactes; c'est avec leurs élémens mêmes qu'ont été bâtis les murs de fondement sur lesquels j'ai assis les explications que j'ai proposées pour élever et pour établir ces données. Je n'ai pris pour guide qu'un esprit précis d'observation, et une analyse rigoureuse.

M'étant assuré par le fait que le magnétisme-pratique est véritablement la médecine naturelle, il a fallu voir en quoi et jusqu'à quel point il s'accorde avec la médecine usitée, attendu l'identité de leur fin, laquelle consiste, chez l'un comme chez l'autre, à guérir et à préserver.

J'ai vu avec une vive satisfaction que parmi les sectes nombreuses qui se sont partagé ou qui ont occupé tour-à-tour le champ de la médecine savante, cet art se trouvait d'accord avec une d'entre elles, avec celle qui a pris la vitalité pour base de sa doctrine, et qui elle-même concorde le mieux avec la doctrine d'Hyppocrate, laquelle doit être la seule bonne, la seule vraie, puisqu'elle est la

seule qui s'appuie principalement sur l'observation.

Loin de mes pénates et loin de mes livres, sans autre aide que mes souvenirs et mes réflexions, qui s'affaiblissent et s'éclipsent davantage tous les jours, j'ai rédigé ce Mémoire sur des notes que j'ai accumulées pendant long-tems; elles se sont trouvées confondues avec des extraits de toute espèce que j'avais recueillis en même tems, relativement à cette matière, et que, dans la rédaction, je n'ai pas toujours pu distinguer de mon propre bien. Plusieurs auteurs qui sont devenus classiques, ou qui méritent de l'être, y trouveront quelques fragmens de leurs ouvrages, qu'il m'eût été facile, comme on le sait, de dénaturer ou de déguiser; mais dès que je les adoptais comme autorités, quand même je les aurais reconnus, l'impossibilité qu'il y avait de mieux dire qu'eux m'aurait encore déterminé à laisser ces morceaux dans toute leur contexture; en cela mon tort, si l'on m'en impute, se réduit donc à ne pas avoir cité la page et la ligne où je les ai pris. Je supplie ces auteurs d'agréer en dédommagement mon aveu, comme un hommage que je me plais à leur rendre.

Peut-être un jour me saura-t-on quelque

gré de cet écrit ; mais il est très-possible que ce ne soit pas encore de si-tôt. L'influence de l'opinion est quelquefois comme de certaines fièvres que l'on irrite en voulant les combattre, et dont on ne vient jamais mieux à bout qu'en les laissant se consumer elles-mêmes. Plusieurs motifs m'engagent à le publier en ce moment ; le premier est celui de donner encore une fois à la société un témoignage marquant du désir que j'ai de lui être utile ; le second est l'opportunité des circonstances présentes. A une époque où l'étude et l'investigation des fluides paraissent occuper particulièrement les esprits, j'ai pensé que je contribuerais à éclaircir la matière en établissant des distinctions qui n'ont pas été faites, ou dont on ne tient pas assez de compte, et faute desquelles on pourrait errer long-tems.

Toutefois, et sans craindre de trop m'avancer, j'avertirai que les fluides connus jusqu'ici, et notamment le galvanique, qui, au tems où j'écris, est en possession spéciale de l'attention publique, n'ont avec les corps organisés d'autre genre de rapport que les autres corps inorganiques de la nature ; qu'ils ne sont, à leur égard, que des agens extérieurs, que des instrumens passifs, toujours

subordonnés au principe qui dirige l'action vitale ; et que leur supposer quelqu'action au-delà de cette mesure, serait présumer d'eux plus qu'on a droit d'en attendre, et plus qu'il n'est possible d'en obtenir.

(*La suite au prochain numéro.*)

MÉMOIRES

DES MEMBRES RÉSIDENS.

L'INTERRUPTION des *Annales du Magnétisme* ayant suspendu pendant six mois la publication de la correspondance journalière des membres résidans et correspondans de la Société du Magnétisme de Paris, nous nous proposons d'en extraire les lettres et les mémoires les plus remarquables, et de les insérer dans notre nouvelle *Bibliothèque du Magnétisme.* La lettre ci-après, quoique la date en soit ancienne, nous a paru du nombre de celles qui méritent cette distinction :

Busancy, ce 10 août 1816.

A Messieurs les Membres de la Société du Magnétisme.

MESSIEURS,

IL a paru dans le *Journal des Débats*, à la date des 24 juin et 10 juillet de cette année 1816, deux articles signés H., remplis de

sarcasmes et d'ironie contre le magnétisme animal, et d'apostrophes injurieuses à tous les magnétiseurs. L'*inappréciable cadeau* des *Annales du Magnétisme*, sans qu'il puisse deviner de quelle main généreuse il le tient, est, dit l'auteur de ces articles, ce qui lui impose le devoir d'entretenir ses lecteurs *de cette mine féconde où les bonnes gens peuvent venir puiser à pleines mains des guérisons, des prévisions et des miracles*, etc.

L'ironie qui règne dès le début de ce premier article, en n'annonçant dans M. H. que le dessein de combattre avec l'arme du ridicule, non pas le magnétisme, car il avait dit et imprimé, à différentes époques, qu'il croyait à sa réalité, mais les abus résultant de l'inexpérience et de l'inconsidération des magnétiseurs, m'avait fait, je l'avoue, un plaisir extrême. Quel bonheur, me disais-je, pour le magnétisme de l'homme si une plume aussi exercée, une logique aussi entraînante que celles de M. H. pouvaient être employées à garantir une aussi grande vérité de tout ce qui en altère la pureté! Et en effet, soit qu'une prévention favorable aveugle, soit que l'espoir nous fasse illusion, rien, dans ce premier article, ne m'avait fait changer d'opi-

nion. Il faut attirer l'attention des Français, me disais-je, au moyen du seul appas qui le puisse séduire et captiver ; et qui sait mieux que M. H. qu'en les amusant par des critiques enjouées et des plaisanteries de bon goût, on parvient toujours à ce but?

J'étais donc dans cette disposition d'esprit quand le deuxième article, du 10 juillet, a paru ; et, pour cette fois, je n'ai pu m'y laisser prendre : ce ne sont plus des plaisanteries, c'est un véritable appel à la vindicte publique que fait M. H. contre ce magnétisme, qu'il traite de superstition, d'erreur et de charlatannerie. « *Une fausse direction*, » dit-il, *donnée à la croyance des hommes*, » *n'est jamais sans importance;* » et quelques lignes plus loin : « Toute déviation des » principes en métaphysique et en psycho- » logie peut devenir dangereuse, si l'on n'ar- » rête le faux guide qui s'égare lui-même ou » qui veut nous égarer. » Et de ces maximes, applicables à toutes les doctrines erronées du monde, M. H. en tire cette conséquence : « Qu'on ne peut trop s'empresser de com- » battre celle du magnétisme, et d'attaquer, » au moins par le ridicule, les pratiques, » moins innocentes qu'on ne pense, de tous » ses partisans. »

Quel est donc le motif d'un déchaînement si subit et si imprévu ? me suis-je demandé. M. H., par des recherches et des observations nouvelles, aurait-il découvert la fausseté du magnétisme de l'homme et la non existence de ses manifestations? ou quelques savans géomètres lui auraient-ils récemment démontré l'impossibilité qu'il y aurait à ce que ces phénomènes pussent avoir quelque réalité? Non, ce n'est point cela; le motif de M. H. est d'un tout autre genre ; il n'en fait pas mystère : « Jamais, dit-il, on ne me » persuadera que le magnétisme puisse être » un moyen curatif. » Ainsi donc, pour que cet agent de la nature pût être favorable à sa santé, il faudrait que M. H. en fût persuadé. Pour un bon logicien, quel argument! « Je » laisserai croire, ajoute-t-il, à qui voudra » croire, qu'un somnambule lit une lettre » avec son dos ou avec son ventre. » Pourquoi présenter ce vilain tableau, et ne pas dire tout simplement, la nuit, sans lumière et les yeux fermés? « Qu'un autre dormeur » a vu, à une lieue de distance, une touffe » d'herbe qu'il nomme, dont il pressent les » vertus, et dont antérieurement il ne con- » naissait pas même le nom. » Oh! pour

cette fois, il y a erreur sinon volontaire, au moins par manque de mémoire, et c'est ce que je puis d'autant plus affirmer, que c'est moi qui ai conté cette histoire; or je n'ai certainement pas dit que le somnambule magnétique Aubry ne connût pas antérieurement le nom de la plante en question; j'ai assuré très-positivement, au contraire, qu'il la connaissait très-bien (voy. *Recherches sur le Somnambulisme, etc.*, page 140), non pas, il est vrai, sous la dénomination qu'elle a dans les dictionnaires de botanique ou de médecine, mais sous celle de *chali*, qu'elle a dans son village; mot qui, pour n'être dérivé ni du grec, ni du latin, ni je crois même être du bon français, ne change rien à la nature de cette plante et n'en altère en rien les vertus. Et puis d'ailleurs il faut ou que cette histoire soit vraie à la lettre et telle que je l'ai racontée, ou que j'en aie menti; et pour un homme qui, dans son premier article, débute ainsi: *Notre devoir est de critiquer, mais il ne nous est pas permis de manquer de politesse*, on conviendra que ce n'est pas trop l'avoir observée, que d'avoir ainsi mis ma véracité en question, et de s'être prononcé pour la négative. Voilà comme l'esprit se met en con-

tradiction avec lui-même, lorsqu'enchaîné par des persuasions anticipées, il n'est plus que l'esclave de ses préjugés ou de ses préventions. Croirait-on, par exemple, que le même homme qui, le 24 de juin, dit et imprime ces mots : « J'ai soutenu qu'il y avait » des effets dans ce qu'on nomme, *impro-* » *prement sans doute*, le magnétisme ani- » mal. J'ai vu des effets qui n'ont pu être si- » mulés (1), sur lesquels je n'ai pu me trom- » per ; ils ont commencé à se manifester dans » l'opération magnétique, et ils ont cessé à » la volonté du magnétiseur. Vainement les » savans ont dit que ces effets étaient dû à » l'imagination. Je leur demanderai toujours » pourquoi cette imagination ne les fait-elle » naître que quand on magnétise.... pour- » quoi.... etc. » Que le même homme, dis-je, le même M. H., le 10 de juillet suivant, c'est-à-dire quinze jours seulement après avoir fait sa profession de foi aux effets du magnétisme, ait, à l'occasion de ces mê-

(1) C'est chez moi, rue St.-Honoré, que M. H. a vu ces effets. Deux fois il a cédé aux pressantes invitations que je lui avais faites de venir les observer.

mes effets, proféré cette véhémente exclamation... ? « Et c'est dans le dix-neuvième » siècle que l'on proclame de pareils pro- » diges! Certes c'était bien la peine de faire, » pendant vingt-cinq ans, un cours de phi- » losophie-pratique, d'élever des temples » à la raison, de détrôner l'éternel, et de » chasser les saints de leur temple pour leur » substituer la métaphysique des somnam- » bules et les miracles de M. Du... » Et c'est un des collaborateurs les plus distingués d'un journal accrédité, dont l'espèce de ministère social est de diriger sainement l'esprit public, et d'en arrêter les écarts, qui se contredit avec aussi peu de prudence et de discernement! Quel rapport, quel rapprochement peut-il y avoir entre un fait, un phénomène naturel, à la manifestation duquel les hommes ne peuvent que coopérer, et les résultats désorganisateurs et scandaleux de leur philosophie-pratique et du libertinage de leur raison? Oh ciel! m'écriai-je à mon tour; c'était bien la peine, après vingt-cinq ans de trouble et d'anarchie auxquels le philosophisme et la raison avaient donné naissance, d'abjurer enfin le culte impie de cette raison fautive

et mensongère, et de rétablir celui de l'Éternel dans les temples de tous tems consacrés à adorer et à implorer sa divine providence, pour en revenir à prendre encore cette même raison pour juge des vérités qui ne se dévoilent jamais devant elle que pour l'humilier et pour la confondre. O orgueil, que par la tradition de tous les peuples de la terre nous savons avoir été reconnu de toute antiquité pour être dans l'homme la source originelle de tous les égaremens de son cœur et de toutes les révoltes de son esprit, ne cesserez-vous donc jamais d'exercer sur lui votre empire fallacieux!

Qu'il y a de distance entre les savans et les lettres de nos jours, et ce Socrate qu'à si bon droit on a nommé le plus sage de tous les sages de la Grèce! Tout ce que l'on m'a enseigné, disait-il à ses disciples; toutes les sciences humaines que j'ai étudiées et approfondies, toutes les recherches enfin que j'ai faites sur le principe et l'essence des choses, ne m'ont servi qu'à savoir que je ne savais rien. Ainsi, dégagé des entraves de sa raison, sa pensée ne trouva plus d'obstacles pour graviter vers sa source, et la révélation qu'elle eut aussitôt d'un Dieu, cause unique

et principe de l'univers, dont l'existence, jusqu'à lui, avait été méconnue ou contestée, fut le fruit de son humilité. Si le magnétisme animal se fût manifesté du tems de Socrate, je doute fort que ce grand philosophe se fût permis d'affirmer, par cela seul qu'il n'aurait pu ni l'expliquer, ni le concevoir, que le magnétisme n'est point un moyen curatif, et que tous ses effets ne méritent ni estime ni attention. Je crois, au reste, M. H., à ses petites rechutes de raison près, fort peu éloigné du point de perfectibilité morale et scientifique de Socrate ; car voici comme il s'est exprimé à l'occasion d'un nouveau voyage en Angleterre dont il rend un compte très-avantageux dans le même *Journal des Débats* du 12 juillet, deux jours seulement après sa véhémente sortie contre le magnétisme.

« Il est très-difficile, pour ne pas dire im-
» possible, de s'affranchir entièrement des
» préjugés nationaux et de secouer le joug
» de l'habitude. Les impressions que nous
» avons reçues depuis notre enfance, les opi-
» nions que nous avons conçues ou adop-
» tées, les images qui nous sont devenues
» familières, sont la base de nos comparai-

» sons, de nos jugemens, et la règle dont
» nous nous servons pour apprécier les ob-
» jets qui se présentent à nos yeux. Nous
» avons bien l'intention d'observer avec
» exactitude, de décrire avec impartialité,
» de ne céder à aucune prévention; mais
» quelle que soit notre bonne foi, nos juge-
» mens sont toujours fondés sur des opinions
» faites d'avance; ces opinions elles-mêmes
» sont formées par l'habitude, et ce que nous
» nommons *évidence* peut bien paraître dou-
» teux, ou même absolument faux aux yeux
» de ceux qui observent sous d'autres rap-
» ports, jugent d'après d'autres principes,
» et ont obéi, dès leur enfance, à d'autres
» impressions... Ne soyons donc pas éton-
» nés, etc... »

Voilà comme s'exprime M. Hoffman lorsqu'il est rendu à la liberté de ses pensées: c'est sur cette sage péroraison qu'il faut le juger, et non sur son éphémère incrédulité aux bons et salutaires effets du magnétisme. Si cet agent de la nature, au reste, n'est bon à rien, si toutes ses manifestations ne sont que des illusions pernicieuses, l'opinion publique en aura bientôt fait justice, et les magnétiseurs eux-mêmes, sans qu'il soit be-

soin de les gourmander ni de les persécuter, en auront bientôt abjuré l'emploi ; mais ce qui restera toujours, ce qui dans tous les tems pourra servir aux orgueilleux de préceptes et de leçons, c'est le passage que je viens de citer ; et si les *Annales du Magnétisme* trouvent place dans quelques bibliothèques et s'y peuvent conserver, tous ceux qui les feuilleteront un jour me sauront gré d'y avoir inséré ce modèle de diction pure, de saine logique et de goût épuré.

CHASTENET DE PUYSÉGUR.

SUR L'ETAT DU MAGNÉTISME

EN ALLEMAGNE.

L'ARME du ridicule s'use, les sarcasmes commencent à perdre leur pouvoir, chaque jour le magnétisme compte des partisans de plus; comment donc arrêter les progrès de cette *fatale* doctrine? Eh quoi! la Prusse, la Suède, la Russie, s'en occupent sérieusement; les souverains s'y intéressent, les académies en font le sujet de leur prix; comment en retarder au moins le triomphe en France, dans cette France où il prit naissance, et qui est menacée de le voir prospérer de nouveau?.... La *calomnie*, la *calomnie*, il n'y a plus que cela.

Tel est sans doute le raisonnement de la *Gazette de Santé*. De là l'article de la *main de gloire*, celui où les magnétiseurs sont traités d'*empoisonneurs*, etc., etc. Le plus *plaisant* de tous ces articles est celui que nous transcrivons ici. Nous avons cru qu'il était essentiel de conserver de semblables morceaux, pour l'histoire du magnétisme. La réponse qui termine ce numéro apprendra à nos lec-

teurs le fonds qu'ils peuvent faire sur toutes ces déclamations dont nos feuilles publiques sont remplies.

LETTRE

AU RÉDACTEUR DE LA GAZETTE DE SANTÉ.

Note sur l'état actuel du magnétisme animal en Allemagne.

MONSIEUR, vous voulez absolument que je vous fasse part de ce que j'ai pu observer sur le magnétisme dans mon dernier voyage ; mais il a été de peu de durée; je n'ai pu m'occuper assez particulièrement de cet objet pour que mes notes soient d'une grande importance, et voici à peu près ce que j'ai à vous dire.

A Londres, je n'entendis pas même prononcer le nom de magnétisme ; je sais pourtant qu'il s'y trouve trois ou quatre magnétiseurs, dont deux sont Allemands. On s'en occupe un peu plus en Hollande. De Londres je m'embarquai pour Hambourg, où je vis une personne qui me touche de fort près, et qui souffre depuis bien long-temps du tic douloureux, suite d'une goutte héréditaire. Après beaucoup de remèdes, qui n'avaient opéré que

momentanément, on eut recours au magnétisme pendant huit mois, et d'une manière très-suivie, car les Allemands font les remèdes en conscience. Le médecin habituel ne voulut pas appliquer d'autres moyens en même tems, ce qui n'était pas tout-à-fait du goût du magnétiseur. Les manipulations, qui d'abord avaient produit quelque soulagement, quelque distraction peut-être, n'avaient plus d'effet ; je crus que huit mois suffisaient pour l'essai d'un remède purement empirique, je le fis supprimer, supposant que l'attention et le chatouillement continuels pourraient fixer le spasme, et une autre méthode dérivative soulagea de nouveau le malade pour quelque tems. Le magnétiseur eut la bonté de m'admettre dans son salon, et là je vis, autour d'un baquet assez modeste, quelques personnes qui frottaient un conducteur de fer, dont un bout se trouvait dans un mélange de limaille de fer et de verre pilé, et l'autre était fixé à leur estomac. Une épileptique me frappa surtout ; elle avait le regard tellement fixe que la pupille, ainsi que tout le reste du corps, était comme entièrement paralysée. On prétendit que les paupières l'étaient aussi ; mais je les fis fermer et ouvrir avec la main : mes

contre-épreuves l'avaient fatiguée; j'appris ensuite qu'elle allait un peu mieux; ces sortes d'effets ne sont pas rares. Je vis, avec une espèce d'étonnement, que le magnétiseur n'admet point la nécessité d'être en rapport avec le somnambule qu'on veut toucher, ce qui détruit l'unique moyen qui pouvait faire croire que, par une espèce d'isolement, on écartait l'influence de toute autre force physique, et qu'on soumettait l'expérience à des conditions réglées et fixes; vous sentez bien que les opérations n'en deviennent ainsi que plus vagues. Au reste, là comme à Paris, on ne manque pas de demander à chaque malade, qui a les yeux entr'ouverts, s'il dort; quoiqu'il ne soit pas commun d'entendre et de parler durant le sommeil, tous eurent la bonté de nous dire que oui, et, comme de raison, nous eûmes assez de reconnaissance pour en être convaincus.

Arrivé à Berlin, un médecin de mes amis, et très-zélé, me mène dans un grand salon, de forme ovale, recevant un demi-jour par une espèce de corridor. Dans les foyers de ce nouveau sanctuaire, je vois deux autels imitant les *ara* de l'antiquité : c'étaient des baquets. Au lieu de lustre, je trouve au milieu

de la salle, un globe de verre mis au tain comme une glace. Des fils de soie et d'archal, servant de conducteurs, communiquent d'un baquet à l'autre, et, si je m'en souviens bien, sont répandus dans différens coins de la pièce. Un homme d'une taille médiocre, d'une figure pâle, une baguette à la main, dont il opérait tantôt derrière le dos, tantôt sur la tête, sans négliger de se servir aussi de ses mains, magnétisait des malades, accourus en foule et atteints d'affections très - diverses. Observez qu'il leur distribuait en même tems des ordonnances, tandis que d'autres étaient assis à la manière ordinaire autour du baquet. C'était là la clinique de M. le docteur Wolfart, qui fit, il y a quelques années, à ses frais, le voyage de Suisse, pour s'y entretenir avec Mesmer en personne. Je demandai à mon ami ce que signifiaient le miroir et l'étrange combinaison des cordes et des fils ; il me répondit que c'étaient des essais nouveaux, qu'il n'entendait pas très-bien, et les explications qu'il essaya de m'en donner me parurent assez mystiques. Je m'adressai à M. Wolfart lui-même, pour savoir si ses manipulations, très - variées, se réglaient sur la diversité du mal, et s'il suivait les mêmes qu'a indiquées et clas -

sées, avec autant de soin que de méthode, M. Kluge, dans son ouvrage instructif sur le magnétisme. Il me dit que non, mais qu'il serait trop long de m'expliquer le système qu'il a adopté à cet égard. Je ne cache pas que ses écrits ne m'ont guère paru propres à éclaircir la matière. Il est juste pourtant de déclarer à son honneur que personne ne doute de la vérité de son enthousiasme, et de la pureté de ses intentions.

Des affaires de famille m'ayant alors appelé à Kœnigsberg, j'y entendis, comme dans quelques villes où j'ai passé, d'autres récits de cures merveilleuses, de rechutes et d'effets très-contradictoires. Mais les savans, les praticiens les plus distingués ne parlent guère qu'avec réserve et hésitation des grands phénomènes attribués au magnétisme. M. Heim, M. Formey, M. Kluge lui-même m'ont paru plutôt gémir des abus auxquels il donne lieu entre les mains sans vocation, que compter sur des résultats satisfaisans. M. Hufland, communiquant à une société de médecins assemblés chez lui l'analyse d'un ouvrage de M. Stieglitz, d'Hanovre, qui ne laisse que des doutes à ce sujet dans l'esprit de ses lecteurs; cet homme célèbre, d'une impartia-

lité reconnue, laissa entrevoir le besoin de recourir à des mesures de police contre certains magnétiseurs. Déjà il en a été pris depuis long-tems à Vienne, et dernièrement à Copenhague. On avait nommé à Berlin une commission, où se trouvait M. Erman, l'un des hommes les plus capables de ces sortes de recherches; les expériences faites à l'hôpital de la Charité eurent peu de succès, à ce que m'ont assuré plusieurs commissaires, et les papiers s'étant égarés durant la guerre, il n'en a plus été question. Le bruit courut, pendant mon séjour, qu'on allait nommer un professeur de magnétisme à l'Université, et les voix s'élevèrent assez hautement pour le désapprouver. Aussi, quoiqu'il ne manque pas en France de personnes assez disposées à jeter du ridicule sur cette facilité qu'on a en Allemagne à admettre tous les genres de recherches, je me plais à vous dire que j'ai retrouvé dans ma patrie trop de bon sens, trop de solide jugement pour qu'on ne sache pas apprécier les choses à leur juste valeur.

Pour mon compte, je me trouve, sur le magnétisme, au même point qu'après mes premiers voyages, entrepris il y a vingt-quatre ans, au sortir de l'Université. J'eus beau

prendre des leçons d'un élève de Mesmer, d'un autre de la société de Strasbourg, et conférer à Brême avec M. Wienhold, qui a, plus que personne, contribué à répandre le magnétisme en Allemagne, je n'eus jamais le bonheur de voir un organe faire la fonction d'un autre, de voir lire une lettre posée contre l'estomac, ni d'apprendre, sans le secours de l'anatomie, ce qui se passe dans l'intérieur du corps. J'eusse pourtant désiré savoir d'un somnambule, par exemple, comment la boisson passe si vite de l'estomac dans les reins et la vessie, ainsi que d'autres petites bagatelles semblables que l'anatomiste cherche vainement à découvrir. Mais non, on citait des miracles qu'on ne pouvait reproduire; on opérait sans précision sur des maladies simples ou compliquées; on opérait diversement dans les mêmes cas, en admettant divers agens, sans proportion appréciable, etc., etc. L'état des choses est toujours le même, et que de faits incertains le respect humain laisse encore s'accréditer! Un célèbre médecin de Brême, dont le témoignage est souvent invoqué par M. Wienhold, m'a avoué en particulier qu'il était loin d'admettre les preuves et les conséquences des phénomènes

cités par cet auteur, vrais en apparence, sans être exacts et précis : mais le caractère personnel de cet homme estimable lui imposait trop pour le contredire publiquement. C'est le cas dans lequel nous nous trouvons souvent dans le monde. J'ai le plus vif, le plus sincère désir de croire aux effets extraordinaires du magnétisme par respect pour le témoignage de M. Deleuze, et j'éprouve une grande satisfaction à rendre à sa personne cet hommage public ; mais ces considérations assurent-elles la marche de la science?

D'un autre côté, les amateurs qui font un devoir au médecin de s'occuper lui-même de ces recherches, se doutent-ils plus des difficultés de l'entreprise que de l'insuffisance de leurs observations? Sans doute les sciences physiques nous ont fait connaître des agens latents et invisibles ; mais nous ne connaissons pas assez l'étendue de ces agens, et il se trouve dans l'homme un mélange réciproque de forces vitales, morales et intellectuelles qui compliquent prodigieusement la question. Ces spasmes et ces paralysies, ces combinaisons promptes et imperceptibles de l'imagination, qui dans l'homme éveillé même ont quelque chose de divinatoire, et

ce repos de certaines facultés dans les rêves ou dans le sommeil du somnambule, proviendraient-ils de la même cause? Le sommeil commandé avec le ton ferme et la mine rébarbative de M. l'abbé Faria, à des malades qui dorment en effet, ou du moins en font semblant; ces ennuis, cette langueur douce et somnifère qu'inspirent les manipulations d'un vieillard à l'enfant que cela dispense d'aller à l'école; le succès de cet autre qui peut faire dans le monde la réputation d'un naturel ou même d'une maladie extraordinaire, chose qui ne déplaît à aucun de nous; l'ascendant d'un richard puissant, dont peut profiter une personne d'ailleurs innocente; et ces chaleurs sympathiques enfin, produites à volonté par un homme imposant: tout cela tiendrait-il également à cette force occulte que nous appellerons magnétisme animal, à-peu-près comme, au dire de Toinette, toutes les incommodités du malade imaginaire tenaient aux poumons? Je ne vois pas trop, au reste, ce que nous aurons gagné lorsque, à l'exemple de M. Kluge, nous aurons réuni toutes les rêveries, tous les faits incomplets consignés dans les annales des siècles, aux expériences

abandonnées pour le moment d'un illustre voyageur sur l'atmosphère des nerfs et sur le galvanisme ; le tout, afin de rendre probable une force nouvelle dont on cherche la réalité.

Vous voyez donc, Monsieur, que nous en sommes encore à chercher cette nouvelle force occulte que chacun croit produire d'une manière différente; les effets qui en résultent ne sont nullement identiques, et peuvent se déduire de causes bien éloignées. Dans l'incertitude de la découvrir, de l'isoler, de la maîtriser pour l'appliquer à la médecine, devons-nous confondre de nouveau toutes les maladies, comme dans l'origine de l'art, pour nous attacher uniquement à la recherche d'un prétendu remède universel, capable de remettre en équilibre et les nerfs et les parties désorganisées ? Autant vaudrait-il dire aux chimistes d'oublier les corps distincts et élémentaires qu'on a découverts, pour se rejeter sur la pierre philosophale. Si l'on prétend qu'on peut bien employer les médicamens, les remèdes connus, pourvu qu'on en apprenne l'application des somnambules, qui parlent comme aussi infaillibles que l'oracle de Delphes, et sont doués, par

leur maladie même, d'un esprit tout-à-fait divinatoire, je répondrai qu'il n'est pas besoin pour cela de manipulations si divergentes : les médecins n'ignorent pas combien ressemblent à des rêves les combinaisons extravagantes des gens exaltés, malades ou malheureux. On ne croira probablement pas qu'il faille passer par-là pour arriver à cette force d'ame qui fait vaincre les maladies par la seule volonté, par les seules intentions qu'on s'est dictées soi-même ; ce qui ne serait pas absolument improbable dans quelques cas particuliers. En dernière analyse, ce qu'il y a de physique dans les manipulations en divers sens pour produire le sommeil, reste encore à préciser; mais je penche à croire que l'explication de la plupart de ces phénomènes est plutôt du ressort de la psychologie.

Depuis mon retour à Paris, j'ai trouvé dans les salons des baquets de nouvelle façon, sans contredit charmans, tant pour l'élégance des formes que par la manière aimable dont on en jouit. On y répand des odeurs suaves ; des tuyaux, des tubes de verre courbés s'adaptent par de petits trous au réservoir commun, et donnent à toute une société

le plaisir de respirer la fumée magnétique à peu près comme on fume une pipe de tabac. Une femme intéressante peut vous procurer quelquefois l'avantage de respirer par le même tube qui l'a animée, et Dieu sait qu'elles découvertes résulteront du somnambulisme où doit vous plonger ce délicieux passe-tems. Après tous les voyages, avouez que, pour tout ce qui peut attirer l'attention ou offrir des distractions, il n'y a rien dans le monde qui soit comparable à Paris, et vous avez eu grand tort de m'engager à entretenir le public de ce qui se passe ailleurs.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et très-honoré confrère, votre dévoué serviteur,

M. FRIEDLANDER, D. M.,

Rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 4.

(Extrait de la *Gazette de Santé*, du 1er. Janvier 1817.)

OBSERVATIONS

RELATIVES A LA LETTRE

DE M. FRIEDLANDER,

Sur l'état actuel du Magnétisme animal en Allemagne.

On lit dans le premier Numéro de la Gazette de Santé (an 1817), une lettre de M. Friedlander au rédacteur de ce journal, sur l'état actuel du magnétisme dans plusieurs parties de l'Allemagne. L'auteur, qui vient de faire dans ce pays un voyage très - rapide, commence par exposer succinctement l'histoire d'une malade qu'il a vue à Hambourg, et qui, depuis plusieurs mois, suivait inutilement un traitement magnétique, auquel il l'a engagée à renoncer. Passant ensuite à Berlin, où l'on s'occupe du magnétisme avec plus de zèle et plus de succès que partout ailleurs, il décrit ce qu'il a cru y observer; il expose, ou plutôt il interprète l'opinion des médecins les plus estimés de cette capitale; il donne

enfin son avis particulier; et, s'appuyant sur des considérations générales, il cherche à nier la plupart des effets du magnétisme, en attribuant à la force de l'imagination ceux dont il est obligé de convenir.

L'inexactitude des faits rapportés dans cette lettre, et les fausses conséquences qu'on en tire, m'engagent à répondre à l'auteur. Je n'ai point l'intention d'entrer dans des controverses sur la réalité des effets du magnétisme, sur les méthodes employées pour en faire usage, ni sur l'application qu'on en fait au traitement des différentes maladies; ces divers objets ont été traités dans un si grand nombre d'écrits, qu'il me paraît inutile de les discuter de nouveau; mais je crois devoir à la science et à la vérité de rectifier des récits dont l'inexactitude écarte la lumière d'une doctrine qui a tant besoin d'être éclaircie, et de repousser une satire d'autant plus déplacée, qu'elle tend à jeter du ridicule sur des objets qui, par leur nature, doivent être traités d'une manière sérieuse et même sévère.

Elevé à Berlin, où je me suis livré pendant cinq ans à l'étude de la médecine, je n'ai rien négligé pour m'instruire de ce qui est relatif à cette science, et je crois pouvoir éclairer les savans et les hommes de lettres sur des faits pour la plupart défigurés dans la lettre de M. Friedlander.

L'institut de M. Wolfart, professeur à l'université de Berlin, est l'objet principal des descriptions et de la satire de M. Friedlan-

der. Il a été fondé il y a dix à onze ans, et depuis cette époque il s'est accru et a obtenu plus de succès chaque année.

La découverte de la propriété qu'a l'agent désigné sous le nom de *fluide magnétique*, de passer dans les corps non organisés, de s'y fixer pendant un certain tems, et de repasser de là dans l'organisme humain, a fait imaginer les appareils connus sous le nom de *baquets*. Ce sont des vases isolatoires, remplis d'eau magnétisée par un procédé semblable à celui par lequel on magnétise les hommes, et qui sont en quelque sorte des réservoirs du fluide magnétique : des conducteurs en fer ou en acier, sortant de l'eau, dirigent ce fluide sur les malades placés autour du baquet.

La nécessité de multiplier les secours du traitement magnétique a déterminé à avoir recours à ces appareils ; car un seul magnétiseur ne pouvait avoir assez de force ni assez de tems pour magnétiser un grand nombre de malades. L'expérience en a perfectionné l'usage, et le luxe qui s'introduit partout, même dans les simples foyers de la science, leur a donné une élégance sous laquelle nos sceptiques ont cru découvrir du mystère et de la charlatanerie. Les baquets de M. Wolfart ont d'abord été construits de la manière la plus simple ; ceux d'autres médecins, soit de Berlin, soit des villes moins considérables de l'Allemagne, le sont encore, c'est-à-dire qu'ils ne sont autre chose que des vases remplis d'eau magnétisée, et garnis de conduc-

teurs d'acier. Dans le cours de sa pratique, M. Wolfart a ajouté à cet appareil quelques accessoirs, les uns indifférens, les autres utiles pour la circulation du fluide. Il a renfermé le vase d'eau dans une armoire d'acajou, que M. F... se plaît à comparer à un autel, comme il compare à un sanctuaire un appartement semblable à tout autre. Un conducteur d'acier est plongé perpendiculairement au milieu du vase, et des cordons de laine d'environ trois lignes de diamètre sont attachés à ce conducteur. Les malades prennent ces cordons et en entourent les parties du corps dans lesquelles ils croient que réside le siége du mal. M. Wolfart pense qu'ils ajoutent à l'effet de l'appareil en conduisant le fluide qui émane du réservoir. Ils ne sont pas de soie, comme le dit M. F..., mais de laine; car, selon M. Wolfart, la soie n'est pas propre à propager le fluide magnétique. Quant aux fils d'archal dont parle encore M. F..., il n'en existe point dans l'appareil, et sa mémoire ne lui a pas été fidèle en lui présentant une communication établie entre les diverses parties de l'appartement: cela ne serait d'aucune utilité. La partie supérieure de l'armoire en acajou, au-dessus du baquet, offre un espace vide qu'on remplit de laine de mouton. Cette laine se charge du fluide magnétique; on s'en sert dans plusieurs maladies locales, pour porter sur la partie affectée l'influence continuelle du magnétisme. Au-dessus de l'appareil, M. Wolfart a suspendu un globe de

verre mis au tain comme une glace, qui, communiquant par un cordon de laine avec le conducteur central, participe aux propriétés de la machine. Il croit, avec plusieurs magnétiseurs, que le magnétisme se propage par irradiation, à peu près comme la lumière, qu'il s'accumule dans le globe, et qu'il en est réfléchi en rayons, de sorte que ses effets s'étendent en tous sens. C'est pour cela, et non pas pour servir de lustre, qu'il a ajouté un globe de verre à son appareil.

M. Wolfart se sert de ses baquets comme on s'en servait dans les premiers traitemens magnétiques. Les malades, assis à l'entour, prennent à la main les conducteurs d'acier, pour en tirer des courans, qu'ils dirigent selon leurs besoins. Ils en éprouvent à peu près les mêmes effets que des manipulations directes. La cessation de la fatigue, le sentiment de chaleur, la transpiration, tous les degrés de sommeil et de somnambulisme, enfin tous les effets qui suivent les manipulations directes ont également lieu chez les individus qui ont recours au baquet, plus ou moins, selon qu'ils sont plus ou moins sensibles à l'action du magnétisme. Je répéterais ce qui a été dit mille fois, si je voulais exposer de nouveau la suite de ces phénomènes qui, malgré une infinité d'hypothèses, sont encore inconcevables.

Pour se convaincre de leur réalité, il ne suffit pas d'une visite passagère, d'un regard superficiel: il faut un examen attentif, des re-

cherches faites sans prévention, des observations suivies. Si M. F... eût mis à cet examen l'impartialité dont il a fait preuve dans plusieurs autres parties des sciences, il n'aurait pas rendu compte des faits avec cette inexactitude qui paraît évidemment dans sa lettre ; il ne se serait pas permis une critique injuste ; il n'aurait pas cherché à détourner les médecins français de faire l'essai d'un moyen qui, dirigé par eux, produirait les résultats les plus avantageux pour les progrès de la physiologie, et pour ceux de l'art de guérir.

L'institut de M. Wolfart existe, comme je l'ai dit, depuis dix ans, et sa pratique est toujours allée en augmentant. La plupart de ses malades sont des individus qui avaient déjà épuisé les ressources de la médecine : mais cela ne donne que plus d'éclat à un agent de la nature, dont on commence seulement à connaître les propriétés, et plus de considération aux médecins qui veulent bien en étudier et en diriger l'emploi. M. Wolfart a obtenu de nombreux succès : à mesure que ses expériences se sont multipliées, la confiance du public s'est accrue ; et le nombre des malades qui se rendent à son traitement est devenu si considérable dans ces dernières années, qu'il s'est vu obligé d'en renvoyer une partie à d'autres médecins qui ont établi des traitemens semblables au sien.

Quant aux résultats des nombreuses expériences de M Wolfart, à la méthode qu'il suit, aux théories par lesquelles il explique

les faits, c'est à lui-même à nous en rendre compte, et il ne tardera pas à le faire, aussitôt que les travaux dont il est accablé lui en laisseront le loisir. Il serait indiscret et hasardé d'anticiper sur les explications qu'il se propose de donner.

Je répondrai seulement à une chose que M. F... dit en passant, et qui pourrait donner lieu à une attaque sérieuse contre la méthode de M. Wolfart. C'est que ce médecin fait des ordonnances, et distribue des médicamens à ses malades; de sorte que l'effet salutaire du traitement doit être attribué à la médecine ordinaire et non au magnétisme.

D'abord ces remèdes sont fort simples, et la plupart du tems ils ne sont employés que pour soutenir la confiance des malades de la classe du peuple, qui ne croient pas qu'on puisse les guérir sans leur faire prendre quelque chose. Ensuite, l'institut de M. Wolfart n'étant point destiné à faire des expériences, mais à guérir, ce médecin saisit tous les moyens que lui fournissent ses études antérieures pour arriver à ce but le plus promptement possible. Connaissant parfaitement l'effet des remèdes et l'avantage qu'on trouve à les associer au magnétisme pour combattre certaines maladies, il ne renoncera point à ce secours, pour satisfaire les gens qui veulent qu'on traite le magnétisme comme les sciences physiques, sans égard aux besoins de ceux qui se soumettent à son action. D'ailleurs, l'établissement de M. Wolfart n'était point

une clinique dans le tems où M. F... l'a visité : il n'était point sous la direction d'un médecin praticien ; et si M. Wolfart en permettait l'entrée aux curieux de notre état, ce n'était ni pour les instruire ni pour faire des prosélytes à sa doctrine ; car la vérité finit par s'établir d'elle-même. Enfin, il faut observer, et cela détruit entièrement l'objection à laquelle nous répondons, que dans le nombre des malades qui se présentent, il en est à peine un quart à qui l'on administre des remèdes internes ou externes. Il n'y a pas de doute que dorénavant M. Wolfart s'en passera tout-à-fait. Son institut étant élevé au rang d'une clinique médicale destinée à l'instruction, le magnétisme doit y être employé seul pour conserver la pureté des expériences : mais aussi, il sera obligé de renvoyer à un autre traitement ceux des malades pour qui il jugera utile de joindre quelques remèdes au magnétisme.

Quant au crédit dont jouit le magnétisme à Berlin, comme moyen curatif, on peut dire qu'il augmente tous les jours, et que les médecins les plus estimés de cette ville le mettent au rang des remèdes les plus efficaces. On est très-loin de le regarder comme un remède universel, et l'on s'abstient de l'employer dans les affections légères qui cèdent facilement aux moyens de la médecine : mais des exemples nombreux, des observations recueillies de toutes parts, ont enfin mis hors de doute qu'il offre un secours puissant dans

différentes maladies, et qu'il est inappréciable dans quelques-unes qui sont au dessus du pouvoir de la médecine. Il arrive souvent que MM. Hufeland, Heim, Formey et autres médecins distingués, envoient à l'institut de M. Wolfart des sujets qu'ils avaient traités sans succès pendant un tems considérable; et ces malades en sortent guéris par le seul effet du magnétisme. Ces cas ne sont pas rares; j'en ai souvent été témoin, et tous ceux qui habitent Berlin peuvent s'en assurer. Que le magnétisme ne guérisse pas toujours, que même, dans certains cas, il ne paraisse avoir aucune influence, c'est ce dont on ne saurait disconvenir: mais nous ne sommes malheureusement pas plus avancés avec la plupart des autres remèdes de notre art; nous ne connaissons pas leur manière d'agir; nous ne pouvons déterminer avec certitude l'effet qu'ils vont produire; nous échouons mille fois en les employant dans des maladies dont la nature n'est pas plus connue que celle du remède. Aussi les médecins de Berlin, qui, pour la plupart, ont recours au traitement magnétique dans certains cas, ne sont point encore d'accord sur l'étendue de son efficacité. Quelques-uns veulent l'appliquer, sans distinction, à toutes les maladies internes; d'autres en bornent l'usage à des cas déterminés. Mais, à cet égard, le magnétisme éprouve le sort de tous les autres remèdes, qui tantôt montent, tantôt descendent dans l'opinion des médecins. M. Hu-

feland a trop souvent et trop clairement exposé lui-même sa façon de penser, pour que personne ait le droit de l'interpréter : il reconnaît l'efficacité du magnétisme ; il le range parmi les remèdes les plus puissans dans sa matière médicale, et l'on ne conçoit pas que M. Friedlander ait l'air de l'ignorer. M. Heim, M. Formey et d'autres médecins célèbres pensent à peu près de même : quelques-uns ne peuvent encore se résoudre à admettre l'existence d'une force qu'ils ne conçoivent pas ; mais, en général, on est trop sage et trop modeste pour juger et condamner ce qu'on ne connaît que très-imparfaitement.

Quant au public, il se range ordinairement du côté des médecins les plus estimés. La grande majorité est maintenant instruite des effets du magnétisme, et des phénomènes admirables dont il est quelquefois accompagné. L'affluence des malades au traitement magnétique de M. Wolfart, et à celui de quelques autres médecins, prouve assez la confiance qu'on y a. Des personnes d'une haute considération ne dédaignent pas de s'instruire de ce que la nouvelle doctrine offre d'intéressant et de remarquable ; mais aussi on a eu soin d'écarter les pratiques mystérieuses et le charlatanisme qui, dans d'autres pays, ont été si nuisibles à la propagation de cette découverte. Personne ne pense à établir un traitement magnétique pour faire sa fortune. A Berlin, comme dans la plus grande partie de l'Allemagne, l'amour désin-

téressé de la vérité et la rigueur des principes règnent dans l'empire des sciences.

Le gouvernement prussien n'a pas été indifférent aux progrès que la doctrine du magnétisme faisait vers sa perfection. Trop éclairé pour ne pas sentir tous les avantages que sa protection procurerait à la science et aux individus, mais trop circonspect pour ne pas prévoir les abus qui auraient pu les contre-balancer, il a pris des mesures propres à favoriser les uns et à empêcher les autres. La pratique publique du magnétisme à été interdite à tout individu qui n'est pas instruit dans les principes de la médecine, et qui n'a pas reçu une approbation spéciale de la commission chargée d'examiner la capacité des médecins. Par cette mesure, on n'a plus rien à craindre d'un instrument qui, dans les mains des ignorans, des enthousiastes et des charlatans, aurait pu devenir nuisible à l'ordre social. D'un autre côté, le Gouvernement a élevé le magnétisme au rang des sciences qui doivent faire partie de l'instruction publique: il a nommé M. Wolfart professeur ordinaire de la Faculté, et directeur d'une clinique magnétique qu'il a ajoutée aux nombreux établissemens d'utilité publique qui existent à Berlin. Le magnétisme est donc mis sous les yeux des gens de l'art, qui pourront en apprécier les avantages et les inconvéniens, et séparer ce qu'il peut y avoir d'illusoire ou d'exagéré de ce qui est d'une vérité incontestable.

La pratique du magnétisme est plus ou moins connue dans le reste de l'Allemagne : j'en ai parcouru une partie, et j'ai trouvé qu'on s'en occupait, en général, avec assez de zèle et d'impartialité. A Vienne, elle avait été défendue par le Gouvernement; elle fut cependant toujours exercée, et même assez publiquement. Dans le tems du congrès, on fit plusieurs expériences magnétiques en présence des augustes étrangers qui y étaient réunis, et elles réussirent à leur entière satisfaction. Enfin, l'été dernier, la défense fut entièrement levée par un décret du gouvernement; et la pratique du magnétisme fut confiée à des médecins, particulièrement approuvés pour cet objet. M. F... paraît ignorer cet acte, puisqu'il n'en fait pas mention dans sa lettre. Il ignore sans doute aussi que le roi de Suède vient d'envoyer à Berlin un médecin distingué, pour s'instruire chez M. Wolfart; et que l'empereur de Russie y a de même envoyé M. Stoffregen, premier médecin de l'impératrice. D'autres médecins étrangers s'y sont rendus de leur propre mouvement, et dans les mêmes vues. Cela prouve assez que, dans les pays du Nord, on ne regarde pas le magnétisme comme une chimère.

Au reste, il est tems de suspendre les disputes sur la réalité d'une chose qui depuis trente-cinq ans occupe l'attention publique. Rien n'est plus facile en médecine que de raisonner, comme le rappelle si souvent M. Pinel, mais rien n'est moins utile; rien même

ne tend plus à écarter les observations pures et les expériences exactes. C'est malheureusement ce qu'on peut remarquer dans le magnétisme. Tout le monde s'arroge le droit de raisonner et de décider, on s'épuise en argumens *à priori* tirés des principes de la physiologie; mais personne n'examine les faits, personne ne se livre à des recherches exactes et continuées. Demandez à ces raisonneurs qui remplissent les journaux de médecine et les journaux littéraires de leurs satires et de leurs déclamations, s'ils se sont appliqués sérieusement à étudier la doctrine qu'ils attaquent; vous n'en trouverez peut-être pas un qui puisse fonder ses assertions sur des expériences qu'il ait faites lui-même. La plupart d'entr'eux dédaignent même d'acquérir quelques lumières sur l'objet contre lequel ils sont prévenus. Depuis les premiers mémoires de M. le M^is^. de Puységur, imprimés en 1784, jusqu'à nos jours, il a été publié, soit en France, soit en Allemagne, un grand nombre de recueils de faits. Plusieurs de ces faits peuvent avoir été mal observés; mais il en est beaucoup qui sont hors de doute. Les ouvrages de MM. Wienhold, Gmelin, Kluge, et plus récemment celui de M. Deleuze, présentent un corps de doctrine dans lequel on ne trouve pas un mot qui soit en contradiction avec l'état actuel des sciences physiques. Les phénomènes y sont exposés sans exagération; les preuves discutées avec impartialité: cependant les antagonistes du magné-

tisme reproduisent les objections qui y sont réfutées ; s'ils ont pris la peine de les lire, bien superficiellement et avec une singulière prévention : s'ils les citent, c'est en rapportant quelques phrases qui, séparées de ce qui précède et de ce qui suit, peuvent prêter au ridicule. Je ne sais s'il y a de la bonne foi dans cette méthode, mais il y a sûrement beaucoup de légèreté ; et ce n'est pas ainsi qu'on parviendra à des résultats positifs.

Le magnétisme a eu le malheur de tomber, dès sa naissance, entre les mains de particuliers entièrement étrangers aux principes de la médecine et de la physiologie. Quelques-uns en ont abusé pour leur intérêt, et ont profané une doctrine qu'ils n'étaient pas appelés à professer ; ils ont même obscurci la vérité par les prétentions de la charlatanerie. Les médecins, au contraire, se sont retirés à mesure que les empyriques gagnaient du terrain : ils ont abandonné la pratique du magnétisme, et ils ont cherché à le discréditer. Il en est résulté que pendant long-tems l'observation des phénomènes a été abandonnée à des hommes qui n'étaient pas assez instruits pour en apprécier les circonstances, pour les lier et les comparer aux autres phénomènes de la nature. On en est encore à constater des faits qui ont été vus mille fois, à chercher les lois d'après lesquelles ils se reproduisent, à discerner ce qui appartient au principe nouvellement découvert de ce qui dépend de causes différentes. Les sciences

qui s'occupent des propriétés physiques des corps bruts, ont pris une autre marche. L'électricité, le galvanisme, le magnétisme minéral ont été étudiés, et quoique les phénomènes qu'ils présentent ne soient ni moins singuliers ni moins inexpliquables que ceux du magnétisme, on n'a pas négligé de les examiner, de les constater et de les coordonner. Le contraire a lieu pour le magnétisme. On raisonne, on discute, mais on n'examine pas: on juge sans avoir observé; les conclusions précèdent les expériences au lieu de les suivre; et combien de préjugés, combien de préventions, combien d'intérêts individuels se mêlent à ces conclusions! On ne saurait les méconnaître lorsqu'on lit les jugemens répandus dans les feuilles périodiques. Si les médecins et les beaux esprits (car les beaux esprits se mêlent aussi de raisonner sur la médecine) voulaient s'appliquer à étudier la doctrine qu'ils combattent, la vérité ne tarderait pas à se découvrir à leurs yeux, et on les entendrait peut-être alors donner au magnétisme des éloges aussi exagérés que le sont maintenant leurs critiques.

C. OPPERT,

Docteur en Médecine et en Chirurgie.

P. S. Mes observations étaient imprimées, lorsqu'on m'a communiqué une lettre de M. le comte de Loewenhielm, ministre plénipotentiaire du roi de Suède auprès de l'em-

pereur de Russie. Cette lettre est datée de Stockholm, 7 octobre 1816; et la personne à qui elle est adressée m'a permis d'en transcrire l'article suivant :

« J'ai oublié de vous dire qu'à Berlin le magnétisme, connu sous le nom de *mesmérisme*, est en honneur bien autrement que chez vous, et même chez nous. Le roi de Prusse vient de nommer M. Wolfart professeur à l'Académie pour le mesmérisme, et il a fondé en même tems un hôpital de cent lits pour les blessés, qu'on doit y traiter exclusivement avec le magnétisme....

» Je viens d'apprendre par M. de Cederschœld, médecin très-distingué de Stockholm, que j'ai fait envoyer à Berlin aux frais de la cour, que M. de Stoffregen, médecin de l'impératrice de Russie, et M. Malfatti, médecin de la cour de Vienne, sont également envoyés pour s'aboucher avec M. Wolfart, et prendre connaissance de son système-pratique avec le baquet, système basé sur les principes d'une saine science médicale. »

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Cure d'une maladie chronique compliquée.

(SUITE ET FIN.)

Le vendredi 9 décembre, au matin, la somnambule me dit dans son sommeil qu'elle était aussi bien qu'elle pouvait l'être, que son abcès avait rendu la veille au soir une pleine tasse de sang noir, que sa guérison faisait des progrès, et qu'elle avait senti un grand soulagement dans le reste de la soirée. Je lui présentai ensuite une lettre que j'avais reçue le jour d'auparavant, en lui demandant ce qu'elle

en pensait et si elle pourrait voir la santé de la personne qui l'avait écrite. Elle prit la lettre, puis me toucha la main et me dit: Cette lettre ne vous a pas occasionné de peines, mais elle ne vous a pas donné beaucoup de satisfaction. J'ajoutai: Cette femme n'est pas des mieux portantes. Elle répondit avec un ton d'exclamation: Quoi, cette femme! mais c'est un homme, et son estomac est très-dérangé. Je puis assurer que ces différentes réponses étaient extrêmement justes. Un homme qui était présent voulut avoir de la somnambule une consultation sur sa santé. Après lui avoir tâté le pouls, elle lui dit: Vous vous êtes fait beaucoup de mal en travaillant trop; vous avez la rate et l'enveloppe des entrailles bien endommagées: prenez deux onces de sang de bouc, délayez-les dans une demi-chopine de vin blanc, que vous avalerez le matin. Vous vous remettrez ensuite au lit chaudement pour suer; vous répéterez ce remède trois fois. Buvez aussi beaucoup d'eau magnétisée. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Le malade s'étant retiré, la somnambule me dit tout bas: Cet homme est attaqué d'étisie; il ne vivra pas long-tems. Dans la séance du 10 décem bre au matin,

la malade a dit qu'elle éprouvait encore des douleurs au côté, et que le sac de son abcès n'ayant pas encore entièrement disparu, il était indispensable de le presser de nouveau pour en détacher un morceau. Ce sont les expressions de la somnambule. Je frissonnai en l'entendant ainsi parler. Je me rappelais les cruelles souffrances qu'elle avait éprouvées l'avant-veille, et je lui dis : Pourquoi faut-il que je vous serve encore de bourreau? La malade parut très-affligée de ma réponse; elle me conjura avec tant d'instances, que je consentis à cette terrible opération, qui s'exécuta avec les mêmes circonstances. Revenue de son évanouissement, elle dit qu'il venait de se détacher un morceau assez gros du sac de son abcès, et m'exhorta à la patience et au courage, en m'assurant qu'elle avançait toujours au terme de sa guérison. Dans le reste de la séance, beaucoup de malades entrèrent pour consulter cette somnambule; elle s'exprima, comme à son ordinaire, d'une manière si juste et si précise, que ceux qui étaient l'objet de ses avis en restaient saisis d'étonnement. Le 11 décembre, je me rendis chez la malade à deux heures après-midi; elle me dit que son frère

désirait la consulter. Ayant mis la somnambule en crise, je fis entrer son frère, auquel je fis tenir le bout de ma canne, tandis que j'avais l'autre bout dans la main droite, et je magnétisai la somnambule de la main gauche. Après quelques instans, elle s'écria : Qu'est-ce que je sens? Il y a quelque chose qui m'incommode. Puis observant un moment de silence, elle dit, en élevant la voix : Je sais à présent de quoi il s'agit ; vous touchez un homme qui a les poumons bien endommagés ; il y en a déjà large comme la moitié de la main de gâté. Il faut qu'il se purge, et qu'il prenne de ma tisane, faite avec des figues, raisins, orge et réglisse. S'il ne le fait, il ne vivra pas un an. Je la consultai ensuite d'abord pour ma propre santé, et après sur celle de madame d'Agris, qui était absente, mais dont je venais de recevoir un petit flacon d'eau que cette dame avait porté plusieurs heures sur son estomac. Sans entrer ici dans les détails de ces deux consultations, je ne puis m'empêcher de répéter que les réponses de la somnambule se sont encore trouvées d'une justesse admirable. J'allais terminer la séance, lorsque la malade me dit : Monsieur, je vous en supplie, ne me quittez

pas ; il me reste encore, ainsi que je vous l'ai dit il y a quelques jours, un abcès qui ne peut se crever que par une pression semblable aux précédentes. Je crois inutile de décrire ici tout ce qui se passa dans cette opération. Elle eut lieu d'une manière encore plus effrayante que les deux autres ; et quoi que j'y fusse en quelque sorte accoutumé, l'évanouissement que cette malheureuse éprouva après des douleurs violentes, me représentait tous les symptômes de la mort. J'employai l'eau de Cologne pour la faire revenir ; mais étant revenue à elle, quelle fut ma surprise de lui entendre dire : Monsieur, je ne suis pas aussi malade que vous le pensez; tout va bien. Je l'éveillai aussitôt, parce que j'étais pressé de retourner chez moi.

Le lundi 12 décembre, je trouvai la malade souffrante ; je l'interrogeai dans son sommeil ; elle me répondit qu'elle avait éprouvé un bon effet de l'opération de la veille ; que l'abcès qu'elle avait fait percer avec tant de violence dans la soirée précédente, était plus gros qu'un œuf ; qu'il en était sorti beaucoup de sang et de pus par les voies ordinaires. Une personne digne de foi, qui assistait la malade, m'a dit avoir vérifié ce

fait de ses propres yeux. La somnambule ajouta que la plaie de ce dernier abcès était très ulcérée, et elle s'ordonna beaucoup de jus de framboise pour en appaiser l'irritation. Je lui demandai : Ne me gardez-vous pas encore quelqu'autre accident secret qui paraîtra au moment où je croirai tout fini ? — Je vous réponds bien, monsieur, que non ; aussitôt que mes deux plaies seront cicatrisées, vous serez entièrement débarrassé de moi ; et, avec la grace de Dieu, je serai en état, en travaillant, de gagner ma vie.

Vers la fin de la séance, M. le curé de St.-Pierre étant arrivé, je le priai de continuer, en mon absence, de magnétiser la malade, et je partis pour Jonchersdorff.

Le 13 décembre, je me rendis chez la malade à deux heures après midi. Elle me dit, dans son sommeil, que ses deux plaies intérieures, celle du côté et celle du bas-ventre, lui donnaient la fièvre, et que le jus de framboise lui était toujours nécessaire. J'observerai, en passant, que cette somnambule a toujours continué de prendre avec exactitude les différentes potions qu'elle s'ordonnait. J'éveillai la malade, et je la laissai seule ; à mon retour, j'y trouvai M. le curé de St.-

Pierre ; il était en compagnie d'un apothicaire et d'un médecin, MM. ***, qui étaient venus, par curiosité, voir cette somnambule. Je la fis entrer dans son sommeil magnétique, et étant interrogée, elle dit, en présence des assistans : Il s'est détaché, par ma dernière opération, un morceau du sac de mon abcès du côté gauche ; ce morceau, qui est gros comme la moitié du doigt, tient à une pellicule qui ne se rompra que par un nouvel effort ; donnez-moi du vin sucré magnétisé pour avoir des forces, afin de commencer tout de suite une nouvelle pression. Les observations que ma répugnance pour cette douloureuse pression me suggéraient, furent inutiles. J'y consentis, et je proposai à la malade de me faire aider par le médecin, pour contenir l'hernie, qui pouvait se rouvrir au milieu des efforts causés par la pression. La somnambule y montra beaucoup de répugnance. Je la menaçai de m'en aller, ce qui la rendit plus soumise, et le médecin lui prêta ses soins de bonne grace. L'opération eut lieu avec les apprêts déjà décrits, et nous offrit les mêmes scènes de souffrance, de spasmes et d'évanouissement. Revenue à elle, la malade annonça qu'elle

était bien soulagée. On verra, dans la séance suivante, combien furent satisfaisans les effets de cette forte pression.

Le 14 décembre, à dix heures du matin, la somnambule me répondit, dans son sommeil, qu'elle était bien soulagée, et qu'elle avait eu, par la voie des règles, une évacuation abondante de sang et de matières. Elle s'ordonna du jus de framboise et du sirop de violette, qu'elle prit à fréquentes doses. Dans la suite de cette séance, comme elle continuait de souffrir, je lui demandai : Espérez-vous vous tirer de là? — Quelle demande! me répondit-elle; parce que je souffre, vous êtes encore agité par l'inquiétude; j'ai commandé ce matin au cordonnier une paire de souliers dont je ferai usage, et, s'il plaît à Dieu, j'espère bien en user encore quelques autres : je suis pourtant très-affligée que ma guérison vous coûte tant de peines et de fatigues. Je lui dis : Il fait bien mauvais tems, sera-t-il nécessaire que je revienne demain? Après un moment de silence, la somnambule, poussant un soupir et versant des larmes, prononça ces deux seuls mots : Oh! monsieur. Je vous entends, lui répondis-je. Je la consolai alors, et lui promis de revenir.

Le jeudi 15 décembre, la somnambule me dit dans son sommeil : Je me trouve bien ; mais le côté me fait toujours grand mal. Ce morceau de chair qui s'est détaché hier est encore adhérent ; il me fait beaucoup souffrir : il faut absolument que je le fasse partir aujourd'hui. Je lui représentai que ce morceau de chair pourrait, avec un peu de patience, tomber de lui-même, et qu'en excitant de si grands efforts, elle s'exposerait à un danger véritable. Elle répondit : Non, monsieur, il est indispensable de renouveler la pression, telle douloureuse qu'elle puisse être, afin de faire tomber cette portion du sac de l'abcès. Elle ajouta : Je souffre également, monsieur, de vous voir venir tous les jours par un aussi mauvais tems ; mais continuez, je vous en supplie ; vous pouvez me guérir. Pour abréger, je dirai que la malade demanda à boire du vin pur sucré pour se donner des forces, et l'opération se fit comme les autres fois. Ses efforts furent si grands, et les signes de douleur si effrayans, que les assistans en étaient touchés jusqu'aux larmes. J'ai toujours remarqué avec étonnement que des crises aussi violentes n'éveillaient jamais cette somnambule. Lorsque la

malade fut un peu revenue à elle, je la laissai tranquille pour quelques instans, et je me mis à dire mon bréviaire. J'étais vers la fin de mon office, lorsqu'une femme, qui était assise près de la malade, me dit : Monsieur, Cécile pâlit, elle se trouve mal. J'employai alors l'eau de Cologne pour faire revenir la somnambule, et l'ayant interrogée sur la cause de son évanouissement, elle répondit : Vous avez cessé de vous occuper de moi au moment où j'en avais le plus grand besoin; si vous eussiez continué de me magnétiser, cet accident ne serait pas arrivé. J'ai cru devoir rendre compte de cette circonstance, qui sera appréciée par les magnétiseurs. En continuant de l'interroger, elle ajouta : Mes souffrances proviennent aussi de ma rétention d'urine, qui, dans ce moment, m'incommode beaucoup. — Pourquoi n'employez-vous pas le remède que vous savez? — Il faut que mon côté se guérisse avant, car ce remède y est contraire; et elle a ajouté qu'elle aurait besoin d'être sondée pour être soulagée. Ce procédé fut employé en attendant les remèdes qu'elle était obligée de différer. J'éveillai ensuite la malade, et je m'absentai pendant une heure et demie.

A mon retour je trouvai la chambre de Cécile remplie de monde, les uns attirés par la curiosité, et d'autres venant demander des conseils pour leur santé. Je donnerais trop d'étendue à cette relation, si je présentais ici les consultations étonnantes de cette somnambule : je me contenterai de rapporter qu'ayant voulu magnétiser un homme des plus robustes en apparence, qui se trouvait au pied du lit de la malade, celle-ci dit, en élevant la voix : L'homme que vous magnétisez a un mauvais estomac ; il a des maux de tête, et est sujet à la colère. Cet homme ne put s'empêcher de dire tout haut : Comment cette fille, qui ne me connaît pas, peut-elle deviner aussi juste? Elle lui prescrivit quelques remèdes, lui conseilla de modérer son caractère dans l'intérêt de sa santé ; s'il lui arrivait quelques accès de colère, elle lui indiqua de plonger tout de suite ses mains dans de l'eau froide (1).

Le 16 décembre, la somnambule eut un

(1) On doit se souvenir que la somnambule avait conseillé le même remède pour prévenir les mauvais effets d'un grand chagrin.

évanouissement ; lorsqu'elle fut revenue à elle, je lui dis : Comment, Cécile, vous rétrogradez, ce me semble ? — Non, monsieur, j'avance au contraire vers la guérison ; mais un morceau de chair qui doit se détacher de mon côté, exige encore une forte pression. — Comment, malheureuse, vous voulez encore vous mettre à la torture ? — Monsieur, cela est de toute nécessité... L'opération eut donc encore lieu avec tous les apprêts ordinaires, et fut accompagnée de crises aussi effrayantes, et peut-être plus fortes encore que les précédentes. Dieu sans doute protégeait cette pauvre fille ; autrement on ne pourrait comprendre comment une malade, exténuée par des infirmités compliquées et invétérées, ait pu survivre à des secousses aussi extraordinaires. Elle but ensuite du jus de framboise, auquel elle trouva le goût de quinquina ; ce qui annonçait, ainsi que je l'ai déjà fait observer, que cette drogue lui était nécessaire. Elle ajouta qu'elle devait en prendre pour sa fièvre. Quelques instans après elle s'est encore trouvée mal. Lorsqu'elle fut revenue, elle me dit tout de suite : Sans doute, monsieur, vous avez mauvaise opinion de mon état ? — Assurément, lui ai-je répondu :

je ne vous ai jamais vu si faible. — Ce n'est pas cependant pour la dernière fois ; cela m'arrivera encore aujourd'hui même, et deux fois avant que vous me quittiez. — En ce cas, il vaut mieux que je parte à l'instant. — Monsieur, vous ne me ferez pas ce chagrin ; un magnétiseur doit savoir que de pareilles crises sont très-salutaires aux malades : je voudrais que vous connussiez aussi bien que moi l'état dans lequel je me trouve ; je n'ai jamais été aussi satisfaite que je le suis dans ce moment. Je lui dis : Quelle est donc à présent la situation de votre abcès ? — Plus de la moitié du sac en est déjà parti ; le reste s'en ira en six morceaux, les uns après les autres. — Comment ! vous vous mettrez encore six fois à la torture ? — Soyez tranquille, monsieur, je suis trop avancée pour rester en arrière. — Dans la suite de cette séance elle eut encore deux évanouissemens, ainsi qu'elle l'avait annoncé. Je la fis revenir en lui administrant les mêmes secours. Elle prit enfin de la nourriture et du vin pour avoir des forces. Se sentant beaucoup mieux, je profitai du moment pour la consulter sur ma santé. Je lui demandai pourquoi le cautère que j'avais au bras ne rendait presque rien depuis quatre ou cinq

jours. Elle répondit : Je le sais ; cela ne sera rien : la raison en est que depuis quelques jours vous magnétisez des malades avec vos deux mains, pour obtenir plus d'effet ; n'y employez plus le bras à cautère, vous en éprouverez la différence. Ne pensez pas que cela vienne de moi ; je vous assure bien du contraire ; si cela eût été, je vous en aurais prévenu, car je serais au désespoir de vous causer le plus petit mal. Dans le même moment on apporta du quinquina en poudre ; j'en remis le paquet entre les mains de la somnambule : elle le mit sur son estomac, puis l'ouvrit très-adroitement, quoiqu'elle eût les yeux fermés. Elle en prit une prise entre ses doigts, et dit avec assurance : C'est du vieux quinquina ; il ne vaut plus rien, on peut le jeter ; je me garderai bien d'en prendre. Je plains bien les malades qui ne connaissent pas comme moi les drogues qu'on leur fait prendre aveuglément.

Le 17 décembre, à dix heures du matin, je trouvai une pauvre femme infirme auprès de la malade, dont elle implorait les conseils. Après avoir mis la somnambule en crise, je lui fis observer combien toutes ces consultations la fatiguaient et retardaient sa guérison.

Elle me répondit, d'un air attendri sur le sort de cette infortunée, qu'elle avait le plus grand désir de lui être utile, et me pria de lui permettre de tâter le pouls à cette femme ; ce qu'elle fit avec des manières pleines d'affection et de charité : elle décrivit la maladie avec des détails et une justesse vraiment admirables, et lui indiqua des remèdes convenables. Je ferai remarquer que Cécile, dans cette consultation comme dans toutes les autres qui précédèrent, avait toujours parlé sans hésiter, et avec plus de hardiesse que ne pourrait le faire peut-être le médecin le plus habile. Quand la pauvre femme se fut retirée, je dis à la somnambule : Il est tems maintenant que vous vous occupiez de votre propre santé. Comment va votre côté ulcéré ? — Très-bien, quoiqu'il me fasse toujours grand mal : cela ne peut être autrement ; le morceau de chair que j'ai détaché hier a rendu la plaie saignante ; il en est sorti plus d'une tasse de sang, et je dois répéter la même opération ce soir. Je lui répondis : Epargnez-vous, de grace, ces peines aujourd'hui ; demain vous ferez le tout à la fois. — Voilà, monsieur, comme il est permis de raisonner d'une chose qu'on ne voit pas ; mais pour moi qui vois très-distinc-

tement l'objet qui nous occupe, je suis sûre de mon fait. Je ne voulus pas contrarier plus long-tems la malade; et comme l'opération ne devait avoir lieu que dans l'après-dîner, je lui parlai d'autres choses, et je lui demandai ce qu'elle pensait de madame de Weh, qui était morte subitement la veille, et après avoir soupé. Cette dame paraissait jouir d'une assez bonne santé. Je l'avais rencontrée le jour précédent, sur les trois heures de l'après-midi, chez madame la prieure de ***, et je l'avais magnétisée cinq ou six jours auparavant, pour un rhumatisme à la jambe, dont elle souffrait beaucoup, et dont elle me disait être entièrement délivrée. Je dis donc à ma somnambule que cette dame ayant été fortement émue par une contrariété, elle en avait ressenti un épanchement de bile considérable, et que deux jours auparavant, c'est-à-dire le 15 décembre, il lui avait été ordonné, par un médecin, un vomitif qui avait fait beaucoup d'effet, et auquel elle croyait être redevable de sa santé. Ici la somnambule m'arrêta, et me dit: Sans doute, monsieur, ce vomitif lui a fait beaucoup d'effet; mais dites plutôt qu'il lui a causé la mort. Ce vomitif lui aurait été très-salutaire huit jours après l'épanche-

ment de bile ; elle est morte parce qu'elle l'a pris trop tôt. Ce que je viens de rapporter ma paru digne d'entrer dans mon Journal, comme pouvant renfermer un avis salutaire. Dans la séance de l'après-midi, la somnambule étant dans son sommeil, a demandé à manger des betteraves, dont je lui ai vu faire habituellement usage depuis le commencement de son traitement pour sa rétention d'urine. On lui en a servi sur son lit dans une assiette ; elle en mangea avec une fourchette, tout aussi proprement que le ferait une personne ayant les yeux ouverts et parfaitement éveillée. M'étant procuré du quinquina que la somnambule s'était ordonné, je le lui présentai ; il était en morceaux. Après l'avoir tourné et retourné dans ses mains, ensuite posé sur son estomac, elle dit : Cela est bon pour la fièvre. Je lui en demandai le nom, elle répondit : Je ne sais pas le nom des drogues, mais j'en connais la propriété, et je vous prie de m'en faire prendre en poudre. — Je vous en ai déjà présenté de la même espèce, vous l'avez rejeté. — Ah ! je m'en souviens à présent, c'est du quinquina ; celui-ci est bien différent, il est bon. — Vous vous trompez, lui dis-je, l'apothicaire m'a assuré l'avoir pris

dans la même boîte. — Cela est possible, car on peut mettre dans une seule boîte des marchandises de même espèce, et cependant de deux qualités différentes. Je vous assure que je ne me trompe pas. Un moment après, ayant présenté ma main vers son côté, elle avança la sienne, qu'elle posa sur mon bras qu'elle magnétisa à plusieurs reprises, depuis le coude jusqu'aux extrémités de mes doigts, et terminait son mouvement comme si elle en faisait tomber quelque chose. Je lui en demandai la raison; elle répondit que c'était pour le fortifier, et que si elle eût connu plutôt cet effet, la guérison de sa plaie au côté s'en opérerait plus promptement; elle ajouta: Je vois présentement sortir de vos doigts des rayons bleuâtres, tandis qu'auparavant ils étaient jaunes.

J'ai cru devoir rendre compte fidèlement de toutes ces particularités, comme pouvant offrir des observations utiles.

La somnambule parla ensuite de la nécessité de recommencer sur son côté l'opération douloureuse de la pression. Elle me faisait frémir toutes les fois qu'elle l'exigeait. Je fus encore obligé d'y consentir, et l'opération eut lieu avec des circonstances aussi effrayantes

que celles dont j'ai déjà fait mention. Après un évanouissement de quelques instans, la malade annonça qu'elle se sentait bien soulagée. Je ne revins que le lendemain 18 décembre, à deux heures après midi. Lorsque je l'eus fait entrer dans son sommeil, la somnambule me dit, avec un ton plaisant : Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé ce matin : J'ai été me promener dans le village, et j'ai rencontré M. ***, qui a paru bien étonné de me voir dans la rue. Il avait souvent dit à ses amis qu'il boirait le Rhin lorsque vous réussiriez, par le magnétisme, à me remettre sur pied. Je l'ai appelé, et je lui ai dit : Monsieur, vous avez une forte entreprise à exécuter : me voici debout, et maintenant c'est à vous à boire le Rhin, etc., etc.

Je laissai pendant quelque tems la somnambule s'égayer tout à son aise ; sa bonne humeur annonçait le retour de sa santé. J'interrompis cependant ce somniloque, en lui disant : Ce n'est pas tout, votre guérison n'est pas encore complète ; comment va le côté ? —Il me fait toujours souffrir ; il y a encore une portion du sac de l'abcès qui est adhérente ; je la ferai partir aujourd'hui.— Combien vous restera-t-il donc d'opérations pareilles à re-

commencer ? — Encore cinq. — Une heure environ après ce colloque, la somnambule but du vin pur pour se donner des forces, afin de recommencer la pression de son côté. Plusieurs femmes qui étaient présentes aidèrent la malade dans cette opération douloureuse, et furent très effrayées de la voir souffrir d'une manière aussi violente.

Je revins le lendemain 19 décembre, à dix heures du matin, et je demandai à la somnambule si elle pouvait se passer de moi dans la matinée. Elle répondit : Cela est impossible ; votre présence est nécessaire pour m'aider à arracher ce matin un morceau de chair qui est adhérent à mon côté. Elle but ensuite un verre de vin pur, pour se donner des forces, et répéta l'opération terrible de la pression. Dans la séance de l'après-midi, elle demanda encore du vin pur. Quoi ! lui dis-je, allez-vous devenir ivrognesse ? — J'ai besoin de force pour recommencer aujourd'hui la pression de mon côté ; je sens que je puis la souffrir pour hâter ma guérison. Il y avait dans la chambre de la malade sept à huit personnes, tant ecclésiastiques que laïques, qui furent très-effrayées de cette terrible opération. Je revins chez la malade le lendemain

20 décembre, à neuf heures du matin. J'étais accompagné de M. Roderbourg, chirurgien. Il était envoyé de la part de M. le comte Mellet, de madame l'abbesse de ***, et de madame de Plettenberg. Je mis la malade en crise. Ce chirurgien, que j'avais déjà instruit du magnétisme, fut très-satisfait de voir, pour la première fois de sa vie, une somnambule magnétique. Il voulut l'interroger, et n'en put obtenir aucune réponse. Je le mis en rapport avec la malade, et aussitôt il entra en conversation avec elle. M. Roderbourg était incommodé, depuis huit ans, d'une fièvre quarte, dont il n'avait jamais pu se délivrer. Il consulta la somnambule, sans lui dire le sujet de sa maladie, et fut extrêmement surpris d'en entendre la définition avec une précision admirable. Cécile lui indiqua aussi des remèdes, et lui dit : Si vous n'en faites pas usage promptement, vous deviendrez dans peu de tems étique, et sans pouvoir en guérir. Ce chirurgien demanda encore à la somnambule : Pourriez-vous également connaître la maladie de ma femme ? Cécile répondit : Oui, et se mit à lui tâter le pouls. Elle détailla ensuite si parfaitement la maladie de cette femme absente, que le mari ne put s'empê-

cher d'en témoigner une surprise extrême, et il approuva les remèdes qui lui étaient indiqués. J'ajouterai ici, pour n'y plus revenir, que dans la journée suivante ce chirurgien étant revenu à la charge au sujet de la santé de son épouse, la somnambule lui dit : Comme votre femme est malade et vous aussi, vous ferez bien de coucher seul jusqu'à ce que vous soyez rétabli ; autrement, les remèdes ne produiront pas l'effet que vous devez en attendre. Je présentai à la somnambule une petite fiole d'eau que madame de Plettenberg avait portée sur sa poitrine, et lui demandai si elle pourrait s'occuper de la santé de cette dame, qui était absente. Elle y consentit, et détailla avec une telle précision la maladie et le caractère de la malade, dont elle n'avait jamais entendu parler, que M. Roderbourg, qui était son chirurgien, ne put s'empêcher d'en reconnaître la vérité. Ces consultations ayant fatigué la somnambule, nous la magnétisâmes pendant plus d'un quart d'heure alternativement, moi et le chirurgien. Quand elle fut calmée, je lui remis un autre flacon d'eau qu'une dame malade, absente, avait porté, et je lui dis : Pouvez-vous, sans faire tort à votre guérison, vous

occuper de la santé d'une dame de mes amies, au moyen de ce flacon ? — Très-volontiers, monsieur, quoique cela me fatigue ; je vous dois la vie, que ne dois-je pas à vos amis? Je vous prie cependant de me magnétiser encore en silence, pour me donner de la force. Ce que je fis pendant plus de dix minutes. La somnambule tenait toujours le flacon appliqué sur son estomac ; et, quelques instans après, elle dit avec un peu d'émotion : Il s'en faut que cette dame soit en bonne santé ; elle a le sang glaireux, il circule difficilement ; ce qui lui occasionne un grand mal-aise dans tout le corps : elle a les poumons un peu affectés du côté gauche ; elle doit surtout éviter la vivacité et l'emportement. Il faut que la malade se fasse tirer un peu de sang au pied gauche, et, huit jours après, autant au pied droit. Dans cet intervalle, elle fera usage d'eau magnétisée. Après la seconde saignée, elle prendra deux lavemens d'eau pure magnétisée, ensuite une purgation composée d'un tiers de rhubarbe et de deux tiers de manne ; trois jours après elle fera usage d'une infusion de safran pour trois sous, dans une chopine et demie de petit-lait, avec un peu de bon vinaigre ; et pour le rétablissement de

ses poumons; elle prendra tous les matins, pendant quelques jours, tant avant qu'après son lever, deux ou trois tasses de tisane faite d'orge mondée, de réglisse, de figues et de raisins bouillis ensemble. Dans la séance de l'après-midi, la somnambule recommença, avec les mêmes apprêts, la terrible pression sur son côté. Le chirurgien que j'ai nommé plus haut y était présent, et il nous aida dans cette opération, qui fut, ainsi que les précédentes, accompagnée de grandes souffrances et d'un évanouissement.

Le lendemain 21 décembre, ce nouveau magnétiseur s'était rendu de très-bonne heure chez la malade, ainsi que nous en étions convenus. Je l'y trouvai à neuf heures du matin. Il avait mis la somnambule en crise, et son sommeil était profond. Ce chirurgien étant parti, je continuai à magnétiser la malade, et je lui demandai comment elle se trouvait. Elle répondit: Je souffre encore de mon côté; le dernier morceau de chair qui y est resté après l'opération d'hier, s'est partagé en deux; j'en ferai partir la moitié ce soir. Je lui demandai ce qu'elle pensait de son nouveau magnétiseur. Elle répondit : Il opérera fort bien quand il sera guéri lui-même. Je la ques-

tionnai de nouveau sur la guérison de son côté ; elle répéta qu'elle était obligée d'y faire encore deux fortes pressions, l'une dans la même soirée, et l'autre le lendemain ; qu'aussitôt après elle prendrait un bon remède pour se guérir de la gravelle qui causait sa rétention d'urine. Je lui dis : Vous connaissez donc ce remède ? — Oui, il est infaillible : on prendra une poignée de cerfeuil, une de persil, une demi-poignée de genièvre, noués dans un linge ; on fera bouillir le tout. J'en boirai le jus, et je mangerai le persil et le cerfeuil. Je retournai chez la malade vers les trois heures de l'après-midi. J'étais accompagné de MM. les curés de Saint-Pierre et de Notre-Dame de Tolbiac, ainsi que de mademoiselle ***. Celle-ci était venue exprès de Cologne, pour consulter la somnambule. Cette demoiselle, incommodée depuis long-tems, et abandonnée des médecins après avoir pris une quantité de remèdes sans en obtenir sa guérison, s'était décidée, comme étant sa dernière ressource, à venir auprès de Cécile, dont elle avait entendu parler. Je demandai à la somnambule si elle pouvait, sans s'incommoder, voir la santé de la malade. Elle répondit : Très-volontiers, si cela vous

fait plaisir. Après les avoir mises l'une et l'autre en rapport, Cécile tâta le pouls aux deux mains de cette demoiselle ; et ayant gardé le silence pendant quelques instans, elle s'écria tout-à-coup : Grand Dieu, quelle mélancolie ! voilà la cause de votre mal : vous avez le sang bilieux ; vos poumons vous font mal, ainsi que l'estomac ; vous avez les jambes pesantes, et un mal-aise dans tout le corps. Je demandai en particulier à cette demoiselle si la somnambule avait raison. Elle répondit : Je ne puis revenir de ma surprise d'entendre qu'une fille que je vois pour la première fois, puisse indiquer ma maladie avec tant de précision et de vérité. Nous étant rapprochés de Cécile, je lui dis : Puisque Dieu vous donne le talent de deviner si bien les maladies, j'espère que vous en connaissez également les remèdes ? Oui, monsieur, je ne me trompe pas ; demandez à mademoiselle si ce n'est pas l'exacte vérité. — Je n'en doute pas, lui dis-je ; mais, je vous prie, indiquez-lui un remède convenable. Cécile, tenant la main de la demoiselle, lui dit : Prenez le tiers d'un vomitif en trois fois, et à une bonne demi-heure d'intervalle ; deux jours après, une purgation ordinaire, composée d'un tiers de

rhubarbe et de deux tiers de manne ; vous mettrez aussi sur un bon feu une vieille assiette de terre qui aura servi dans la cuisine ; il en sortira une espèce d'huile dont vous vous frotterez l'estomac, sur lequel vous appliquerez, immédiatement après, cette même assiette chaude, que vous aurez enveloppée dans un linge ; vous ferez en outre un mélange liquide de cinq parties des plus corroboratives (1), auxquelles vous ajouterez une sixième partie de sirop de violette, formant en tout une chopine, dont vous prendrez trois ou quatre fois par jour une cuillerée ; vous prendrez encore pendant huit jours un bain de jambes jusqu'aux genoux ; et pour vos poumons vous ferez usage d'une tisane composée d'orge mondée, de réglisse, de figues et de raisins cuits. Dissipez-vous, et ne vous abandonnez pas au chagrin. La somnambule parut très-fatiguée de cette consultation, et pensa se trouver mal. Je la magnétisai pendant un quart d'heure pour la calmer. Elle demanda ensuite à boire du vin pur, pour recommencer l'opération de son côté, et en

(1) La relation n'en fait pas mention.

détacher la moitié du dernier morceau de chair qui s'était partagé, et dont elle ferait, disait-elle, partir le reste le lendemain jeudi, Cette opération eut lieu comme les précédentes, et avec les mêmes souffrances. Lorsqu'elle fut terminée, je lui demandai comment elle se trouvait. Elle répondit : Assez bien ; mais je sens que j'aurai mes règles de vendredi en huit, à deux heures après-midi.

Dans la séance du jeudi 22 décembre, la somnambule dit qu'elle souffrait cruellement de son côté, et voulait entreprendre de le presser de nouveau. Je lui renouvelai toutes mes appréhensions, et lui conseillai, à cause de sa faiblesse, d'ajourner encore cette terrible opération. Elle se mit aussitôt à pleurer, en disant qu'elle était bien chagrine. Je lui en demandai la cause. — Ce sont vos craintes, monsieur, qui m'affligent ; l'opération qui me reste à faire sera plus effrayante que celles qui ont précédé ; j'ai besoin de votre consentement et de tout votre courage pour la faire réussir. Il est indispensable qu'elle ait lieu aujourd'hui, pour arracher et faire partir la dernière portion du sac de mon abcès. Je la tranquillisai ; et comme l'opération ne devait se faire qu'une heure après, je sortis pour

mes affaires ; et à mon retour, l'ayant mise en sommeil, elle me renouvela tous les témoignages de sa reconnaissance, et me dit : Je vous donne bien des peines ; mais votre charité sera récompensée. Je lui répondis : Il est vrai que je ne sais comment j'ai pu y résister jusqu'à présent. Elle ajouta : Dieu a voulu, monsieur, me rendre la santé par votre main : il vous donnera la volonté et la force de terminer ma guérison ; vous en aurez bientôt la preuve, et vous en verrez un bon commencement après-demain, car j'irai samedi prochain recevoir la sainte Communion à l'église, et de votre main.— Pourquoi ne serait-ce pas le lendemain, jour de Noël ? — Parce que je ne serais pas encore assez forte pour supporter les exhalaisons de tant de personnes réunies ce jour-là dans l'église. Après cet entretien, pendant lequel cette somnambule était toujours en sommeil, elle garda le silence quelque tems, puis commença à prier Dieu avec ferveur, en tenant son crucifix, qu'elle baisa long-tems, et qu'elle posa sur son lit. Elle mit ensuite beaucoup d'activité à faire les apprêts de cette terrible pression qu'elle désirait vivement commencer, malgré les cruelles souffrances auxquelles

elle s'attendait. Cette opération se fit enfin avec toutes les précautions que la malade avait elle-même indiquées ; et chacun réunissant ses efforts sur le côté de cette malheureuse, elle éprouva des douleurs inouies, accompagnées de contorsions et de grincemens de dents ; puis restant un instant dans l'immobilité, elle recommença avec des efforts redoublés, qui se terminèrent par un évanouissement effrayant. On lui fit prendre aussitôt du jus de framboise, et de la tisane dans laquelle on avait précédemment, et par son ordre, délayé du miel. Lorsqu'elle fut en état de me répondre, ses premières paroles furent : Graces soient rendues à Dieu ! tout ce qui restait de ce malheureux abcès qui m'incommodait depuis vingt ans, est enfin parti, et j'espère que la plaie sera cicatrisée dimanche prochain. Après l'avoir éveillée, je la laissai dans un état satisfaisant ; mais bien affaiblie.

Le vendredi 23 décembre, le tems était si mauvais, qu'il m'empêcha d'aller voir la malade. On se rappellera d'ailleurs, que dans le cours de tout ce traitement j'ai été obligé de faire chaque jour plus d'une demi - lieue pour venir à Howen ; ce qui me fatiguait beaucoup dans une saison aussi rigoureuse.

Le samedi 24 décembre, je trouvai Cécile tout habillée, et prête à aller à la messe, y recevoir la sainte communion. Je lui représentai que le trop grand froid pourrait lui être nuisible; elle me répondit qu'elle se sentait assez forte pour y résister. Je voulus néanmoins la consulter dans son état de somnambulisme, et l'ayant mise en crise, je l'interrogeai de nouveau. Elle dit : Je me sens assez forte; j'irai à l'église rendre graces à Dieu du retour de ma santé. Je la réveillai, et aussitôt elle se rendit à l'église de l'abbaye, où elle communia. Elle fit ensuite deux visites dans le voisinage, et retourna chez elle. Sur les onze heures du matin, je l'interrogeai pendant son sommeil, pour lui demander si la sortie qu'elle venait de faire ne nuirait pas à sa santé. Point du tout, me répondit-elle; mais je vous prie maintenant de me procurer de ces petites plantes qui croissent sur les murs et sur les toits, et qui ressemblent à de petits artichauts. Il faudra en exprimer le jus, dont je prendrai une bonne cuillerée le plus tôt possible. Cette plante étant facile à trouver, j'en fis apporter à l'instant, et je lui en donnai dans ses mains. Elle dit : C'est là la plante qu'il me faut. On en exprima le

jus, dont elle avala tout de suite la dose qu'elle avait prescrite. Je lui demandai : Ne vous faut-il rien de plus ? — Ce soir ou demain matin, il faudra faire bouillir ensemble, dans un peu d'eau, une poignée de persil et deux de cerfeuil ; quand ces herbes seront cuites, on y versera une bouteille de vin blanc ; on divisera le tout en deux tasses ; je mangerai les herbes cuites et j'en boirai le jus le premier jour. Je ferai usage de l'autre moitié le jour suivant. Ce remède me guérira de la gravelle.

Le dimanche 25 décembre, je retournai chez la malade à une heure après midi. Elle me dit que le remède qu'elle s'était ordonné pour la gravelle avait très-bien fait, mais qu'elle avait encore un abcès au bas-ventre, et qu'il fallait le presser pour en faire partir le sang et le pus qui y étaient contenus. Cette pression, qui ne fut pas aussi douloureuse que les opérations précédentes, lui procura une évacuation qui la soulagea ; elle continua l'usage des potions qu'elle s'était prescrites, et je la laissai dans un état très-satisfaisant.

Le lundi 26 décembre, j'arrivai chez la malade à deux heures après midi ; je la trou-

vai encore mieux qu'à l'ordinaire. Après l'avoir mise en crise et l'ayant interrogée, elle me dit que ses urines allaient mieux depuis qu'elle prenait les remèdes qu'elle faisait pour cet objet. J'espère, lui dis-je, que vous pourrez bientôt vous passer de moi. Il est nécessaire que je me dispose à partir de ce pays-ci. Ce que je lui annonçais parut l'affliger beaucoup. Le reste de la séance se passa en consultations, entre autres pour son frère, qui avait pris le jour même le vomitif que sa sœur lui avait prescrit. Après lui avoir tâté le pouls, elle dit : Mon frère a déjà éprouvé un bon effet du remède qu'il a pris ce matin; il est débarrassé de la bile qui l'incommodait depuis long-tems ; mais il faut qu'il continue pendant un mois l'usage de sa tisane. Lorsque ce malade fut sorti, la somnambule me dit tout bas : Je vois que mon pauvre frère périra du poumon. Il en a déjà un morceau large comme la main qui est parti. Il ne se ménage pas assez, et il se livre trop à l'emportement. Je voulus aussi consulter la somnambule sur ma propre santé, que je sentais être altérée. Je la priai de ne me rien cacher et de me dire la vérité. Elle me dit : Votre poumon est un peu endommagé; mais il y

a du remède, et il sera aisé de vous guérir. Je lui demandai alors, en parlant de mon poumon : Combien y en a-t-il d'emporté? — Gros comme une noisette, tout au plus, et j'y vois à présent un excellent remède. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt? — Je ne le savais pas encore : il faut prendre les poumons chauds d'un veau, au moment où on l'a tué; vous les mettrez, avec une livre de sucre candi le plus rouge, dans un pot neuf de terre vernissé; il faudra le bien couvrir, en garnissant les bords du couvercle avec un bourelet de pâte. On placera ce pot dans le four en même tems que le pain, et on ne l'en retirera qu'après la cuisson parfaite du pain; en ouvrant le pot, on y trouvera une espèce de sirop, dont vous prendrez, matin et soir, une bonne cuillerée. Ce remède est très-efficace pour vos poumons.

Le mardi 27 décembre, je vins chez la malade sur les deux heures de l'après-midi, et j'étais accompagné de deux dames qui furent témoins de la séance. J'interrogeai la somnambule; elle se plaignit de maux de reins, et annonça que ses règles, qui ne devaient paraître que le vendredi suivant, com-

menceraient dans une demi-heure, par l'évacuation du sang qui n'avait pu sortir à sa dernière époque à cause de son mal de côté. Elle ajouta que pour déterminer cette évacuation, il était nécessaire que je continuasse à la magnétiser pendant une demi-heure, et elle pria l'une des deux dames qui étaient présentes de lui appliquer la main sur le ventre, ce qui fut exécuté. M'étant retiré un moment, les deux dames vérifièrent que l'évacuation avait eu lieu. La somnambule donna ensuite à chacune d'elles la consultation qu'elle désirait. Elles ne purent s'empêcher de témoigner une surprise extrême d'entendre cette fille leur faire une description aussi précise que vraie de l'état de leur santé, et de leur indiquer des remèdes qui leur parurent bien convenables. Avant d'éveiller la somnambule, je lui demandai si l'évacuation qui lui était survenue dans cette séance était terminée; elle répondit : Non, monsieur; mais elle cessera au moment que vous m'aurez éveillée; elle recommencera demain lorsque vous reviendrez me magnétiser, en observant cependant d'engager quelqu'un à vous seconder, en plaçant sa main sur mon ventre. Vous aurez soin de magnétiser aussi la main

de cette personne. Je lui fis encore une question, et lui dis : Comment se fait-il que ma main, qui vous magnétise à une certaine distance et sans vous toucher, puisse produire de l'effet ? — Il est vrai, monsieur, que votre main ne me touche pas ; mais les vapeurs ou nuages qui sont tantôt bleus et d'autres fois jaunâtres, viennent jusqu'à moi et pénètrent mon corps. — Vous voyez donc sortir ces nuages de ma main ? — Oui, monsieur, très-distinctement, surtout de votre pouce et du petit doigt.

Le mercredi 28 décembre, je ne vins chez la malade que dans l'après-dîner, et j'étais accompagné de deux autres dames qui désiraient obtenir sur leur santé une consultation de la somnambule. Cécile étant interrogée, annonça que l'évacuation de ses règles allait recommencer comme la veille, aussitôt qu'elle serait magnétisée, et elle pria l'une de ces dames de lui poser la main sur le ventre, d'appuyer avec force, et qu'elle y réunirait ses efforts. Cette opération se fit comme elle l'avait demandée. Les douleurs qu'elle en éprouva furent assez vives, et se terminèrent par un évanouissement de quelques instans. Lorsqu'elle fut revenue à elle, je la laissai

seule un moment avec ces dames, qui m'assurèrent avoir vérifié que l'évacuation annoncée avait eu lieu, et que la malade avait rendu, par les voies ordinaires, du sang noir coagulé. J'interrogeai la somnambule sur la cause de cet accident; elle répondit: Ce sang, qui est ancien n'a pu s'évacuer dans mes deux précédentes époques, à cause de mon abcès qui en gêne l'écoulement. Je dois encore faire de grands efforts pour faire sortir ce sang coagulé. Je lui demandai : quand serez-vous débarrassée de la gravelle qui cause votre rétention d'urine ? — Je ne le vois pas encore. Il faut que je prenne les différens remèdes que je me suis ordonnés précédemment pour cet objet. J'aurais aussi grand besoin de beaucoup de miel, tant pour en faire des cataplasmes sur mon ventre, que pour en prendre intérieurement. Je vous dirai enfin que non seulement la guérison de mon abcès au bas-ventre retarde le traitement de ma rétention d'urine, mais qu'il est encore un obstacle à l'évacuation de mes règles. Lorsque cet entretien fut terminé, je lui demandai si elle pourrait examiner un petit flacon rempli d'eau, qu'une dame qui était absente avait porté sur son estomac,

dans l'intention d'obtenir une consultation par le somnambulisme. Cécile répondit : Très-volontiers. Elle prit le flacon, le posa sur sa poitrine, et après quelques instans de silence, elle s'écria tout-à-coup avec un ton d'indignation : Grand Dieu ! peut-on se mettre ainsi en colère ! cette malade est plus méchante qu'un serpent ; si ce n'était à cause de vous, monsieur, je jeterais le flacon contre la muraille. On ne doit pas s'étonner que des gens d'un tel caractère soient malades. Elle parla encore de quelques autres défauts concernant la moralité de cette personne. Je fus étonné de la véhémence avec laquelle la somnambule s'exprimait sur le compte d'une femme dont je n'avais pas même dit le nom ; j'en fis des reproches à Cécile, et je lui imposai silence. Je lui demandai ensuite de me faire connaître, non les défauts de cette dame, mais les remèdes qui pouvaient la guérir. Elle me répondit : Comment est-il possible, monsieur, de parler autrement d'une maladie qui est produite par le moral de la malade ? et comment est-il possible qu'elle puisse guérir si mes avis, lorsqu'ils lui seront connus, ne lui font pas sentir combien il lui est indispensable de se vaincre elle-

même pour empêcher la maladie d'augmenter ou de se reproduire? Hé bien, lui dis-je, parlez donc, monsieur le docteur. Ici le médecin somnambule se mit à rire de cette dénomination, et répondit : Je ne suis ni médecin ni docteur; mais lorsque je suis dans le sommeil magnétique, je suis sûre de connaître l'intérieur d'un malade beaucoup mieux que ces messieurs-là. J'insistai pour qu'elle me fît connaître les remèdes qui convenaient à cette malade, et je les écrivis sous la dictée de la somnambule, qui, pendant cette consultation, resta toujours dans un profond sommeil. A son réveil, elle ne se souvenait de rien sur ce qu'elle venait de dire. Après quelques momens de repos, trois pauvres malades demandèrent à voir Cécile pour la consulter. Je voulais m'y opposer, pour ne pas la fatiguer. Elle témoigna le désir d'être utile à ces malheureux. Je les fis entrer l'un après l'autre. Elle leur donna à tous la définition de leurs maladies avec une précision et une justesse toujours bien étonnantes, en leur indiquant des remèdes convenables. Avant de terminer cette séance, je demandai à Cécile dans quel état elle se trouvait. Elle répondit que son évacuation continuait tou-

jours, qu'elle cesserait à mon départ, et qu'elle recommencerait le lendemain à mon retour, aussitôt que je l'aurais mise en crise.

Le jeudi 29 décembre, j'arrivai chez Cécile à une heure après midi. Mademoiselle ***, qui avait déjà rendu des services à la malade, y était également arrivée, ainsi que deux autres dames. La somnambule annonça dans son sommeil qu'elle ferait évacuer à plusieurs reprises, et dans cette même séance, le sang anciennement coagulé dans son bas ventre ; que ses évacuations auraient lieu au moyen de fortes pressions. Elle engagea ces dames à l'aider dans ces diverses opérations, qui se répétèrent trois fois, à peu de distance l'une de l'autre. Mademoiselle *** tenait toujours sa main appliquée sur le ventre de la malade, qui était soutenue par les deux autres dames. La somnambule rendit en effet, à chaque fois, du sang coagulé et noir. Les souffrances que Cécile éprouva furent assez vives ; mais elle en fut très-soulagée. Après quelques instans de repos, Cécile parut de bonne humeur, et adressant la parole à ces dames, avec lesquelles elle était dans un rapport parfait, elle fit en leur présence un somniloque assez plaisant, et leur dit : Hier au soir, lors-

que j'étais seule, j'ai reçu la visite de deux messieurs. Depuis quelque tems ils s'étaient fait connaître pour être ennemis du magnétisme, qu'ils ont tourné en ridicule et calomnié de toutes les façons. La curiosité les avait amenés près de moi. Ils ont paru cependant fort étonnés de l'heureux changement opéré sur ma santé. Je leur ai dit : Il y a long-tems, messieurs, que vous connaissez ma malheureuse situation ; vous saviez combien, depuis tant d'années, la misère et la maladie me tenaient garrottée sur ce malheureux grabat ; vous avez été informés que la divine Providence avait envoyé à mon secours un ecclésiastique charitable ; mais loin d'applaudir à son zèle et à son courage, vous avez tâché, par tous les moyens possibles, de le détourner de son projet, et après avoir été des détracteurs injustes du magnétisme, vous avez aussi inventé des propos sur mon compte, etc. Voulant mettre un terme à ce somniloque, je dis à Cécile : A quoi bon ce bavardage ? Apprenez à pardonner à vos ennemis, plutôt que de publier le mal qu'ils ont voulu vous faire. Si je crus devoir faire cette morale à la somnambule, je dois dire aussi que ses plaintes n'étaient que trop fondées. J'au-

rais voulu, il est vrai, empêcher que ce traitement extraordinaire ait eu autant de publicité; mais les consultations étonnantes qu'un assez grand nombre de malades étaient venus solliciter, donnèrent à Cécile une sorte de célébrité qui excita contre elle et contre moi des passions humaines dont je m'abstiendrai d'indiquer les agens.

Le vendredi 30 décembre, je me rendis chez la malade, à une heure après midi. J'étais accompagné de M. le curé de Wollecheim, de M. le receveur des impôts à Emdt et de mademoiselle sa sœur, ainsi que de mademoiselle ***. Cette dernière avait donné avec charité ses soins à la malade dans les séances précédentes. Nous trouvâmes Cécile à la porte de la maison; elle nous témoigna une grande joie de pouvoir nous convaincre du meilleur état de sa santé. L'ayant mise en sommeil, elle nous dit: Je me trouve aussi bien que je puisse l'être, et je vais avoir une évacuation de mes règles. Elle pria ensuite mademoiselle *** de lui poser la main sur le ventre, que je magnétisai en même tems à distance. Un instant après, elle dit tout bas à mademoiselle *** que ses règles commençaient à couler, qu'elles continueraient tout le tems

qu'elle serait dans son sommeil magnétique, et qu'elles reparaîtraient encore le lendemain. Tout ce qu'elle a dit s'est vérifié. Le reste de la séance, qui fût assez longue, se passa en consultations.

Je laissai la somnambule, toujours endormie, se reposer pendant quelque tems, et je me mis à magnétiser M. le curé, qui était incommodé. J'eus à peine dirigé mon conducteur sur lui, que cet ecclésiastique éprouva une crise très-singulière, et qui étonna beaucoup tous ceux qui étaient présens. Il laissait échapper avec bruit des vents de sa bouche, et poussait à chaque fois des cris affreux. Il jetait continuellement sa tête en arrière, sans comparaison comme un cheval qui bat à la main. Ces mouvemens extraordinaires se répétaient aussi souvent que celui du pouls qui bat dans les artères ; son estomac semblait un soufflet de maréchal, tant il en sortait de vents ; et plus je le magnétisais, plus la crise augmentait. Je cessai alors d'agir, et je consultai aussitôt la somnambule. Elle dit : Cette crise ne fera point de mal à M. le curé, mais il ne faut pas continuer ; car si vous prolongiez votre action sur lui, il vomirait, et cela n'est pas encore nécessaire. J'engageai la

somnambule à tâter le pouls à M. le curé, pour connaître sa maladie, et y indiquer des remèdes : ce qu'elle fit aussitôt, et lui dit : Vous avez le sang très-échauffé ; les vivacités auxquelles vous êtes sujet, nuisent à votre santé, et votre estomac est très-mauvais : Buvez pendant quelques jours de l'eau magnétisée ; vous prendrez ensuite un léger vomitif, et huit jours après vous vous purgerez. Pendant l'intervalle de ces huit jours, vous prendrez des gouttes romaines, quinze le matin et autant le soir : vous continuerez de boire de l'eau magnétisée pendant quinze jours ; et pour assurer votre guérison et empêcher le retour de la maladie, ne buvez jamais plus d'une chopine de vin à votre dîner ; abstenez-vous d'en boire entre vos repas, à moins de nécessité. M. le curé s'étant plaint de ressentir une douleur au bas de l'une de ses jambes, la somnambule y porta la main à plusieurs reprises, et dit : C'est une humeur rhumatismale qui cause cette douleur ; il faut y appliquer un sachet plein d'orge brute, de fleurs de sureau et de son de froment.

Trois autres malades qui étaient également venus pour consulter Cécile, obtinrent, chacun à leur tour, des avis salutaires. Ils en té-

moignèrent une surprise extrême, et ne pouvaient comprendre comment une fille qu'ils n'avaient jamais vue, et qu'ils abordaient pour la première fois dans son profond sommeil, pût décrire toutes leurs infirmités avec une précision admirable, et leur indiquer des remèdes convenables. J'ajouterai ici que le succès des remèdes que cette somnambule prescrivait à ses malades, lui donnèrent une grande réputation. Avant de terminer cette séance, je voulus me convaincre s'il était nécessaire de mettre de l'eau dans les flacons que je faisais porter à des malades pour obtenir, en leur absence, des consultations de cette somnambule. Dans cette intention, j'avais porté un flacon vide, et je le donnai à Cécile, en lui disant : Tenez, voici un flacon qu'un malade a porté; pouvez-vous, dans ce moment, connaître l'état de sa santé? Après avoir tourné et retourné ce flacon, et l'avoir appliqué sur sa poitrine, elle dit : Celui qui l'a porté a un très-bon estomac; il a les poumons un peu attaqués; le chagrin auquel il est très-sensible, et dont il est rongé maintenant, nuit à sa santé. Cette réponse ne pouvait être plus juste, et je restai de nouveau bien convaincu de la puissance magnétique

de cette somnambule. Elle venait de décrire en peu de mots, d'une manière particulière, l'état physique et moral dans lequel je me trouvais. Cependant j'avais pris les plus grandes précautions pour lui dérober la connaissance de la personne qui avait porté le flacon.

Le vendredi 30 décembre, je revins chez la malade à onze heures du matin. Cécile me dit, dans son somnambulisme, qu'elle n'avait point dormi de la nuit, et qu'elle avait été bien fatiguée le jour précédent. En rendant compte de cette circonstance, j'observerai que les fréquentes consultations que donnait cette somnambule, lui causaient beaucoup de fatigues; et je témoigne ici mes regrets d'avoir été si facile au sujet des consultations trop multipliées : j'en fais l'aveu, dans l'intention de donner un avis qui pourra être utile à d'autres magnétiseurs. Je questionnai ensuite la somnambule sur l'état présent de sa santé. Elle me répondit qu'elle s'améliorait de jour en jour, que ses règles cesseraient dans la journée, et que, quant à sa gravelle, la pierre qui l'incommodait s'était un peu gonflée, qu'il s'en était détaché quelques portions, et que dans quinze jours elle en serait délivrée. Je réveillai enfin la somnambule,

avec l'intention de revenir dans la soirée, et vaquer à quelques affaires, dont je rendrai compte ci-après. Je dirai encore, en passant, que cette malade a toujours mis beaucoup d'exactitude, dans le courant de son traitement, à prendre toutes les potions et autres remèdes qu'elle s'était prescrits. Je n'ai pu en rendre compte avec assez d'ordre et de détail, faute d'en avoir eu le tems ; ma relation en serait d'ailleurs devenue trop volumineuse.

Etant retourné chez la malade dans l'après-midi de la même journée, j'y trouvai M. le curé de Saint Pierre de Tolbiac, qui l'avait déjà magnétisée, et elle était dans un sommeil somnambulique profond. On doit se rappeler que j'ai dit plus haut avoir enseigné à cet ecclésiastique les procédés du magnétisme. Il pouvait les mettre en pratique sur Cécile, dont il était le confesseur. M. le curé me céda la place ; et ayant magnétisé moi-même la somnambule pendant quelques minutes, elle s'aperçut sans doute de quelque changement en moi ; car, me saisissant la main avec vivacité, elle me toucha le pouls ; et après quelques instans de silence, elle s'écria, avec un ton d'exclamation : Grand

Dieu !... et versa un torrent de larmes. Je ne répondais rien, mais j'étais fortement ému, lorsque la somnambule continua ainsi : Quoi ! depuis tant d'années que je suis abîmée dans les souffrances, on voudrait que je périsse au moment où il plaît à Dieu de me rendre la santé ! Je lui dis : Mais, qu'avez-vous donc, Cécile ? — Hélas ! monsieur, vous le savez aussi bien que moi ; je sens à votre pouls combien vous êtes agité par le chagrin ; vous êtes persécuté, et moi j'en suis la cause ; jamais je ne saurai m'en consoler. Je lui répondis : Il faut savoir supporter nos afflictions en les offrant à Dieu. J'étais très-préoccupé, et je ne voulus pas prolonger cette scène remplie d'émotions. Je réveillai donc la somnambule ; et Cécile, à son réveil, prit un air de gaieté, en paraissant ne conserver aucun souvenir de ce qui venait de se passer. Je me retirai enfin avec M. le curé de Saint-Pierre de Tolbiac, et cette séance fut pour moi la dernière.

Pour l'intelligence du fait que je viens de rapporter, je dois ici une explication. C'est bien malgré moi si je vais faire connaître les causes qui ont produit ce phénomène magnétique assez remarquable. S'il n'avait pas eu

un rapport aussi direct avec la cure que j'ai entreprise, je l'aurais enseveli dans l'oubli. Je dirai donc que, tourmenté depuis quelque tems par les désagrémens que la pratique du magnétisme m'avait attirés, je reçus enfin la preuve de la persécution à laquelle j'étais en butte, en apprenant, dans l'intervalle de cette dernière séance du matin à celle du soir, que M. le vicaire général de Cologne avait reçu contre moi une dénonciation par laquelle j'étais accusé d'exercer la magie, en pratiquant le magnétisme. Je fus, malgré moi, affecté de ce reproche, tel absurde qu'il pût être. Après tant de peines et de fatigues, après avoir compromis ma santé dans une saison rigoureuse, faisant chaque jour, pendant deux mois environ, plus d'une demi-lieue pour visiter une personne infirme, et souvent par des tems affreux, je recueillis des marques de blâme pour avoir exercé une œuvre de charité, avoir procuré la santé à une malade abandonnée des médecins, et dont les infirmités dataient de vingt années, et qui, depuis douze ans, était obligée de garder le lit. Je dus enfin partir le lendemain 31 décembre 179[illegible], et je me retirai à *Aix-la-Chapelle*, mon pays na-

tal. J'eus le bonheur d'y trouver M. Bertin, émigré, ancien ministre d'état de France, aussi zélé qu'éclairé dans la connaissance du magnétisme. Il eut pitié de cette persécution, et fut touché du sort de la malheureuse Cécile, dont j'avais abandonné le traitement. Il eut la charité de la faire venir, à ses frais, chez M. le docteur Roderbourg, chirurgien que j'avais instruit du magnétisme, et dont il a été déjà fait mention plus haut, dans l'article de la séance du 20 décembre. Ce brave chirurgien continua et termina promptement le traitement magnétique de Cécile. Vers la même époque, je retournai en France; et, peu de tems après, j'eus la satisfaction d'apprendre que Cécile était radicalement guérie, et en état de gagner sa vie.

Ecrit par moi, le 12 mars 1817.

Signé H. B. G. Coll,

Vice-Archiprêtre du canton de Dangé.

MÉMOIRE

SUR LE FLUIDE VITAL,

OU MAGNÉTISME ANIMAL,

Ce qu'il faut en penser, et l'usage qu'on en peut faire.

Par M. le Docteur Ch... , Professeur, et Directeur en chef de l'Hôpital du V. de G. , à Paris.

(SUITE.)

Un précepte essentiel à la bonne philosophie est de s'abstenir de prononcer avant d'avoir bien examiné et bien conçu. Je réclame l'observation pour la matière que je me propose de traiter.

L'esprit humain s'est exercé sur tous les objets qui sont hors de nous. D'une part il s'est élancé jusque dans les astres; de l'autre il a pénétré jusqu'aux derniers élémens de la matière. Il a soumis à son calcul l'infiniment grand et l'infiniment petit; il a tout embrassé, tout scruté, tout creusé, excepté les phénomènes de la vie. Notre propre être est encore ce que nous connaissons le moins.

Les savans se sont enquis avec ardeur des phénomènes de la lumière, de ceux de l'électricité, de la chaleur, etc., etc.; aujourd'hui même ils recherchent avec empressement ceux que présente le galvanisme, et ils ferment opiniâtrément les yeux sur les phénomènes qui proviennent de la vie elle-même. Ils ont complètement approfondi ou s'occupent à approfondir la nature de tous ces fluides étrangers à la vitalité, et les effets surprenans du fluide vital sont entièrement méconnus ; ces effets, si importans à étudier pour parvenir à la connaissance véritable de l'homme, n'ont encore obtenu que leur mépris. Ils ont taxé de jongleries, de charlatanisme impertinent ceux sous la main desquels ces effets magnifiques se déploient, et les ont couverts de ridicule et d'opprobre.

Cependant cette étude de l'homme, qu'on a nommée Magnétisme animal, est sans contredit la plus belle partie de la physique. C'est la physique animée; c'est celle de l'homme vivant, soit en état de santé, soit en état de maladie. La science qui en résulte est dans le fait la médecine naturelle; elle mérite le nom de science vitale, puisqu'elle ne s'occupe que de la vie et des phénomènes qui l'accompagnent.

Je conviens que les phénomènes produits par le fluide vital sont bien étranges ; il en est de tellement extraordinaires que l'on a peine à s'en rapporter à ses propres yeux ; je conviens qu'ils ne se concilient point du tout avec les résultats physiques recueillis jusqu'ici, et qu'ils sont fréquemment en contradiction manifeste avec les lois générales de la nature ; en sorte que plus on est savant, moins on est disposé à y croire. Les phénomènes du monde vivant, en un mot, quoiqu'ils se passent en nous, plus difficiles à observer et à connaître que les phénomènes de ces mondes physiques dont les Keppler et les Newton ont découvert les lois, ne ressemblent à rien de ce qu'on voit ailleurs; c'est ce qui faisait dire à Buffon *qu'ils étaient incompréhensibles, parce qu'ils étaient incomparables.*

Ce qui a dû contribuer à l'erreur de nos savans, à l'égard du magnétisme animal, c'est que la partie théorique de cet art vital n'a été jusqu'à présent qu'à peine abordée, et qu'elle a été encore moins approfondie. Mesmer lui-même, qui nous l'a apportée, a su l'exercer beaucoup mieux qu'il n'a su l'expliquer. La doctrine qu'il a tenté d'esquis-

ser à ce sujet est absolument vague, indigeste, insignifiante, et ne pourra jamais satisfaire personne ; sa théorie est le rêve obscur et embrouillé d'un partisan de la secte caduque des mécanistes ; or on sait que leurs principes ne sont nullement applicables aux phénomènes de la vie ; et les efforts qu'ils feront pour les expliquer, ne rappelleront jamais que la fable des géans escaladant le ciel. C'est de même par la raison de leur tacite adhésion à la secte des mécanistes, que l'action vitale n'a été et ne pourra jamais être que mal jugée et appréciée par les mathématiciens, les physiciens et les chimistes.

Il n'y a que les sectateurs de la doctrine vitale qui puissent espérer de scruter ce grand sujet. Ceux-là conçoivent du moins que la vie est quelque chose, et produite par quelque chose ; ils savent aussi que la manie de tout démontrer, de tout expliquer, nous éloigne souvent de la vérité ; ils savent en outre qu'il est beaucoup de cas où il faut de toute nécessité se contenter d'observer avec justesse, d'annoter avec fidélité, et de classer correctement ce qu'on observe. C'est en se conformant à ces sages préceptes que la fameuse école de Montpellier s'est constam-

ment distinguée pardessus les autres écoles de médecine; et si Mesmer y avait puisé le lait de l'instruction, au lieu de le recevoir des écoles qui n'ont jamais vu dans l'homme que l'automate, et auxquelles l'être sensible, l'être animé a toujours été étranger, sans doute à la vue du magnifique spectacle qu'il avait sous les yeux, il se serait élevé à des conceptions plus étendues et plus dignes de son sujet.

C'est ainsi que par l'influence de ce fameux patron des mécanistes, du célebre Boerhaave, le beau génie de Haller a été resserré pour toute sa vie dans les bornes étroites de cette doctrine circonscrite où l'on s'étudiait, à la vérité, à tout compasser, tout calculer, tout peser; mais où l'on s'habituait, en revanche, à ne tenir aucun compte de tout ce qui, par sa nature, se refuse au calcul, à la balance et au compas.

C'est ce qui explique comment il a pu arriver que des médecins célèbres par leurs lumières, les médecins de Paris, chargés dans le tems de faire un rapport sur le magnétisme animal, aient donné des décisions si contraires à la vérité. Mais quelque distingué, quelque reconnu que soit le mérite de ces messieurs,

l'évidence des faits réclame aujourd'hui contre leur arrêt. Voici, ce me semble, ce qu'aurait pu dire à ses adversaires un magnétiseur qui eût bien conçu la valeur de son sujet, et qui eût vraiment aimé son art pour lui-même:

« L'agent que nous employons dans la pratique du magnétisme animal, est celui-là » même dont la nature se sert pour former » les corps organiques; cet agent a la propriété de maîtriser la matière brute, et ce » n'est qu'en la maîtrisant qu'il peut s'en » emparer, se l'associer, se l'assimiler et » opérer ainsi l'organisation. Mais s'il est en » effet capable d'opérer cette dernière, on » ne niera point qu'il ne puisse aussi la maintenir, la modifier, la changer, la restaurer.

» Cet agent, qui n'est autre que le principe de la vie, est le fluide par excellence; » il est nécessairement le plus délié, le plus » universel de tous les fluides, et certainement le plus puissant. Sa force domine » toutes les forces chymiques, en sorte que » l'organisation ne peut subsister dans son » intégrité qu'autant que la prédominance » de ce principe subsiste dans les corps. Ce » n'est, en effet, que quand sa supériorité

» d'action diminue, que l'organisation com-
» mence à pâtir; alors les maladies naissent:
» ce n'est que quand son action cesse que la
» mort arrive (1).

» C'est lui qui fait que je lève mon bras,
» que je meus mon corps, que l'oiseau s'é-
» lève dans les airs, que le poisson se pré-
» cipite au fond de la mer, en dépit des lois
» de la gravité; c'est lui qui me fait faire du
» sang, soit que je mange des végétaux, de la
» chair ou du poisson; qui produit à-peu-
» près le même sang dans l'homme, dans
» l'animal et dans l'habitant des eaux, mal-
» gré la grande disparité de nourriture; qui
» empêche l'humeur animale de se dissoudre
» ou de se calciner sous la zone torride, de
» geler, de se glacer sous le pole; c'est lui
» enfin qui crée ce nombre infini de mira-
» cles qui signalent partout l'organisation,

---

(1) La mesure de la vie est la différence qui existe entre l'effort des puissances extérieures et celui de la résistance intérieure. L'excès des unes annonce sa faiblesse; la prédominance de l'autre est l'indice de sa force.

Voyez Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort.*

» et que toutes vos sciences ne parviendront » jamais à expliquer.

» Ces sciences que vous vantez avec raison, parce qu'elles font le bien de la société et qu'elles honorent l'esprit humain, » mais dont vous vous pavanez trop et dont » vous abusez quelquefois ; ces sciences, » dis-je, ne vous servent de rien dans la » discussion du procès dont il s'agit ; elles » ne sont applicables qu'à la matière inorganique ; elles s'annihilent devant tout ce qui » a vie, et le dernier des insectes est pour » elles un écueil où leurs efforts ne peuvent » les empêcher d'échouer. Ces sciences diffèrent de la nôtre autant que la matière » brute diffère de la matière organisée.

» Notre science, à nous, est d'un tout » autre ordre ; elle est une science de faits » tout particuliers, de faits d'un genre que, » malgré toute votre érudition, vous ne connaissez pas encore ; elle est le résultat de » l'observation, de la méditation, accompagnée d'une logique saine, et suivie d'une » expérience vraie. Nous l'acquérons par » une méthode qui est celle des sages de tous » les tems et de toutes les classes, par celle-» là même que suivait Hippocrate, cet homme

» immortel qui sera éternellement votre » maître, MM. les médecins, (quoique très- » certainement il n'eut pas l'avantage de » posséder vos rares et sublimes connais- » sances). »

Cette explication, si simple et si naturelle, si elle n'avait pas eu le mérite de satisfaire, aurait du moins ouvert la porte à des discussions utiles; mais ce moyen ne faisait point partie de ceux que Mesmer avait à sa disposition, et j'ai dit pourquoi.

La vie est l'ame de l'univers, c'est le souffle du Créateur. Au moment qu'il lui plut d'animer la matière, il avait dit auparavant : Que le monde soit, et le monde était né par le seul acte de sa volonté suprême. Il fit l'homme à son image; c'est-à-dire, il lui communiqua un rayon de son intelligence céleste, dont il est lui-même l'éternel foyer, et par laquelle l'homme est distingué de tous les autres êtres animés.

Les qualités ou propriétés que possède la matière que nous appelons brute, quand elle n'est point organisée, lui sont imprimées de toute éternité et pour toute éternité. La matière ne peut pas plus acquérir en ce sens qu'elle ne peut perdre; elle est incapable de

changer. Elle resterait ensevelie dans un repos éternel, si aucune cause étrangère ne venait l'en tirer. (*Voyez, à ce sujet, tous les ouvrages de notre chymie moderne, entr'autres Chaptal, ce chymiste philosophe, ce savant modeste.*) Et où en serions-nous, en effet, que deviendraient nos sciences, nos arts et nos métiers, si nous pouvions cesser de considérer telle ou telle propriété de la matière comme existant essentiellement, constamment, nécessairement, en vertu des lois générales, tant mécaniques que physiques?

Les animaux et les végétaux sont soumis à d'autres lois; il entre dans leur composition un principe particulier qui modifie sans cesse l'impression des agens extérieurs, qui les décompose, qui les dénature, qui nous présente une suite de fonctions toutes régulières, dépendantes de leur organisation. Ils naissent, ils vivent, ils se reproduisent, ils meurent; ils ne sont point éternels comme la matière brute; il n'est aucun moment de leur existence où ils n'éprouvent quelque changement; ils portent en eux-mêmes la cause de leur destruction; la durée de leur vie dépend de la durée de leurs organes en état de

remplir leurs fonctions. Les corps organisés possèdent donc des forces qui leur sont propres; ils réunissent aussi plus ou moins de ces forces, selon le degré de leur organisation. Ce degré d'organisation est la mesure des rapports qu'ils ont avec les objets qui les environnent. (*Voyez* Bomar.)

L'animal, dit l'éloquent Buffon, réunit en lui toutes les puissances de la nature; les forces qui l'animent lui sont propres et particulières; il veut, il agit, il se détermine, il opère, il perçoit, il connaît; il est doué de souvenir et d'imagination; il communique, par ses sens, avec les objets les plus éloignés. Son individu est un centre où tout se rapporte, un point où l'univers entier se réfléchit, un monde en raccourci. Voilà les rapports qui lui sont propres.

La nature, en prenant ce mot dans une acception générale, est la collection de toutes les forces qui agissent dans l'univers, ainsi que la collection des résultats que ces forces produisent. Le principe de la vie est, sans contredit, une de ces forces; on ne peut pas douter que son action ne soit coordonnée de toute éternité avec l'action des autres forces, et qu'ainsi le fluide vital ne soit constamment en relation avec tout ce qui existe.

La nature tend toujours à l'harmonie quand elle peut disposer du tems, du lieu et du repos. Dans le minéral, elle affecte à chaque sorte de ses productions, des formes symétriques déterminées, lesquelles cependant ne changent en rien le caractère propre de ces substances. Dans les corps organisés, elle affecte des formes encore plus constantes et plus invariables, et dispose toujours leurs parties de manière à atteindre la grande fin qu'elle semble se proposer, qui est la subsistance des individus et la propagation des espèces. (*Voyez* Bomar.)

La matière s'organise quand le fluide vital, le principe de la vie, parvient à en maîtriser les élémens en vertu de l'activité supérieure dont il est doué; alors il se combine avec eux, conformément aux rapports qui lui ont été assignés par la nature, et selon les conditions qu'il rencontre.

Il y a donc bien loin de la physique des corps bruts à la physique des corps organisés, et surtout de l'homme, qui est l'être organisé par excellence. Nous savons que chacun de ces derniers est un centre particulier (microcosme) qui réunit des forces qui lui sont propres, en vertu desquelles il vit,

se conserve et se reproduit; un centre qui est une relation prochaine ou éloignée, active ou passive avec tous les autres êtres. Nous savons que la puissance extraordinaire qui le distingue des corps inorganiques est le principe de la vie, cet agent prodigieux, cette première de toutes les forces qui agissent sur l'univers. Nous savons que ce principe, toujours en lutte avec les autres forces de la nature, a le pouvoir de les dominer et de se les assujétir, en modifiant, en suspendant ou même en annihilant leurs propriétés primitives, et qu'ainsi il se trouve entre la matière brute et la matière organisée une ligne de démarcation complette. Nous savons enfin que ni la physique, ni la chymie ne possèdent des instrumens capables de saisir, d'appréhender ce fluide; et comme il est au-dessus des moyens de ces deux sciences, il est aussi hors de leur domaine.

Mais si ce principe est la cause ouvrière de toute organisation, si c'est lui qui fait qu'un homme est un homme, et non pas une pierre; qu'il est un homme, et non pas une plante; qu'il est un homme, et non pas une brute; si c'est lui qui crée tous les organes, qui détermine toutes les fonctions ou actions dans le

corps humain ; s'il constitue l'état de santé en y maintenant l'harmonie de ces dernières; si c'est de son influence bien ou mal dirigée que dépendent l'état naturel de l'homme et son état contre nature; ce principe, dis-je, n'est-il pas assez important pour mériter une étude particulière? Ne serait-il pas utile de parvenir à connaître sinon sa nature propre, ce qui paraît être en effet au-dessus de nos moyens, du moins ses différentes manières d'agir et toutes les modifications dont son action est susceptible ?

Que ne pouvons-nous ici, comme autrefois Newton, qui, à l'aide d'un prisme, décomposa le rayon de la lumière et démontra dans ses élémens les sept couleurs primitives; que ne pouvons-nous, dis-je, armés comme lui d'un instrument vainqueur, aborder le fluide vital, cet agent de tous les prodiges de l'organisation, et le diviser en autant de parties distinctes qu'il présente de manières d'être diverses!

Que ne pouvons-nous dire comment, en vertu de la loi de nature qui attribue aux fluides seuls le pouvoir d'agir, *corpora non agunt nisi fluida;* comment, dis-je, ce fluide, le plus subtil, et par conséquent le plus actif

de tous, s'empare des autres fluides, du calorique, de l'électrique, de la lumière, de l'oxigène, de l'hydrogène, du carbone, de l'azote, etc., substances qui toutes entrent dans la composition des corps organiques; comment il les maîtrise, se les associe, se les assimile pour l'œuvre merveilleux de l'organisation!

Que ne pouvons-nous voir par quel art il transforme la matière brute, la soustrait aux lois générales des corps sublunaires, la rend capable d'agir par elle-même, la vivifie et parvient à composer cette longue chaîne d'êtres animés à la tête desquels se trouve l'homme, l'homme, le plus privilégié de tous les êtres connus, puisqu'il a la conscience parfaite de soi-même, et que seul, entre tous, il jouit à un degré indéterminé de la faculté de penser!

Que ne pouvons-nous enfin mettre au grand jour le secret des rapports qui lient le fluide vital avec toutes les parties du corps inanimé! Que ne pouvons-nous savoir comment il varie, distribue, mesure et balance son action, sans jamais se méprendre, entre les divers organes, entre les différens systêmes de l'économie animale! comment il

travaille à l'intégrité et à la conservation non-seulement de l'ensemble, mais encore de chaque partie, et produit ainsi un concours d'actions ou fonctions convenables au tems, à l'âge, au sexe, et tendantes à entretenir et à propager l'existence de l'individu !

J'ose croire que s'il est un moyen qui conduise à pénétrer ces hauts mystères, on ne pourra le trouver que dans l'exercice du magnétisme animal, qui serait beaucoup mieux nommé *art vital.*

(*La suite au numéro prochain.*)

MÉMOIRES

DES MEMBRES RÉSIDENS.

TRAITEMENT MAGNÉTIQUE

De Madame Suzanne G., malade depuis trois ans, et guérie en six semaines.

MESSIEURS, je ne vous entretiendrai pas ici d'une cure bien remarquable par les phénomènes qu'elle présente, mais au moins peut-elle le paraître par le peu de tems qu'elle a exigé. Six semaines ont suffi pour la guérison parfaite d'une maladie assez compliquée et fort ancienne.

Malade depuis trois ans, madame G. dépérissait de jour en jour. Tous les remèdes des médecins étaient épuisés sans aucun succès Le mauvais état de sa santé lui rendait la vie insupportable: pas un seul moment sans éprouver les plus cruelles souffrances; des maux de tête et des étourdissemens conti-

nuels ; des douleurs d'estomac que rien ne pouvait calmer, et que la plus légère pression rendait intolérables ; des maux de reins tels qu'une ou deux fois par mois sa taille était déjetée ; enfin, une glande au sein, déjà plus grosse qu'un œuf de pigeon, lui causait les plus vives inquiétudes. Telle était la triste et malheureuse position de madame G., lorsqu'il me vint dans l'idée (ayant beaucoup entendu parler du magnétisme, et sans l'avoir encore pratiqué) d'essayer sur elle ses prétendus effets curatifs. L'avouerai-je aujourd'hui ? novice, incrédule, j'employai ce moyen sans aucun espoir de succès ; mais en pensant que s'il ne pouvait pas faire de bien, il ne pouvait au moins faire aucun mal, je ne balançai plus à m'en servir. Je commençai donc à magnétiser madame G. vers le milieu du mois de mars 1815. Les premières séances furent assez insignifiantes ; plusieurs fois cependant je lui avais calmé des douleurs d'estomac et de tête. Encouragé par ces premiers essais, je poursuivis mon entreprise avec plus de confiance et de zèle. Bientôt je parvins à lui fermer les yeux et à l'assoupir. Une amélioration sensible se faisait remarquer dans sa santé ; ses urines, presque toujours blanches, changè-

rent tout-à-fait de nature ; elles devinrent chargées, rougeâtres, et mêlées de nuages bourbeux : ses maux de reins, si fréquens, ne la tourmentaient que rarement. Plein d'espérance, je redoublai mes efforts. N'ayant plus aucun doute sur les effets réels du magnétisme, je cherchai à en propager la doctrine ; j'espérais bientôt l'appuyer sur des preuves incontestables. En effet, le 15 mai 1815, ayant mis une attention plus soutenue et une ferme volonté en magnétisant ma malade, à ma grande satisfaction, et, le dirai-je ? presqu'à mon grand étonnement, je vis se fermer les yeux de madame G., un engourdissement général se répandre sur tout son corps, sa tête enfin tomber sur sa poitrine. Ravi d'obtenir ce que je sollicitais et désirais depuis si longtems, j'aime à me persuader que madame G. est somnambule ; mais je n'ose encore m'en flatter. Inquiet, tremblant, je retiens ma respiration ; j'éloigne d'elle tout ce qui pouvait troubler son sommeil. Je voudrais l'interroger, ma langue est glacée ; je crains de voir s'évanouir le prestige. Après une demi-heure mêlée de crainte et d'espérance, je me hasarde enfin à prononcer, d'une voix bien faible : Dormez-vous ? Pas de réponse. J'attends un

quart d'heure encore, et d'une voix un peu plus assurée, je renouvelle la même question. Jugez de ma joie, quand j'entends sortir de sa bouche ces mots attendus avec toute l'impatience de l'inquiétude : — Oui, je dors. — Est-ce du sommeil magnétique ?—Sans doute, reprit-elle. Je voulais multiplier mes questions, mais la prudence l'emporta sur le désir; je parvins à le réprimer, et je me possédai assez pour rester dix minutes sans lui adresser aucune parole. Ce tems écoulé, je lui dis de porter toute son attention sur son estomac. Après quelques instans de réflexion, elle s'écria avec effroi : Il est bien malade. — Vous le voyez donc? — Certainement. Mais cela me fait mal; je suis fatiguée, réveillez-moi. Satisfait de cette première séance, j'y consentis. Après lui avoir demandé s'il fallait qu'elle fût magnétisée le lendemain, elle me répondit qu'il était nécessaire qu'elle le fût tous les jours. Je lui ouvris les yeux, et elle fut étonnée de voir, en regardant à la pendule, qu'il y avait plus de deux heures que j'avais commencé à la magnétiser.

J'étais bien impatient de voir arriver le moment où je pourrais mettre en crise ma somnambule, et renouveler mes expérien-

ces. Aussi le lendemain je ne manquai pas de devancer l'heure indiquée. J'arrive, je m'informe à peine des nouvelles de ma malade ; je m'asseois auprès d'elle, je la magnétise, et bientôt madame G. s'endort. Je lui demande si elle voit son mal. Elle me répond qu'il n'est causé que par le sang, et qu'il faut absolument lui en tirer deux palettes le lendemain.— Cela suffira-t-il?— Non ; il faudra me faire prendre une infusion de trois feuilles de pêchers, auxquelles on ajoutera, pour mes nerfs, une feuille d'oranger. — La saignée est-elle bien nécessaire? — Si on ne la faisait pas, je ferais une maladie. — Pourquoi êtes-vous si agitée? — Je ne saurais voir mon mal si je n'éprouvais point cette agitation. Je terminai cette séance, pour ne pas trop fatiguer la malade.

Le 18, le médecin vint, et tira deux palettes de sang à madame G., qui fut extrêmement soulagée. Le 19, elle eut la fièvre ; mais l'ayant magnétisée le soir, elle se trouva si bien, que tous ses maux semblaient, disait-elle, l'avoir abandonnée.

Je ne parlerai pas des séances qui suivirent jusqu'au 26 ; ce ne serait qu'une répétition des précédentes. Je chercherai à être concis, en tâchant cependant de ne rien omettre de

tout ce qui pourrait avoir quelqu'intérêt. Il faut qu'un magnétiseur se défie de lui-même et de son enthousiasme. Souvent ce qui est à ses yeux un évènement remarquable, paraît insipide et fastidieux à celui qui a déjà cent fois vu ces mêmes détails reproduits jusqu'à satiété dans tous les ouvrages qui parlent de cette découverte admirable.

Pour mettre en pratique ce précepte, je passerai sur-le-champ à la séance du 26.

Magnétisée ce jour-là à 10 heures et demie, madame G. ne s'est endormie qu'à minuit dix minutes. Elle m'a dit qu'il fallait la réveiller au bout d'une demi-heure. Ce tems écoulé, elle s'en aperçut avant moi, et m'a prié de lui ouvrir les yeux ; elle se plaignait de beaucoup souffrir. Je la suppliai de répondre avant à quelques questions, et je fixai toute son attention sur ce qui causait ses souffrances. C'est toujours le sang, me dit-elle ; il est appauvri, et circule mal. — Mais, que faut-il faire ? — Souffrir jusqu'à ce que j'aie mes règles. — Quand viendront-elles ? — Dans deux jours... Ma glande me fait mal.— Quel remède faut-il employer ? — Le magnétisme, et souffler dessus bien chaud. — Dans quel état la trouvez-vous ? — Bien ; mais j'en souffre davan-

tage, à cause de mon époque. Réveillez-moi, je suis fatiguée.

Le 28, comme l'avait annoncé la malade, les règles l'ont prise. Le matin elle est sortie pour aller à une fête. Le soir elle est rentrée étant en transpiration ; elle s'est refroidie, les règles se sont arrêtées, et un violent mal de tête a succédé. J'ai porté alors toute l'action du magnétisme vers les extrémités ; le sang a repris son cours naturel, et le mal de tête s'est entièrement dissipé. Se sentant très-bien, elle a voulu se réveiller ; mais espérant que dans l'état où elle se trouvait, elle pourrait mieux voir son mal, je lui ai demandé si sa guérison parfaite serait longue ? Il faudra encore bien du tems, répondit-elle. — Combien dureront vos règles ? — Quatre jours ; elles finiront mercredi soir. — Votre glande est-elle en bon état ? Elle est à merveille ; le moyen que vous employez la guérira bientôt. — Comment vous trouvez-vous ? — Souffrante ; mon estomac est bien faible. — Quels remèdes vous faut-il ? — Je ne saurais voir. — Point de paresse ; à tous les maux il y a des moyens de guérison ; cherchez.

Se concentrant, alors elle me dit : Il faudra que je prenne tous les matins deux tasses

de tilleul, qu'on fera infuser avec deux feuilles d'oranger. — Quel effet produira cette boisson ? — Le tilleul activera le sang, et la feuille d'oranger me calmera les nerfs, que j'ai fort irrités. — Vos maux d'estomac... — Ils diminueront, mais ils ne seront pas entièrement passés. — Que faudra t il faire pour les guérir ? — Ce que je ne peux faire ici ; suivre un régime, c'est-à-dire ne manger ni salé, ni haricots ; nourriture qui m'est très-contraire. Je vais avoir une crise. — Sera-t-elle heureuse ? — Oui, monsieur. Réveillez-moi, je n'en puis plus : je vais me trouver mal, il faut que je me couche. Je lui demandai si, quand elle serait dans son lit, il faudrait la magnétiser. Elle me dit que oui, qu'elle dormirait encore.

Je la réveillai ; elle se coucha, et eut une crise assez longue. Elle fut beaucoup mieux. Sur les minuit elle céda au sommeil magnétique, et m'annonça une nouvelle crise qui lui ferait beaucoup de bien. Elle eut lieu, se trouva à merveille, et passa une nuit excellente.

Le 5, madame G. souffrait tellement de l'estomac, que pour la première fois elle me pria de la mettre en somnambulisme. Jus-

qu'alors elle avait toujours éprouvé de la contrariété et de la répugnance. Elle eut, dans cette séance et dans celle du lendemain, des crises nerveuses extrêmement violentes, mais qu'elle m'annonça devoir avancer le moment de sa guérison.

Le 7, sur les six heures du matin, la malade eut une éruption exanthémateuse, et fut couverte de gros et larges boutons blancs vers le centre, et pourprés autour, qui lui causèrent les plus fortes démangeaisons. Désirant savoir si cet accident était une suite du traitement, j'endormis madame G., et lui demandai si, dans son état, cette incommodité était fâcheuse. C'est un effet très-heureux du magnétisme, répondit-elle. — Cette éruption améliorera-t-elle votre santé? — Oui, beaucoup. — Combien de tems durera-t-elle? Trois jours. — Qui a pu la causer? — L'énergie et l'extrême activité données à mon sang par le magnétisme et les remèdes que je me suis prescrits. Demain vous verrez sortir encore un grand nombre de boutons; mais soyez sans inquiétude. — Faudra-t-il changer la tisane? — Oui, monsieur; je prendrai le matin, pendant deux jours, une infusion de bourrache. Réveillez-moi, je suis fatiguée.

Comme elle avait exactement répondu à mes questions, je fis ce qu'elle désirait. La nuit elle éprouva une grande agitation, qui fut causée autant par les vives démangeaisons qui la tourmentaient, que par un violent mal d'estomac.

Le lendemain les démangeaisons augmentèrent avec les boutons ; son corps en fut tout couvert. L'ayant mise en crise, je lui proposai de faire venir un médecin ; elle parut choquée... Gardez-vous en bien, me dit-elle, je suis plus savante que lui. Je me guérirai bien moi-même ; je vois ce qu'il ne verrait pas : c'est que cette éruption me fera le plus grand bien. — Comment vous trouvez-vous ? — A merveille, à l'exception cependant de mes démangeaisons, qui sont insupportables. — Et votre glande ? — On la sent à peine, elle ne peut aller mieux.

Le 9, elle eut dans son sommeil des crises nerveuses et des douleurs d'estomac qui furent bientôt dissipées. Elle trouva la bourrache trop échauffante, et se remit à la fleur de tilleul. Elle s'ordonna deux lavemens avec du son. Elle m'annonça que le lendemain ses démangeaisons diminueraient, que ses boutons deviendraient farineux et disparaîtraient

entièrement; ce qui en effet se vérifia avec la plus grande exactitude.

Tous les sommeils de la malade, jusqu'au 16, offrirent à peu près les mêmes résultats et furent mêlés de douleurs d'estomac et de crises nerveuses. Mais ce jour-là, elle me dit qu'elle allait avoir une attaque de nerfs très violente. En effet, elle ne tarda pas à l'éprouver, et elle fut si forte qu'elle se trouva mal et que j'eus beaucoup de peine à la tenir. Magnétisée, elle reprit assez de forces pour se lever; et, tout en dormant, elle marcha, gagna son lit et se coucha. Interrogée sur l'effet de cette crise, elle me dit qu'elle était excellente, et que sa cure serait bien plus rapide si elle en éprouvait beaucoup comme celle-là. — Faut-il la calmer? lui demandai-je. — Au contraire, elle est nécessaire; il ne faut pas l'arrêter. Au bout de trois quarts d'heure ses souffrances diminuèrent, et madame G. se loua beaucoup de la manière dont son sang circulait. Je suis bien mieux, s'écria-t-elle; mon estomac, mes reins, ma glande éprouvent le plus grand soulagement. Quand je serai réveillée, vous me ferez prendre deux tasses de camomille.

Dans la matinée du 18, madame G. souffrit

beaucoup de l'estomac ; mais la douleur fut presqu'à l'instant dissipée par le magnétisme. Le soir, ayant été obligée de sortir en voiture, et de se mettre sur le devant, elle eut mal au cœur ; mais voulant résister à l'envie de vomir que provoquait sa position, elle fut très-incommodée. L'ayant endormie sur les dix heures, elle me dit qu'elle souffrait extrêmement, que le petit voyage qu'elle venait de faire avait momentanément dérangé sa santé, et que la bile mise en mouvement étant en combat avec le sang, elle serait plus malade pendant quelques jours ; « mais dans huit, » ajouta-t-elle, mes règles viendront, et je » me trouverai beaucoup mieux. »

Le 19 et le 20, la malade a éprouvé des maux de cœur, des envies de vomir et des étourdissemens. L'ayant magnétisée le soir du dernier jour, elle s'est endormie presque sur le-champ, et m'a dit que cette séance lui ferait beaucoup de bien, que ses règles avanceraient sa guérison ; elle m'assura même qu'elle serait parfaite après son époque. Ne pouvant croire à une si heureuse prédiction, je l'ai fait répéter plusieurs fois, et j'ai toujours obtenu la même réponse. Elle ajouta qu'elle ressentirait encore quelques douleurs,

mais que je pouvais regarder sa santé comme tout-à fait rétablie. Elle m'engagea néanmoins, pour la consolider entièrement, à la magnétiser de tems en tems. Elle m'a surtout recommandé de lui faire continuer l'usage de sa tisane de camomille et d'ortie blanc, se récriant sur le bien extrême qu'elle lui faisait.

Le 22, madame G. ayant été obligée, pour tenir un enfant, d'aller faire un voyage dans sa famille, elle fut extrêmement contrariée de voir son traitement interrompu.

Revenue le 25, je la magnétisai le soir. Elle me dit que ses règles l'avaient prise la veille. Je m'en étonnai, ne les ayant annoncées que pour le 26. Le voyage, me répondit-elle, les a avancées : le jour de mon départ j'ai fait cinq ou six lieues à pied; cette marche forcée, et l'extrême exercice, les ont décidées. Sont-elles bien, lui demandai-je ? Non, me répondit-elle, elles se sont arrêtées; il faudrait me magnétiser pour les faire revenir. En effet, au bout d'une demi-heure elles furent rétablies. — Votre voyage reculera-t-il votre guérison ? — Oui, un peu. J'irai cependant beaucoup mieux après mes règles ; il faut que je prenne de la fleur de tilleul et une feuille d'oranger infusées ensemble.

Le 26 et le 27, j'ai magnétisé madame G., mais elle n'a pas dormi.

Le 28, je l'ai mise en somnambulisme. Elle m'a déclaré qu'elle était guérie : elle ajouta qu'elle éprouverait encore quelques maux de cœur et d'estomac, mais que ce ne serait que des ressentimens de douleur ; et enfin elle m'assura que le fond de sa maladie n'existait plus, que son sang était dans le meilleur état, que quant à sa glande et à ses maux de reins, elle n'en souffrirait plus du tout.

Depuis ce moment j'ai endormi plusieurs fois madame G., pour de légères douleurs, et dans tous ses sommeils elle m'a confirmé sa guérison parfaite. Maintenant elle mange de tout ce qui l'incommodait autrefois, sans éprouver la moindre indisposition.

On voit que dans cette cure le magnétisme a concouru pour le moins avec autant d'efficacité que le somnambulisme. Celui-ci n'a servi le plus souvent qu'à diriger l'usage qu'il fallait faire du premier.

Les remèdes les plus simples ont suffi pour rendre la santé à madame G., dérangée autant par toutes les drogues qu'elle avait prises, que par sa maladie. Les crises nerveuses qui auraient effrayé dans toute autre circons-

tance, furent, grace au somnambulisme, reconnues comme absolument nécessaires pour accélérer le moment de la guérison.

Bénissons le ciel, qui a bien voulu accorder à l'homme ce nouveau moyen de secourir son semblable; et en dépit de tous les détracteurs de cette admirable découverte, continuons à faire le bien; et si l'occasion s'en présente, ne nous vengeons qu'en les guérissant eux-mêmes. Ce sera pour nous la meilleure manière de répondre à leur critique.

TRAITEMENT D'UNE CONTUSION.

Passant dans un corridor extrêmement étroit, madame G., au moment où elle courait, est frappée de la manière la plus violente par une porte battante qu'on ouvre avec vivacité, et renversée sur une autre entr'ouverte, qui se trouvait presque toucher à la première. On ne saurait se faire une idée du choc répété qu'éprouva madame G.: ballottée entre ces deux portes, elle est rejetée de l'une sur l'autre. La tête, la poitrine, l'estomac, les jambes furent meurtries d'une ma-

nière effrayante ; l'épine du dos éprouva une telle commotion, qu'il se manifesta à l'instant une enflure considérable sur la partie inférieure de la colonne vertébrale.

Madame G. se trouva mal, et depuis ce moment elle ressentit de très-vives douleurs dans toutes les parties contusionnées, mais plus particulièrement dans les reins et dans la tête. Elle donnait les plus grandes inquiétudes, et l'on ne pouvait douter qu'il n'en résultât quelques dépôts. Le médecin était fort inquiet. Moi seul étais tranquille. J'étais bien sûr que, graces au magnétisme, madame G. serait bientôt guérie. Si j'osais faire ici ma confession tout entière, j'avouerais même que je ne fus pas très-fâché de trouver une occasion d'assurer un triomphe de plus à la belle découverte de Mesmer.

Madame G. était somnambule ; j'étais donc sans inquiétude ; je la magnétisai et l'endormis le même jour 18 octobre 1815. Interrogée sur ce qu'elle éprouvait, elle me répondit qu'elle était désolée, et que tout lui faisait craindre les suites les plus fâcheuses. Je parvins à la rassurer un peu, en lui répondant, de la manière la plus positive, que dans quelques jours elle serait guérie, et que cela dé-

pendait d'elle entièrement. Je la forçai d'examiner son mal ; elle le vit, et s'ordonna une saignée au bras, d'une palette et demie.

Le lendemain 14, le médecin arrive et veut saigner madame G. au pied. Je tâche de le décider à faire la saignée au bras, et parviens, quoiqu'avec peine, à l'y déterminer. Je croyais avoir triomphé du plus grand obstacle. Je me trompais. Cinq ou six femmes, qui s'intéressaient à la malade et qui entouraient son lit, la fatiguent de représentations. Madame G. insiste ; mais ne voulant pas avouer qu'elle avait recours au magnétisme, elle n'ose répliquer et se laisse faire. Madame G. fut très-peu soulagée, et ses douleurs de tête n'en furent pas diminuées.

Le 15, j'endors madame G., et lui demande quel bien lui avait fait la saignée. Pourquoi n'a-t-on pas fait ce que j'ai prescrit? me répond elle avec humeur ; on a eu bien tort... Plusieurs fois, pendant cette séance, elle me répéta la même chose. J'étais extrêmement contrarié ; mais redoublant d'efforts, je magnétisai sa tête et ses reins, et la soulageai pour le moment ; mais, trop agitée, elle me pria de la réveiller.

Le matin 16, madame G. souffrait tout

autant que les deux jours précédens. Mieux disposé que de coutume, je me sentais plus de force et d'énergie. Je mis dans l'action magnétique une grande confiance et une ferme volonté. Au bout d'un quart- d'heure, madame G. s'écria : Oh, mon Dieu ! qu'est-ce qui se passe dans ma tête ? tout y est bouleversé ; mon sang éprouve le même effet que l'eau qui bout dans un pot-au-feu. (Ce sont les propres expressions dont madame G. se servit pour me donner une idée de ce qu'elle ressentait.) Convaincu du bien que je faisais à madame G., je concentre à la tête toute l'action magnétique, et je parviens à obtenir une diminution très-sensible de douleur. Cette séance se passa sans sommeil.

Magnétisée dans la matinée du 17, madame G. éprouva dans la tête la même révolution que la veille. Elle se trouva mieux toute la journée. Je l'endormis le soir. Son sommeil fut assez calme. Elle me dit que, graces à ce qu'elle avait éprouvé, elle pouvait m'assurer que le sang qui s'était extravasé s'était divisé, et avait repris son cours et sa fluidité ordinaires ; qu'il fallait cesser l'usage du vulnéraire, qui l'échauffait, et remplacer cette boisson par une infusion faite

avec deux feuilles de pêcher et deux feuilles d'oranger, et ne pas lui laisser oublier de prendre un lavement de mauve. Elle me répéta qu'on avait eu tort de ne pas la saigner au bras, que l'effet en aurait été beaucoup plus rapide; qu'au reste, le magnétisme avait tout réparé, et qu'elle garantissait sa parfaite guérison.

Le 18, j'ai endormi madame G. à huit heures du matin. Elle avait la tête lourde. Le sommeil lui a fait beaucoup de bien; elle s'est réveillée sans éprouver la plus légère douleur.

Le soir, je l'ai mise en crise; elle m'a déclaré qu'elle était hors de tout danger, qu'il n'y avait plus rien à faire qu'à jeter toutes les tisanes, et que le magnétisme et les pieds à l'eau acheveraient de la rétablir entièrement.

Depuis ce moment, en effet, madame G. n'a ressenti que de légers maux de tête, qui, au bout de huit jours, se sont dissipés sans retour.

ALEX. DE FALIÈRES.

EXPOSÉ

De toutes les cures opérées en France par le Magnétisme animal, depuis Mesmer jusqu'à nos jours.

Lorsque M. d'Eslon (1) présenta à la Faculté de médecine les propositions de Mesmer (2), au lieu de répéter avec lui « que la nature offrait un moyen universel de guérir et de préserver les hommes (3), » assertion qui, toute extraordinaire qu'elle est, ne lui paraissait qu'une induction juste et même nécessaire des faits nombreux dont il avait été témoin (4), il se réduisit à poser en principe « que la nature offrait dans le magnétisme animal un moyen généralement utile à la guérison des maladies. »

---

(1) Premier médecin de Monseigneur le comte d'Artois.

(2) Le 18 septembre 1780.

(3) *Mémoire sur la découverte du Magnétisme animal*, par Mesmer. Paris 1779.

(4) Discours de M. d'Eslon à la Faculté de Médecine, le 18 septembre 1780.

Tout le monde sait quel fut le résultat de ses démarches; pour prix de son zèle, de ses travaux, du courage avec lequel il avait, le premier, bravé le ridicule et le sarcasme des savans, il fut suspendu de voix délibérative, dans les assemblées de la Faculté, pendant un an, et menacé d'être rayé du tableau des médecins si, à l'expiration de l'année, il n'avait désavoué ses observations sur le magnétisme, etc.

En dépit de ce jugement, les mémoires des Sociétés de l'Harmonie qui s'établissaient dans toute la France, les journaux particuliers des magnétiseurs, les relations que publiaient plusieurs médecins élèves de Mesmer, allaient bientôt décider l'opinion publique en sa faveur. Malheureusement des intérêts d'une toute autre importance firent abandonner cette belle découverte; la révolution dispersa ces réunions consacrées à la vérité, à la bienfaisance, et sans la courageuse persévérance de M. le marquis de Puységur, c'en était fait en France de la médecine de la nature.

Maintenant, parmi le grand nombre de magnétiseurs qui s'élèvent de tous côtés, il en est peu qui connaissent toute l'efficacité

de l'agent qu'ils employent, à cause de la difficulté qu'ils ont à se procurer les ouvrages écrits depuis 1784 dont les éditions sont absolument épuisées. L'un des membres de la Société, désirant suppléer à cet inconvénient, a fait un travail qui, nous l'espérons, ne sera pas sans utilité; c'est *un exposé de toutes les cures opérées en France par le magnétisme animal depuis Mesmer jusqu'à nos jours.*

Une analyse succinte de chaque maladie donne tous les détails nécessaires pour faire connaître l'efficacité du magnétisme, les cas où il peut être employé, et les divers modes de traitemens dont on a fait usage.

Ces recherches seront publiées par ordre alphabétique dans cette Bibliothèque. Nous allons seulement indiquer à nos lecteurs une partie des cures opérées par ce moyen, afin qu'ils jugent de la vérité de ce principe établi par M. d'Eslon, *que la nature offre dans le magnétisme animal un moyen généralement utile à la guérison des maladies.*

A. 13.
B. 5
C 31
D - 26
E— 19
F— 34.
G 14.
H. 10
I— 5
L— 5
M - 9.
O— 10.
P— 15
R - 14.
S— 14.
T— 12.
V— 4.
V— 10.

A

Abcès.
Id. au côté.
Id. au genou.
Aliénation mentale.
Anorexie.
Aphtes.
Apoplexie.
Assoupissement périodique.
Asthme.
Id. sec.
Id. convulsif.
Atrophie des jambes.
Id. des cuisses et des jambes.

B

Battement dans la tête.
Blessure (suites d'une).
Bourdonnement d'oreilles.
Brûlure.
Bruissement d'oreilles.

C

Cachexie scrophuleuse.
Cancer occulte.
Cancer (suite d'un).
Catarrhe.
Catarrhale (affection).
Catalepsie.
Cataleptiques (convulsions).
Cécité.
Chancres.
Chlorose.
Chorea sancti viti.
Chute (suites d'une).
Coliques d'estomac.
Id. bilieuse.
Id. venteuse.
Id. périodiques.
Id. continuelles.
Id. dite miserere.
Contusions.
Contre-coup à la tête.
Convulsions.
Id. périodiques.
Id. extraordinaires.
Id. histériques.
Coup de sang.
Coup de soleil.
Couche (fausse).
Couches (suites de).
Crampes.
Id. d'estomac.
Crispations.

D

Dartres vives.
Id. érysipélateuses.
Débilité générale.
Délire.
Dépôt à la tête.
Id. au sein.
Id. au pied.
Id. de lait.
Descente.
Id. de matrice.
Diarrhée opiniâtre.
Douleurs de tête.
Id. d'oreilles
Id. de dents.
Id. de poitrine.
Id. d'estomac.
Id. de ventre.
Id. de bas-ventre.
Id. de reins.
Id. de matrice.
Id. d'entrailles.
Id. de rate.
Id. au côté gauche.
Id. dans tous les membres.
Id. partout le corps.
Id. artritiques.

E

Eblouissemens.
Echauffement.
Ecrouelleuse (tumeur).
Effort.
Effort (suite d'un).
Enflure des jambes.
Id. générale.
Engorgement des viscères.
Id. squirrheux à la matrice.
Entorse.
Epanchement de lait.
Id. de bile.

Epilepsie.
Epileptique (tremblement).
Epuisement.
Esquinancie.
Etouffement.
Etourdissemens continuels.
Exténuation.

F

Faiblesses d'estomac.
Id. de nerfs.
Feu persique.
Fièvre quotidienne.
Id. tierce.
Id. double tierce.
Id. quarte.
Id. double quarte.
Id. continue.
Id. lente.
Id. chaude.
Id. bilieuse.
Id. putride.
Id. inflammatoire.
Id. maligne.
Id. intermittente.
Id. nerveuse.
Id. vermineuse.
Id. milliaire.
Id. (suite de).
Fleurs blanches.
Fluxion de poitrine.
Id. humorale à la tête.
Id. aux yeux.
Id. aux oreilles.
Id. à la joue.
Id. sur les dents.
Id. catarrhale.
Fistules à l'anus.
Fistules lacrymales.
Id. maxillaire.
Foulures.
Flux hépatique.
Frayeur (suites d'une).

G

Gale.
Id. répercutée.
Gale (suite d'une).
Ganglion.
Glandes au sein.
Id squirrheuses.
Goëtre.
Gonflement d'estomac.
Id. à la joue.
Id. à la rate.
Goutte vague.
Id. sciatique
Id. sereine.
Grosse gorge.

H

Hémiphlégie.
Hémorroïdes.
Humeur âcre.
Id. dartreuse.
Hydropysie.
Id. anasarque.
Id. de poitrine.
Id. du bas-ventre.
Id. générale.
Hydropique (tumeur).

I

Incontinence d'urine.
Indigestion.
Indigestion (suites d'une
Infiltration.
Inflammation aux yeux.

J

Jaunisse.

L

Langueur.
Lassitude dans les membres.
Léthargie.
Léthargique (affection).
Loupes.

M

Mal d'yeux.
Maladies chroniques.
Id. épidémiques.
Id. vermineuses.
Id. mercurielles.
Marasme.

Maux de nerfs.
Migraine.
Id. périodique.

O

Obstruction aux foies.
Ib à la rate.
Id. au mésentère.
Id. à la matrice.
Id. générales.
Odontalgie.
Oppressions de poitrine.
Id. d'estomac.
Ophtalmie.
Id. habituelles.

P

Pâles couleurs.
Palpitations.
Panaris.
Paralysie des bras.
Id. des jambes.
Id. du côté droit.
Id. du côté gauche.
Perte de sang.
Plaies à la jambe.
Pleurésie.
Phlegmasie chronique.
Phtysie pulmonaire.
Id. de naissance.
Point de côté.
Polipe.

R

Rachitis.
Règles irrégulières.
Id. surabondantes.
Rétention d'urine.
Rétrécissement du rectum.
Rhumatisme.
Id. artritique.
Id. chronique.
Id. général.
Rhumatismales (douleurs).
Rhume de cerveau.
Rhume (suites d'un).
Rougeole.
Rougeole (suites d'une).

S

Sciatique.
Scorbut.
Scorbutique (affection).
Sommeil convulsif.
Spasmes.
Spasmodique (affection).
Squirrhe.
Staphylome.
Suffocations.
Suppressions.
Surdité.
Syncope.
Syphilis.

T

Taie.
Id. rideuse.
Teigne (suite d'une).
Tétanos
Toux sèche
Transpiration supprimée.
Tremblement.
Tuméfaction du bas-ventre.
Id. des deux genoux.
Id. du pied.
Tumeur à la tête.
Tumeurs par tout le corps.

U

Ulcère.
Id. au scrotum.
Id. à la matrice.
Id. scrophuleux.

V

Vapeurs.
Vertiges.
Vomique au poumon.
Vomissemens.
Id. habituels.
Id. spasmodiques.
Id. périodiques.
Id. de sang.
Vue trouble.
Vue faible.

Cure d'une douleur de poitrine et d'une goutte sereine.

Le sieur Allaire, ancien employé dans les Droits-Réunis, âgé de trente-cinq ans, né à Château-Giron, près Rennes, était, au mois de mai dernier, au nombre des malades du 4^e^. dispensaire. Le médecin qui l'avait délivré d'une fièvre dangereuse, ne le regardait point comme guéri. Une extrême faiblesse, la toux, accompagnée d'un crachement de sang, une douleur très-gênante à la poitrine et derrière les épaules, rendaient encore son état très-inquiétant. Il avait de plus une goutte sereine à l'œil droit, dont la pupille était fort dilatée, et il ne pouvait de cet œil distinguer les plus gros caractères. Les veines de la tempe droite étaient gonflées et tendues, ce qui causait un sentiment douloureux dans le côté droit de la tête.

Comme, par la suppression de sa place, le sieur Allaire avait été privé de ses ressources, je le fis venir chez moi pour me copier un manuscrit, et sous prétexte de lui faire quelques frictions, je le magnétisai sans l'en avertir, en lui mettant la main sur la poitrine. En

quelques minutes la douleur de poitrine fut emportée à son grand étonnement ; je mis alors la main entre les deux épaules, et je fis descendre la douleur au bas des reins : le lendemain cette douleur fut entièrement dissipée, et le crachement de sang avait cessé.

Encouragé par ce succès, je dirigeai l'action du magnétisme sur son œil, il y sentit de la chaleur, de l'engourdissement, des picotemens, des douleurs intérieures. Je lui fis laver l'œil avec de l'eau magnétisée ; elle le piquait, disait-il, comme du tabac. Ce traitement ayant été continué pendant quelques jours, l'œil s'est rétabli peu à peu. La pupille se contracte, le gonflement des veines a disparu, et l'eau magnétisée ni le magnétisme ne produisent plus d'effet sensible. Il ne reste plus qu'un peu de toux qui annonce que sa poitrine a besoin de ménagemens. Les forces sont revenues, et le sieur Allaire est retourné dans son pays.

DELEUZE.

AVIS.

Les personnes dont l'abonnement expire avec ce trimestre, sont invitées à faire passer, dans le plus court délai, le montant de leur renouvellement chez M. DENTU, *imprimeur-libraire, rue des Petits-Augustins, n°. 5, ou Palais-Royal, galeries de bois, n^os. 265 et 266.*

Cet ouvrage paraît depuis le 1^er. juillet 1817, par cahier de 96 pages in-8°., les premiers jours de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est de

8 francs pour trois mois.
15 francs pour six mois.
26 francs pour l'année.

On ne peut s'abonner qu'à partir du commencement d'un trimestre.

Nota. Tout ce qui concerne la rédaction de cet ouvrage doit être envoyé, franc de port, à M. DE LAUSANNE, rue des Cinq-Diamans, n°. 27.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION. Page 1

Cure d'une Hydropisie, par M. Rouillier, docteur en médecine. 5

Cure d'une Ophtalmie, par le même. 17

Mémoire sur la puissance de la volonté, par M. le marquis de Puységur. 27

De l'Opinion de Vanhelmont sur la cause, la nature et les effets du Magnétisme, par M. Deleuze. 45

Cure de violens maux de tête, par M. le marquis de Puységur. 78

Analyse du journal allemand intitulé: Archiv den Thierischen-Magnetismus, etc. 87

Cure d'une maladie nerveuse singulière, par M. le docteur Trilschler. 91

Phénomène très-remarquable, décrit par M. le professeur Nasse

Pag.

Explication de ce phénomène par M. le docteur Kieser. 97

Notice des Ouvrages allemands sur le Magnétisme, publiés dans l'année 1816.

Cure d'une maladie chronique compliquée, par M. Coll, archiprêtre, curé de Dangé. 101

Mémoire sur le Fluide vital, ou Magnétisme animal, par M. le docteur Ch.... (1re. partie). 148

Lettre sur un article du Journal des Débats, *par M. le marquis de Puységur.* 157

Sur l'état du Magnétisme en Allemagne. 168

Lettre au Rédacteur de la Gazette de Santé, *par M. Friedlander.* 169

Observations relatives à cette lettre, par M. C. Oppert, docteur en médecine et en chirurgie. 181

Cure d'une maladie chronique compliquée, par M. Coll, curé de Dangé (suite et fin). 197

Mémoire sur le fluide vital ou Magnétisme animal, par M. le docteur Ch... (2e. partie.) 247.

Traitement de madame Suzanne G. par M. de Falières. 277

Traitement d'une contusion, par le même. 282

Cure d'une douleur de poitrine et d'une goutte sereine, par M. Deleuze. 288

Avis. 290

Table des Matières contenues dans le premier volume de la Bibliothèque du Magnétisme. 291

Exposé X. — De toutes les Lunes opérées en France par le Magnétisme animal depuis Mesmer jusqu'à nos jours..... 282.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Traitement de M. Baron fils (1).

A l'âge de 13 ans, M. Baron, à la suite d'une violente attaque de goutte, devint perclus de tous ses membres, et pendant quinze jours fut obligé de se servir de béquilles. Tous les secours de la médecine ne purent triompher du mal; et la goutte, errante pendant long-temps, finit par se fixer à la gorge. Une tumeur indolente et mobile s'y forma bientôt, et dégénéra en goître.

(1) M. Baron père est employé à la mairie de Soissons.

Des maux d'estomac et de poitrine survinrent, et le forcèrent alors de garder le lit de temps en temps.

Fatigué de souffrir, M. Baron vint me voir, et me pria de le magnétiser. Il m'avoua que les incommodités graves dont j'ai parlé plus haut, n'étaient pas les seules qui le tourmentassent, mais que beaucoup de dartres lui couvraient les bras et le dos. Toutes ces maladies réunies et compliquées, loin d'ébranler ma constance, ne servirent qu'à m'affermir davantage dans le dessein que j'avais déjà conçu de lui être utile.

Le lendemain, 1er novembre, je commençai à magnétiser M. Baron, qui s'endormit presque aussitôt. Je le questionnai; mais ne me répondant que par signes, il me fit entendre qu'il désirait dormir une heure, que le magnétisme lui ferait le plus grand bien; et il m'indiqua, avec ses mains, comment il fallait en diriger l'action.

Le 2, je provoquai le sommeil magnétique avec la même facilité que la veille, et demandai à M. Baron s'il voyait son mal. Il me répondit affirmativement par un signe de tête. Désirant savoir s'il parlerait bientôt, je lui en fis la question; il me montra cinq doigts, voulant m'exprimer cinq jours.

Le 3, à peine mon malade fut-il endormi, que, d'un air triste, il me désigna de la main la porte de Laon et celle de Noyon. Je cherchai à traduire son geste, qui devint tellement expressif, que je n'eus pas de peine à comprendre qu'il voulait me parler d'un voyage que j'étais obligé de faire; que je partirais par la porte de Laon, et reviendrais par celle de Noyon.

Il me témoigna de bien vifs regrets. Voulant le consoler de mon absence, je l'assurai que mon voyage ne durerait que huit jours. Me montrant alors ses dix doigts et un ensuite, je ne doutai pas qu'il ne voulût dire que je serais onze jours absent. Je lui en fis la question; il me répondit, par un signe de tête, que je l'avais parfaitement entendu. Je lui renouvelle la promesse de n'être que huit jours; il persiste à me montrer onze doigts. Je ne pus, je l'avoue, m'empêcher d'être frappé d'étonnement à cette prédiction. Mon voyage sera-t-il heureux? lui demandai-je. — Oui (*par signe*). Aussitôt il fit le signe de la croix, éleva ses mains au ciel, et le pria de m'accorder sa protection. Voulant après m'exprimer toute sa reconnaissance pour le bien que je lui faisais, il me pressa contre son cœur; et ses larmes abondantes me prouvèrent qu'il était bien vivement touché des soins que je lui don-

nais. Plusieurs dames témoins de cette scène attendrissante, n'ont pu s'empêcher de pleurer en voyant les gestes aussi expressifs que touchans dont se servait ce brave homme; et ne pouvant moi-même résister à l'émotion que j'éprouvais, je le serrai contre moi, et mêlai mes larmes aux siennes.

Le 4, je me mis en route; j'eus l'honneur de voir à Soissons M. le marquis de Puységur. Je lui racontai la prédiction que M. Baron m'avait faite la veille. M. le marquis en parut étonné, et m'assura que c'était une preuve que mon somnambule serait très-lucide.

Désirant mettre à profit l'entretien que j'avais avec M. le marquis, je le priai de vouloir bien m'expliquer pourquoi les métaux produisaient sur mes somnambules des sensations désagréables. Il m'assura que s'ils étaient aussi susceptibles, moi seul en étais l'auteur. « Les métaux, « me dit-il, lorsque les magnétiseurs le *veu-* « *lent,* ne doivent avoir aucun empire sur les « personnes magnétisées. C'est l'idée que vous « avez qui les rend nuisibles. Persuadez-vous « qu'ils ne peuvent produire aucun effet fâ- « cheux, et vous verrez qu'il cessera d'avoir « lieu. » Plein de confiance dans les lumières de M. le marquis de Puységur, je le remerciai, et

le quittai en me promettant bien de les mettre en pratique. Depuis ce moment, en effet, les métaux ont cessé leur action sur mes malades (1).

(1) Je ne saurais passer sous le silence un fait assez singulier causé par ces éternels ennemis de mes somnambules. Un jour que je magnétisais ma femme, je me trouvai dans un grand embarras. Près d'elle étaient M. Baron, mademoiselle Rose et un nommé *Auguste*, auxquels je donnais mes soins. Ne s'attendant pas à dormir, ils n'avaient pas eu la précaution habituelle de se dépouiller des métaux qu'ils portaient sur eux. Ma femme éprouva quelques mouvemens convulsifs. Un peu effrayé, j'appelle à mon secours. Personne ne répond. Je retourne la tête. Quelle est ma surprise, quand je vois les trois personnes qui m'entouraient plongées dans un profond sommeil! Ne pouvant résister à l'action magnétique, elles s'étaient endormies, et ressentaient les mêmes crises nerveuses que ma femme. Que faire tout seul, au milieu de mes quatre malades? Je prends le parti de les réveiller, espérant par ce moyen faire cesser mes inquiétudes: mais quelques minutes après, tous mes somnambules éprouvèrent un malaise général et une très-grande oppression. Je leur fis alors ôter les métaux qu'ils avaient sur eux. Je les rendormis, et le calme le plus parfait succéda bientôt à la plus grande agitation.

Je ne saurais rapporter ici tous les effets produits par les métaux sur mes somnambules. S'il m'arrivait de laisser sur eux, par oubli, ou faute de les avoir aperçus, des épingles, des boutons, des souliers avec

Après avoir quitté Soissons, je m'arrêtai à quelques lieues de cette ville, chez mon frère, à Chaudun.

Pendant mon séjour, j'ai eu occasion d'aller voir M. le Gris, fermier dans cette commune. J'ai magnétisé chez lui sa domestique et sa gouvernante, et toutes les deux sont devenues somnambules. Elles m'ont présenté des faits assez remarquables, pour me donner le désir de les rapporter ici; mais cette digression étant tout-à-fait étrangère au traitement de M. Baron, je me réserve d'en faire à la suite une relation particulière, et je reviens à lui.

Toujours occupé de la prédiction qu'il m'avait faite, je pressai mes affaires, et je pris toutes les précautions possibles pour mettre en

---

des clous, des boucles de bretelles, etc. etc., ils éprouvaient des crises nerveuses, et j'étais obligé de les réveiller. Ils ne pouvaient boire dans un gobelet d'argent; je ne pouvais porter sur moi un couteau. Si, dans l'état de somnambulisme, je voulais les faire écrire, un encrier de métal leur donnait des convulsions. S'ils se posaient sur une table où l'on avait mis de l'argent, ils éprouvaient les mêmes crises; enfin j'étais obligé de m'assujettir à tant de précautions, que je ne pouvais éviter de les oublier quelquefois. Grâces à M. le marquis de Puységur, je suis maintenant à l'abri de ces inconvéniens.

défaut sa lucidité. Je puis dire, avec la plus grande vérité, que je m'arrangeai de manière à être de retour chez moi le dixième jour; mais au moment de me mettre en route, mon cheval s'est trouvé tellement boîteux, que j'eus même la crainte de ne pas arriver le onzième. Sans cet accident, j'aurais fait mentir mon somnambule : mais probablement il l'avait prévu. Le lendemain, mon cheval était guéri. Je partis, et j'arrivai à Saint-Quentin comme l'avait si parfaitement annoncé M. Baron.

Le soir même je l'ai magnétisé. Me rappelant alors les avis de M. le marquis de Puységur, et désirant en faire l'épreuve, j'ai fait garder à mon somnambule des souliers ferrés. A peine fut-il endormi, qu'il frotta avec impatience ses pieds contre terre. Souffrez-vous? lui demandai-je. —Non, mais je suis contrarié. J'ai eu tort de ne pas ôter mes souliers; les cloux me tourmentent.—N'y pensez pas, lui dis-je, et je vous assure qu'ils cesseront de vous incommoder.— En effet, me répond-il après cinq minutes de réflexion, je ne souffre pas; je n'étais malade que de peur.... Rendez-moi ma montre, mon argent..... C'est singulier, ces différens objets m'incommodaient, et je n'éprouve aujourd'hui aucun malaise. Il faut que j'en cherche la cause...

Ah! je l'ai trouvée, s'écrie-t-il peu de momens après : c'est que vous aviez peur que les métaux ne me fissent mal; vous ne les craignez plus, à présent; je ne les crains plus.... On concevra facilement la satisfaction que j'éprouvai, en entendant parler pour la première fois mon somnambule, de le voir raisonner avec tant de justesse et de précision.

Quelques magnétiseurs se laissent encore effrayer par les crises causées à leurs somnambules par les métaux, ou autres raisons morales ou physiques; mais je puis affirmer, avec M. de Puységur, qu'il dépend de la volonté du magnétiseur de les faire cesser. En voici une preuve :

Je magnétisais un jour M. Baron. Vivement ému de la manière touchante dont il me témoignait sa reconnaissance, je ne pus résister aux doux épanchemens de son cœur, ni retenir des larmes d'attendrissement. M. Baron aussitôt se met à sanglotter. Je m'en effraye un moment; mais me rappelant aussitôt les bons conseils de M. le marquis de Puységur, je m'arme d'une volonté forte, et je vois bientôt mon malade se calmer, et ses pleurs cesser de couler. Pourquoi, dis-je, avez-vous éprouvé une émotion si vive? —C'est votre faute, me répond-il. Rappelez-vous, à l'avenir, que vous et moi ne faisons

qu'un ; que vous ne pouvez rien éprouver que je ne le ressente. Je vous prie donc d'être toujours ferme lorsque vous serez près de moi (1); par

(1) Voilà un autre fait qui pourrait présenter un côté plaisant, s'il n'avait failli avoir les suites les plus fâcheuses, et servira encore à confirmer davantage le danger, pour un magnétiseur, de se laisser aller à son imagination. Une malade que j'avais rendue somnambule lucide, fut, avec mon consentement, magnétisée par une autre personne qui l'endormit facilement. Mais un nouveau magnétiseur croyait au diable, et ne pouvait s'empêcher d'y penser toutes les fois qu'il magnétisait.

Le premier jour la malade eut un sommeil agité; le second, elle a vu un homme noir; le troisième, elle en a vu deux avec des cornes; le quatrième, les deux hommes la menaçaient. Toute effrayée, elle le dit à son magnétiseur, qui la réveilla, et sa peur se dissipa. Le cinquième fut bien pis encore. Dans son sommeil, elle vit ces deux hommes venir s'asseoir à côté d'elle. Frappée d'épouvante, elle s'est mise à crier; ils se sont jetés sur elle; sa peur, sa frayeur lui donnent des jambes, elle s'est levée, a ouvert les portes, et, toujours endormie, s'est sauvée dans la cour. Son magnétiseur a couru après elle, l'a rattrapée, est parvenu à la réveiller. Dans ce moment elle souffrait beaucoup, avait un grand poids sur sa poitrine, et ne pouvait plus respirer. Son imagination était frappée; elle a passé une nuit affreuse, qui a fait craindre pour ses jours.

Pendant son traitement, M. Baron eut une vision

cela seul je serai soulagé, et le mal se dissipera.

Un magnétiseur doit particulièrement garder de laisser apercevoir son inquiétude. Quand il redoute pour ses malades quelques crises fâcheuses, il doit prendre le plus grand soin à dissimuler le mal qu'il craint, car infailliblement il l'aggraverait. Un somnambule est comme un miroir où se réfléchit toutes les impressions que reçoit un magnétiseur. Tout ce qui affecte l'un affecte l'autre. Pour bien magnétiser, il ne doit penser qu'au bien qu'il peut faire, et croire fermement qu'il le peut, en éloignant toute autre idée. Persuadons-nous que nous avons, au bout de nos doigts, le moyen de guérir nos malades, sans nous embarrasser de quelle manière nous pouvons l'obtenir. Ne doutons pas que Dieu nous en a donné la puissance. Livrons-nous à cette douce et consolante pensée, et nous serons sûrs de voir le succès couronner notre entreprise.

---

de ce genre. Il vit un monstre près de lui, et un ange un peu plus loin. L'ange voulait s'approcher, mais le monstre l'en empêchait. C'est un signe de malheur, s'écrie-t-il. Il voulait continuer; mais voyant qu'il était fortement ému, je lui posai le pouce sur le front, avec la volonté de dissiper et chasser cette idée. A l'instant même il cessa de s'en occuper.

Le 12 novembre, j'endormis M. Baron, et je lui demandai si son goître guérirait. — Non, me répond-il. Je l'engage à porter toute son attention sur cette tumeur, et bientôt après il me dit : je la vois. — En êtes-vous bien sûr? — Oui. — Qui a pu la causer? La goutte que j'ai eue à treize ans; on l'avait cru passée, mais elle s'est jetée sur mon col et a produit ce goître. — Voyez-vous l'humeur qu'il contient? — Oui, il y en a beaucoup; elle est divisée par petites boules très-dures : tous les jours il s'en détache quelques-unes qui me causent des frissons en passant; il faut les faire dissoudre et couler par le bas; elles se tiennent toutes par des filamens plus ou moins forts. Demain, il se détachera une de ces boules, par une crise si douloureuse, que j'éprouverai des convulsions qui dureront vingt-quatre heures. Ne puis je la faire dissoudre avant ce temps? — Non. Cherchez un moyen d'empêcher les convulsions.

Il réfléchit cinq minutes, et me dit : Aussitôt que j'aurai les yeux fermés, si vous me frottez les tempes avec de l'eau-de-vie, je n'en aurai pas. Sur-tout gardez-vous d'oublier de faire ce que je prescris : si vous négligez cette précaution, je ne pourrai éviter d'être en convulsions pen-

dant vingt-quatre heures. — Comment faut-il vous magnétiser ?

Il prit alors mes mains pour me montrer comment il fallait faire, et me recommanda de les secouer après, afin de ne pas ramener sur lui la vapeur que j'en avais ôté.

Le lendemain 13, à peine fut-il endormi, que j'exécutai ponctuellement tout ce qu'il s'était ordonné; je lui frottai les tempes avec de l'eau-de-vie : en effet, il n'eut pas de convulsions; il éprouva seulement quelques crises nerveuses pendant la séance, qui l'empêchèrent ce jour-là de donner des consultations. Il me prit les mains et les dirigea comme la veille; il s'ordonna de boire de l'eau et du vin magnétisés, et de mettre sur son col une cravatte remplie de sel.

Comme le traitement de M. Baron a été très-long, il me serait difficile d'entrer dans tous les détails de sa cure; mais je tâcherai de n'omettre aucun des faits qui présentent quelque intérêt. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il était tellement lucide, que jamais il ne s'est trompé sur les maladies pour lesquelles il a été consulté; et les malades s'en allaient toujours satisfaits, en même temps qu'étonnés de ses décisions pleines de sagacité et de justesse.

Lorsqu'il était en somnambulisme, ma pré-

sence lui était nécessaire : si j'étais forcé de m'éloigner, je le voyais à l'instant s'emparer de ma chaise, en m'assurant qu'il était toujours avec moi quand il avait près de lui quelque chose qui m'avait touché. Dans ses crises, lorsqu'il me priait de mettre mes mains sur lui pendant un temps déterminé, il n'a jamais manqué de me les faire ôter à la minute, quand le temps prescrit était écoulé.

Le 15, M. Baron me dit qu'il voulait passer toute la nuit en somnambulisme. Je désirais ne pas le quitter, mais il me dit qu'il suffisait de magnétiser M. Rigasse, qui couchait près de lui; que sa présence suppléerait à la mienne; qu'il me priait seulement de le venir réveiller le matin à six heures et demie. Après avoir causé avec lui de son mal, du magnétisme et différens autres sujets, je lui proposai de se coucher. Il y consentit, et se leva pour aller gagner son lit; mais, dans sa route, comme je m'aperçus qu'il heurtait les fauteuils en marchant, je le pris par la main et le dirigeai. Je m'étonnai qu'étant aussi bon somnambule, il n'y voyait pas mieux pour se conduire. Sur la réflexion que je lui en fis, il me répondit que j'avais toujours porté son attention sur les maladies, de manière que sa lucidité n'avait jamais envisagé d'autre but;

mais, ajouta-t-il, si vous aviez cherché à la porter au-dehors, j'aurais eu le beau talent de marcher sans y voir, c'est-à-dire les yeux fermés, mais j'aurais été moins bon pour les consultations. — Il faut donc, dès le commencement, donner à un somnambule la direction qu'on désire lui faire adopter? — Si vous voulez en même temps le faire voir de loin, le faire consulter, annoncer des évènemens, etc., etc.; il verra de tout un peu, mais il ne sera jamais certain de ce qu'il avancera. Je manifestai à M. Baron le désir d'avoir un somnambule qui pût voir de loin. Pour cela, me répond-il, il ne faut lui parler que de voyage et le forcer de se transporter d'un lieu à un autre; vous obtiendrez un somnambule voyageur. Mais le temps que vous consacrez aux malades sera toujours mieux employé.

Pendant notre conversation, M. Baron s'est déshabillé et couché. Je l'ai quitté, et suis revenu dans sa chambre à deux heures du matin. Je lui ai demandé s'il se trouvait bien. — Pouvez-vous en douter, m'a-t-il répondu; si je vous ai prié de ne me réveiller qu'à six heures et demie, c'est que j'étais certain d'être bien jusqu'à ce moment; je suis fâché que vous vous soyez dérangé. Je ne manquai pas d'y retourner à l'heure

indiquée. Il fut fort étonné, quand je lui ouvris les yeux, de se trouver dans son lit, et sur-tout d'y avoir passé la nuit. Il ne pouvait s'imaginer être au lendemain.

Vers le 5 février, il m'annonça que le 21 sa cure serait parfaite. Il me recommanda de l'avertir que, dans dix-huit mois, il aurait une grande fièvre pendant quatre jours, mais qu'il fallait bien se garder d'y rien faire, car, sans cela, il la conserverait; au lieu que ne la traitant pas, elle se passerait d'elle-même.

Le 21, jour qu'il avait annoncé la fin de sa maladie, je le magnétisai. Dans son sommeil, il me dit : Je suis guéri. Pour tout régime à présent, il sera nécessaire, pendant six mois encore, que je fume une demi-pipe tous les matins, que je boive un verre d'eau fraîche, et que je continue de porter le collier de sel que j'ai à mon cou.

Vous n'êtes donc pas guéri, lui dis-je? — Je le suis, me répond-il, de mes dartres, de mon goître; mais j'ai encore le cou un peu gros; ce sont les chairs qu'il faut faire rentrer. Avec ce que je m'ordonne, il sera bientôt comme le vôtre; vous voyez qu'il est déjà diminué de moitié; le reste partira de même.

Ainsi se termina, en moins de trois mois de

traitement, une maladie si compliquée, et dont, je l'avoue, je n'osais espérer de triompher en si peu de temps. Aujourd'hui 17 mai, M. Baron se porte bien, la grosseur de son cou se dissipe, et je ne mets point en doute que (comme il l'a annoncé), les six mois écoulés, il ne soit revenu à son état naturel.

Je ne saurais exprimer le bonheur que j'éprouvai en voyant M. Baron rendu à la santé; ce succès inattendu m'a fait redoubler de courage et de zèle. Rien en effet peut-il égaler la satisfaction d'être utile à son semblable et de soulager les malheureux? J'éprouve tous les jours cette jouissance inappréciable; car, grâces au magnétisme, plus heureux que les médecins, j'ai rendu la santé à des personnes qu'ils avaient condamnées et regardées comme incurables.

J'ai cherché, autant que possible, à dégager le traitement de M. Baron de toutes les consultations qu'il a données, pour ne point interrompre le récit de tout ce qui se rattachait particulièrement à lui. Je ne saurais cependant résister au désir de rapporter ici quelques-uns des phénomènes que m'a présenté son somnambulisme.

M. P. L. B. amena un jour une de ses malades pour le consulter. Après l'avoir bien examinée, il fait retirer la malade et dit au magnétiseur : « Cette dame a les poumons attaqués, « il n'y a que le magnétisme qui puisse la sau« ver; il faut qu'elle mange des carottes fricassées « avec du lait (1). » Pourquoi, lui dit M. P., éprouve-t-elle des convulsions lorsqu'elle est magnétisée? — Parce que vous mettez trop de force et d'énergie; vous seriez très-bon pour d'autres maladies, mais pour celle-là vous n'êtes pas assez calme. — Que faut-il faire? — Lui donner un magnétiseur moins fort. M. P. remit sa malade entre les mains d'une dame; la malade n'éprouva plus de mouvemens convulsifs, et elle guérit.

Les consultations de M. Baron avaient fait tant de bruit, qu'un médecin vint exprès de quinze lieues pour le voir et l'éprouver. Je l'endormis; son sommeil paraissait si naturel au médecin, qu'il ne pouvait se persuader qu'il fût en somnambulisme. Je le mis alors en rapport avec M. Baron, et je le priai de lui adresser des questions sur sa maladie. Le médecin se

(1) C'est un remède que M. Baron a constamment ordonné aux personnes attaquées de la poitrine.

servait des termes de la médecine, le somnambule lui répondait parfaitement, mais sans employer les mêmes expressions. Le curieux observateur poussa de questions mon malade, dans l'espérance qu'il se tromperait dans ses réponses. Ils causèrent environ une demi-heure; voyant alors la conversation qui commençait à languir, j'engageai le médecin à la continuer. Je n'ai plus rien à lui objecter, me répond-il, il en sait plus que moi. L'épreuve cependant n'était pas achevée. Suis-je malade? poursuit le médecin. — Non. — L'ai-je été? — Non. — Pourquoi? — Un caractère sans souci comme le vôtre fait qu'on n'est jamais malade. Notre docteur n'en voulut pas savoir davantage. M. Cambronne, son frère, négociant à Saint-Quentin, lui dit alors : Hé bien! frère, il ne t'a jamais vu; conviens cependant qu'il te connaît bien!

Voici un autre trait qui peut servir à justifier la préférence qu'on semblait accorder plutôt à M. Baron qu'à la médecine :

Une domestique avait mal au pouce. Je consultai un médecin pour savoir ce qu'elle devait faire. Il ordonna qu'on le perçât sur le champ à la racine de l'ongle. Ne m'en rapportant pas entièrement au médecin, je voulus prendre l'avis de mon somnambule, qui recommanda de per-

cer le dépôt au bout de l'ongle sur le devant. La malade voyant deux avis opposés n'en voulut suivre aucun, et le lendemain le mal perça à l'endroit même que le somnambule avait marqué.

Ayant pensé que le magnétisme pouvait avoir quelques rapports avec l'électricité, j'ai voulu en faire l'essai. J'ai posé une table sur quatre grands bocaux de verre; je m'y suis placé avec M. Baron, et je l'ai endormi. Étonné de son nouvel état, il me dit : Je me suis toujours bien trouvé dans l'état de somnambulisme, mais dans ce moment je me trouve mieux encore qu'à l'ordinaire. — Qu'éprouvez-vous donc? lui demandai-je. — Vous et moi nous sommes dans les airs à une très-grande hauteur. — Qu'est-ce qui cause cet effet? — Les bocaux de verre servant de pieds à la table sur laquelle nous sommes. — Cette position ne peut-elle vous faire aucun mal? — Au contraire, j'en guérirai plutôt. Vous devriez suivre la même méthode avec tous vos malades. — Pourquoi? — Parce qu'ils seraient plus isolés. Je ne touche à rien, je suis suspendu dans les airs; l'on pourrait faire autour de moi tout ce que l'on voudrait, tirer même du canon, je n'entendrais rien, et n'éprouverais pas la plus légère émotion. Lorsque vous aurez des per-

sonnes que vous ne pourrez pas endormir, il faut essayer de cette manière, et vous obtiendrez peut-être le somnambulisme; mais quand elles ne dormiraient pas, cela fera toujours un bon effet, et le magnétisme aura plus d'action.

Tous les jours un certain nombre de personnes se rassemblaient pour être témoins des phénomènes magnétiques présentés par M. Baron. Un soir, quelqu'un de la société me pria de le mettre en rapport avec lui. J'y consentis. Cette personne alors lui adressa la parole, et lui dit : Vous n'êtes pas dans un état naturel? — Il est très-naturel, au contraire, lui répond M. Baron, puisque je le dois à la nature. — On prétend que, dans l'état où vous êtes, on peut devenir fou, et qu'à force de vous accabler de questions, on doit finir par affaiblir vos organes? — Vous vous trompez; loin de m'avoir affaibli le moral, je peux vous assurer qu'à l'avenir je ferai moins de sottises, mes pensées seront plus justes et moins légères. Si, par exemple, M. Lamy Senart m'avait occupé de voir dans le ciel, dans le soleil et dans la lune, vous pourriez dire que je suis fou, parce que vous ne pourriez pas vérifier ce que je vous dirais; au lieu de cela, mon magnétiseur m'a toujours rappelé à l'ordre lorsque je voulais m'écarter de la ligne qu'il m'a

tracée. Tout magnétiseur doit être bien convaincu qu'il y a quelque chose qui nous défend de voir dans le ciel, et que les facultés de l'homme ont des bornes ou sa pénétration s'arrête.... Dieu l'a voulu ainsi.

Quand M. Baron n'était pas en somnambulisme, il était fort peu dévôt. Dans cet état, il ne buvait, il ne mangeait rien sans auparavant l'offrir à Dieu, et sans lui rendre grâces ensuite. Il s'est ordonné de faire exactement ses prières matin et soir, et d'aller tous les dimanches à la messe. Depuis ce moment, il a rempli exactement ses devoirs de religion, qu'il avait toujours négligés avant sa maladie.

Je me suis engagé à donner quelques détails sur les deux somnambules que j'ai faites à Chaudun, chez M. Le Gris. Espérant qu'ils ne paraîtront pas sans quelque intérêt, je vais remplir ma promesse.

M. Le Gris avait chez lui une domestique et une gouvernante qui, toutes les deux, étaient malades. Je les magnétisai ensemble, en les faisant tenir par la main. Au bout d'un quart-d'heure, elles se sont endormies. J'ai d'abord interrogé la gouvernante, qui m'a dit être en-

rhumée, et n'avoir rien à faire, parce son rhume serait guéri dans cinq jours. M'adressant ensuite à la domestique, je lui ai demandé pourquoi elle boîtait. — Parce que l'autre jour, répond-elle, chargée de deux seaux d'eau, le pied m'a manqué, je suis tombée; mon genou a porté à faux sur une pierre, et la violence du coup l'a écorché et foulé. — Je lui dis alors, en posant la main sur le genou : Cela vous fait-il du bien? —Oui, beaucoup; et j'en suis tellement soulagée, que, dans dix minutes, je ne boîterai plus. — En êtes-vous bien sûre? — Oui, très-sûre. Pendant cet intervalle, elle me répéta quatre ou cinq fois cette exclamation : N'ôtez pas votre main de dessus mon genou! vous me faites un bien inexprimable! Le temps prescrit écoulé : Vous m'avez annoncé que vous ne boîteriez plus, lui dis-je; hé bien! prouvez-moi que vous êtes bonne somnambule, levez-vous et marchez. A mon grand étonnement, je vois la malade se lever à l'instant et se promener dans la chambre, sans que je pusse remarquer dans sa marche la plus légère irrégularité. Pensant que ce mieux pouvait appartenir à son état magnétique, je lui demandai si, dans son état naturel, elle ne se ressentirait pas de sa foulure. — Je suis guérie, dit-elle, je ne boîterai plus. Je la réveillai;

elle fut fort étonnée d'avoir dormi, de marcher droit, et sur-tout de ne plus éprouver aucune douleur. Les personnes témoins de cette cure extraordinaire ne pouvaient croire à un pareil prodige, et peu s'en est fallu que, dans la maison, je ne passasse pour un magicien. Ce fut un bien plus grand étonnement encore, lorsqu'on me vit, un moment après, faire mouvoir mes deux somnambules à ma seule volonté. Je les fis marcher, déranger les fauteuils qu'on avait placés exprès sur leur chemin, traverser la cour, monter dans leur chambre, se déshabiller, se coucher, se relever, enfin exécuter, sans y voir, tout ce que je leur commandais. Ne désirant cependant pas conserver la réputation que je m'étais acquise à Chaudun, je voulus prouver qu'il ne fallait pas être grand sorcier pour opérer de pareilles merveilles; un mot suffit pour faire tomber le charme, en ajoutant encore à l'admiration dont étaient déjà frappés les assistans. Je mets M. Le Gris en rapport avec sa domestique, et je l'invite à l'endormir. M. Le Gris la magnétise; à l'instant elle s'endort. Il lui parle, elle lui répond. Il la fait lever, marcher à sa volonté, et lui fait répéter les mêmes épreuves que j'avais faites moi-même auparavant.

Le lendemain je m'éloignai de Chaudun, et laissai M. Le Gris émerveillé de tous les faits qui s'étaient passés sous ses yeux, et plus enchanté encore de pouvoir à volonté les reproduire lui-même.

LAMY SENART,

A Saint - Quentin.

MÉMOIRE

SUR LE FLUIDE VITAL,

OU MAGNÉTISME ANIMAL,

Par Mr. le Docteur Ch******

(Article 3e.)

Après avoir cité Vanhelmont, ce fou sublime qui débita tant d'extravagances en médecine, ainsi qualifié par notre auteur pour avoir désigné du nom mystérieux d'*archée* l'agent universel qui lui était décélé par tous les phénomènes de la vitalité; après avoir de même improuvé Staahl, qui, quoique plus sage et plus méthodique que Vanhelmont, avait, en place d'*archée*, désigné l'*ame*, c'est-à-dire la portion intelligente de l'homme, comme étant seule chargée des détails de son économie animale; et après s'être ensuite appuyé de l'autorité de Locke et de Condillac, lesquels avaient avancé que toutes les façultés de l'entendement qui se manifestaient dans chaque individu, paraissaient plus

ou moins exquises, selon le plus ou moins de perfection primitive ou acquise de ses organes, pour conclure en conséquence de son adhésion à cette hypothèse, que de la masse et de la juste distribution du fluide vital dans un corps organisé, dérive nécessairement le degré de force de la constitution physique, et celui de son intelligence, notre auteur continue ainsi :

Il n'y a pas de maladie curable qui ne guérisse quelquefois sans le secours des remèdes étrangers, et par les seuls efforts du principe de la vie réduit à lui-même. A plus forte raison la guérison doit avoir lieu lorsque, par la communication méthodique et bien entendue d'un fluide valide, le fluide défaillant de l'individu malade sera restauré et mieux dirigé dans son action. Et qu'on ne croye pas que ce soit essentiellement la quantité ou la qualité des drogues qui opèrent les guérisons; c'est la nature seule qui guérit, en ramenant, par quelque moyen que ce soit, par des moyens soit naturels, soit artificiels, l'ordre dans les fonctions troublées. Une guérison n'est autre chose qu'une victoire remportée par le principe de la vie sur les forces ennemies que la maladie lui a présentées à combattre : il rentre dans tous ses droits en rétablissant la santé.

Le principe sensitif peut être encore considéré sous d'autres rapports. Outre la force sensitive ou vitale qui entretient en général la vie et la santé par l'accord et l'harmonie qu'elle maintient dans toutes les fonctions du corps vivant, on y découvre la force organique soit végétale, soit animale, c'est-à-dire une sorte de vie propre et particulière à chaque organe. Cette dernière se signale en effet par tout autant de modes ou de caractères différens, qu'il existe de sortes d'organes animés par elle. C'est ainsi, par exemple, que le foie jouit constamment de la faculté de former la bile; que les reins séparent constamment les urines de la masse du sang; que le système vasculaire a partout la propriété d'opérer la sanguification, c'est-à dire de convertir le chyle qui lui est apporté, en une liqueur rouge, qui est à peu près la même dans tous les animaux, quelque soit la nourriture dont ils se repaissent. C'est ainsi que le système de la peau est chargé, d'une part, d'absorber par les orifices lymphatiques les miasmes ambians, et, de l'autre, d'exhaler au dehors les humeurs nuisibles ou superflues. C'est ainsi que les poumons aspirent l'air qu'ils décomposent pour en extraire l'oxigène dont ils enrichissent la masse du sang, et par le moyen duquel tous les orga-

nes, toutes les humeurs sont sans cesse vivifiés.

On y découvre ensuite la force tonique, c'est à dire la force vitale particulière de chaque fibre élémentaire, de chaque fibrille, de quelque nature qu'elle puisse être, quelque soit l'organe qu'elle concourt à former, quelque soit le degré de sensibilité ou d'excitabilité dont la nature l'ait douée. Il est à remarquer que chaque sorte de ces fibrilles a son genre d'excitabilité qui lui est propre et particulier.

On y découvre enfin la force vitale des liquides, lesquels ont aussi, et incontestablement, leur vie particulière, ainsi que le prouvent quantité de phénomènes que présentent les corps animés, soit en état de santé, soit en état de maladie.

Nous avons vu que l'accord et l'harmonie des fonctions s'entretiennent au moyen de la correspondance générale et réciproque que le principe sensitif a établie entre les organes. Cette correspondance est fondée sur deux espèces de relations; l'une est la relation de forces d'où résulte la communication d'actions et le mouvement organique; l'autre est la relation de sensibilité ou d'excitabilité, ce qui fait la sympathie. L'estomac, par exemple, que les anciens appelaient *le roi du corps humain*, et qu'Hippocrate compare à la mer qui donne à tous et

qui reçoit de tous, l'estomac est en société et en correspondance avec toutes les parties du corps; il les affecte et il en est affecté; et telle est la sympathie qui existe entre lui et les autres organes, que, quand il souffre, tout souffre. L'histoire des sympathies organiques est, en général, du plus grand intérêt, même dans la médecine savante. (*Voyez* Fouquet, Barthès, Robert et Grimaud.)

On voit que, dans l'individu, la vie est véritablement le résultat du jeu des différentes pièces de la machine, ainsi que la santé est le résultat de la liberté, de l'accord et de l'harmonie des fonctions. C'est la vie qui fait que nous sentons, que nous pensons, que nous voulons, que nous pouvons. Elle doit donc être considérée comme principe du sentiment physique, comme principe des forces tant générales que particulières, et par conséquent comme principe de l'intelligence et du sentiment moral, enfin comme principe de la volonté.

L'homme a été doué des facultés de sentir, de penser et de vouloir. La première a souvent été prise en considération par les médecins et par les philosophes; la seconde a été scrutée et analysée par les métaphysiciens; la dernière n'a point encore été examinée, et n'a jamais fixé

l'attention de personne ; nous n'en sommes pas même arrivés au point de savoir quel serait le mode à saisir pour l'étudier avec succès. A raison du rôle qu'elle joue dans la vie humaine, la faculté de vouloir n'est cependant pas moins importante à connaître que les deux autres, et le problême qu'elle présente me paraît tout aussi intéressant à résoudre sous le rapport des spéculations morales que sous celui des considérations physiques.

Si donc des vies particulières affectées à chacun des organes se compose la vie générale de l'individu, par laquelle ce dernier acquiert la faculté de sentir, de pouvoir, de penser et de vouloir, nous pouvons donc affirmer que plus le jeu des organes sera libre, entier et constant, plus la correspondance naturelle et légitime de ces organes entr'eux sera complète, et plus aussi la vie de l'individu approchera de l'état de perfection et s'y maintiendra, tandis qu'au contraire, dès que le jeu des organes se trouvera vicié par quelque cause que ce soit, dès que la correspondance de ces organes sera troublée, de sorte qu'il en résulte des relations opposées à l'état naturel, ou de sorte que leurs relations légitimes soient supprimées ou suspendues ; alors la vie de l'individu sera altérée de quelque

manière, ou bien elle tendra à se dissoudre.

D'après ces considérations, la machine humaine ne peut donc être vue que comme un ensemble organisé, comme un tissu dont la matière brute fournit la chaîne, et dont le fluide vital fournit la trame, en même temps qu'il en travaille la façon, tissu toujours continu, jamais interrompu et par-tout animé, où les nerfs, où la substance nerveuse universellement répandue, entretiennent entre les différens organes la correspondance constante qu'exige l'action de la vie et la communication réciproque des affections qu'ils éprouvent. C'est cette manière juste et vraie d'envisager l'homme que voulait indiquer Hippocrate, par cette sentence sublime qu'il n'est pas permis au médecin de perdre de vue : *Confluxio una, conspiratio una, consensientia omnia....* « L'homme vivant est en effet la vie elle-même desservie par des organes qui se correspondent. »

De ces considérations, l'auteur passe à tout ce qu'elles ont d'applicable aux diverses et accidentelles désorganisations de la machine humaine, causées par le manque ou l'inégale distribution du fluide vital dans le sang, les nerfs, les glandes ou le cerveau, puis il continue ainsi :

Je me résume. La matière inorganique ou brute est régie par les lois générales mécaniques et chimiques.

Il existe dans la nature une force particulière qui ne ressemble en rien à ces dernières, et qui est sans cesse en lutte avec elles. Cette force est exercée par un principe immensément agissant qui tend sans cesse à disposer des élémens de la matière, qui se combine avec eux par des compositions et des surcompositions pour former des corps organiques; qui imprime à chacun d'eux des facultés distinctes et déterminées, qui reproduit constamment les genres, les espèces, en même temps qu'il renouvelle les êtres, et ne cesse de couvrir le globe de ses immenses créations.

Ce principe, que j'appelle *fluide vital*, n'est ni le calorique ni les fluides électrique, galvanique, ni aucun des fluides reconnus jusqu'ici; c'est un fluide *sui generis;* il est le radical de tous les corps organisés. Dès qu'il parvient à aviver la matière brute, cette dernière perd ses propriétés primitives; elle les subordonne au nouvel agent qui la met en œuvre; elle ne recouvre ces propriétés que lorsqu'elle se trouve de rechef livrée à elle-même par l'abandon du fluide vital.

Il agit principalement par l'intermède des autres fluides, qu'il vitalise en se combinant avec eux; il est lui-même fluide par excellence, puisqu'il les domine et les maîtrise tous, puisqu'il ne peut être ni saisi ni appréhendé par aucun moyen, quoique son action manifeste par-tout sa présence.

Dans le végétal comme dans l'animal, le fluide vital est sans cesse occupé à décomposer l'eau, l'air, les autres fluides de la nature, et à les recomposer, afin de les rendre propres à la végétation, à l'animalisation, et susceptibles d'entrer comme élémens dans la composition des sucs vivaces au moyen desquels les organes peuvent être développés, nourris et conservés.

Le mécanisme par lequel s'exécutent continuellement et harmoniquement les assimilations, les désassimilations, les transmutations, les combinaisons vitales; l'art sublime avec lequel opère le principe de la vie, est un mystère dont nous ne pouvons parvenir à connaître les phénomènes que par la voie d'une observation sage, soutenue et bien dirigée.

En définitif, l'observation nous apprend que la vie est l'ensemble de toutes les facultés sensitives et mentales qui résultent de l'organisation.

L'ensemble des facultés mentales forme l'en-

tendement. Chez l'homme, elles consistent à apercevoir ou avoir conscience, donner son attention, reconnaître, imaginer, se ressouvenir, réfléchir, distinguer ses idées, les abstraire, les comparer, les composer, les décomposer, juger, raisonner, concevoir.

Dans l'entendement, on observe deux parties très-distinctes, qui sont l'intellect et l'imagination; elles usent en commun, mais à une mesure très-différente, des facultés que nous venons d'énoncer.

Toutes les facultés sensitives, physiques et morales réunies composent le principe sensitif; il est chargé spécialement de veiller à la conservation de l'individu; il est le modérateur des forces de l'organisation et le principe de l'instinct.

L'imagination que nous avons vue faire partie de l'entendement, fait aussi partie du principe sensitif; elle est le *nexus* qui unit intimement les deux principes, le sensitif et l'intellect. Elle préside particulièrement aux facultés sensitives morales; elle est chargée des communications qui doivent exister entre l'intelligence et le sentiment; elle porte et reporte de l'un à l'autre les affections qu'ils éprouvent et les opérations qu'ils produisent; elle agit sur

tous deux, et tous deux agissent sur elle; elle est l'instrument principal du sens interne.

Dans le système des corps organisés, il y a une échelle de perfection dont on peut noter les degrés depuis la plante la plus simple jusqu'à l'animal le plus richement composé. Une organisation plus parfaite, supposant plus d'activité de la part du fluide vital, il en résulte que les corps organisés ont d'autant plus de rapports avec les objets de la nature, qu'ils occupent un degré plus haut dans cette échelle; par cette raison, l'homme est, de tous les êtres, celui qui a le plus de rapports avec tout ce qui est hors de lui, et qui exerce le plus d'influence sur tout ce qui l'entoure. *Voyez* BOMARE.

La source du fluide vital est dans le sein fécond de la nature, qui le verse à grands flots sur les sphères innombrables qui obéissent à ses lois. Ce monde est un de ses réservoirs; chacun des corps organisés dont il est couvert en est un aussi (microcosme, suivant les anciens, ou petit monde); ici, comme vraisemblablement ailleurs, ce principe, actif par essence, est en contact avec tous les êtres; il pénètre les solides, il se mêle aux fluides, épiant sans cesse l'occasion de se combiner, de

s'associer, d'aviver la matière, de développer les germes pour la propagation des espèces, et déployant tout son pouvoir pour perfectionner les individus et pour les conserver.

Du fluide vital ; ce qu'on peut en faire.

Passons maintenant aux notions élémentaires-pratiques. Ici, il m'importe d'éviter, d'écarter de moi tout reproche d'amplification et d'exagération ; en conséquence, je me bornerai à exposer avec simplicité les faits nus tels que les présente la pratique journalière de notre art, et à poser les bases des procédés que l'expérience nous a indiqués. Si cette déclaration ne suffit pas pour me soustraire aux imputations que je désire prévenir, je prierai d'observer que, sans prétendre à un très-haut degré d'instruction, je ne suis cependant pas assez ignorant, et qu'en outre, j'ai déjà vécu trop d'années pour être un enthousiaste.

L'homme étant de tous les êtres animés le mieux muni de fluide vital, à raison de la préexcellence de son organisation, il est aussi, à raison de la supériorité de son influence, le plus capable de le communiquer.

Cette communication du fluide vital peut

s'effectuer d'homme à homme, de l'homme à l'animal, à la plante, et réciproquement.

Elle peut avoir lieu avec intermède ou sans intermède; l'intermède peut servir de conducteur; les meilleurs conducteurs sont les corps organiques: parmi les corps inorganiques, le fer, l'or, l'argent, et principalement le verre, méritent la préférence. Le cuivre, ainsi que plusieurs autres substances, ne doivent point être employés pour cet objet.

Cette communication est l'acte de ce que l'on appelle *magnétiser;* on devrait le nommer *vitaliser*, ainsi que le magnétisme *art vital* ou *vitalisme.*

Pour opérer d'autant mieux la communication, on peut établir des foyers artificiels du fluide vital; d'abord, au moyen d'un certain nombre de personnes que l'on dispose en rond; elles se tiennent par la main, et se font passer le toucher; c'est ce que l'on appelle *la chaîne sèche;* et encore, par le moyen d'un cuveau armé de fers, lequel contient les matières convenables, ce qui s'appelle *le baquet.* Ces moyens sont, dans la pratique du vitalisme, ce que sont les conducteurs dans celle de l'électricité; ils servent à multiplier l'action du fluide. Le pre-

mier de ces foyers ne dure que le moment du besoin ; le second reste à demeure. Les arbres qu'on charge de fluide vital forment aussi d'excellens foyers.

La communication du fluide vital peut s'exercer *en plus* et *en moins;* on peut également le donner et le soustraire; mais, en général, la bonne pratique consiste à étendre le fluide, à égaliser les courans pour rétablir l'équilibre de son action, troublé par les maladies. Dans tous les cas, il faut éviter d'opérer par secousses, afin de ne point causer de convulsions qu'on peut, en effet, regarder comme des commotions nerveuses.

La communication *en plus* du fluide vital est un excitant puissant des forces organiques; il parvient aux organes par la voie de la substance nerveuse qui, comme nous l'avons dit, est universellement répandue dans l'homme vivant; il sollicite et augmente évidemment leur action. La communication *en moins* produit l'effet contraire.

Celui qui communique le fluide vital le tire de son propre fonds; il donne sa substance réelle, et dépense effectivement sa vie; il se trouverait bientôt épuisé, et ne tarderait même

pas à périr, s'il n'employait les moyens convenables pour réparer les pertes qu'il fait, et pour remplacer tout ce qu'il déplace.

Tout homme en état de santé, a la faculté de communiquer le fluide vital ; mieux il se porte, mieux il est constitué, plus il est capable de le communiquer. L'opposé de ces conditions entraîne des effets contraires.

Le fluide se transmet à l'aide de quelques procédés très-simples, et même sans leur secours, par le seul acte de la volonté. La volonté n'est pas requise pour le recevoir. Il se transmet d'autant mieux que la volonté de la personne qui opère est réelle, forte et décidée. On aura peut-être peine à croire que la communication du fluide s'exécute plus ou moins complètement selon le degré de volonté plus ou moins développée de celui qui agit; mais l'expérience journalière nous a fait voir que, pour parvenir à produire des effets, un adepte a été obligé d'apprendre à bien vouloir, comme un enfant est obligé d'apprendre à marcher.

Lorsque le fluide vital a été communiqué assez abondamment pour que le sujet en soit saturé, il en résulte ordinairement un phénomène très-particulier : c'est un état mixte de sommeil et de veille que l'on nomme *somnam-*

bulisme. Les médecins ont très-peu étudié jusqu'ici le caractère de cette affection, et l'on peut affirmer qu'ils ne le connaissent point encore. Avant l'apparution du magnétisme en France, on ne se doutait pas qu'on pût provoquer cet état, et encore moins qu'on pût le provoquer presque à volonté. Les médecins considèrent uniquement le somnambulisme comme une affection morbifique; et en effet, l'homme qui n'est atteint d'aucun dérangement dans sa santé n'en est point susceptible. Mais c'est là que se borne tout ce qu'ils savent de cette situation singulière; encore cela ne doit-il s'entendre que du somnambulisme ordinaire ou spontané, qu'ils n'ont pas étudié davantage que ne l'ont pu faire les gens du monde; d'où il résulte qu'il leur est encore moins possible de prononcer avec justesse sur celui que nous provoquons par la communication du fluide vital, et qu'ils n'ont jamais daigné envisager.

Les effets qui accompagnent l'état de somnambulisme ainsi provoqué sont bien extraordinaires; en les détaillant, il me sera difficile d'échapper au reproche que je redoute; cependant, quels que soient ces effets, il faut bien que je les rapporte ici.

Afin de faire accorder un peu plus de vrai-

semblance à ce qui va suivre, commençons par établir quelques préliminaires.

Le sommeil naturel est un repos accordé par la nature aux organes des sens externes, ainsi qu'aux organes du mouvement volontaire; par-là, elle les met à même de réparer la dépense considérable de forces vitales, occasionnée par les efforts continus que l'état de veille et d'action leur impose. Pendant ce temps de repos, l'homme cesse d'être par ses sens en communication active avec les objets extérieurs; mais en revanche, tous les organes internes travaillent alors avec bien plus d'énergie, ainsi que l'avait déjà annoncé Hippocrate, et ce qu'il a exprimé par ces deux sentences :

In somno mortus intro vergunt.
Somnus labor visceribus.

On remarque, en effet, que pendant le sommeil toute espèce de coction se fait mieux, que la circulation est plus égale, que toute secrétion est mieux élaborée et plus parfaite.

On a observé que pendant le sommeil les sens de la vue et de l'ouïe, si alertes pendant la veille, sont le plus profondément assoupis; tandis qu'au contraire l'organe de la peau, qui est, comme l'on sait, le siége principal de la

sensibilité physique, est ouvert beaucoup plus que pendant la veille aux impressions et aux influences qui lui viennent du dehors. Et certes, il fallait bien pour la conservation de l'individu que cela fût ordonné ainsi; il fallait bien que l'organe dont les fonctions sont le moins variables et le moins altérables, dont l'existence est la plus étendue et la mieux assurée, fût chargé plus spécialement de veiller à la conservation de l'individu, et suppléât, sous ce rapport, à des organes plus frêles, plus faciles à fatiguer, dont d'ailleurs l'existence est plus précaire, puisqu'ils sont sujets à périr, et que tous les jours l'homme est exposé à les perdre.

Mais ce qu'on n'a pas deviné, c'est que cet organe est la porte par laquelle on peut communiquer directement avec le sens interne de l'homme en état de sommeil, exciter ses facultés intellectuelles, diriger même son sens moral vers le but qu'on se propose. Sans doute ce phénomène paraît un prodige, mais il n'en est un que pour ceux qui n'ont point observé, ou qui, à ce sujet, ont raisonné mal. Je le prouve. N'est-il pas très-commun de faire parler les gens endormis? de leur faire soutenir quelquefois des conversations assez longues, et même de leur faire dire leur secret? Certaine-

ment alors vous leur parlez, et ils vous répondent; mais pour qu'ils puissent vous répondre, il faut, je pense, qu'ils vous entendent. Est-ce par l'oreille qu'ils vous entendront, puisque dans ce moment leur oreille dort? S'ils vous entendaient par l'oreille, n'est-il pas clair qu'ils ne seraient point endormis? Ils ne peuvent donc point alors vous entendre par l'oreille; et il est évident qu'ils vous entendent par le sens qui est le seul éveillé, c'est-à-dire par l'organe du tact, par la peau.

Non seulement l'homme en état de sommeil est capable de percevoir les sons par l'organe de la peau, il est capable encore de percevoir par cette même voie les rayons de la lumière, c'est-à-dire qu'il peut voir et distinguer les objets par l'intermède de ce même organe.

L'école de Montpellier a recueilli naguère dans ses Annales, l'histoire d'une femme spontanément somnambule, qui possédait pendant son sommeil la faculté de lire un écrit qu'on lui appliquait par-dessus ses vêtemens sur la région épigastrique. Toutes les mesures ont été prises pour constater correctement la réalité de ce phénomène, qui a singulièrement étonné. Eh bien! ce même fait a lieu fréquemment au baquet et ailleurs, dans le somnambulisme pro-

voqué par la communication du fluide vital.

Ce fait et le fait précédent prouvent *que, dans cet état, les sens de la vue et de l'ouïe peuvent être suppléés, quant aux fonctions qui leur sont propres, par l'organe de la peau.* Et cette vérité incontestable, qui nous est devenue si familière, serait vraisemblablement restée ignorée, sans l'étude particulière que notre art nous a mis à portée de faire du somnambulisme.

Mais ces merveilles sont peu de chose en comparaison du reste : nous avons dit que, pendant le sommeil, l'homme cesse d'être, par ses sens, en communication avec les objets extérieurs; ce qui doit s'entendre des sens, à l'exception de l'organe de la peau. Nous avons dit qu'en revanche tous les organes intérieurs travaillent alors avec bien plus d'énergie. C'est aussi par cette raison *que le sens interne, débarrassé, par l'effet du sommeil, des relations multipliées qu'il avait à entretenir pendant la veille avec les sens externes, se trouvant seul avec lui-même, peut se livrer entièrement à l'activité dont il est capable, et faire usage de toutes ses facultés, c'est-à-dire déployer toutes les forces de l'entendement, exercer le tact exquis de la sensibilité, qui lui est propre; enfin mettre en*

œuvre toutes les ressources qui dépendent du sens moral de l'homme.

Voilà encore une vérité qui n'a point du tout été reconnue par les physiologues, et qui, pour nous, n'est pas moins incontestable que celle que nous venons d'énoncer. Je conviens que les faits qui l'attestent, quoique aussi nombreux que bien avérés, ont besoin d'être vus et suivis pour qu'on y ajoute foi; mais il n'en est pas moins vrai *que l'homme en état de somnambulisme peut prévoir et juger non seulement ses propres maladies, mais encore celles des autres; et que, indépendamment de toute instruction, il peut indiquer les moyens les plus propres à la guérison. Il n'en est pas moins vrai qu'il peut apercevoir les objets les plus éloignés, qu'il peut quelquefois reconnaître un passé, lors même qu'il est étranger à son être, et pressentir les évènemens à venir* (1).

J'ai cru devoir partir du sommeil naturel comme d'un point fixe, pour mieux expliquer ce que c'est que le somnambulisme. Mais le sommeil d'un homme en état de santé diffère beaucoup de cet état mixte de sommeil et de veille dont est susceptible seulement l'homme

(1) Voyez les *Mémoires de M. de Puységur.*

malade, et qui constitue le somnambulisme, soit spontané, soit provoqué.

Ce dernier doit être d'abord considéré comme un véritable état contre nature, comme un état de crise qui dépend essentiellement des dispositions maladives préexistantes dans le sujet. Ensuite il présente des particularités extrêmement frappantes. Il a de commun, avec le sommeil naturel, l'assoupissement profond des organes de la vue et de l'ouïe; il a, ainsi que lui, la propriété de tenir la peau ou l'organe du tact bien plus ouvert que pendant la veille aux impressions qui lui viennent du dehors. Il tient de l'état de veille l'usage libre des organes du mouvement et du sentiment physique. Dans cet état, on marche, on parle, on agit, on palpe, on flaire, on savoure; mais ce qui le distingue également et très-singulièrement des deux états de sommeil et de veille, c'est que, comme je crois l'avoir prouvé, le somnambule ne voit point par les yeux, qu'il n'entend point par l'oreille; c'est qu'il voit et entend par la peau, et principalement par la région épigastrique vers le creux de l'estomac. Ce qui doit faire paraître ce phénomène encore plus étonnant, c'est que, chez le somnambule, la vue ne se trouve point bornée et arrêtée, comme dans l'état de veille,

par l'opacité des objets interposés; soit que pour lui tout corps soit diaphane, soit que le mode de voir, qui lui est propre, ne soit point assujetti aux mêmes lois que la vision ordinaire, sous le rapport de la direction du rayon visuel.

Son entendement est aussi beaucoup plus libre, plus riche, plus fécond que dans les états naturels de sommeil et de veille; il jouit d'une intuition beaucoup plus étendue; son esprit est capable d'une contention beaucoup plus forte, et susceptible d'une sagacité indéfinie. Je n'avance rien qui ne soit surabondamment prouvé par les faits.

Quelques savans, par un mépris bien gratuit envers un objet qu'ils ne se sont jamais donné la peine d'étudier, affectent de confondre les rêves obscurs et insignifians du sommeil ordinaire avec les intuitions qui sont propres au somnambulisme. Le raisonnement, l'expérience, l'équité repoussent également une assertion que le préjugé seul peut dicter; et aussi long-temps que ces Messieurs se refuseront à un examen que réclame l'importance de la chose, et que prescrit d'ailleurs l'intérêt de la vérité, ils auront toujours mauvaise grâce à prétendre que leur simple opinion doive l'emporter sur le témoignage constant de nos sens, sur le rapport

unanime des magnétiseurs de tout pays, de toute condition et de tout degré d'instruction.

Voici ce que dit Bichat, au sujet du sommeil :

« Les sens étant fermés aux sensations, l'ac-
« tion du cerveau peut subsister encore; la mé-
« moire, l'imagination, la réflexion y restent
« souvent; la locomotion et la voix peuvent alors
« continuer aussi....

« Le sommeil le plus complet est celui où
« toute la vie externe, les sensations, les percep-
« tions, l'imagination, la mémoire, le jugement,
« la locomotion et la voix sont suspendus; le
« moins parfait n'affecte qu'un organe isolé....

« Entre ces deux extrêmes, de nombreux in-
« termédiaires se rencontrent; tantôt les sensa-
« tions, la perception, la locomotion et la voix
« sont suspendues; l'imagination, la mémoire,
« le jugement restant en exercice, tantôt à l'exer-
« cice de ces facultés qui subsistent, je joins
« aussi l'exercice de la locomotion et de la
« voix....

« Quelquefois trois ou quatre sens seulement
« ont cessé leur communication avec les objets
« extérieurs; telle est cette espèce de somnam-
« bulisme où, à l'action conservée du cerveau,

« des muscles et du larynx, s'unit celle souvent « très-distincte de l'ouïe et du tact.... »

Si Bichat avait eu l'occasion d'observer, s'il avait mieux su, il aurait sûrement dit : « S'unit l'action très-distincte de la vue, de l'ouïe et du tact, par *l'intermède de la peau.* »

Je pourrais citer des milliers d'exemples divers, qui tous attesteraient l'exacte vérité des choses que j'expose ici; mais l'autorité des magnétiseurs, en fait de magnétisme, pouvant être sujette à contestation, je me contenterai de transcrire un fait consigné récemment dans les papiers publics, par un témoin oculaire qui paraît être entièrement étranger à cet art :

Extrait d'une lettre datée de Cadenet, département de Vaucluse, du 24 *vendémiaire an* 11 (16 *octobre* 1802).

« Deux nouveaux disciples de Mesmer vien-« nent de paraître dans notre ville, et sont déjà « célèbres dans toute la contrée, par les nom-« breuses guérisons qu'ils opèrent; l'un est un « jeune homme de vingt-un ans, nommé *An-« toine Tronchon*, et l'autre une jeune fille de « vingt ans, appelée *Virginie*.

« Le premier, entre autres guérisons éton-
« nantes, a délivré le citoyen Roux, serrurier,
« d'une hydropisie réputée incurable par les gens
« de l'art. Il a guéri des personnes de tous les
« âges, de maladies convulsives, de fièvres inter-
« mittentes, de ver solitaire, etc., etc.

« En voyant des médecins semblables, l'on est
« toujours tenté de leur supposer du charlata-
« nisme; mais il est assez difficile de le supposer
« dans un simple garçon tailleur dénué de con-
« naissances, et à peu près d'éducation, et qui
« n'a pas assez d'habitude du monde pour avoir
« puisé à cette école l'art de faire des dupes.

« La manière dont il procède à ses consulta-
« tions est assez curieuse, et présente des phé-
« nomènes que l'influence galvanique pourra
« peut-être nous expliquer un jour.

« Il s'assied dans un fauteuil; alors son frère
« le magnétise, et il s'endort promptement et
« profondément. On amène près de lui les ma-
« lades, et, dans son somnambulisme, il détaille,
« avec beaucoup d'exactitude, toutes leurs ma-
« ladies, décrit les symptômes qui les ont pré-
« cédées et qui les accompagnent, sans que le
« plus petit *épiphénomène* échappe à sa sagacité.
« Les maladies une fois connues, il prescrit les
« remèdes propres à les combattre; il n'emploie

« pour cela que des simples; il indique aux ma-
« lades les montagnes où elles croissent; et,
« sans avoir assurément étudié Linné, il les ca-
« ractérise de manière à les faire reconnaître au
« premier coup-d'œil.

« On doit être peu surpris qu'un médecin de
« cette espèce fasse du bruit dans nos contrées.
« Les malades viennent en foule d'Aix, d'Avi-
« gnon, de Marseille, etc.; et cet Antoine compte
« déjà une légion d'enthousiastes.

« La jeune Virginie opère de même, et ses
« succès sont égaux. On a voulu les marier; jus-
« qu'à présent ils s'y sont constamment refusés.
« O Hippocrate! vous qui employâtes tant de
« veilles auprès du lit des malades, auriez-vous
« jamais pu croire qu'un jour on fît la médecine
« en dormant! »

Pour copie, Robert le jeune.

Les opérations mentales qui accompagnent le somnambulisme ont par conséquent des caractères particuliers qui les distinguent très-complètement, soit des rêves qui agitent vaguement le cerveau pendant le sommeil naturel, soit des opérations et de l'état de l'esprit en état de veille. On observe d'abord qu'au sortir d'une

crise somnambulique on ne conserve aucunement de souvenir sur ce qui a pu arriver pendant cette époque ; à son réveil, le somnambule ne se rappelle rien de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il a éprouvé durant son sommeil. Cet oubli absolu est un des caractères auquel on reconnaît spécialement le somnambulisme.

Le somnambule jouit, pendant son sommeil critique, d'une intuition claire, distincte, précise de tous les objets présens ou non présens avec lesquels on le met en rapport, ou avec lesquels il était en rapport précédemment. Cette intuition s'applique d'elle-même naturellement, principalement et bien avantageusement aux objets qui concernent la santé. L'usage de cette faculté particulière dure aussi long-temps que le sommeil qui le produit. Il cesse avec lui et s'évanouit au moment du réveil.

Cette intuition s'étend et devient encore plus lucide chez le somnambule, à mesure qu'il s'affermit dans son somnambulisme, sur-tout quand on a la précaution de le diriger convenablement, de l'exercer avec méthode, de ne point trop exiger de lui à la fois, de ne provoquer que graduellement son attention vers les objets sur lesquels on désire se faire éclairer.

Elle devient quelquefois assez vive pour que le somnambule lise dans l'intérieur du corps aussi facilement que nous lisons dans un livre qui se trouve ouvert devant nous, et pour qu'il découvre les vices des organes et des humeurs aussi distinctement que nous saisissons, en lisant, les pensées d'un auteur. Sa perspicacité va quelquefois jusqu'à déterminer la nature et le degré de maladie d'une personne absente, sur la seule présentation d'un linge ou d'une autre étoffe imbibée de la sueur ou de quelqu'autre des humeurs du malade.

J'ai vu des somnambules pénétrer assez dans le passé pour découvrir la cause historique d'une maladie, relativement à des personnes qui leur étaient complètement étrangères, tandis que cette cause était restée ignorée des malades, de leur famille et du médecin traitant.

Mais, en général, presque tous les somnambules possèdent, pendant le sommeil critique qu'on leur procure, la faculté de reconnaître leurs maladies et celles des autres, d'en déterminer la nature, la durée et les accidens; de dire si elle est curable ou non, si elle est susceptible de crises; de prédire de quel genre ces crises seront, la manière dont elles auront lieu, le moment précis où elles arriveront; de dési-

gner ce qu'il faut faire pour les solliciter, pour les seconder, pour les soutenir, enfin d'indiquer tous les moyens à employer pour parvenir à la guérison.

J'ai souvent eu l'occasion de remarquer que les personnes affectées de manie ou frappées de quelques travers d'esprit qui les faisaient taxer d'un peu de folie, sont, en état de somnambulisme, généralement plus clairvoyantes et plus lumineuses que d'autres, et qu'il ne paraît alors chez elles aucun indice des vices d'esprit qu'on leur reproche. J'ai remarqué la même chose dans les cas où les facultés intellectuelles étaient absentes ou bien manifestement infirmes.

Ces phénomènes se trouvent suffisamment expliqués par les observations des médecins vieux et instruits. Ils savent que les folies partielles, que les manies diverses, signes d'une aberration habituelle de l'esprit, ont le plus souvent leur foyer principal dans quelque viscère de l'épigastre profondément affecté, et qu'alors ce n'est plus que sympathiquement que survient l'irrégularité des fonctions du cerveau.

Le somnambulisme a la propriété d'isoler ce dernier, de le rendre pour le moment indépen-

dant de ses relations, de le soustraire à ses affections maladives; et c'est par ce moyen que cet organe acquiert instantanément cette liberté, cette facilité, cette grande latitude d'opérer dont il jouit dans cet état singulier.

Il m'est arrivé à Landau de somnambuliser une demoiselle âgée de trente ans environ, imbécille de naissance; elle appartenait à une famille opulente et distinguée qui n'avait rien omis de ce qui pouvait tendre à lui rétablir l'entendement; tout au monde avait été mis en usage sans le moindre succès. Dès que je l'eus mise en crise, je la fis parler sur les matières que l'on voulut, et elle s'en acquitta très-pertinemment; ce n'était plus le même être; qui ne l'aurait jamais entendue que là, ne se serait pas douté qu'elle était imbécille; les parens étaient présens; qu'on juge s'ils furent émerveillés! Ils en pleuraient de joie et disaient : Ah! que n'est-elle toujours somnambule!

J'ai vu que l'instruction ou l'ignorance n'apportent pas une différence bien marquante aux résultats des opérations mentales du somnambulisme. J'ai observé seulement que le somnambule a une aptitude marquée à diriger son intuition vers les objets de la nature, et qu'il n'en a que très-peu ou point du tout pour les objets

qui tiennent aux choses de convention. Il sera certainement incapable, par exemple, de classer une plante qu'il désignera, selon les systèmes de Tournefort ou de Linnée; mais il en reconnaîtra fort bien les propriétés, le site où elle croît (si elle est indigène), la saison de la cueillir et de la mettre en usage; enfin les applications qu'on peut en faire.

Les enfans sont très-difficiles à somnambuliser : 1° parce que chez eux le fluide vital est en état naturel de surabondance; 2° parce qu'ils le consomment avec une rapidité extraordinaire, à raison de la très-vive réaction de leurs organes; et parce qu'à cette époque leur accroissement et leur développement sont très-considérables. Ils sont alors une véritable éponge à fluide vital, presque impossible à saturer. A mesure que l'homme avance en âge, il est plus susceptible de somnambulisme, parce que le fluide vital est alors moins surabondant, et parce que la réaction des organes devient moindre. En effet, chaque individu acquiert, avec les années, la mesure fixe de fluide dont il doit jouir. Les anatomistes n'ignorent pas que le système nerveux se trouve, en proportion des autres systèmes de l'économie animale, bien plus ample dans l'enfance que dans les âges qui succèdent;

que, quant au système vasculaire, les artères sont, à cette époque, plus larges et les veines plus étroites qu'elles ne doivent l'être respectivement par la suite.

Il résulte de ces faits : 1° que le somnambulisme agit spécifiquement sur le cerveau; 2° qu'il change impérieusement son état; 3° qu'il n'agit point sur lui en troublant ses fonctions, comme le font les substances spiritueuses ou vireuses; mais qu'au contraire il en rétablit l'ordre, qu'il rectifie, qu'il assure, qu'il étend indéfiniment l'usage des facultés intellectuelles, et les porte, du moins momentanément, à leur plus haut degré de perfection et d'énergie. D'où je crois pouvoir conclure que les moyens de l'art vital, bien administrés, pourraient être souvent employés avec succès contre les affections morbifiques du cerveau.

Véritablement le genre de phénomènes que je viens de présenter est entièrement ignoré de la médecine savante; il n'est point non plus de la classe de ceux que nous fournissent tous les jours nos autres sciences physiques; il est assez naturel qu'on n'y croie pas trop légèrement; qu'on en doute donc, si l'on veut, mais du moins qu'on daigne les voir. Si la nature est plus riche en elle-même, si elle est plus libérale en-

vers nous que nous ne l'avons cru jusqu'ici, est-ce un motif pour repousser ses bienfaits? Au surplus, je l'ai dit, et je le répète, je n'entreprends point d'expliquer ces faits extraordinaires; ma tâche se borne à les exposer dans toute leur pureté. Je les ai donc exposés tels que je les ai vus; tels qu'ils apparaissent et tels qu'ils apparaîtront constamment à tout homme non prévenu, qui, à la bonne pratique de l'art, sera capable de joindre les lumières, la patience et l'attention que requiert l'art de bien observer (1).

Pouvons-nous raisonnablement supposer que ce soit là toutes les singularités qui sont à remarquer dans le jeu de la machine humaine? Non, sans doute; et il est bien vraisemblable qu'il s'y passe encore d'autres faits tout aussi étranges, dont nous n'avons acquis aucune connaissance, mais qu'on pourra apercevoir un jour à l'aide des moyens dont nous nous sommes

---

(1) Les préjugés de la science sont plus fâcheux, s'il est possible, et plus difficiles à vaincre que les préjugés de l'ignorance. Ceux-ci, du moins, se dissipent à la longue, à force de ménagement et d'instruction; les autres non seulement repoussent l'instruction, mais encore ils conspuent la vérité qu'on présente à leurs yeux.

enrichis, et de ceux que nous pourrons nous procurer de plus. Sait-on, par exemple, ce que pourrait ajouter à nos connaissances l'application bien faite de l'art vital aux aveugles-nés, aux sourds-muets, à plusieurs sortes de maladies auxquelles la médecine savante ne connaît point de remèdes? et pense-t-on qu'il n'y aurait rien de nouveau à recueillir à ce sujet? etc.

Je vais terminer ce Mémoire par quelques réflexions.

La bienfaisante nature a doué chaque espèce d'animaux d'un instinct qu'elle lui a rendu propre, et par lequel les animaux se dirigent. Comment est-il possible que l'homme ait été oublié dans le partage, et que cet être, que l'on dit si fort privilégié, soit le seul à ne point en avoir reçu? On répondra peut-être que la nature a donné à l'homme la raison pour lui en tenir lieu : mais cet échange lui serait-il réellement avantageux? La raison n'est rien qu'autant qu'elle est développée par le commerce des hommes, et formée par les leçons journalières de l'expérience. La raison d'un homme, hors de l'état social, se bornerait à bien peu de chose; et par combien d'épreuves ne faudrait-il point passer? combien de dangers, de périls ne faudrait-il pas

traverser, avant que l'incertaine et vacillante raison pût acquérir le tact toujours sûr et presque infaillible de l'instinct?

N'est-il pas plus naturel de penser que l'instinct dans l'homme doit être proportionné à ses prérogatives et à l'excellence de son être? Ne serait-il pas mieux, dans l'ordre des choses, qu'il fût aussi distingué des animaux par son instinct particulier, qu'il est élevé au-dessus d'eux par son intelligence et par ses moyens physiques? Ouvrons les yeux, et nous verrons en lui ce même instinct avec le caractère que nous lui désirons; nous le trouverons dans les effets du somnambulisme, soit spontané, soit provoqué, et sur-tout dans ce dernier, puisqu'il suppose une possibilité de perfectionnement. Pourrait-on en effet imaginer un instinct plus sublime, et en même temps un instinct qui tende plus directement à la conservation des individus, que cette magnifique faculté dont l'homme est doué, de prévoir, de connaître, de juger, de guérir ses maladies et celles des autres, sans le secours d'aucune science acquise, et par le seul emploi de ses moyens innés? Et pourrait-on, en outre, se refuser à reconnaître ces facultés comme le véritable instinct accordé à l'homme par la nature, puisque, de même que

l'instinct dans l'animal, elles lui sont manifestement innées?

Il parait qu'en général l'instinct est le résultat de toutes les qualités sensitives dont les êtres sont doués, et qu'il est destiné à être l'agent principal de leur conservation. Il paraît que sa finesse, que sa vivacité sont proportionnées, dans chaque être, au degré de sensibilité dont jouit ce dernier; qu'il est plus actif et plus étendu dans les espèces, à mesure qu'elles possèdent plus de moyens de sentir. Il paraît que l'imagination, qui est vive, mobile et sensible par excellence, ne saurait lui être étrangère, et que, chez les animaux, on peut, en dernière analyse, considérer l'instinct comme étant la partie sensitive de l'imagination.

Il est, pour étayer ces conjectures, des considérations particulières qui peuvent leur donner quelque poids. Dans l'animal à sang rouge et chaud, il se trouve trois centres principaux, dont l'action individuelle, les relations et la correspondance mutuelle fondent, caractérisent et maintiennent la sorte de vie dont il jouit. C'est d'eux qu'émanent incontestablement les phénomènes de vitalité qui sont propres à cette classe. Ces trois centres sont : le cœur, les poumons et le cerveau.

S'il est vrai que l'instinct soit la partie sensitive de l'imagination, où irons-nous en chercher le siége? Sera-ce dans le cœur? Mais tout le monde sait que cet organe n'est qu'un muscle creux, dont la destination est d'être le grand mobile du mouvement des liqueurs animales; que, pour tout le reste, il est purement passif. Sera-ce dans le poumon? On sait également que l'on n'a rien de semblable à attendre des fonctions dont il est chargé. Le cerveau seul est reconnu généralement pour être le siége de l'entendement, dont certainement l'imagination est une portion (1). C'est donc le cerveau qu'il faut admettre essentiellement comme siége de l'instinct. Si l'on veut nier que l'instinct soit la partie sensitive de l'imagination, alors qu'on me dise donc ce qu'il est et où il agit.

Mais si l'instinct est réellement ce que nous disons, s'il a effectivement son siége dans le cerveau, s'il fait partie constituante de l'imagination, et par conséquent de l'entendement, quelle difficulté trouvera-t-on à ce que l'espèce

---

(1) Qui peut douter que dans l'homme, c'est le cerveau qui commande jusqu'à un certain point, aux deux autres centres, et qu'il est le foyer de toutes les facultés tant intellectuelles que sensitives?

qui, entre toutes, possède la plus grande masse d'entendement, possède aussi la plus grande étendue d'imagination, et partant puisse jouir de l'instinct le plus élevé et le plus lumineux?

Des considérations, j'en conviens, ne sont pas susceptibles d'une démonstration rigoureuse et mathématique; le sujet n'en comporte point de pareilles; mais du moins, elles portent tout le caractère des convenances logiques. Si on les applique à l'espèce humaine, on ne trouvera plus aussi étrange que je reconnaisse dans le somnambulisme, dont elle seule est en possession, l'instinct qui lui est propre.

Si, en outre, on veut comparer, si l'on veut examiner ce qu'a de commun le somnambulisme avec ce que nous connaissons dans l'instinct des bêtes, on verra que, comme ce dernier, il n'a besoin pour s'exercer ni des bons offices de la mémoire, ni de l'aide de l'instruction; que le somnambule, par exemple, est tout aussi apte, tout aussi habile à reconnaître et à juger un corps avec lequel on se met en rapport, que l'est la jeune bête qu'on mène paître pour la première fois, à distinguer l'herbe qui convient à sa nourriture, et à éviter celle qui lui serait nuisible. On remarquera que, dans l'un et dans l'autre, la mémoire est exclue,

ainsi qu'on a pu le voir, par ce que j'ai dit de l'oubli absolu qui suit la crise du somnambulisme, et qui est le caractère spécifique de cet état. On jugera que si l'instinct de l'homme admet l'usage des autres facultés de l'intellect, que s'il les porte même au plus haut degré de lucidité et d'énergie, c'est à raison des causes ci-dessus énoncées; enfin, l'on conviendra que ce phenomène est une conséquence naturelle des considérations que je viens d'exposer.

La plus grande différence qui existe entre l'homme et la bête relativement à leur instinct respectif, consiste en ce que cette dernière jouit constamment du sien, tandis que l'homme en jouit rarement, et qu'il n'en est même susceptible qu'en état de maladie; mais en revanche, l'homme a de plus, pour se guider dans la carrière de la vie, sinon sa propre raison, du moins la raison et l'expérience des autres.

Qu'on me permette d'ajouter une réflexion à ce sujet. Dans les premiers âges du monde, lorsque les hommes étaient encore abandonnés à une inexpérience complète, qu'ils étaient ensevelis dans un défaut absolu d'instruction, avant que l'entendement et la raison, ces deux guides de l'homme fussent nés, c'est-à-dire avant que l'un et l'autre eussent acquis le dé-

veloppement nécessaire pour être utiles, quelle ressource avait l'espèce humaine contre les maladies qui pouvaient l'atteindre, et quel moyen restait-il à la nature pour parvenir à la fin qu'elle se propose sans cesse, qui est sa conservation et le maintien des êtres qu'elle a formés? On m'objectera sans doute que l'homme était dans le principe bien moins sujet aux infirmités qu'il ne l'est de nos jours; soit : mais très-certainement il y était sujet, témoin la Genèse elle-même, où le fatal arrêt se trouve prononcé.

Cependant il fallait un moyen pour que l'espèce humaine fût préservée, fût conservée; il fallait encore qu'il fût spécialement applicable aux cas des maladies. Les propriétés qui caractérisent le somnambulisme remplissent très-parfaitement ces vues; observez qu'il ne peut même avoir lieu que dans ces cas. Pourquoi donc se refuserait-on à le reconnaître comme le véritable instinct de l'homme, lequel lui a été donné principalement pour remédier aux infirmités qui peuvent l'assaillir? Le sort des bêtes à qui leur instinct fait distinguer très-correctement quelles sont les plantes qui sont propres à les nourrir, celles qui peuvent les guérir, celles qui doivent les purger, ce sort,

dis-je, n'eût-il pas été infiniment préférable à celui de l'espèce humaine, si cette dernière n'eût pas reçu un instinct pareil, ou même, à raison de ses besoins plus étendus, et à raison de l'organisation qui la distingue, un instinct supérieur?

Il serait difficile de se persuader que les effets si utiles et si merveilleux du somnambulisme provoqué, aient été ignorés de tout temps, et qu'ils frappent de nos jours, pour la première fois, l'attention des hommes (1).

Ne peut-on pas croire, avec quelque vraisemblance, qu'ils faisaient partie des mystères secrets des anciens, et qu'ils contribuaient à

---

(1) Maxvell, auteur anglais, qui a écrit peu de temps après l'établissement de l'imprimerie, décrit très-exactement les procédés de l'opération de la chaîne sèche, dont j'ai donné les détails. Il fait le rapport de différens phénomènes qui en résultent ordinairement, et dont il a été témoin. Il raconte aussi que l'art magnétique, ou magique de la chaîne, était exercé avec mystère par des personnes du peuple de Londres, qui furent accusées de sortiléges, et qui, pis est, jugées, condamnées et brûlées comme sorcières. Mesmer a été bien moins malheureux parmi nous; il a été, à la vérité, joué sur le théâtre; mais on lui a du moins laissé le temps d'acquérir de quoi y payer ses entrées.

dicter les oracles? N'est-il pas possible de rapporter à la même cause le démon familier de Socrate, la nymphe Egésie de Numa, et même les prodiges attribués à plusieurs thaumaturges? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on reconnaît des vestiges de son antique existence dans différentes institutions modernes, que l'image de ses opérations est retracée dans les liturgies de certains cultes, et que l'on retrouve une partie des procédés manuels de l'art dans les cérémonies religieuses de certains peuples. Il n'y a pas jusqu'à nos contes de fées qui ne s'en ressentent, puisqu'ils ne sont guère que le roman exagéré des merveilles que le somnambulisme est en possession de produire.

Mais, demandera-t-on, comment un secret si merveilleux, si en effet il a existé, a-t-il pu se perdre? Je répondrai : C'est un trésor qui sans doute a été enfoui jadis, dont on avait perdu la trace, mais que le hasard a fait rencontrer, et qu'on vient de déterrer.

Malgré l'antiquité présumée de l'art de communiquer le somnambulisme et de tirer parti de cet état, tout l'art vital n'est encore parmi nous qu'au berceau, et l'on ne peut pas prévoir à quel degré de perfection il pourra s'élever; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le dis-

crédit qui le poursuit n'est point propre à encourager les efforts de ceux qui osent s'y livrer, ni à fomenter ses progrès.

Si cependant il est vrai qu'il ouvre une nouvelle carrière aux recherches de nos savans, s'il offre une perspective réelle pour le perfectionnement des sciences et pour le mieux être des hommes, faudra-t-il, par égard pour d'injustes préventions, laisser languir sous le poids d'un mépris absurde un art précieux, sacrifier à un faux respect humain les charmes qu'on goûterait à le cultiver, renoncer sans motif raisonnable à tout le bien qu'il peut produire, et fruster la société des avantages qu'elle pourrait en retirer?

De combien de découvertes merveilleuses, de combien d'arts utiles la société ne serait-elle pas privée, s'il ne s'était point trouvé de ces ames généreuses capables de combattre pied et à pied et sans relâche, les difficultés qui s'opposaient à leur établissement?

Aurions-nous l'imprimerie, si les auteurs s'étaient laissés effrayer par la crainte d'être brûlés vifs comme sorciers, ainsi qu'ils en ont été longtemps menacés?

Connaîtrions-nous l'Amérique, si l'intrépide Colomb s'était laissé rebuter par les mille et

une contrariétés qu'on lui a fait éprouver pendant de nombreuses années ?

Aurions-nous l'art de la porcelaine, si Bernard de Palissy s'était laissé décourager par son état d'indigence, triste fruit d'essais jusqu'alors infructueux, et n'eût pas vendu jusqu'à ses habits pour hasarder une dernière tentative, dont le succès couronna ses efforts, et devint le prix de son héroïque constance ?

Parlerait-on aujourd'hui des somnambules, dont on ne s'était jamais occupé que pour les plaindre, les mépriser ou les tourmenter, si après avoir observé les facultés intuitives et intelligentes de ceux provoqués par le magnétisme ou fluide vital, Mesmer, malgré la défaveur attachée à sa personne, et le ridicule versé sur ses écrits, n'eût pas eu la persévérance de multiplier ses expériences et de soutenir constamment la réalité de sa découverte, et la justesse de ses observations ?

Tant d'efforts, au reste, ne sont pas requis pour notre objet; il suffit d'éclairer ceux qui ne savent pas, et de renvoyer à un examen plus ample ceux qui s'ingèrent de prononcer sans connaître suffisamment.

Un chirurgien distingué me demandait un jour si je croyais au magnétisme..... Et vous,

lui dis-je, croyez-vous à la chirurgie ? — Comment n'y croirai-je pas? répond-il; j'en pratique tous les jours les opérations. — Eh bien! répliquai-je, vous avez répondu pour tous deux.

J'ai dit, dans le principe, comment il est arrivé que les savans eux-mêmes ont contribué à répandre sur notre art la défaveur publique dont on s'efforce de l'accabler; c'est à eux que je m'adresse en ce moment: qu'ils veuillent reviser un procès dont ils n'avaient pas assez étudié les pièces, qu'ils prennent le temps de les examiner, afin de parvenir à bien voir. C'est à eux principalement qu'il appartiendrait de réhabiliter dans le public cet art intéressant, de lui restituer la place à laquelle il a droit parmi les connoissances humaines, de lui réconcilier l'estime et la considération que lui promettaient ses moyens propres, et qui ne lui ont échappé que par la faute de ceux qui l'ont produit dans le monde. Un savant peut très-bien ne pas tout connaître; un savant peut se tromper comme tout autre homme; mais il n'est pas déshonoré pour être tombé dans une erreur, ou pour avoir commis une méprise. Le blâme n'est dû qu'à l'entêtement et à la mauvaise foi; et il y a peut-être encore plus

d'honneur à reconnaître ses torts qu'à n'en pas avoir.

Je viens de plaider une bien belle cause; elle mériterait sans doute d'être défendue par une meilleure plume. Quelqu'imparfait que soit cet écrit, il est du moins, quant au fond, le fruit de longues et laborieuses méditations; il paraîtra peut-être bien succinct pour un sujet encore neuf, et qui est susceptible d'aussi grands développemens. Mais si je suis parvenu à persuader, j'en ai dit assez; j'en ai dit trop, si je n'ai pas réussi. Ce n'est d'ailleurs ni par l'étalage de la science, ni par le talent de bien dire, c'est par des faits que cet art est appelé à convaincre. Sa véritable éloquence se manifestera au réservoir d'électricité vitale, dont un de mes amis, qui l'a déjà réfléchi, enrichira un jour la société.

Cet ami dont parle ici notre auteur, est M. de Precy, ancien militaire et chevalier de Saint-Louis. J'ai rendu compte l'année dernière, dans les *Annales du Magnétisme*, de la facture de son baquet magnétique, auquel il donne le nom de *réservoir vital*. Cette machine ingénieuse, renforcée de tout ce que le galvanisme minéral et végétal peut y ajouter

d'action, mérite, à tous égards, l'attentif examen des physiciens, et son auteur des encouragemens qui puissent lui procurer les moyens pécuniaires de continuer à en utiliser l'emploi au profit des malades infortunés.

CHASTENET DE PUYSÉGUR.

THÉORIE DU MESMÉRISME,

PAR CH. H******.

(Extrait.)

Quoique l'auteur de cet ouvrage n'ait désigné son nom que par les lettres initiales, il a tout de suite été reconnu par ceux qui ont quelques notions sur l'introduction du magnétisme en France. Lors de l'arrivée de Mesmer, M. Ch. H. s'attacha à lui, il adopta tous ses principes, il devint son admirateur, son ami intime, et le plus zélé propagateur de sa doctrine. La nature l'avait doué d'une force magnétique extraordinaire, et les prodiges qu'il opéra lui donnèrent une grande célébrité. Il n'avait publié que deux petites brochures; l'une pour donner une idée du magnétisme, l'autre pour se défendre contre les attaques de l'esprit de parti, en exposant les détails et les motifs de sa conduite dans une

circonstance éclatante; mais ses talens littéraires, son érudition, son éloquence faisaient désirer que, dans un ouvrage méthodique, il développât la vérité dont il s'était convaincu, et l'ensemble des preuves sur lesquelles sa conviction était établie. A l'époque de la révolution, il vécut dans la retraite et continua de recueillir des faits en silence. Aujourd'hui, dans un âge avancé, lorsque le magnétisme est généralement connu, et que la théorie de Mesmer est presque oubliée, il vient reproduire cette théorie; il en dégage ce qu'elle avait de trop scientifique, ce qui en rendait l'application embarrassante; mais les principes qu'il conserve, quoique exposés en termes fort simples, n'en sont ni plus clairs ni moins hypothétiques. Comme, depuis trente-cinq ans, il s'est constamment occupé du système qu'il avait adopté d'abord, il s'est persuadé que ce système offrait l'explication de tous les phénomènes de l'univers.

On ne peut concevoir qu'un homme aussi distingué par ses connaissances dans l'histoire et les lettres, soit aussi étranger aux sciences naturelles et physiques; la théorie qu'il expose n'est appuyée sur aucun fait positif, sur aucun fondement solide; elle est associée aux erreurs les plus étranges.

Les journalistes et tous ceux qui veulent tourner le magnétisme en ridicule, en accusant ses partisans d'être des ignorans et des enthousiastes, trouveront dans cet ouvrage un texte dont il leur sera facile de tirer parti; et les magnétiseurs feront bien de ne pas chercher à le défendre sous ce rapport.

Mais ce même ouvrage, si peu fait pour montrer la liaison du magnétisme avec les autres sciences physiques, est peut-être ce qu'on a écrit de plus profond sur la puissance du magnétisme et sur l'usage qu'on en peut faire. Il faut en croire l'auteur, lorsqu'il parle des phénomènes qu'il a observés, lorsqu'il indique la liaison que ces phénomènes ont entr'eux, lorsqu'il donne des conseils sur la direction qu'on doit suivre pour obtenir des résultats instructifs et salutaires.

L'auteur a substitué le nom de mesmérisme à celui de magnétisme. Cela ne nous paraît pas juste, parce que le magnétisme était connu sous ce nom cent cinquante ans avant Mesmer.

Il attribue tous les phénomènes du monde physique à un fluide infiniment subtil répandu dans toute la nature, et dont les courans entrans et sortans sont la cause des modifications des corps et de leur action réciproque. Ce fluide est

le principe de l'organisation, l'instrument dont le Créateur s'est servi pour répandre dans l'univers le mouvement et la vie.

Je ne nie point l'existence du fluide universel, mais je ne comprends rien au rôle qu'on lui fait jouer : je ne puis me faire une idée des courans entrans et sortans; je ne saurais concevoir comment un fluide subtil organise la matière, et je m'étonne que ce système ait paru clair à Mesmer et à ses premiers disciples. Mais après avoir avoué que cette hypothèse me paraît inintelligible, qu'elle est établie sur des analogies insuffisantes, sur des inductions fausses, et qu'elle conduit à des absurdités, je dois dire aussi que l'ouvrage est rempli de vues neuves, utiles et profondes, de principes essentiels entièrement indépendans du système avec lequel on les a liés, et je ne saurais trop en conseiller l'étude aux magnétiseurs.

Je sais bien que plusieurs des phénomènes dont M. H. admet la réalité, plusieurs des faits qu'il affirme seront rejetés comme des exagérations, comme des rêveries, par ceux qui n'en ont pas vu d'analogues. Mais, lorsqu'on se détermine à tout dire sur le magnétisme à ceux qui n'ont rien vu, il faut d'avance se résigner à passer pour un visionnaire. Peut-être y a-t-il

beaucoup d'inconvéniens à mettre ainsi le public dans la confidence des observations qui paraissent sortir de l'ordre naturel, et je crains que cela ne retarde les progrès du magnétisme au lieu de les accélérer : d'un autre côté, il est utile de circonscrire les merveilles, de déterminer les circonstances dont elles sont accompagnées, pour qu'on n'en tire pas de fausses conséquences, pour qu'on ne se laisse pas entraîner par l'imagination dans la région des chimères, et cela ne se peut qu'en convenant franchement de ce qui est réel. Les observations de M. H. sont excellentes sous ce point de vue; et, si l'on n'est pas satisfait de l'explication qu'il donne des divers phénomènes, leur rapprochement suffit pour faire discerner la limite qui sépare ce qui est vrai de ce qui est illusoire. Il est fâcheux qu'au commencement de son ouvrage, M. H. donne, pour preuves de l'action du magnétisme, des expériences qui ne sont pas encore bien constatées. J'avoue que je ne suis pas convaincu de l'influence qu'on peut exercer, par ce moyen, sur la force et la durée de la végétation : ainsi, je me trouve moi-même au nombre de ceux qui doutent de ce dont ils n'ont pas acquis la preuve directe. Faut-il s'étonner que des choses bien plus extraordinaires

paraissent incroyables à ceux qui n'ont pas appris, comme je l'ai fait, à ne nier que ce qui implique contradiction?

C'est aux dames que M. H. s'adresse dans tout le cours de son ouvrage : il les croit plus douces, plus compâtissantes, plus confiantes, plus disposées à s'unir aux êtres souffrans, à concentrer sur eux leur attention, et conséquemment bien plus propres à exercer le magnétisme. La nature les a destinées à soigner leurs enfans, à les élever, à conserver leur santé, à former leur cœur, à développer leur intelligence, à diriger leurs inclinations; et c'est dans un emploi sage et discret du magnétisme qu'elles trouveront le moyen le plus facile et le plus sûr de parvenir à ce but. Les conseils qu'il leur donne sont pleins de justesse, accompagnés des images les plus agréables, et présentés avec une grâce, avec une sensibilité qui doit les persuader. Il n'était pas nécessaire de leur expliquer les hypothèses de Mesmer.

Il ne paraît pas que M. H. ait lu la plupart des livres écrits sur le magnétisme depuis 1784 (du moins il n'en cite aucun). C'est peut-être la raison pour laquelle il est resté attaché à quelques opinions qui ont été victorieusement réfutées. Mais, au lieu de consulter les livres,

il a consulté la nature, il a constamment observé et médité, et c'est pourquoi l'on trouve dans son ouvrage des vues qui lui sont propres, des choses nouvelles et bien dignes d'attention. Je pourrais citer, en ce genre, ce qu'il dit de l'état de folie, sa distinction des trois degrés de sommeil, son explication de la divination, son hypothèse sur l'organe intérieur des sensations et de la pensée, ses considérations sur l'influence que les hommes peuvent exercer sur les animaux, le tableau qu'il trace de ce somnambulisme lucide auquel il donne le nom d'oracle, sa discussion sur les causes des erreurs dans lesquelles tombent souvent les somnambules les plus merveilleux, et plusieurs autres passages également singuliers, qui, lors même qu'on n'adopterait pas ses sentimens, feront toujours naître de nouvelles pensées et donneront lieu à des recherches également instructives et intéressantes.

Mais, ce qu'il y a de plus important dans l'ouvrage de M. H., ce sont les avis qu'il donne aux magnétiseurs. Ceci est étranger à toute hypothèse. On y voit le résultat d'une longue expérience, d'une profonde connaissance des effets que l'agent magnétique peut produire, et tout doit nous déterminer à écouter

les leçons de l'auteur. C'est un vieillard affranchi de tout intérêt et de tout esprit de parti; c'est l'homme qui a vu les phénomènes les plus merveilleux, opéré les guérisons les plus extraordinaires; l'homme auquel on a reconnu le plus de puissance, qui nous enseigne les précautions qu'exige l'emploi du magnétisme et les dangers auxquels on s'expose en les négligeant. Jamais magnétiseur ne fut plus hardi, jamais aucun n'eut moins de doutes, et cependant il nous montre combien il est essentiel de suivre une marche sage et prudente pour éviter les plus graves inconvéniens. Le même agent qui, dirigé par une volonté bienveillante, par un sentiment de charité, par l'unique désir de se conformer au vœu de la nature, et avec cette confiance qui soutient le courage, peut rétablir les forces, dissiper les infirmités, et donner à l'ame une clairvoyance inconcevable : s'il est employé dans des vues différentes et avec de mauvaises dispositions, peut au contraire aggraver les maladies au lieu de les guérir, et précipiter les somnambules dans la folie au lieu de les élever dans la région du calme et des lumières. Ces avis auraient bien moins de poids s'ils nous étaient donnés par un magnétiseur timide, incertain sur sa propre puissance et sur

celle de l'agent qu'il emploie. Aujourd'hui que tout le monde se mêle de magnétiser, il est très-essentiel de réfléchir sur ces principes malheureusement trop oubliés. Et qu'on ne dise pas pour cela que le magnétisme est un instrument dangereux : il ne saurait l'être qu'autant qu'on en abuse; et, si l'on suit les leçons de M. H., on a une extrême certitude de n'en jamais abuser.

On assure que M. H. possède un recueil d'observations très-considérable : nous ne saurions trop l'inviter à publier ce qu'elles offrent de plus intéressant. L'académie de Berlin ayant proposé un prix pour le meilleur Mémoire sur le Magnétisme, on doit s'empresser de faire connaître à ceux qui se proposent de concourir, tous les faits propres à les éclairer.

DELEUZE.

EXTRAITS

D'OUVRAGES ET DE JOURNAUX ÉTRANGERS.

Réflexions générales sur le Magnétisme animal, et de l'état organique, par C. A. DE ESCHENMAYER.

(Extrait.)

En parcourant le vaste empire de la science, si nous trouvons toujours que le nombre des choses que nous ignorons est infiniment au-dessus de celui des choses que nous savons, nous devons pourtant nous garantir de la double erreur de croire que ce que nos sens ne peuvent atteindre, est inaccessible à notre raison, et de traiter de chimère ce qui jusqu'ici se dérobant à nos recherches, paraît se couvrir d'un voile mystérieux; ce serait, d'un côté, vouloir asservir la raison aux sens, et, de l'autre, poser

pour mesure infaillible, l'état de lumières auquel nous sommes parvenus, et rendre ainsi toute nouvelle découverte impossible.

Jetons un regard sur l'univers. Trompés par des effets d'optique, nous verrons le soleil parcourir sur notre horizon un cercle dont notre terre nous semblera le centre immobile. Cette erreur enfanta des hypothèses monstrueuses; la raison les dissipa, en traçant les lois de l'optique, et notre système solaire parut, aux yeux de l'observateur instruit, brillant d'ordre et d'unité. L'homme abandonnant la terre mobile, prit un centre plus fixe..... Ce fut du soleil qu'il construisit l'univers. Qu'on ne dise donc plus que les sens nous montrent la route la plus simple, et que l'expérience nous fait remonter aux élémens des choses! La raison seule, en reprenant son centre sublime, dissipe l'erreur, et nous ramène à la nature.

Ce n'est pas tout. Nous contenterons-nous de savoir que le soleil est au centre de notre système planétaire? Ne se pourrait-il pas, qu'entraîné lui-même dans l'immensité avec tous les corps qui l'environnent, il se mût autour d'un astre d'un ordre supérieur? En voyant les satellites dans la dépendance de leurs planètes, celles-ci à leur tour dans la dépendance

des soleils, nous sommes fondés à admettre un rapport semblable entre les soleils, et de continuer ainsi à les subordonner, jusqu'à ce que nous ayons trouvé, non seulement pour le système solaire qui n'a qu'une valeur *variable* dans la considération de l'immensité, mais pour tout l'univers un centre commun, implicite renfermant en soi les forces, les lois, les équations générales de tous les systèmes subordonnés. Or, s'il paraissait un second Newton, qui, ne considérant le mécanisme d'un système solaire avec tous ses phenomènes que comme un *facteur*, et qui, à l'appui de raisonnemens solides (qu'il tirerait peut-être de la loi des *perturbations*), nous prouverait que ce *facteur* ne pourrait s'expliquer qu'en admettant un autre *facteur* d'un ordre plus élevé, mais dont l'intervention suffirait pour résoudre toutes les difficultés qu'offrirait le système subordonné, lui refuserions-nous notre approbation, parce que nos télescopes ne nous permettent pas de rien apercevoir de semblable? Ne serait-ce point ravaler la raison, l'enchaîner? Cela n'arrive pourtant que trop souvent. Tous les jours on nous exhorte à fonder nos raisonnemens sur l'observation et l'expérience, et l'on ne songe pas que le rayon de cette lumière divine

pénètre bien au-delà de la borne prescrite à nos sens...., à nos télescopes; dans ces régions lointaines, aussi réelles que l'espace qui nous environne, il n'est plus d'expérience; et si nous voulons y faire des découvertes, c'est par le raisonnement et la méditation que nous réussirons.

Il en est de même pour la nature organisée. Ici, ce qui est tout près de nous, est aussi caché à nos sens que dans l'univers ce qui est si loin d'eux. Nous voyons, il est vrai, les fluides circuler en torrens; nous trouvons les points d'où ils partent, ceux où ils arrivent; nous poursuivons le tronc dans ses ramifications, et jusqu'aux dernières sinuosités; la loupe nous découvre ce qui échappe à l'œil nu; nous analysons, nous décomposons tout cela à l'aide des sens; mais qu'y avons-nous gagné? Où trouvons-nous la liaison transcendentale? Qu'est-ce qui détermine le *moment* de la force qui sollicite le mouvement perceptible? Quelle loi établit le rapport qui subsiste entre chaque organe particulier et l'ensemble? Nous voyons bien que tout ici doit être unité, ordre, système; que chaque organe doit contribuer d'une manière spécifique à l'effet de l'ensemble, qu'il faut enfin que l'organisme ait ses lois..... Mais

où se prononcent-elles? Quelle est cette force qui se manifeste dans le jeu perpétuel du cœur et y entretient la respiration? Par-tout je vois une modification qui paraît libre, et par-tout une loi; mais où en trouver le sens? Vous connaissez parfaitement l'admirable structure des organes de nos sens; mais, dites-moi, je vous prie, comment se forment en eux le son, la lumière colorée? Quoi! sommes-nous condamnés à nous renfermer dans ces étroites limites? Non! Vous découvrirez ces mystères, mais ce ne sera point par le secours de l'expérience. Il faut trouver un principe indépendant d'elle, mais dont elle fera reconnaître la vérité, en l'appliquant à ses diverses directions, et c'est là l'office de la raison. Car, enfin, nous marchons à tâtons! Qui de nous me dira ce que c'est que la vie, la santé? Deux corpuscules séminaires à peine perceptibles à l'œil, ne nous offrent plus aucune différence; leurs forces se développent, et vous voyez deux êtres entièrement différens par leur couleur, leur forme, leurs fonctions, leurs propriétés. Le germe ne renferme-t-il pas tous ses développemens? Jetez les yeux dans le laboratoire secret de ces formes plastiques; que vous apprennent les sens? Rien; mais est-ce une raison pour re-

noncer à pénétrer dans ce sanctuaire. Il est sans doute une *dynamique* pour la vie, comme il est une *mécanique* pour le mouvement. Mais ce n'est point à l'aide des sens que vous découvrirez le principe de la vie. Vos sens, par la variété infinie de leurs impressions, ne peuvent que répandre de la confusion dans vos recherches, et vous empêcher de saisir l'unité de ce principe. Ne confondons pas le *vrai* avec le *réel*. Le vrai est en nous; c'est la loi dont nous acquérons la conscience par le moyen du *réel*. Le réel, le matériel *en soi*, n'est, comme l'a dit Platon, *rien*, et ne devient quelque chose qu'en s'incorporant avec l'idée, qui, en qualité de loi, donne à la chose l'être et la vie.

Quoi! d'un véhicule matériel fini, de quelques gouttes de liqueur spermatique et d'un petit œuf, sort l'homme avec l'idée de l'infini, avec ce principe qui le porte à exercer sa liberté dans toutes les directions, avec ce regard qui s'élève aux cieux, et devant lequel disparaît la terre comme un atome. Désespérant de résoudre ce problême, voulez-vous essayer de nous expliquer comment notre volonté fait mouvoir nos bras, nos pieds? Jamais l'expérience ne résoudra ces questions; mais, encore une fois, pourquoi renoncer à chercher leur solution?

Ici, nous tombons dans la contradiction. D'un côté, la longue habitude de ne pas vous interroger sur cette matière a émoussé notre curiosité, et, de l'autre, nous semblons voler à un but que nous ne pouvons néanmoins atteindre qu'en la connaissant. C'est le destin de l'homme de se porter toujours vers les extrêmes, avant de saisir le milieu qui les unit.

Platon ne se borne pas à demander d'où viennent le mouvement, la vie? Il demande d'où vient l'ame, qu'était-elle avant sa vie *dans le temps*, et que deviendra-t-elle après cette vie?

Voilà donc une triple série de propositions:

1° La série où l'expérience précède la loi. L'office des sens s'exerce ici sur la nature comme sa base, et s'élève à l'aide du principe ordinatif de l'intelligence, par la voie de l'induction et de la combinaison, jusqu'aux vérités universelles qui circonscrivent la sphère des phénomènes connus. Monde physique;

2° La série où la loi précède l'expérience. L'office des sens est inutile, parce que la source des phénomènes est cachée : nous ne voyons que les *produits*, et non les opérations de l'agent productif. Monde organique;

3° La troisième série est de nature trans-

cendentale. L'expérience ne précède ni ne suit la loi, qui se transforme en *foi*. Monde intellectuel.

On n'a, jusqu'à ce jour, trouvé de méthodes que pour la première de ces séries; tous les efforts que l'on a fait pour l'appliquer aux deux dernières ont été et seront toujours vains. Combien de fois n'a-t-on pas inutilement essayé d'arracher par des procédés chimiques, quelqu'un de ces secrets à l'organisme? Décomposez l'organe le plus noble, vous ne trouverez rien qui vous annonce le plus ou moins d'importance de ses fonctions. Le cerveau approche, par sa substance blanche prédominante, des organes les plus insignifians, et cependant il est le plus élevé dans la *dynamique de la vie*. Il en est de même de l'application des lois et des agens physiques.

Quelle est la méthode seule féconde en résultats?

Je suppose ici comme prouvé que l'organique tient le milieu entre le physique et l'intellectuel; la vie entre le mouvement et l'action; l'unité individuelle entre l'unité physique et l'unité personnelle. Toutes branches d'un

même tronc, elles tirent leur origine de la proportion métaphysique et générale de matière, de forme et d'être; en sorte que, dans l'ordre physique, c'est la matière qui prédomine; dans l'ordre organique, c'est la forme; enfin dans l'ordre intellectuel, c'est l'être. Il serait difficile de trouver dans le monde quelque chose qui ne participât point, quoique très-diversement, à cette proportion de matière de *forme* ou *d'être*. Plus une chose tient de l'être, plus elle est positive, excellente et libre; c'est le cas dans le domaine intellectuel d'où ressortent les actions libres. Plus une chose tient de la matière, plus elle est négative, chétive et nécessaire; c'est le cas dans le domaine physique d'où ressort le mouvement avec ses lois nécessaires.

Mais plus une chose tient de la forme et y élabore la matière et l'être, plus elle est indifférente, homogène, conciliante; c'est le cas dans le domaine organique d'où ressortent la vie et la liberté.

Si nous considérons ces propositions métaphysiques, nous en déduirons trois principes (1):

---

(1) M. de Eschenmayer, aussi bon mathématicien et philosophe que grand médecin, écrivant dans une lan-

L'un, intégrant, généralisant, élevant aux plus hautes puissances;

L'autre, différentiant, disseminant, extrayant les puissances;

Enfin, le troisième, indifférentiant, conciliant, rattachant à l'unité, et ramenant à l'exposant *o* les puissances positives et négatives.

C'est ce dernier qui est en même temps le principe *vital;* c'est le lien de la nature. Les philosophes ont été dans l'erreur jusqu'à ce jour : ils ont cru que l'*indifférence* n'était que le résultat de la réunion des deux poles; mais ils ne songent pas que, dans des directions opposées (différentiant et intégrant), les poles

---

gue qui se prête éminemment à toutes les abstractions, adopte l'usage des savans de sa nation, et puise dans les mathématiques les objets de ses comparaisons. Je préviens donc le lecteur, que ne voulant point emprunter dans les idées vulgaires des équivalens nécessairement imparfaits ou trop faibles, j'ai traduit ses idées dans le même esprit; et qu'ainsi tous les termes que j'emploie doivent être pris dans l'acception qu'ils ont en mathématique. Dans ce passage, par exemple, on voit que l'auteur se fonde sur les formules $\bar{x}^1$, x^0, x^1. J'ajouterai, pour l'intelligence de quelques autres passages, que, par *équation*, les biosophes allemands entendent l'expression des rapports harmoniques et disharmoniques de la vie.

se fuiraient éternellement, s'il n'existait un *terme moyen* qui reçût et conciliât en lui-même leur opposition. Ce principe indifférentiant subsiste donc aussi bien que les poles mêmes, quoique ses caractères soient communs à ceux des deux poles.

Tout le domaine de la nature organique consiste en indifférences relatives, et repose sur la prédominance de la forme, quoique la proportion générale de matière, de forme et d'être ne cesse pas de se prononcer dans chaque domaine en particulier. C'est ainsi que là où la matière prédomine, c'est la plante; là où la forme prédomine, c'est l'animal; et là enfin où prédomine l'*être*, c'est l'homme comme organisation. Ces trois coefficiens forment trois domaines, dans lesquels le principe vital-général, sans perdre le caractère dominant d'indifférence et de forme, se présente dans ses directions particulières.

En partant de ce point de vue, on peut tracer plusieurs caractères et propriétés générales de ce principe vital:

1° Il est au-dessus de tous *les agens* physiques et chimiques; par conséquent au-dessus de la gravité, de la chaleur, de la lumière, du

magnétisme, de l'électricité, du galvanisme, comme la puissance *o* dans un système numérique est au-dessus de l'exposant négatif;

2° Il forme l'unité réelle et vraie entre le positif et le négatif; je veux dire que chaque organisme est un tout composé de parties diverses, *un* individu;

3° Il est formateur (plastique), car réunissant en un des agens libres et des agens nécessaires, ses productions doivent porter le caractère de liberté dans leurs proportions;

4° Toute vie renferme *en soi* une équation d'un ordre supérieur à toutes celles qu'offrent tous les mondes physiques dans tous leurs mouvemens intérieurs et extérieurs. Le plus petit insecte microscopique équivaut à un système solaire (comme organisme);

5° Par-tout où il y a vie, il y a action et réaction. Si nous admettons une force attractive et une force expansive, le principe vital doit se manifester par oscillation ou par une succession de contractions et d'expansions, qui, en effet, est la principale forme de la vie;

6° Le principe vital sollicite la croissance. Aucune puissance physique n'agit d'une manière plastique et en même temps augmenta-

tive; et si la chaleur et la lumière semblent favoriser l'*évolution* organique, ce n'est pourtant qu'indirectement, et parce qu'elles diminuent dans cette indifférence, les entraves du principe matériel. Ainsi dans l'œuf c'est une indifférence qui repose, et dans laquelle le principe qui lie (attractif) et le principe libre (expansif) se tenant en équilibre, ne se manifestent pas. La chaleur s'y joint-elle par l'incubation, elle diminue le principe attractif, et par-là le principe libre, formateur, obtient la prépondérance, et commence par des oscillations infiniment petites, à intégrer le germe, et c'est en quoi consiste la croissance. Par-tout où agissent la chaleur et la lumière, le principe vital ne devient pas positif, ce que ne peut aucun agent ou force physique; mais il est excité par la diminution de l'opposition qu'il éprouvait, et la croissance s'opère.

7° Le principe vital est générateur : la génération n'est possible que lorsque le germe lui-même a acquis une espèce de développement. La vie plastique ayant trouvé sa limite dans la reproduction individuelle (la croissance), se dirige vers la production de l'espèce, les oscillations infiniment petites du principe libre continuant même lorsque l'individu est accom-

pli; il en résulte une surabondance de forces, qui émane de chaque organe, et qui en tant que chaque organe est un reflet du tout et reproduit son semblable, se réunissent en une production commune. Comme tous les rayons d'un même cercle aboutissent au centre; et celui-ci devient à son tour le germe d'un nouveau tout. Dans l'organisme le plus parfait, ce germe est la semence et l'œuf, qui renferment déjà implicitement (et comme *différentielle*) *le type* de l'être qui, pour se développer, n'attend que l'acte d'*intégration.*

La génération n'est pas une simple puissance mécanique ou dynamique, puisque dans ces puissances la nature ne présente jamais dans la partie, le reflet du tout, ce qui ne peut avoir lieu que pour le principe *indifférentiant*, qui s'empare également de ce qui est *libre* et de ce qui est *nécessaire.*

8° Le principe vital est conservateur. Ce qui résulte de la nature, de l'indifférence, qui ne souffre pas de grandes perturbations; c'est lui qui répare ce qui s'altère, qui lie ce qui s'est séparé, qui évacue le superflu (*vis medicatrix.*)

Ces propriétés générales, qui toutes dérivent

de la nature, de l'*indifférence*, se manifestent dans les principaux phénomènes, et peuvent s'appliquer à la théorie du magnétisme.

(*La suite au prochain Numéro.*)

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

BIBLIOTHÈQUE

DU

MAGNÉTISME ANIMAL,

Par MM. les Membres de la Société du Magnétisme

Spes boni.

TOME DEUXIEME.

f.e b.t Gonpilleau p.r Nantes le 13 18/17 10.bre

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue des Petits-Augustins, n° 5 (ancien hôtel de Persan).

1817.

MÉMOIRES

DES MEMBRES CORRESPONDANS.

Extrait du journal des traitemens de M. Masson d'Autume.

Si les phénomènes infiniment variés que présente le somnambulisme magnétique, sont presque toujours extrêmement intéressans pour tout observateur attentif et curieux; si l'on aime à les suivre et à les observer dans des êtres simples et livrés aux seules impulsions de la nature, il n'est pas moins satisfaisant, quoique beaucoup plus rare, de rencontrer ces mêmes phénomènes, ou du moins des phénomènes analogues ou semblables, dans des individus qui, réunissant à beaucoup d'esprit naturel la culture que donnent l'éducation, l'usage du monde et la lecture, y joignent encore le talent et l'habitude de rendre toutes leurs idées avec clarté et précision.

Tels sont les avantages que nous avons été assez heureux de trouver réunis dans la personne de mademoiselle L***, qui a été le sujet

du traitement magnétique dont on va lire le journal.

Mademoiselle L***, âgée de trente-quatre ans, après avoir consulté différens médecins sur une humeur qui, depuis le mois de juillet 1785, prenait issue par le nombril; après avoir tenté sans succès différens remèdes, se voyant réduite à mettre toute son espérance dans un cautère au bras, qui aurait pu la soulager sans la guérir; étant d'ailleurs sujette à de fréquentes attaques de nerfs, vint à notre traitement le 18 février 1786. Elle fut mise en rapport avec une somnambule nommée Thérèse, qui lui conseilla de suivre le magnétisme, dont elle avait grand besoin, et de revenir le lendemain.

Le lendemain 19, Thérèse dit à mademoiselle L*** qu'elle serait somnambule dans un mois, si elle était magnétisée assidûment; que son somnambulisme serait retardé d'autant de jours qu'elle aurait manqué de fois à être magnétisée. Elle lui a prescrit un régime, et sur-tout de boire de l'eau magnétisée. Elle m'a dit, en son absence, qu'elle avait une quantité considérable d'humeurs âcres répandues dans l'intérieur de son corps; que ces humeurs s'étant mêlées dans le sang, l'avaient appauvri et dénaturé; qu'il se trouvait dans le moment de la matière amassée

dans le boyau ombilical, de la longueur au moins de trois pouces (1). Les nerfs, m'ajouta-t-elle, sont aussi très-susceptibles; mais avec de la constance et de l'exactitude à suivre le magnétisme et les remèdes que j'indiquerai, la guérison est certaine.

Du 20 février au 3 mars, mademoiselle L*** a suivi le traitement exactement deux fois par jour, sans rien éprouver de remarquable et sans avoir pris aucun remède que de l'eau magnétisée, et trois fois par jour, par les conseils de Thérèse, un gobelet d'eau dans lequel on avait mis une cuillerée à café de sirop de guimauve, et six gouttes d'eau de fleurs d'orange.

Le samedi 4 mars, Thérèse ordonna à mademoiselle L***, et lui plaça elle-même, dans l'état de somnambulisme, un emplâtre sur la région ombilicale, composé de camphre, de poix blanche et de coton musqué, dont l'effet devait être de diviser l'humeur pour en favoriser l'évacuation par le bas.

Du 5 au 8 mars, rien de nouveau; même traitement, même régime.

(1) Cette humeur a été qualifiée par deux habiles médecins d'humeur dartreuse intérieure, et se portait sur différentes parties du corps, quand elle cessait de fluer par le nombril.

Le 9 mars, Thérèse, dans l'état de somnambule, me dit que le camphre commençait à faire son effet; que l'humeur amassée dans le boyau ombilical prenait son issue par le bas.

Du 10 au 18 mars, rien de remarquable, sinon que le sommeil semblait augmenter un peu, mais était interrompu au moindre bruit.

Le 19 mars, après-dîner, mademoiselle L*** a dormi du sommeil magnétique, s'il faut en croire Thérèse, pendant cinq minutes en deux fois, ayant été réveillée par le bruit de deux trompettes qui sonnaient sous les fenêtres.

Les 20 et 21 mars, les sommeils ont été fort irréguliers.

Le 22, mademoiselle L*** m'ayant fait dire qu'elle était incommodée et souffrante au point de ne pas sortir de chez elle, je m'y transportai, ainsi que Thérèse, qui me dit, aussitôt qu'elle fut dans l'état magnétique, que les douleurs que ressentait mademoiselle L*** étaient causées par les humeurs qui se détachaient pour s'évacuer, tant par un dévoiement déjà commencé, que par la voie des règles, qu'elle aurait la nuit suivante. Elle lui ordonna de prendre dans la journée une infusion de bourrache, de côtes de bettes et de saignette, bouillies pendant six minutes, et magnétisée.

Du 23 mars au 6 avril, rien de nouveau ; les sommeils ont été courts et irréguliers.

Le 7 avril, mademoiselle L***, par les conseils de Thérèse, a commencé l'usage d'un bouillon qui doit purifier son sang très-dépravé et très-appauvri ; il est composé comme il suit : quinze écrevisses bien pilées, une poignée de feuilles de petite sauge dans deux pintes d'eau réduites par le feu à une pinte et demie. Elle doit en boire un verre le matin à jeun, et un en se couchant.

Du 8 avril au 3 mai, même conduite, même régime ; les sommeils augmentaient sensiblement, étaient plus calmes et plus profonds.

Le 4 mai, pour la première fois, mademoiselle L***, pendant ses sommeils du matin et de l'après-dîner, a parlé, a bu, a agi, sans se ressouvenir de ce qui s'était passé.

Le 5 et le 6 mai, même sommeil magnétique bien caractérisé, soir et matin, d'une heure et une heure et demie : elle a eu, dans cet état, des maux de cœur ; elle a même vomi une fois des glaires ; mais souvent elle a eu de la gaîté, et a causé avec plaisir avec plusieurs personnes présentes, sur-tout avec mon frère, le chevalier D.....

Le 7 mai, son sommeil fut moins profond,

ayant eu de fréquens maux de cœur pendant les deux séances du matin et de l'après-midi.

Le 8 mai au matin, durant son sommeil, mademoiselle L*** a commencé à sentir et à pressentir son état; elle a dit qu'elle avait de la fièvre, qui durerait jusqu'à deux heures après-midi; qu'il fallait qu'elle continuât son bouillon d'écrevisses, au moins jusqu'au 20 juin. Elle a ajouté : Vous aurez beaucoup de peine à m'endormir ce soir; il faudra me donner deux verres d'eau avec du sirop de vinaigre. J'aurai des toux convulsives, et je vous prierai de me réveiller. — Vous commencez donc, lui ai-je dit, à voir votre état? — Non, a-t-elle répondu, je ne vois pas, mais je sens. Je ne peux vous décrire l'état où je me trouve : les expressions me manquent. Il me semble que je suis bien loin de l'endroit où vous m'avez endormie; mais je suis bien certaine que tout ce que je vous ai dit arrivera : je le sens là (montrant le plexus stomacal).

Après-dîner, tout s'est effectué comme elle l'avait annoncé. Elle a dit que la fièvre l'avait reprise, qu'elle durerait jusqu'à quatre heures et demie, que je la réveillerais pour lors, et qu'elle irait à la garde-robe, avec le dévoiement, comme le matin. A son réveil, je lui ai donné une clef dont elle a compris l'usage,

mais a paru fort étonnée. Rendormie, elle m'a assuré que le reste du jour elle serait gaie, aurait de l'appétit et dormirait bien.

Le 9 mai, à neuf heures et demie du matin, mademoiselle L*** ayant été mise en crise magnétique en présence de madame sa mère, de M. H..... et de M. le baron de C....., a marqué beaucoup de sensibilité et d'attachement à madame sa mère ; ensuite m'a dit qu'elle pressentait une crise violente pour le 23 du mois, et m'a dicté ce qui suit :

« Le 23 de ce mois, à neuf heures du matin, vous me magnétiserez ; je dormirai tranquillement pendant vingt minutes ; au commencement de la vingt-unième minute, la crise commencera par une douleur affreuse à l'estomac, qui sera successivement plus ou moins violente, et qui ne me quittera pas jusqu'à une heure et demie après-midi ; peu de temps après la crise commencée, aux douleurs de l'estomac se joindra un violent mal de tête qui durera un quart-d'heure ; au mal de tête succéderont des douleurs violentes à la matrice, qui dureront aussi un quart-d'heure, pour lequel temps il faudra préparer de l'eau tiède avec du cerfeuil ; ensuite la crise deviendra générale, et j'éprouverai des convulsions dans toutes les parties du corps,

qui ne finiront qu'à une heure et demie précise. Le 23 après-dîner, et le 24 au matin, je deviendrai somnambule facilement, et en peu de temps; il sera même nécessaire, pour ma santé, de me mettre dans l'état magnétique; mais une fois que vous m'aurez ouvert les yeux dans la séance du 24, vous ne pourrez jamais parvenir à m'endormir, et il sera inutile dorénavant de me magnétiser.

« J'aurai toujours les nerfs fort sensibles, je serai toujours sujette aux peurs; je ne vois rien qui puisse me guérir de cette susceptibilité. Je continuerai l'usage du bouillon d'écrevisses et de sauge que m'a ordonné Thérèse; je ne peux trop lui dire combien je suis reconnaissante des obligations que je lui ai de me l'avoir indiqué; je sens, dans l'état où je suis, que c'est la seule chose qui ait pu me purifier le sang; je continuerai ce bouillon jusqu'au 20 juin; je mettrai encore deux fois le petit emplâtre de camphre, aussi ordonné par Thérèse; et, passé le 20 juin, je serai entièrement débarrassée de l'humeur qui me tourmentait depuis près d'un an, en se portant successivement sur différentes parties de mon corps. Mon sang sera parfaitement purifié. D'ici au 23, je m'occuperai pendant mes sommeils des moyens à employer, s'il est

possible, pour rendre ma crise moins pénible, et je vous ferai part de tout ce que je verrai pour me soulager. Je suis sûre, comme de mon existence, que tout ce que je viens de dire arrivera exactement et à la lettre, comme je viens de le détailler. »

Mademoiselle L***, pendant son sommeil de l'après-dîner, en présence de monsieur son père, de M. et madame A..., de M. le baron de C....., M. de F....., officier d'artillerie, et du chevalier D....., a demandé qu'on la laissât tranquille un moment pour réfléchir à ce qui devait se passer dans sa crise du 23 mai, et aux moyens qu'on pourrait employer pour la soulager; j'ai demandé et obtenu beaucoup de silence pour qu'elle ne soit point détournée de son application. (Il faut remarquer que mademoiselle L*** entend tout le monde sans établir de rapport, ce qui n'arrive pas ordinairement aux somnambules; mais chaque somnambule offre des phénomènes différens.) Après quelque temps de réflexion, elle a dit :

« Le mardi 23 mai, dans le temps que durera ma crise, j'aurai quatre faiblesses ou spasmes, pendant lesquelles il faudra me mettre dans l'état de somnambulisme; pour cela, on me magnétisera dès le premier instant qu'elles commen-

ceront. La première viendra après le quart-d'heure du grand mal de tête; elle durera vingt-deux minutes; il faudra me réveiller exactement après la vingt-deuxième minute expirée. La seconde faiblesse sera après la crise de la matrice, et durera vingt-deux minutes; il faudra me réveiller comme à l'autre. La troisième aura lieu à midi sonnant, durera le même temps; même réveil. Cinq minutes après viendra la quatrième et dernière faiblesse; même durée, même conduite. La fin de la crise arrivera à une heure et demie précise; ces quatre faiblesses ou spasmes seront des momens de repos que se donnera la nature affaissée, pour pouvoir supporter les douleurs atroces qui doivent les suivre. »

Elle a demandé ensuite qu'on ne lui fît plus de questions sur sa crise, dont elle paraissait s'effrayer beaucoup; elle a même versé des larmes en en parlant.

Le 10 mai, dans la séance du matin, ayant demandé à mademoiselle L*** en crise magnétique, ce qui serait arrivé si elle n'avait pas été magnétisée, et si Thérèse, en somnambule, ne lui avait pas donné des soins et des avis, m'a répondu que je la faisais réfléchir sur un objet auquel elle n'avait point encore pensé; puis

après quelques momens de réflexion, m'a dit d'un ton ferme :

« Monsieur, sans le magnétisme, sans les bouillons d'écrevisses et de sauge, et sans l'emplâtre de camphre que m'a prescrit Thérèse, dans dix-huit mois, l'humeur, qui faisait des ravages successivement dans différentes parties de mon corps, serait tombée sur la matrice, y aurait formé cinq ulcères qui seraient devenus incurables, et je serais morte, peu de temps après, dans les tourmens les plus affreux; je ne peux trop remercier Thérèse, et trop répéter que je lui dois la vie; elle m'a indiqué les seuls remèdes qui pouvaient me tirer d'affaire (1)..... J'ai cru, et je crois encore, dans l'état naturel, que j'ai la poitrine mauvaise; il n'en est rien; au contraire, je l'ai excellente : les toux convulsives et fréquentes que j'ai eues provenaient uniquement de l'estomac..... Je chercherai quelques moyens de diminuer la violence des douleurs que je dois endurer dans ma crise du 22; je ne les vois pas encore, mais je ne suis pas sans espérance d'en trouver. »

---

(1) Mlle L*** a répété la même chose en présence de Thérèse éveillée, qui ouvrait de grands yeux et marquait un étonnement difficile à peindre.

Le 11, mademoiselle L*** a changé plusieurs choses à son régime, et s'est fort occupée des moyens de soulager les douleurs de la crise qu'elle aura le 23.

Le 12, elle m'a dicté, en présence de mademoiselle sa sœur, de mesdames de F.... et A....., et de MM. de la B..... de P..... du P..... M..... (son médecin de confiance), et le Ch. D'....., l'infusion suivante :

« Mettez dans une pinte d'eau une once de miel, une pincée de fleurs d'althée, autant de fleurs de violettes doubles, quelques zestes de citron frais, une poignée de fleurs de mauve; faites-les bouillir pendant cinq minutes. Lorsque ma crise commencera, j'aurai des douleurs affreuses à l'estomac; je demanderai de l'eau tiède; il faudra alors me donner de cette infusion, insister malgré la répugnance que j'ai pour le miel, et m'en faire prendre de demi quart-d'heure en demi quart-d'heure.

« Le cataplasme suivant appliqué sur le creux de l'estomac, me soulagera beaucoup : prenez plein les deux mains de graine de lin, qu'on fera bouillir dans un quart de pinte d'eau jusqu'à siccité, et qu'après on pilera bien; étendez sur un morceau de serge, et appliquez immédiatement la graine de lin sur l'estomac.

« Je ne veux aucun autre témoin, pendant ma crise, que les personnes qui me sont absolument nécessaires; ma sœur, M. M..... (son médecin), et vous, monsieur. Je serai fort aise, a-t-elle dit à M. M....., d'avoir votre avis sur ce que je viens d'indiquer pour mon soulagement. »

Le docteur ayant approuvé, et même applaudi aux moyens qu'elle indiquait pour diminuer les douleurs, un air de tranquillité et de sécurité a remplacé l'air d'application et d'inquiétude peint sur le visage de la malade.

Pendant les séances des 13, 14, 15 et 16, mademoiselle L*** s'est ordonné un régime convenable à sa situation pour le moment, et a prévu qu'elle ne pourrait se dispenser de prendre douze bains, qu'elle commencerait dans quelques jours, ainsi que du petit-lait, dont elle prendrait trois verres pendant le temps qu'elle serait dans son bain, dont la chaleur sera du vingt-quatre au vingt-cinquième degré du thermomètre. Elle a souvent parlé gaîment avec diverses personnes.

Le 17, elle m'a annoncé qu'elle serait plus clairvoyante après sa crise qu'elle ne l'est actuellement, et remet en conséquence aux deux séances du 23, après-dîner, et du 24, à me

parler du régime nécessaire, tant pour le temps de sa convalescence que pour le reste de sa vie.

Le 18, elle a parlé d'une peur qu'elle avait eue la veille, et qui lui avait fait une telle révolution, qu'elle lui avait procuré, au bout d'une demi-heure, ses règles, qu'elle ne devait avoir que le 21 ; elle s'est réjouie d'en être débarrassée pour le 23, jour de la forte crise.

Le 19, lui ayant demandé combien il aurait fallu de temps pour sa guérison, si elle n'était pas devenue somnambule, m'a répondu, après y avoir réfléchi pendant plusieurs minutes, qu'elle n'aurait eu lieu qu'au 28 septembre prochain.

Le 20 mai, après-dîner, elle a passé cinq heures dans l'état de somnambule, et pendant cette séance, m'a dicté ce qui suit pour ajouter au cataplasme de graine de lin :

« Prenez trois racines de guimauve, que l'on fera bouillir dans un peu plus du quart d'une pinte d'eau pendant cinq minutes, et l'on en retirera les racines. On mettra dans cette eau deux fortes poignées de poirée, puis de la graine de lin renfermée dans un petit sac de toile; on la laissera devant le feu jusqu'à siccité ; ensuite on pilera bien le résidu, que l'on étendra sur de la flanelle, ce qui composera le cataplasme. »

Elle m'a prié de ne pas oublier de mettre par

écrit que si par la suite elle vient à éprouver des toux convulsives, elle fera très-bien de prendre des bouillons de mou de veau et de chou rouge; que ce bouillon lui ayant été ordonné par un professeur en médecine, qui lui supposait la poitrine affectée, lui avait fait un bien infini à l'estomac, d'où provenaient ses toux. « Il serait bien à souhaiter, a-t-elle ajouté, que les erreurs en médecine aient toujours un résultat aussi heureux. »

Le 21, dans la séance du matin, mademoiselle L*** a eu une colique qu'elle a annoncé devoir durer six minutes; m'a prié de la magnétiser à l'estomac : peu de temps après, a dit d'un ton gai qu'elle en était quitte : j'ai vérifié à ma montre la justesse de cette annonce. Dans la séance de l'après-dîner, après avoir encore éprouvé des douleurs de colique, m'a demandé avec vivacité de prendre ce qu'il faut pour écrire, et m'a dicté ce qui suit :

« Une petite poignée de cerfeuil, autant de bourrache, quatre grains de nitre; mettre bouillir dans la valeur de quatre verres d'eau réduits à trois. J'en prendrai demain matin, en somnambule, un verre à neuf heures et demie, un second à dix heures et un quart, et un troisième à onze heures. Il est fort heureux pour moi,

a-t-elle ajouté, de pouvoir parer à temps à un mal que je viens d'apercevoir : ce sont encore des humeurs qui s'amassent dans le boyau ombical; mais je m'y prends fort à propos; je ne leur laisserai pas le temps de faire du ravage..... Il faudra m'endormir ce soir à huit heures chez moi, pour que je puisse examiner les progrès de cette humeur, et pour détailler en présence de ma sœur, les différentes choses dont j'aurai besoin pendant ma crise du 23. Connaissant son exactitude, je la prierai de préparer elle-même mon infusion et le cataplasme que j'ai indiqué pour diminuer mes douleurs. »

Durant cette séance et plusieurs des précédentes, elle s'est prescrit divers remèdes et précautions à prendre dans la suite pour sa santé, et plusieurs fois elle a entendu madame de M.... et M. R.... toucher du forte-piano, avec un plaisir qui, suivant elle, ne peut se comparer à celui que lui fait éprouver cet instrument, dans l'état ordinaire.

Pour suivre le renseignement de ma malade, elle a été mise en crise magnétique vers les huit heures du soir, et elle a dicté une seconde fois les différentes choses qui pourraient la soulager le 23, en présence de mademoiselle sa sœur et de différentes personnes qui soupaient chez

madame sa mère. Avant le réveil, je m'informai si elle jugeait à propos d'être magnétisée et endormie après souper.

« C'est selon, m'a-t-elle répondu; si je souffre, il faudra me magnétiser; si au contraire je ne souffre pas, ce sera chose inutile. Observez-moi pendant le souper : si je porte la main sur mon estomac, c'est une preuve que je souffre, et il faudra m'endormir. »

Ayant remarqué que mademoiselle L*** souffrait, par le moyen qu'elle m'avait indiqué elle-même, je la fis entrer dans l'état magnétique. A peine les yeux sont fermés, qu'elle me remercia beaucoup de l'avoir endormie; ensuite, après quelques momens d'une grande attention, a paru s'effrayer de ce qu'elle voyait à la hauteur de son nombril.

« Ah! mon Dieu, s'est-elle écriée en frappant du pied, quels progrès cela a fait en peu de temps! quelle quantité de matières s'amasse!.... Il faut absolument, a-t-elle ajouté, que je prenne demain matin, à huit heures, deux lavemens, moitié petit-lait, moitié eau tiède : cela ne vous empêchera pas, monsieur, de me faire prendre, aux heures indiquées, les trois verres de l'infusion de cerfeuil et de bourrache, avec quatre grains de nitre. Thérèse re-

nouvellera mon emplâtre de camphre, et j'espère que, moyennant ces précautions, tout ira bien.... Au nom de Dieu, monsieur, n'allez pas perdre la tête; ne m'abandonnez pas pendant ma crise, je serais perdue. Puis s'adressant à mademoiselle sa sœur : je vous ferai bien de la peine, ma sœur, mais vous m'êtes absolument nécessaire; il m'est impossible de me passer de vous. »

Après s'être effrayée et rassurée successivement, et à différentes reprises, sur sa crise du 23, a demandé d'être réveillée. Ces deux séances se sont passées en présence des personnes qui soupaient chez M. L...., M. et madame A...., M., madame et mademoiselle L***, la cadette. M. B.... a été présent à la séance de l'avant-souper.

Le 22, mademoiselle L*** vint au traitement à neuf heures du matin, me dit en arrivant qu'elle était parfaitement contente de l'effet de ses deux lavemens, qui l'avaient débarrassée de matières qui paraissaient moitié bile et moitié glaires. A peine entrée dans l'état magnétique, elle me dit que les lavemens avaient entraîné l'humeur qu'elle avait aperçue hier, et que l'infusion qu'elle allait prendre acheverait de nettoyer; a conversé fort gaîment avec différentes

personnes, entr'autres avec mon frère le chevalier D'.....

Après-dîner, étant arrivée au traitement avec un grand mal de tête qu'elle a eu le reste de la journée, m'a dit, pendant son sommeil, que c'était un avant-coureur du mal affreux qu'elle ressentirait demain à la tête pendant un quart-d'heure ; m'a recommandé d'aller exactement la magnétiser à neuf heures du matin ; m'a répété qu'elle serait somnambule pendant vingt minutes avec assez de tranquillité ; qu'ensuite le mal d'estomac commencerait, mais qu'elle pourrait encore, malgré de grandes douleurs, rester dans l'état magnétique pendant douze minutes, et que, pendant ce temps-là, on lui donnerait de l'infusion préparée par mademoiselle sa sœur, pour juger si elle était faite comme elle l'avait indiqué, et voir en même temps l'effet qu'elle produirait pour calmer ses douleurs d'estomac.

A dix heures et demie du soir, a été endormie chez une dame de ses amies, chez qui j'avais soupé avec elle. A peine dans l'état magnétique, s'est effrayée de voir encore de la matière s'amasser près du nombril.

« Il faut absolument, a-t-elle dit vivement, que je prenne demain matin une médecine. Après quelques minutes de réflexion, a dit avec

vivacité : Il est inutile d'évacuer cette humeur avant ma crise de demain 23. J'ai besoin de toutes mes forces pour pouvoir résister à la violence du mal qui m'attend; d'ailleurs, je verrai beaucoup mieux après où en seront les progrès de cette humeur, et j'indiquerai plus sûrement les moyens de les arrêter. »

A parlé avec des signes de terreur de ce qu'elle devait endurer le lendemain. « N'allez pas perdre la tête, m'a-t-elle répété plusieurs fois; je souffrirai horriblement. » Ensuite m'a prié de l'avertir d'ôter son camphre en se couchant, et de lui ouvrir les yeux.

Le 23, m'étant rendu chez mademoiselle L*** un peu avant neuf heures, je l'ai magnétisée à neuf heures précises; un instant après, elle est entrée dans l'état magnétique : de la tranquillité pendant vingt minutes; la crise a commencé à la vingt-unième minute par un violent mal d'estomac; elle est restée encore douze minutes en somnambule, chose convenue la veille, pour voir l'effet de l'infusion ordonnée, qu'elle a trouvée faite avec exactitude; a demandé à être réveillée; en ouvrant les yeux, est effrayée de la crise de l'estomac, comme celle qu'elle redoute le plus (1); a bu souvent

(1) Mlle L*** a eu trois fois dans sa vie des crises à

de l'infusion, et a dit en être infiniment soulagée; la neuvième minute après son réveil, la crise dans la tête s'est jointe aux douleurs de l'estomac, et a duré un quart-d'heure; ensuite la faiblesse ou le spasme annoncé de vingt-deux minutes et passé dans l'état de somnambule, suivant sa demande. Au réveil, on a appliqué sur l'estomac le cataplasme, qui a diminué sensiblement les douleurs. La crise de l'estomac a existé seule pendant quatorze minutes; ensuite est arrivée la crise de la matrice, qui a duré un quart-d'heure, puis une seconde faiblesse de vingt-deux minutes, pendant laquelle elle a demandé à être mise sur son lit : elle a été endormie comme pendant la première. Au réveil, est survenue une crise générale qui a commencé par les jambes, ensuite les bras, puis a gagné toutes les parties du corps, avec battement convulsif dans les yeux; repos de sept minutes (1). Alors est survenu un nouveau tremblement dans les bras; ensuite la langue comme paralysée, provenant de la tension des nerfs du cou. Après

---

peu près semblables, mais beaucoup moins longues, et qui chaque fois l'ont mise à deux doigts du tombeau.

(1) Pendant les repos même, la crise de l'estomac n'a pas cessé, mais a été moins violente.

a succédé un délire de vingt minutes, pendant lequel elle a demandé à mademoiselle sa sœur de l'eau de vie, puis de l'eau fraîche : elle a répété plus de quarante fois sans interruption : *Donnez-moi de l'eau fraîche.* Après le délire, sept minutes de repos; ensuite mal au cou, et envie de vomir, puis un rire convulsif de six minutes, et la toux convulsive de quatre minutes; puis un repos de sept minutes. Un tremblement l'a reprise dans les jambes, s'est communiqué à tout le corps, a duré six minutes, et a été suivi d'un mal au cœur, qui a précédé la troisième, laquelle a commencé à onze heures trente-deux minutes, au lieu de midi, comme il était annoncé (1). Cette troisième faiblesse a duré le même temps que les précédentes, et s'est passée de même dans l'état de somnambulisme. Au réveil, les trois crises réunies de la tête, de l'estomac et de la matrice, ont recommencé toutes à la fois de la manière la plus violente, et ont arraché à la malade les cris les plus aigus : cette crise heureusement n'a duré que cinq minutes; enfin, la quatrième et

(1) L'excellent effet de l'infusion et du cataplasme a avancé la troisième faiblesse d'environ une demi-heure, ce qui a diminué d'autant de temps les grandes douleurs.

dernière faiblesse, qui a duré vingt-deux minutes, et s'est passée exactement comme les trois précédentes. Au réveil, la crise est allée en diminuant jusqu'à une heure et demie précise : alors mademoiselle L*** n'a plus éprouvé aucune douleur, il ne lui est resté que beaucoup de faiblesse.

Pendant le dernier sommeil, la malade m'a recommandé expressément de l'engager à se coucher à une heure et demie, en prenant toutes les précautions possibles pour l'empêcher de prendre du froid, « parce que, m'a-t-elle ajouté, les pores étant ouverts par un effet de la violence de la crise, je serais susceptible de la plus légère impression de l'air, au point d'être chargée de rhumatismes le reste de ma vie..... Je dînerai de bon appétit, et comme à l'ordinaire. »

Après-dîner, elle était d'un bien-être, d'une gaîté extrême; elle a reçu plusieurs visites, et beaucoup parlé avec plusieurs de ses amis ou connaissances, et peut-être trop pour son état.

A quatre heures après-midi, après avoir mis mademoiselle L*** en crise magnétique, elle m'a dit que tout allait au-delà de ses espérances, que sa crise avait opéré chez elle la révolution la plus avantageuse; m'a témoigné

en même temps un véritable chagrin de ne plus être somnambule par la suite, regardant comme un grand malheur de n'avoir pas cette ressource pour sa santé. A cinq heures et demie, m'a demandé de sortir de l'état magnétique : elle y est rentrée à huit heures, et m'a parlé alors de sa crise qui l'a fort agitée.

« Monsieur, m'a-t-elle dit, je crains une inflammation dans la poitrine; depuis six heures du soir, la chaleur de mon sang est augmentée de trois degrés. Il est nécessaire de commencer, après-demain, les bains et le petit-lait, et d'interrompre les bouillons d'écrevisses et de sauge, qui m'échaufferaient trop dans ce moment, mais que je continuerai encore pendant quinze jours après mes bains finis; ils me sont nécessaires pour achever de purifier le sang.... Ne vous affectez point de ce que je pressens relativement à ma santé; j'espère que la nuit pourra me calmer, et que demain, le matin, j'aurai de meilleures nouvelles à vous apprendre. Je désire, demain le matin, avoir une conversation avec le docteur M... sur ma situation.... Souvenez-vous qu'il y a sept jours que je vous ai parlé de mes craintes au sujet de cette inflammation de poitrine, que je redoutais à la suite de ma crise. »

(Je m'en suis rappelé alors très-parfaitement, mais j'avais oublié d'en tenir note sur mon journal).

Le 24 mai, mademoiselle L*** voulut venir dans la salle de mon traitement, entra dans l'état magnétique à neuf heures et un quart du matin. Après avoir réfléchi pendant plusieurs minutes, a dit avec un air d'inquiétude :

« Il est très-possible qu'il survienne, d'ici à trois jours, une inflammation dans la poitrine; si les bains, le petit-lait et d'autres adoucissans, ne peuvent prévenir cette inflammation, elle s'annoncera dimanche matin par une fièvre violente. » Et s'adressant à M. H..... : « Vous voudrez bien, monsieur, me voir tous les jours d'ici à ce temps-là; si la fièvre survient, il faudra, sans perdre de temps, faire deux légères saignées à six heures d'intervalle; me donner, de quart-d'heure en quart-d'heure, la boisson suivante : Une bonne poignée d'avoine, qu'on mettra bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à ce qu'elle soit crevée, passer cette eau dans un linge, et y faire infuser une bonne poignée de fleurs d'althéa; prendre cette infusion avec un peu de sirop de guimauve. De trois heures en trois heures, il faudra me donner un bouillon ordinaire, coupé avec un tiers d'eau. Au sur-

plus, monsieur, je m'en rapporte entièrement à vos connaissances; mais je vous préviens qu'il sera nécessaire d'employer, dans les quatre premiers jours, les moyens curatifs que vous jugerez convenir; le cinquième jour, ils seraient inutiles, le mal aurait fait trop de progrès. Je vous laisse le maître d'appeler quel médecin vous jugerez à propos pour votre satisfaction particulière, et de prendre toutes les précautions jugées convenables, pour qu'un malheureux accident ne soit point imputé au magnétisme, sans le secours duquel je serais morte indubitablement dans dix-huit mois, et dans des convulsions affreuses, comme je l'ai expliqué précédemment. L'effervescence de mon sang est une suite de ma crise, et un effet des remèdes qui ont purifié ce sang; *mais, sans cette crise et sans ces remèdes, je ne pouvais guérir*.... Il ne faut pas me faire sortir de l'état magnétique avant huit heures du soir, parce qu'à six heures se fera la révolution des vingt-quatre heures, et je jugerai alors, avec sûreté, des effets en bien ou en mal qui doivent suivre cette effervescence de mon sang. »

A onze heures, elle a demandé dans une cuillerée de lait frais, quatre gouttes de sirop de guimauve, a dit que cela lui adoucissait la poi-

trine, et en a pris ainsi six cuillerées de dix minutes en dix minutes. Le reste de la journée, a bu souvent de l'eau magnétisée, coupée avec deux cuillerées de lait pour un verre. Elle a dîné avec moi dans l'état de somnambule, avec du veau froid et de la salade faite avec peu de vinaigre et sans poivre, comme elle l'avait demandé. Elle s'est ordonné de commencer demain ses bains, à sept heures du matin, de les prendre au vingt-cinquième degré, et d'y rester cinq quarts-d'heure; le reste de la soirée, elle s'est beaucoup occupée de son état de santé, présent et futur, a prescrit avec le plus grand détail divers remèdes, comme bains, petit-lait, purgatifs, lavemens, etc. D'ici à la fin de juin, indiquant les jours, les heures et les changemens à faire, suivant les évènemens dont elle prévoyait la possibilité; s'est indiqué un régime à suivre, et plusieurs choses à éviter (1), non seulement pour cette époque, mais encore pour le reste de sa vie, avec beaucoup de discernement et la plus grande sagacité. Elle a été souffrante et languissante une grande partie de cette

(1) Entr'autres le café à la crême, que Mlle L*** aime beaucoup, et dont elle faisait ci-devant un usage habituel.

après-dîner; elle a même eu des maux de cœur : mais six heures sonnaient à peine, lorsque nous tendant la main avec un air de sécurité et de contentement, elle nous a dit à MM. le baron de C..., le docteur M..., le chevalier D'... et moi :

« Mes amis, soyez tranquilles, tout ira bien; l'évènement sinistre que je craignais n'aura pas lieu; la révolution se fait en ce moment, elle se fait en bien, et se manifeste par une transpiration générale et abondante, tandis que j'avais, il n'y a qu'un moment, les extrémités glacées (ce qu'elle nous a prouvé en nous faisant toucher ses mains). Je réponds de tout à présent, pourvu que je suive exactement tout ce que j'ai prescrit..... »

Elle a indiqué ensuite quelques changemens au bouillon d'écrevisses, qu'elle doit prendre plus faible et moins long-temps.

Dans cette journée, elle a donné des preuves d'une clairvoyance par le plexus solaire, bien rare parmi les meilleurs somnambules, et elle est convenue qu'elle avait dissimulé souvent sa clairvoyance dans ses sommeils précédens, redoutant les expériences et les questions indiscrètes des curieux, et voulant s'occuper de son état présent et futur, sachant que ce jour était celui de son dernier sommeil.

Elle a soupé comme elle avait dîné, et a désiré passer la nuit dans l'état magnétique, et prendre son premier bain, dans cet état, pour voir l'effet qu'il doit faire sur son sang. A onze heures, elle a été reconduite chez elle par M. et madame A....., le chevalier D'..... et moi, et s'est couchée à son ordinaire.

Le jeudi 25 mai, je me suis rendu à sept heures chez mademoiselle L***, que j'ai trouvée dans l'état magnétique : elle m'a dit s'être occupée toute la nuit à chercher un moyen qui pût la rendre encore somnambule pendant sa convalescence, mais que c'était une chose impossible ; ce qui lui fait beaucoup de peine. Elle s'est mise dans son bain à sept heures et demie, y a resté cinq quarts-d'heure, prescrivant tout ce qu'elle devait prendre et faire pour ce moment et pour les jours suivans.

Elle s'est plainte d'une douleur de rhumatisme dans le bras droit, pour l'avoir tenu trop long-temps hors du lit, le 23, après sa grande crise, et s'est ordonné, pour la soulager, des frictions avec de l'eau de Cologne et de la flanelle. Ensuite, après un assez long temps de réflexion, elle m'a dit : Monsieur, écrivez, je vous prie, et a dicté ce qui suit :

« Ma convalescence sera longue, même dou-

loureuse, et demande les plus grands ménagemens; mais en suivant exactement les remèdes prescrits, la guérison est certaine, c'est-à-dire, l'humeur qui me tourmentait sera entièrement détruite, et les crises nerveuses entièrement dans l'oubli, à moins d'une frayeur considérable : ce qui les renouvellerait pour le moment seulement. Je ne serai point exempte de tous les petits malaises que la faiblesse de ma constitution seule peut produire; mais ce que j'atteste, c'est que l'humeur que je redoutais, et dont j'ai détaillé les suites funestes, est entièrement dissipée. Je dois ce bonheur au magnétisme, à la clairvoyance de ma chère Thérèse et aux soins assidus et précieux de M. M....., pour lequel ma reconnaissance ne connaît pas d'expression. »

Elle a cessé de dicter pour me dire, avec le ton de la gaîté et du contentement : « Monsieur, le bain me fait un bien infini; il a déjà diminué d'un degré et demi la chaleur de mon sang; je prévois qu'après-demain, il diminuera encore d'un degré et demi, de sorte qu'il sera au point où il était avant l'effervescence qui a commencé le 23 à six heures du soir. »

Elle m'a ensuite, ainsi que dans le reste de la journée, prescrit certains remèdes, certaines

précautions à suivre et choses à éviter, tant d'ici au 27 juin, époque où elle doit cesser tout remède, que pour le reste de sa vie; elle a confirmé ce qu'elle m'avait déjà dit, qu'elle ne serait jamais susceptible de l'état de somnambulisme, à moins qu'elle ne soit attaquée d'une maladie sérieuse, dont la durée fût au moins de trois mois; encore faudrait-il dans ce cas, beaucoup de temps pour que le magnétisme la rendît somnambule.

Au sortir du bain, elle a désiré venir dans la salle du traitement, qui est très à portée de chez elle, a dîné avec moi comme la veille; elle m'a renouvelé tous ses regrets de n'être plus susceptible de l'état où elle était, état de bonheur et de plaisir, où elle envisageait les objets sous une face bien différente qu'elle ne faisait étant dans l'état habituel; mais qu'elle regardait le repas qu'elle faisait avec moi comme celui qu'on ferait avec un véritable ami qui va partir pour un long voyage, et qu'on n'espère plus de revoir; elle m'a fait les adieux les plus touchans, les larmes aux yeux; et sur ce que je lui ai dit que nous ne nous quitterions point, que nous nous verrions souvent, elle a répété plusieurs fois : « O Dieu! quelle différence! dans l'état de veille, je ne vous vois point de

la même manière, et en quittant mon état actuel, je vais perdre un bon ami. »

A diverses reprises, dans l'après-dîner, elle a témoigné ses regrets de sortir de l'état de somnambule, et de le quitter pour la dernière fois. Je lui ai proposé de souper encore avec moi dans le même état, ce qu'elle a refusé, quoiqu'elle le désirât beaucoup, disant qu'elle ne prenait pas assez d'exercice dans cet état, et que cela l'échauffait trop. Vers les quatre heures et demie, elle m'a fait encore ses adieux, comme si elle ne devait jamais me revoir, toujours les larmes aux yeux ; en a encore chargé mon frère le chevalier, et de me parler des sentimens de reconnaissance qu'elle en conservera toute sa vie.

Enfin, à cinq heures et un quart, après l'avoir prié d'essuyer ses larmes, qui l'étonneraient sans doute à son réveil, n'en sachant pas la cause, je l'ai fait sortir de l'état magnétique où elle était depuis la veille à neuf heures et un quart du matin, et vraisemblablement pour la dernière fois de la vie. Elle a été fort étonnée d'abord de se trouver en bonnet de nuit, ensuite de me voir sans être coiffé ; elle croyait être au mercredi et non au jeudi. Petit à petit, et avec ménagement, je l'ai mise au fait de ce qui s'était

passé depuis trente-deux heures qu'avait duré son sommeil magnétique.

J'ai oublié de dire qu'avant son réveil, mademoiselle L*** a eu une longue conversation avec Thérèse, qui était aussi somnambule : elle lui a bien expliqué ce qu'elle voyait dans son intérieur; et d'ici au 27 juin, époque où elle doit finir ses remèdes, Thérèse la verra souvent, et par là jugeant des effets, sera à même de la diriger et de lui faire prendre à temps ses bains, le petit-lait, deux purgatifs et son bouillon de sauge et d'écrevisses qu'elle s'est ordonné encore pour quinze jours après les bains, etc.

Le même soir, vers les dix heures, j'ai essayé de la magnétiser; j'ai fait tout mon possible pour l'endormir, mais sans aucun succès.

Pendant cette séance, qui a duré trente-deux heures, et pendant quelques-unes des précédentes, mademoiselle L*** a été très-clairvoyante, excepté pour voir l'intérieur d'aucun autre malade, ayant annoncé depuis long-temps qu'elle n'en serait jamais susceptible. Elle a eu avec plusieurs de ses amis et amies des conversations particulières, et à quelques-uns a prouvé la clairvoyance de son état à des distances éloignées. Ce qui la rendait infiniment intéressante, c'était sur-tout sa facilité à bien s'exprimer et

à rendre ses idées avec clarté et précision. A toutes les demandes qu'on lui faisait, elle répondait avec réflexion, et toujours avec beaucoup de justesse et de sagacité; elle a même écrit plusieurs fois, et très-lisiblement.

Nous allons rapporter quelques-unes de ses réponses, à cause de l'utilité dont elles peuvent être : nous en tairons d'autres qui tiennent à un ordre de choses si supérieures, qu'en les rapportant simplement et sans vouloir forcer la croyance de personne, on pourrait encore passer pour ridicule.

Mademoiselle L***, interrogée sur les effets du magnétisme et sur son état de somnambulisme, a toujours répondu que le magnétisme était un bienfait du Tout-Puissant, pour lequel l'homme lui devait de nouvelles actions de grâces. Lorsqu'on la poussait de questions sur cette matière et sur d'autres, elle a répondu plus d'une fois : « Celui qui permet que je voie telle chose ou que je vous fasse telle réponse, ne me permet pas que je porte ma vue plus loin, et nous devons devant lui nous humilier et nous soumettre. »

Interrogée sur ce qu'elle pensait de l'effet des arbres dans le magnétisme, a répondu que rien n'était plus efficace pour hâter dans un malade

l'état de somnambulisme, et que, pour elle, par exemple, en supposant qu'il lui fallût vingt-deux jours du magnétisme ordinaire pour devenir somnambule, il ne lui faudrait que neuf jours pour le devenir, si elle était magnétisée sous un ou plusieurs arbres bien choisis et bien magnétisés. Elle a conseillé de choisir les arbres les plus élevés, et a applaudi aux idées de M. Mesmer, qui veut que l'on préfère les arbres à bois dur, et dont les feuilles ou pointes sont le plus multipliées, et qu'on proportionne l'âge de l'arbre à celui du malade : les arbres les plus forts et dans toute leur vigueur, convenant mieux au moyen âge, et les jeunes arbres à l'enfance, ainsi qu'à la vieillesse, qui retourne vers l'enfance. Parlant un jour de l'état de santé de M. son père (1), elle nous dit qu'elle le voyait comme s'il était à côté d'elle, et qu'elle le verrait de même à cent lieues de lui ; que, dans son état, on concevait facilement les rela-

(1) Le même jour, Mlle L*** était très-occupée de M. son père, qui était malade ; elle s'affligeait de n'avoir pas la clairvoyance de Thérèse ; elle pleura même amèrement de ce qu'elle ne pouvait, étant en crise magnétique, donner des secours à un père dont l'état de santé l'inquiétait dans l'état habituel comme dans l'état de somnambulisme.

tions et l'influence que conserve, à de très-grandes distances, un magnétiseur sur son malade, lorsque celui-ci est fort sensible; et que personne ne devait en douter.

On lui parlait une autrefois du délire qu'elle éprouva et qui fit partie de sa crise du 23. « Grand Dieu! dit-elle, quelle différence entre cet état d'imbécillité et celui de sagacité et de clairvoyance du somnambule! Et c'est le même individu qui, dans un espace de temps très-court, est capable de deux états aussi différens! Que l'homme est petit et qu'il est grand! »

Elle répétait souvent que tout ce qui flatte et séduit les hommes était bien peu de chose aux yeux d'un somnambule, et que, dans cet état, on voyait la futilité des grandeurs humaines. Le chevalier D'...., un jour que, dans une conversation familière, on venait de parler de coquetterie, lui dit qu'il serait curieux de savoir si l'esprit de coquetterie ou le désir de plaire, qu'on croit habituel et inhérent chez les femmes, subsistait encore chez elle dans l'état de somnambulisme : elle lui répondit très-sérieusement :

« Monsieur, ce que je vais vous dire n'est pas très-honnête; mais, si vous pouviez concevoir à quelle distance les hommes sont de tout vrai somnambule, vous ne seriez pas tenté de croire

que nous puissions conserver, dans cet état, ni coquetterie, ni même désir de plaire à qui que ce soit, si ce n'est à nos véritables amis, que nous connaissons bien et que nous savons bien mieux apprécier que dans l'état ordinaire, etc. »

Mademoiselle L*** a observé, avec une exactitude scrupuleuse, le régime qu'elle s'est prescrit pendant ses derniers sommeils magnétiques, et du 26 mai jusqu'au 28 juin, temps de sa convalescence, n'a point été exempte de douleurs; elle en a ressenti successivement dans différentes parties du corps, notamment à la tête et à l'estomac; mais en même temps a recouvré le sommeil et l'appétit, qui, depuis vingt ans, étaient très-imparfaits. Sa santé est aussi bonne actuellement qu'elle peut l'espérer avec une constitution faible.

Du discernement et même de la finesse d'esprit, qu'on ne peut refuser à mademoiselle L***, ne l'empêchent pas d'attribuer sa guérison au magnétisme, dût-elle être accusée de la plus aveugle crédulité.

Je certifie que tous les faits détaillés dans le présent Journal sont conformes à la plus exacte vérité. Fait à Besançon, le 15 juillet 1786.

MASSON D'AUTUME,
Capitaine d'artillerie.

Quoique le traitement de mademoiselle L*** ait déjà paru dans les ouvrages de M. de Puységur (1), à qui je le communiquai il y a plus de trente ans, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de l'insérer dans les *Mémoires de la société du magnétisme*, pour y réunir mes principaux traitemens. J'y ajoute une nouvelle séance qui eut lieu quatorze mois après celles de mai 1786.

Le 21 juillet 1787, étant allé rendre visite à mademoiselle L*** dans une maison de campagne très à portée de Besançon, où elle passait l'été chez une dame de ses amies, cette dernière me pria de tâcher de l'endormir, pour apprendre d'elle, pendant son sommeil, comment elle se trouvait des infusions de cresson dont elle faisait usage depuis un mois. Je consentis, non sans quelque répugnance, d'après ses annonces de l'année dernière, à magnétiser mademoiselle L*** en présence de la maîtresse de la maison et de M. Tardy de Montravel, capitaine d'artillerie, qui donnait des soins journaliers à un malade dans cette maison.

Bientôt les yeux se fermèrent, mais elle se

(1) Voyez *Recherches, expériences et observations physiologiques, etc.*, page 159. Un vol. in-8°, Paris, J. G. Dentu, 1811.

plaignit de douleurs à l'estomac, de maux de tête et d'un mal-être général. Elle dit ensuite que son sommeil n'était pas bon, et qu'elle ne voyait rien relativement à sa santé. Alors M. de Montravel me conseilla de lui donner un verre d'eau magnétisée, avec l'intention de la rendre clairvoyante, et de mettre une main sur son front, en voulant fortement qu'elle parvînt à voir son intérieur.

Je me conformai aux avis de mon camarade, en qui j'avais la plus grande confiance, et mademoiselle L*** ne tarda pas à me dire qu'elle souffrait moins, et que, dans peu, elle aurait quelque lucidité..... Puis a demandé un second verre d'eau magnétisée..... m'a défendu expressément de la toucher à l'estomac, et m'a prié de poser mes pouces sur ses genoux.

Après quelque temps de réflexion, a dit que l'infusion de cresson lui était très-salutaire, qu'elle doit la continuer encore pendant dix-neuf jours. A prié M. de Montravel de magnétiser de l'eau, avec l'intention de la purger; en prendra le matin à jeun deux verres demain, et un troisième après-demain. M'a dit ensuite qu'il était inutile à présent de la magnétiser, qu'elle n'en avait pas besoin : que si, par la suite, le magnétisme devenait nécessaire à sa santé, elle

le sentirait parfaitement bien, quoique dans l'état habituel, et qu'alors elle saurait réclamer mes soins, et que je la rendrais somnambule, pourvu que j'eusse une forte volonté d'y parvenir.

Pendant cette séance, qui a duré environ une demi-heure, deux fois elle s'est éveillée avec l'air étonné d'une personne qui sort d'un rêve effrayant. Au premier réveil, elle s'est plaint de souffrir beaucoup, sur-tout à la tête : elle a été rendormie aussitôt par les procédés employés ci-dessus, et ma volonté peut-être fut renforcée de celle de M. de Montravel.

Au second réveil, la voyant encore souffrante, je pris le parti de calmer, en suivant la méthode que m'indiqua mon camarade, qui consiste à passer la main droite à plat, depuis le front jusqu'aux genoux, à huit ou dix pouces de distance, d'abord assez lentement, puis un peu plus vite, et successivement de plus vite en plus vite.

Mademoiselle L*** est venue ensuite se promener dans le jardin avec la maîtresse de la maison, M. Tardy de Montravel et moi. Je l'ai quittée vers huit heures du soir; elle n'éprouvait plus alors aucun mal-être, et jouissait de sa gaieté ordinaire.

On a pu remarquer, dans le traitement de Mademoiselle L***, que la malade, le médecin

et le magnétiseur étaient parfaitement d'accord, ce qui a sans doute contribué à rendre la guérison aussi parfaite qu'elle pouvait l'être. Le docteur M....., ami intime de toute la famille, avait employé sans succès, ainsi qu'un habile professeur et plusieurs autres médecins, toutes les ressources de l'art; mais également ami de la vérité, et suivant plus son cœur que les préventions que peut-être il avait partagées avec ses confrères, il se donne la peine de voir, de suivre et d'examiner, et bientôt reconnaît et avoue avec franchise et loyauté que la malade ne pouvait guérir que par les soins assidus et désintéressés du magnétisme.

Une autre fois encore, j'ai eu l'avantage d'agir de concert avec un médecin dans un de mes traitemens.

Le malade, homme de beaucoup d'esprit (1), se faisait traiter, pour une maladie chronique très-ancienne, par un habile médecin qui méritait sa confiance. Ce premier me témoignait beaucoup d'amitié; j'avais l'honneur de le voir à peu près tous les jours, et cependant il ne me parlait jamais de magnétisme, quoique sachant très-bien que j'en étais un zélé partisan.

(1) Très-connu de M. de Puységur.

Quelques mois s'écoulèrent, et voyant que les remèdes et le régime ordonnés n'apportaient aucune espèce d'amélioration à l'état de sa santé, il me dit un jour de lui prêter ma petite bibliothèque magnétique pour se mettre en état de juger par lui-même si le magnétisme était ou n'était pas un moyen curatif. Il m'ajouta que ses proches et la plupart de ses amis avaient toujours montré une grande prévention contre cette prétendue découverte; que, cependant, il avait pour maxime de ne jamais condamner avant de connaître. Je lui remis en conséquence successivement les ouvrages de MM. de Puységur, Tardy de Montravel et Deleuze, et quelques petites brochures bien écrites; telles que celles de MM. Bergasse, Fournel, etc., etc.

Après ces différentes lectures, le malade me parut disposé à faire l'essai du magnétisme; et, pour ne pas s'écarter des règles que dicte la prudence, il consulta son docteur pour savoir s'il pouvait, sans inconvénient, suspendre, l'espace d'un mois, les remèdes entrepris, et pendant ce temps essayer le magnétisme. Le docteur ne s'opposant point à ce projet, je me contenterai de dire, pour abréger, que l'on commença par l'usage journalier de l'eau magnétisée : ensuite on prit le lait d'ânesse, reconnu par le docteur

comme très-convenable, si l'estomac pouvait le supporter. Le malade savait, par expérience, que jusque-là il n'avait jamais pu passer..... Mais le magnétisme favorisa si bien son passage, et le lait alors fit un si bon effet, que bientôt l'appétit revint, ainsi que les forces, au point de permettre au malade de faire, au bout de quinze jours, une ou deux lieues à pied, tandis qu'auparavant il ne pouvait faire cinquante pas sans être obligé de se reposer.

Le docteur, témoin de ce prompt succès, prit confiance au magnétisme, et, peu de temps après, essayant de magnétiser un de ses malades, il le rendit somnambule clairvoyant. Mais, entouré de toutes sortes de préventions et d'obstacles invincibles, ce pauvre malade, ne pouvant suivre le traitement, fut obligé d'abandonner la route qu'il avait tracée pendant un de ses sommeils pour arriver au but d'une entière guérison.

Pour cette fois, on serait tenté de croire, avec l'*Homme du monde* (1), que le diable s'en est un peu mêlé!

MASSON D'AUTUME.

Autume, 1er février 1817.

---

(1) Titre d'une brochure contre le magnétisme, victorieusement réfutée par M. Suremain de Missery, ancien officier d'artillerie. Un v. in-8°. Paris, J. G. DENTU.

MÉMOIRE

DES MEMBRES RÉSIDENS.

Des associations magnétiques.

Lorsque le magnétisme animal n'était considéré par la presqu'universalité des hommes, que comme une chimère, indigne d'estime et d'attention, il dut paraître nécessaire au petit nombre de ceux qui s'étaient convaincus par leur propre expérience, de l'importance et de la réalité de cette découverte, de former des associations dans le sein desquelles ils pussent confidentiellement se faire part de leurs travaux et de leurs réflexions. Un autre motif de leur réunion était de comprimer, autant que possible, par la régularité de leurs œuvres, et la prudence de leurs discours, toutes les interprétations défavorables à la doctrine qu'ils avaient adoptée.

Pour éviter qu'il pût se former autant de systèmes et de théories qu'il se présenterait de nouveaux observateurs ou stimulateurs des phé-

nomènes magnétiques, il parut nécessaire encore aux premiers magnétiseurs de s'imposer la loi de ne publier que des faits, rien que des faits, et de n'admettre comme membres de leurs associations, que des personnes qui souscriraient le même engagement. C'est d'après ces principes et sur ces bases, que furent instituées par moi, en 1784, les Sociétés, dites Harmoniques, de Strasbourg, de Nanci, et celle du régiment de Metz artillerie; et la publication de leurs œuvres magnétiques dégagés de toute espèce de controverse philosophique ou scientifique, en ne fournissant aucun aliment de discorde entre elles, a pleinement justifié la mesure de prudence qu'elles avaient adoptée.

Ce qu'à l'aurore du magnétisme animal, et particulièrement du somnambulisme magnétique, il était à propos de faire, ne me parait nullement obligatoire aujourd'hui. Trop de prosélites, depuis trente ans, ont été acquis à ce grand phénomène naturel, pour qu'il soit désormais besoin d'user à son égard d'autant de mystères et de précautions. Mais si nous n'avons plus à craindre pour le magnétisme facultatif de l'homme, les obstacles de l'incrédulité; il nous reste encore à le préserver de tous les systèmes, de toutes les hypothèses, et de

tous les préjugés à la merci desquels il demeurerait toujours exposé, si nous n'arrêtions pas, au moins entre nous, la doctrine d'après laquelle nous en avons jusqu'ici considéré et provoqué les manifestations.

Loin de moi cependant la pensée que ce que nous *croyons*, *voulons* et *pratiquons*, comme magnétiseurs, aujourd'hui, ne puisse être un jour avantageusement modifié par les recherches et observations de nos successeurs. Le progrès des lumières humaines, est et sera toujours le résultat nécessaire de la marche du temps. Mais c'est justement parce que nous devons croire n'avoir encore fait qu'un pas dans le vaste champ du sens intérieur, ou plutôt de la *Psychologie expérimentale* de l'homme, que nous devons, avec d'autant plus de soin, préserver de toutes souillures d'idéologie la première et riche récolte que nous y avons déjà moisonnée.

Un autre motif également puissant pour nous de fixer notre doctrine magnétique, est celui de consolider par elle, l'accord et l'harmonie de notre société. Si nous feuilletons les pages de l'histoire, nous verrons en effet qu'à quelqu'époque du monde, et sous quelque climat qu'il se soit formé des associations hu-

maines, celles-là seules ont été paisibles et stables, qui ont eu un point centrale, non seulement de croyance, mais de foi, auquel tous les membres qui les composaient étaient toujours moralement forcés de se rallier. Mais qui dit foi ne dit pas seulement acquiescement, entraînement, adoption d'opinion sur parole ou sur l'autorité d'autrui. Avoir de la foi, c'est en regarder l'objet comme étant une vérité tellement indubitable, que du moment qu'on faiblirait le moins du monde dans la foi à cette vérité, on s'avouerait tacitement apôtre de l'erreur ou du mensonge. Or le magnétisme facultatif de l'homme est bien certainement pour tous les magnétiseurs une vérité de ce genre, c'est-à-dire, une vérité de fait, dont ils ne peuvent pas plus concevoir et s'expliquer la cause, que le grand Newton ne pouvait concevoir et s'expliquer la cause de la rotation des planètes autour du soleil; que Descarte, Huyghens et s'Gravesande, n'ont pu concevoir et s'expliquer la cause productive du mouvement dans les corps de la nature, et que nous ne pouvons concevoir et nous expliquer la faculté que nous avons tous de mouvoir nos membres, et de nous transporter à notre gré d'un lieu dans un autre. Ce que saint Paul écrivait aux hébreux

touchant la foi qu'ils devaient avoir aux mystères du christianisme (sans, qu'à Dieu ne plaise, je veuille comparer ces hauts mystères à ceux du magnétisme, mais dans ce sens seul qu'ils sont également hors du domaine de la raison) est donc applicable à la foi des magnétiseurs, *fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.*

La foi est la substance des choses à espérer, l'argument (la preuve acquise) de ce qui est, de ce qui existe hors de la portée des sens. Lorsqu'un tendre intérêt ou la pitié nous détermine à magnétiser un être souffrant, n'avons-nous pas en effet d'avance en nous la substance du bon et salutaire effet que nous espérons produire; en même temps que la preuve acquise de l'agent invisible et intérieur au moyen duquel nous avons la faculté de l'opérer?

Que beaucoup d'hommes en France, érudits ou lettrés; que la plupart des savans de l'Europe n'admettent pas encore l'existence de cette humaine faculté, et que, conséquemment à l'ignorance qu'ils en ont, ils en dédaignent ou repoussent toutes les manifestations, rien n'est plus naturel et ne doit moins nous étonner. Ne savons-nous pas qu'on ne peut admettre cette faculté, dont on ne peut d'avance se faire la

moindre idée, qu'après l'avoir soi-même exercé; et qu'il a fallu qu'une expérience particulière nous en donnât la certitude et confondît notre incrédulité. Pour que l'éducation magnétique de tous les hommes se fasse, il faut donc encore beaucoup de temps. Ce qui doit fort nous tranquilliser en attendant que ce simple et si grand œuvre s'accomplisse, c'est de savoir que, depuis bientôt quarante ans que la découverte s'est faite par Mesmer, d'un aimant ou magnétisme animal, il n'y a pas encore eu un seul homme en Europe qui, après en avoir inopinément ou volontairement produit des effets, ait abjuré sa croyance à l'existence de leur inconcevable cause.

Ce qui distingue éminemment la découverte si nouvelle encore d'une puissance magnétique dans l'homme, de toutes les découvertes qui lui sont antérieures, est que non seulement les sciences physiques se trouvent par elles enrichies d'un fait qu'elles avaient jusqu'alors ignoré ou méconnu, mais que celles métaphysiques en retireront immanquablement des lumières utiles à leur développement et à leurs progrès. *Cette cause première, ce principe éternel de toutes choses, cet esprit vivifiant la matière, la liberté de l'homme, l'incorporéité de la pensée, son*

immatériel ressort et l'incommensurable portée de son action, toutes ces grandes questions, que la métaphysique n'avait jusqu'ici résolues qu'à l'aide de la spéculation, semblent aujourd'hui lui être analitiquement et expérimentalement prouvées par le magnétisme de la volonté.

Lorsqu'un jour ce magnétisme facultatif et instinctif sera reconnu par tous les hommes lettrés de toutes les nations civilisées de la terre, quelle étendue ne devra-t-il pas ajouter à la sphère actuelle de leurs idées? Lorsqu'un chiffre de plus augmente, pour ainsi dire, indéfiniment toutes les relations antérieures de ceux auxquels on l'ajoute; lorsqu'un mot, une acception, une lettre, que dis-je? même une intonation seulement enrichit le langage des hommes; lorsqu'un rouage de plus en mécanique opère de si prodigieux effets; et lorsque, par les perceptions de nos cinq sens, nous pouvons si facilement préjuger combien un sens de plus nous dévoilerait dans l'univers de mystères et de secrets; quel est celui de nous qui pourrait prédire ou préciser les résultats à venir d'une vérité de plus, appliquée à toutes les branches actuelles des connaissances humaines?

C'est pour n'avoir pas considéré le magnétisme animal à l'aurore de sa découverte, comme

pouvant être facultatif, que tous ses effets, sous la main des premiers élèves de Mesmer, étaient quelquefois si funestes et toujours si désordonnés; se persuadant, d'après la doctrine de leur maître, que l'homme était aussi fatalement soumis que tous les autres corps de la nature, à toutes les impressions des élémens de la matière, et qu'ils ne pouvaient, conséquemment à cette croyance, pas plus modifier dans l'homme les courans du magnétisme animal, qu'ils ne pouvaient modifier ceux du magnétisme minéral dans l'aiguille de la boussole. Ces premiers magnétiseurs laissaient vaguer leur occulte vertu magnétique au gré de ses vacillantes et incertaines directions, d'où résultait et devait en effet toujours résulter des manifestations aussi incohérentes entr'elles, qu'impossibles à pouvoir classer. Mais, ainsi qu'il arrive toujours à tout édifice social qui n'a point été fondé sur des bases axiomatiques, autrement dit, sur des bases indépendantes de toutes les prétentions individuelles, de toutes les divagations de la raison des hommes, et de tous leurs préjugés, qu'après l'avoir plus ou moins long-temps étayé par le despotisme ou la duplicité, il finit toujours par se dissoudre et s'écrouler, la doctrie erronée de Mesmer, quelques efforts que

firent ses adhérens pour la soutenir, ne tarda pas à tomber en ruine, à la grande satisfaction de tous ceux dont elle dérangeait les antécédens systèmes, et contrariait l'hypothétique philosophie.

Comme les phénomènes cependant auxquels cette doctrine s'appliquait, étaient aussi réels qu'ils étaient mal expliqués et mal conçus, beaucoup de gens qui les avaient souvent provoqués, ne pouvant ni les mépriser ni les révoquer en doute, continuèrent, autant par curiosité peut-être que par humanité, d'en obtenir de semblables; je fus du nombre, et c'est alors que, sans l'avoir prévu ni bien certainement pu le préjuger, j'obtins, à ma grande surprise, des êtres magnétiques causans, marchans, buvans et mangeans les yeux fermés, et dans un état de somnambulisme d'autant plus naturel et d'autant plus lucide, que j'exerçais sur leur sens intérieur ou somnambulique, moins d'influence moral et de systématique domination. C'est ainsi que, sans concevoir le mécanisme de la révivification des oxydes métalliques, celui du départ de l'or de sa gangue métallurgique, et celui de l'extraction des gaz de tous les corps qui les renferment, je pourrais probablement tout aussi bien reproduire et manipuler ces phé-

nomènes aujourd'hui, que je les manipulais autrefois dans le laboratoire de M. Sage, avec les Chaptal, les Fourcroy, les Lavoisier, les Lacépède, et tant d'autres élèves, alors avec moi, de cet habile professeur, et qui, devenus depuis des chimistes aussi célèbres et aussi savans que leur maître, les expliqueraient sûrement à présent beaucoup mieux que moi.

Ebranlé cependant par l'arrêt porté contre le magnétisme animal par toutes les académies savantes d'alors. Je fus quelque temps à me refuser à croire à moi-même et aux effets que je produisais. Comment se fait-il, me disai-je, que je puisse opérer des phénomènes réels, à l'aide d'une cause que les hommes réputés les plus éclairés de l'Europe ont assuré et certifié ne pas exister! Mais, à force d'en provoquer de semblables, et sur quantité d'individus de tout sexe et de tout âge, qui certes ne pouvaient pas plus avoir le désir de me tromper, que moi celui de les séduire, il fallut pourtant bien me rendre à l'inconcevable évidence dont mes sens et mes esprits étaient journellement frappés. Après avoir recueilli, rédigé et fait constater une grande quantité de faits magnétiques, je me décidai donc à les publier, au risque de tout le blâme éphémère qui pouvait en rejaillir sur moi. Mais

si tous les préjugés scientifiques s'étaient opposés à l'admission d'un simple magnétisme animal, combien tous ceux philosophiques et littéraires ne durent-ils pas être encore plus révoltés, lorsqu'à la suite des nombreuses preuves expérimentales que j'avais acquises de l'existence de ce magnétisme, j'ajoutai la découverte que j'avais faite à mon tour, non par aucun effort de mon génie, car les vérités ne sont pas l'ouvrage des hommes, mais par la révélation de la nature elle-même, manifestée par la bouche d'un jeune paysan de Busancy, devenu somnambule (1). Que ce magnétisme était facultatif dans l'homme et soumis à l'empire de sa volonté. Si la belle découverte de Mesmer, qui se rattachait à toutes les branches de la physique générale, avait été traitée, par les physiciens, d'erreur et

(1) Voyez *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du Magnétisme animal*, 1784 et 1785 (*cure de Victor R..*). Lorsqu'encore aujourd'hui je rencontre à Busancy ce pauvre paysan allant à ses travaux journaliers, ou revenant le soir, bien fatigué, regagner sa chaumière, je ne puis m'empêcher de me dire tout bas à moi-même : Voilà pourtant l'homme ignare et grossier à qui le monde est redevable d'une vérité qui doit un jour répandre une lumière nouvelle sur toutes les connaissances humaines.

de charlatanerie, la mienne, qui ne pouvait alors se rattacher à rien, dut, à plus forte raison, être qualifiée de chimère, d'illusion et de folie : elle le fut en effet, et, pendant plus de vingt ans, je me suis trouvé en but à.... Mais ne rappelons plus aujourd'hui toutes ces révoltes de l'aveugle ignorance ou de la science si souvent mal informée. Un jour viendra, n'en doutons pas, où tous les hommes, forcés de croire, ainsi que nous, à leur faculté magnétique, adopteront notre doctrine, et se rallieront à notre foi; et c'est alors que, parmi tous les magnétiseurs de bonne volonté, s'effectuera peut-être enfin, d'un bout du monde à l'autre, cette belle maxime, jusqu'ici spéculative, de Cicéron :

Nihil autem est amabilius nec capitalius quam morum similitudo bonorum (1).

« La conformité des mœurs qui lie ensemble les gens « de bien, est la plus douce et la plus forte de toutes les « chaînes. »

Oui, Messieurs, la conformité de nos mœurs sera le résultat nécessaire de l'unité de notre foi; et c'est parce que nous n'avons plus à craindre aujourd'hui que cette foi puisse être

(1) *Offices de Cicéron*, liv. I, chap. XVIII.

ébranlée par les doutes de l'incrédulité, que nous pouvons en toute sécurité rechercher et accueillir tout ce qui peut servir à l'éclairer.

Parmi tous les magnétiseurs actuels, et parmi tous ceux qui successivement le deviendront, attendons-nous que plusieurs d'entr'eux, d'après leurs études antérieures, ou d'après leurs croyances actuelles philosophiques ou religieuses, voudront se rendre raison de la cause du magnétisme de l'homme, et d'en expliquer les étonnans effets. Recueillons avec reconnaissance toutes les communications qu'ils voudront bien nous faire de leurs diverses manières d'apprécier cette grande vérité de fait; car, outre la preuve qu'elles nous donneront de la foi qu'ils lui portent, elles pourront, n'en doutons pas, servir utilement à y rallier tous les hommes qui, ne la partageant pas encore, adopteront leur système et feront cas de leur jugement. Quelle atteinte d'ailleurs toutes les combinaisons des idées des hommes, telles erronées qu'elles soient, pourraient-elles porter à l'intégrité d'une vérité?

Depuis que le monde est monde, la splendeur et l'immensité des cieux n'avaient-ils pas manifesté à tous les hommes l'immortel architecte de l'univers? et cependant, jusqu'à Socrate,

tous les philosophes de l'antiquité païenne ne l'avaient-ils pas ignoré ou contesté? Depuis lors, combien de systèmes ou de théories, soi-disant explicatives de toutes les merveilles apparentes de cet univers, ne se sont-ils pas succédés, détruits les uns par les autres, jusqu'à ce qu'enfin, après s'être rallié à la philosophie, disons mieux, à la foi de Socrate, le célèbre Newton nous en ait enfin donné la démonstration physique et mathématique? Que ces grands exemples nous servent de leçon; et, en attendant qu'un autre Newton fasse le départ de toutes les erreurs involontaires, soit physiologiques ou métaphysiques, dans lesquelles nous pourrions passagèrement tomber, que notre doctrine nous préserve du danger de les soutenir et de vouloir les propager.

CHASTENET DE PUYSÉGUR.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

Principalement dans l'ancienne Italie, sous les Empereurs, et dans les Gaules.

Le magnétisme animal, on ose le dire, est aussi ancien que le monde; on le retrouve dans tous les temps, et sur tous les points de la terre; non pas sous le nom moderne qu'il porte aujourd'hui, mais sous le voile d'une science mystérieuse. Cette vérité a déjà été démontrée pour l'Égypte et pour l'Asie, dans les *Annales du Magnétisme.* Si nous passons dans l'Occident, nous la retrouverons aux époques les plus reculées, dans l'Italie, et postérieurement sous les Empereurs, et dans les Gaules.

Les attributs les plus caractéristiques du magnétisme, sont la faculté de guérir les maladies par le simple attouchement, et ce somnambulisme merveilleux qui fait connaître au somnambule son être intérieur, celui des autres, prescrire les remèdes convenables, prévoir et prédire non seulement les phases et le résultat de la maladie, mais beaucoup d'autres

choses sur lesquelles il plaît au magnétiseur de l'interroger. Cette prévision a une sphère bien étendue ; elle n'est arrêtée ni par l'espace ni par le temps : les bornes n'en sont pas connues.

Là où nous trouvons les mêmes effets, nous devons supposer les mêmes causes. Les sibylles n'étaient donc que des filles crisiaques, de véritables somnambules qui, dans leur somnambulisme, pressentaient l'avenir, et donnaient des réponses à ceux qui les consultaient. Les oracles d'Esculape, qui se donnaient pour des songes, n'étaient encore que des scènes de somnambulisme pour la guérison des maladies. Nous rencontrons tous ces phénomènes, ainsi que les guérisons par attouchement, dans l'ancienne Italie, sous les Empereurs, et dans la Gaule. Nous allons donc suivre dans ces contrées les différens effets du magnétisme, sans cependant nous astreindre à un plan trop méthodique, et à une énumération trop minutieuse.

PREMIÈRE PARTIE. — *Des Sibylles.*

§. I^er^. Des Sibylles en général. — Sibylle de Cumes. — *Atius Nævus*. — Livres sibyllins. — Opinions des anciens et des SS. Pères.

Les Sibylles, comme nous venons de le dire,

n'étaient véritablement que des filles crisiaques, soit que cet état fût l'effet du tempérament, soit qu'il fût provoqué artificiellement; et Aristote ne nous donne pas une autre définition des sibylles. *La sibylle*, selon lui, *est une femme en proie aux accès de la mélancolie* (1).

Quand une fille manifestait quelque disposition à prédire l'avenir, les prêtres des divinités païennes, qui trouvaient un grand avantage dans ces sortes d'auxiliaires, ne manquaient pas de se l'attacher, et de la fixer auprès de leurs temples.

Ils faisaient passer ces filles pour les interprètes des dieux. De là la dénomination de *Sibylle*, de Σὶος, *dieu*, et Βελὴ, *volonté*. (Isidor., *Origin.*)

L'*hystéricisme* produisait plus souvent cet état fatidique. Aussi remarque-t-on qu'on qualifie de vierges celles qui ont porté le nom de sibylles. Si elles gardaient leur virginité, il ne faut pas croire que ce fût une obligation qui leur fût imposée par la divinité. Et qu'importait à Apollon, à qui elles étaient con-

(1) Aristot., *Problem.*, sect. 30, probl. 1.

sacrées, cette virginité ? La conduite qu'on lui suppose, prouve assez qu'il n'en faisait pas grand cas. Mais les prêtres pouvaient avoir un grand intérêt à les éloigner du mariage, qui est le remède naturel de l'*hystéricisme*.

On désirerait, dans l'histoire des sibylles, quelque chose de plus positif et de plus suivi que ce que nous en avons. On ne sait au juste ni leur nombre, ni leur âge, ni leur pays, ni leur nom, ni les époques où elles ont vécu. On les fait remonter jusqu'aux temps fabuleux; et sans doute leur origine est défigurée par les fables dont on accompagne leur naissance. Gardons-nous cependant de les considérer comme des êtres chimériques. Les auteurs les plus graves, comme Platon, Aristote, Cicéron, attestent leur existence.

Il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu de recueil authentique des oracles des sibylles; à moins qu'on ne veuille en excepter ceux de la sibylle de Cumes. C'étaient des décisions isolées sur des demandes individuelles, que chacun remportait avec soi, et dont il faisait son profit particulier. Celles qui tenaient à l'histoire du temps, et qui sont en bien petit nombre, nous ont été transmises par les historiens. Peut-être

en tenait-on note dans les différens temples. Mais ces oracles, qui circulaient dans le peuple, sans garantie, sans authenticité, transmis presque tous par des traditions orales, quel degré de confiance pouvaient-ils inspirer ? Aussi, lorsque les livres attribués à la sibylle de Cumes, et appelés les livres sibyllins, furent brûlés, et qu'on envoya dans l'Asie pour y recueillir ceux qui pouvaient réparer cette perte, voyons-nous que les Quindecemvirs en rejetèrent deux mille.

On prétend que les sibylles répondaient en vers. Il existe, parmi nos somnambules, des personnes qui, dans leur somnambulisme, composent très-bien des vers. On a vu même des noctambules en composer aussi ; il était donc possible que quelque sibylle pût répondre en vers. Mais ces vers étaient plutôt l'ouvrage des prêtres qui les accompagnaient, que celui des sibylles. Il n'est pas étonnant que Cicéron se moque de ces vers.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a eu, dans tous les temps, des femmes ou filles crisiaques qui ont prédit l'avenir. Assurément les sibylles n'en forment qu'une petite partie. Et, pour en citer quelques-unes, ne trouvons-nous

pas chez les Grecs une Cassandre, chez les habitans du Latium une Nicostrate, une Carmente, mère d'Évandre, qui, d'après le rapport de Tite-Live, *faisait l'admiration des peuples par ses prédictions, et cela avant l'arrivée de la sibylle de Cumes en Italie* (1).

Il ne tient pas à Onuphre qu'on ne place parmi les sibylles la prophétesse Débora, qu'il appelle la plus ancienne des sibylles, Mariamne, sœur de Moïse, et Olda, femme de Salema (2).

En revenant donc à notre question, qui est l'ancienneté des sibylles en Italie, nous trouvons, dans les temps les plus reculés, la sibylle de Cumes.

Elle rendait déjà ses oracles dans cette partie de la Campanie, lorsqu'Énée y aborda. Virgile, d'après les traditions de son temps, nous donne quelques détails sur cette sibylle. Elle rendait des oracles dans un antre profond, près du lac Averne. Elle est dite vierge, et prê-

---

(1) *Carmenta, quam fatiloquam ante sibyllæ in Italiam adventum miratæ hæ gentes fuerant.*, lib. 1.

(2) *Omnium etiam sibyllarum, antiquissima dici potest Debora uxor Lapidoth, mulier hebræa, etc.* Onuphrius, *de Sibyllis.*

tresse d'Apollon. Elle confiait souvent ses inspirations à des feuilles volantes.

Lorsqu'elle rendait ses oracles par la voix, il paraît qu'elle éprouvait des convulsions violentes. Son visage changeait de couleur, ses cheveux se hérissaient, sa poitrine se gonflait ; l'écume paraissait sur ses lèvres, sa voix était effrayante. Hors d'elle-même, elle errait dans son antre, se débattait comme pour se débarrasser du dieu qui la dominait ; mais ce dieu, dit Virgile, la presse, la fatigue, la subjugue (1).

Quelques démonographes ont cru voir dans la description que nous fait Virgile de l'état de la sibylle, tous les caractères d'une véritable possession ; mais il suffit d'avoir un peu de connaissance dans la médecine, pour savoir, au

---

. . . . . (1) *Cui talia fanti*
Ante fores, subitò non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ ; sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans. . . . . . .
At, Phœbi nondùm patiens, immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse Deum : tantò magis ille fatigat,
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
(Æneid., lib. VI, v. 45, et sequent.)

contraire, que tous ces symptômes se retrouvent dans les maladies occasionnées par la bile noire, dans les affections nerveuses et hystériques.

Jonston, dans son *Traité des choses merveilleuses*, à l'article des maladies hystériques, dit des choses plus étonnantes : « Celles qui « en sont tourmentées éprouvent des convul- « sions, des palpitations, des affections épi- « leptiques ; leur vue est égarée, leur voix « rend un son extraordinaire ; quelquefois « elles fuyent la lumière, elles cherchent l'obs- « curité des tombeaux ; d'autres fois elles par- « lent des langages inconnus, et prédisent l'a- « venir (1). »

---

(1) *Solet interdum in Virginibus retentum semen putrescere in utero, deleteriam acquirere vim et mirifica excitare symptomata. Vapor enim malignus suscitatus, intestina, ventriculum, hepar ad diaphragma comprimit, cordis palpitatio, cardialgia, vertigo et pallor oboritur : Aliàs subito mulier prosternitur, respiratione, loquelâ, visu privatur. Epilepsiâ convulsione et deliriis interdum infestatur. Exaudiuntur interdum et imis visceribus mirœ voces. His positis diversa et mirabilia in diversis etiam linguis proferri : Nocturnos discursus, et circa mortuorum sepulchra, latebras quœri.* Joh Jonstoni Thaumatographia natu-

D'un autre côté, le pays de Cumes est entièrement volcanisé. On y trouve encore, de toutes parts, des eaux fumantes, des vapeurs sulphureuses. L'acide carbonique domine dans la grotte du chien ; le lac Averne autrefois exhalait des gaz si délétères, que les oiseaux qui le traversaient étaient frappés de mort. Quel dérangement dans l'économie animale de la sibylle, ne devait pas produire l'introduction ou la respiration de semblables vapeurs ? C'était par la vapeur du trépied de Delphes, que la pythie éprouvait les mêmes symptômes.

Et une remarque à faire, c'est que toutes les sibylles avaient choisi des antres et des cavernes pour rendre leur oracles, sans doute parce que les vapeurs de ces sortes de lieux étaient favorables à la vaticination, et au manège des prêtres.

Cet état convulsif qui accompagnait les sibylles, n'est pas même étranger au magnétisme. Les baquets de Mesmer en sont la

---

ralis Amstelod, 1633. Admiranda hominis, Cap. 5, de Generatione. Art. 1, de Semine.

Idem. De imaginatione melancholicorum, Cap. 7. Art 1. *Aliquando solent tales homines linguis peregrinis loqui et futura prædicere.*

preuve. Les progrès que de sages magnétiseurs ont fait faire à la science, l'ont délivrée de ces paroxismes effrayans.

Virgile ne nous dit pas autre chose de la sibylle de Cumes ; mais Ovide (1) nous apprend qu'elle avait été aimée d'Apollon, qui lui avait promis de lui accorder tout ce qu'elle désirerait. Elle ramassa aussitôt une poignée de sable, et demanda de vivre autant d'années qu'il y avait de grains. Apollon le lui accorda. Mais la nymphe avait oublié de demander en même temps la jeunesse et la fraîcheur. Au bout d'une longue carrière, elle s'éteignit comme un souffle.

Cette fable prouve au moins l'ancienneté de cette sibylle de Cumes, puisqu'elle la fait remonter jusqu'aux temps mêmes d'Apollon.

Il ne paraît pas qu'elle ait laissé d'autres prédictions que celles faites à Énée, dans Virgile (1).

Plutarque, cependant, semble annoncer qu'elle avait prédit cette fameuse éruption du Vésuve, qui engloutit Pompéia, Herculanum, Stabia, et causa la mort à Pline le naturaliste.

---

(1) Ovid. *Métamorphoses*, lib. 14.

(1) *Eneid.*, liv. 6.

« Ce qui vient d'arriver dernièrement, dit-il, « près de Cumes, n'avait-il pas été prédit « depuis long-temps par les vers de la sibylle? « Il semblait que ce fût une dette que le temps « devait acquitter; je parle de cette éruption de « feu sortie de la montagne, de ce bouillonne- « ment de la mer, de cette éjection de rochers, « de masses enflammées, de la ruine de tant « de villes, dont le sol ne présente aujourd'hui « que ravage et désolation; de manière qu'on « ne peut plus en reconnaître la place (1). »

La sibylle de Cumes, qui résidait auprès du Vésuve, pouvait mieux que toute autre, prévoir cette éruption désastreuse, dont les siècles actuels retrouvent encore les funestes marques.

---

(1) *Hæc vero quæ recens apud Cumas et Dicæarchiam, acciderunt; non ne pridem sibyllinis decantata carminibus, tempus veluti debens persolvit? Eruptionem, inquam, montani ignis, fervorem maris, saxorum et massarum flagrantium ventorum vi ejectionem, tot tantarum que urbium interitum; ut hodie qui ad ea loca accedunt, non possint cernere ubinam conditæ fuerunt.* Plutarchus eo libro qui inscribitur : *Cur nam Pythia non amplius reddat oracula.*

(*La suite au prochain numéro.*)

Lettre de M. le Mis de Puységur à M. Lamy Senart, à Saint-Quentin.

Bordeaux, le 17 octobre 1817.

C'est à Bordeaux, où je suis venu voir mon frère, Monsieur, que j'ai eu connaissance de la relation de votre traitement magnétique de M. Bâron fils ; je l'ai lue avec d'autant plus d'intérêt, que j'ai été moi-même témoin de plusieurs des faits et des séances du magnétisme que vous rapportez, pendant le court séjour que j'ai fait à Saint-Quentin le mois de décembre dernier.

Ce que vous dites de l'empire *de la volonté* destructif de toutes les influences des métaux sur la sensibilité nerveuse de certains somnambules magnétiques, et de l'essai victorieux que vous en avez fait dans le cours de votre traitement, est pour tous les magnétiseurs un riche sujet de méditations et de réflexions. J'avais bien exprimé et souvent répété, dans mes divers extraits, cette grande vérité *psychologique ;* mais il lui manquait le soutien d'une expérience qui ne laissât plus de doute sur son efficiente réalité ; et c'est l'effet que doit opérer, sur tous

les bons esprits, celle que vous venez de faire, et le succès que vous en avez obtenu.

Lorsqu'avec autant de sincérité que de détachement de vous-même, Monsieur, vous attribuez ces succès à la confiance que vous avez bien voulu avoir aux conseils de ma longue expérience, comment vous en pourrai-je mieux témoigner ma gratitude, qu'en vous faisant part de tout ce que je crois pouvoir servir à éclairer davantage encore votre zèle magnétique.

Vous dites, page 19 (1) : « *Ayant pensé que « le magnétisme avait quelque rapport avec l'é- « lectricité, j'ai voulu en faire l'essai; j'ai donc « posé une table sur quatre bocaux de verre; « je m'y suis placé avec Baron,* etc., etc..... » Oh! je vous demande d'abord si, d'après l'extrême mobilité magnétique de Baron à toutes les modulations de vos pensées, il ne suffisait pas que vous en eussiez arrêté une, sur ces rapports, *par vous présumés,* pour qu'à l'instant celle de Baron vous en présentât le reflet. Que l'électricité ait ou n'ait pas de rapports avec le magnétisme, ce n'est pas ce qu'il s'agit d'examiner; la science d'ailleurs n'ayant encore rien décidé sur ce sujet, chacun est libre d'en penser

(1) Voyez *Bibliothèque du Magnétisme*, n° IV.

ce qui lui plaît. Ce qui seul est à considérer dans ce fait, c'est que vous n'avez pu avoir la pensée que ce rapport pouvait exister, sans que l'imagination de Baron n'en ait été spontanément modifiée. Ainsi donc, lorsqu'avec cette pensée vous vous êtes placé avec lui sur la table posée sur des bocaux de verre, il a dû vous dire, ou plutôt être magnétiquement forcé de vous réfléchir l'idée que vous aviez dans ce moment, d'être isolé, et de plus celle que vous aviez encore, que ce *prétendu isolement* devait augmenter ou renforcer votre vertu magnétique; les réponses de Baron dans son somnambulisme : *Nous sommes dans les airs.... Je ne touche à rien.... Je n'entendrais pas même un coup de canon tiré près de moi....* et celles-ci : *J'en guérirai plutôt.... Les personnes que vous ne pourrez pas endormir, il faut essayer de cette manière, et vous obtiendrez peut-être* (ce peut-être est remarquable, il ne le compromettait pas), *et vous obtiendrez peut-être le somnambulisme*, etc., etc. Toutes ces réponses, dis-je, ne pourraient donc n'avoir été que d'insignifiantes réactions du magnétisme très-réel de votre pensée.

Si j'ai dit plus haut *prétendu isolement*, et non pas *isolement*, c'est qu'en effet il n'y a d'iso-

lement du fluide de l'électricité (si fluide il y a) que lorsque, dans le cabinet d'un physicien, on se sert d'une machine électrique, et que, ne vous étant point servi d'une semblable machine, vous ne pouviez pas plus avoir de fluide de foudre, ou d'électricité, à votre disposition, que vous n'auriez pu avoir du fluide d'aimant, du fluide de calorique, de frigorique ou du fluide de lumière, dont les savans chimistes seuls ont la recette, et dont ils n'ont jamais donné, et ne donneront certainement jamais une fiole à qui que ce soit; mais, encore une fois, laissons la science aux savans, et contentons-nous, magnétiseurs ignorans que nous sommes, de la connaissance que nous avons acquise du magnétisme de *notre volonté;* croyons fermement à ce magnétisme, et ne cherchons point à nous en expliquer les phénomènes inconcevables par des fluides imaginaires, ni par la logique si souvent fallacieuse de notre humaine raison.

Croyez, Monsieur, aux sentimens sincères, etc.

CHASTENET DE PUYSÉGUR.

EXTRAITS

D'OUVRAGES ET DE JOURNAUX ÉTRANGERS.

Réflexions générales sur le Magnétisme animal, et de l'état organique, par C. A. DE ESCHENMAYER.

(Deuxième extrait.)

Il n'est pas douteux que l'éther organique ne déploie sa plus grande activité dans le cerveau et dans le sytème nerveux. Terme moyen entre l'élément matériel et l'élément intellectuel. Il ne se manifeste, ni dans les phénomènes purement physiques, ni dans les phénomènes purement intellectuels; mais il prend, dans l'intérieur de la sphère d'indifférence, une plus étroite *triplicité* (comme dans l'ellypse, les foyers et le centre). Nous trouvons cette triplicité entre la tête, la poitrine et le ventre; en sorte que le foyer négatif est dans les ganglions, et dans le plexus nerveux du bas-ventre; le foyer positif dans le cerveau et le système des sens, et l'indifférence

dans la poitrine, et sur-tout dans le cœur (1). Il ne s'agit ici que de montrer que plusieurs phénomènes du magnétisme animal s'expliquent au moyen de ces propriétés de l'éther organique.

1° La disposition au magnétisme animal qui se manifeste, sur-tout à l'époque de la puberté, et généralement à tous les changemens, perturbations, qui arrivent dans les organes de la génération.

Dès que les organes de la génération ont atteint au dernier point de leur développement, tout le système nerveux entre avec eux en une relation plastique. Il s'établit, entre le cerveau et les organes sexuels, un rapport qui devait n'être pas sensible, tant que la nature ne s'occupait que de la reproduction individuelle. Les oscillations infiniment petites du principe vital forment, après la croissance, un superflu de force, qui, en tant que tous les organes y participent, passe à un nouveau germe qui renferme le premier élément de l'espèce. A cette action plastique du système nerveux s'associe le développement de la partie intellectuelle de l'homme. C'est alors qu'il éprouve l'empire du

(1) L'auteur renvoye le lecteur à un de ses ouvrages où cette idée obtient de plus grands développemens.

beau, époque qui constitue la partie romantique de la vie; l'amour, soleil de l'ame, commence à répandre au dehors ses rayons, et l'invite, à l'aide de la sympathie, à se chercher dans les autres. Ainsi se rencontre la nouvelle polarité intellectuelle dans l'amour, et la nouvelle polarité organique dans le germe sexuel, et il en résulte une nouvelle indifférence qui, par les oscillations infiniment petites de l'éther organique, commence à se développer, et à tirer de son centre ses propres rayons à la circonférence.

Cette importante relation admise, on voit que le cerveau et le système nerveux doivent jouer un grand rôle toutes les fois que cette plastique est arrêtée ou troublée, et que cette relation suffit pour rendre compte de la disposition au magnétisme animal que l'on remarque dans les personnes qui arrivent à l'époque où les organes sexuels se développent, ou dans celles qui y éprouvent des embarras.

2° La transmission des sens à d'autres centres nerveux.

Nous pouvons établir, par opposition, que les différens sens sont au sens intime ce que les fractions sont à l'unité. L'éther organique agit librement dans le sens intime, tandis que, dans les divers *apparats* des sens, il est lié, ou, pour

mieux dire, *troublé*. Dans l'état libre, dégagé, on conçoit qu'il réunira des propriétés qui l'éleveront bien au-dessus de toutes les forces physiques. L'impénétrabilité de la matière ne lui offrira plus d'obstacle, il pénétrera tout en même temps, il illuminera tout.

Diderot a déjà observé qu'on ne peut pas dire que c'est l'œil qui voit, l'oreille qui entend, le nez qui flaire. C'est toujours le *sens intime* qui voit, entend, flaire. Nous n'avons qu'à observer la différence qu'il y a entre la sensation (impression dans l'organe) et la perception (intuition). La perception est dans le *sens interne*, et suit les modifications de l'éther organique, qui n'ont entr'elles que des rapports d'intensité; la sensation, au contraire, résulte de la formation, dans l'organe périphérique, soit d'une image, soit d'une vibration; mais ce n'est pas l'image qui parvient comme telle au sens intime, et qui est perçue par lui; mais seulement l'intensité de la force avec laquelle l'éther organique en est irrité (excité). Ces degrés d'intensité peuvent être conçus comme des exposans déterminés, dont les coëfficiens peuvent varier à l'infini; et c'est dans ces exposans qu'est la diversité des sensations de la vue, de l'ouie. Si donc nous admettons un état dans lequel ces degrés d'in-

tensité peuvent être excités d'une autre manière quelconque, on conçoit qu'il sera possible de voir, d'entendre, sans l'intervention des organes destinés à ces sensations, et c'est précisément cet état que nous cherchons dans le magnétisme animal.

Tout *l'apparat périphérique* de nos sens paraît destiné bien plutôt à conserver, par de petites empreintes, par des chiffres dans le cerveau, l'innombrable multitude des sensations qui lui sont imprimées, afin qu'en qualité de (traces mémorielles ou souvenirs), elles soient sans cesse à la disposition de l'ame, qu'à être les seuls moyens possibles de produire les perceptions. Quand nous nous trouvons dans notre état ordinaire, il est sans doute vrai de dire que la perception suit la sensation ; mais en conclurons-nous que, dans un état extraordinaire, les perceptions aient la même cause? Ne voyons-nous pas dans les somnambules naturels d'autres nerfs remplacer les nerfs des sens, et en remplir les fonctions? La mêmes chose arrive aux somnambules magnétiques. Mais voici la différence : dans cet état, la perception n'étant liée à aucune sensation formelle, ne laisse après elle aucun souvenir. Le sens intime perçoit, sans doute, dans les mêmes rapports que par

l'apparat des sens du cerveau; mais les sensations ne s'opérant point par une formation d'image, ne laissent après elles aucune trace, image, chiffre, dans la mémoire; et c'est pourquoi les somnambules (magnétiques) ne peuvent, en se réveillant, avoir une idée de ce qui leur est arrivé pendant leur sommeil.

Si, en outre, nous admettons que l'éther organique libre, et dégagé de l'apparat des sens, peut s'établir des rapports de polarité dans toute l'étendue du système nerveux, il ne sera pas difficile d'expliquer la transmission des sens au creux de l'estomac ou à la pointe des doigts. L'éther organique, par-tout où il agit librement, pénétrant et illuminant tout, l'ame n'a pas besoin de l'apparat particulier des sens pour arriver aux mêmes perceptions; elle est libre, son intuition perce, tous les milieux cèdent.

3° Les phénomènes magnétiques et électriques dont les effets se manifestent dans l'organisme.

On s'étonne d'entendre parler d'un agent qui ne tombe sous aucun de nos sens, et l'on ne considère pas que c'est précisément parce que l'éther organique produit les fonctions sensibles et qu'il ne peut-être saisi par le sens; l'œil ne peut se voir, l'oreille ne peut s'entendre. Le principe vital qui sait que nous avons la possi-

bilité de voir, d'entendre, ne peut à son tour être un objet vu, entendu. Ainsi, dans l'état de santé, et lorsque le principe vital ne franchit pas sa sphère d'indifférence, nous ne saurions nous attendre à des phénomènes tels que ceux que nous offrent les agens physiques. Mais il n'en est pas ainsi dans un état extraordinaire.

Plusieurs phénomènes du magnétisme animal sont d'une nature vraiment magnétique et électrique, et présentent au moins de l'affinité avec les agens physiques dans leurs procédés. Comment peut-on expliquer ces phénomènes ?

L'éther organique peut aussi se considérer comme une puissance élevée à différens dégrés. Ses fonctions principales, et qui semblent former entr'elles une proportion, sont : la reproduction, l'irritabilité, et la sensibilité. Elles suivent parallèlement les systèmes des cavités, ensorte que la reproduction semble avoir son *apparat* dans le ventre, l'irritabilité dans la poitrine, et la sensibilité dans la tête. Or, tant que ces fonctions se trouvent dans l'état de santé, elles ne franchissent pas la sphère d'indifférence, et ne peuvent par conséquent offrir des marques sensibles, telles que nous les voyons dans les agens physiques. Mais il n'en

est pas ainsi, lorsqu'après des perturbations extraordinaires, le principe organique franchit sa sphère d'indifférence !

Pour nous expliquer avec plus de clarté, nous prendrons l'éllypse pour objet de comparaison. Le grand axe renferme cinq points ; savoir, les deux extrémités, qui marquent la plus grande distance ou l'opposition, les deux foyers, qui offrent une opposition plus étroite, et enfin le centre ou point *d'indifférence*. Si nous admettons que l'une des extrémités représente l'élément positif-spirituel, et l'autre l'élément négatif physique (matériel), le centre représentera l'élément organique ; et nous pourrons nous figurer sa sphère d'indifférence, telle qu'elle forme un cercle autour des deux foyers. C'est ce cercle qui domine le principe organique, de manière que le foyer positif s'approche de l'élément spirituel, et exprime dans sa fonction, la sensibilité ; le foyer négatif, au contraire, s'approchant de l'élément physique (matériel) exprime la reproduction, tandis que le centre offre la force oscillante en elle-même l'*irritabilité*, et qui est la moins sollicitée par les extrémités.

Tant que ces trois principales forces organiques conservent leur valeur dynamique abso-

lue, l'état de santé n'est pas détruit, quels que soient d'ailleurs les dérangemens qu'elles éprouvent dans leur action réciproque, elles demeurent dans les bornes de cette *relation normale*, et ne nous offrent que les symptômes ordinaires que nous apercevons dans les maladies : mais le magnétisme animal franchit cette *relation normale ;* et tandis que d'une part, toutes les forces actives intellectuelles se trouvent dans une génération plastique, de l'autre l'éther organique, chassé au-dessous de sa sphère d'indifférence, prend les propriétés polaires qui, à leur tour, suivent l'analogie naturelle. L'opposition qui régnait entre ces foyers est repoussée vers les sommets, ensorte que d'une part l'organisme tend à spiritualiser, et de l'autre à matérialiser; et c'est alors que nous voyons s'y manifester de véritables phénomènes magnétiques et électriques.

Je n'ai parlé de quelques-uns de ces phénomènes étonnans du magnétisme animal, que pour prouver qu'ils sont susceptibles d'une explication, dès que l'on admet un éther organique revêtu de propriétés déterminées. Une foule de phénomènes plus communs se rattachent sans peine à cette théorie, et les faits que

nous allons consigner dans ces Annales, nous fourniront de fréquentes occasions pour l'appliquer.

Nos physiologues n'ont encore fait que peu de tentatives pour trouver une valeur de cette *inconnue* applicable à la théorie des phénomènes, tels que ceux que présente le magnétisme animal, sans cesse préoccupés de l'idée que les forces organiques devaient participer de la nature des agens chimiques et physiques, tels que l'électricité, la chaleur, la lumière, etc.; et que les lois de la vie étaient transmises aux mêmes conditions que celles du mouvement; ils ont négligé la recherche de cette puissance plus élevée, qui domine tout l'ordre physique, et dont toutes les valeurs peuvent être déduites de la nature de l'*indifférence*. On ne saurait nier nos progrès dans l'analyse des forces physiques et chimiques. Mais, quels qu'ils soient, ils ne nous feront point retrouver les lois générales, et sans loi générale, nous ne parviendrons pas même à trouver *les valeurs finies* de ces mêmes forces. Nous sommes dans le cas du géomètre qui ne parviendrait jamais à déterminer les valeurs finies de ses tangentes, de ses normales, s'il n'avait ses formules géné-

rales infinitésimales auxquelles il rapporte les équations de ses courbes. Convenons de bonne foi, que le phénomène physiologique et pathologique le plus simple, n'a point encore été expliqué dans tout son ensemble. Nous n'avons pas besoin de recourrir au magnétisme animal pour prouver cette assertion. Chaque pulsation nous fait sentir l'insuffisance de notre savoir. S'il est incontestable que l'organisme soit un *tout* formé de beaucoup d'organes et de systèmes divers, dont chacune obéit à une loi spécifique de la vie; il ne l'est pas moins que ces lois spécifiques, en tant que constituant un tout, se rattachent à une loi générale. Mais cette loi générale, c'est la formule infinitésimale du géomètre, qui, parce que l'infini n'est pas donné dans l'expérience, ne saurait être déduite de l'expérience. C'est ici que l'on commence à sentir la nécessité d'une recherche purement spéculative de la nature, qui tire ses formules ou ses principes généraux de la raison même, et qui, par ce moyen, s'affranchise de tous les reflets confus des sens. Pour nous rendre cette vérité bien sensible, il ne fallait pas moins que le coup que le magnétisme animal porte à nos théories, et qui, comme

aucun de nous ne peut en nier le fait, nous ouvre à notre intelligence une vie toute différente de celle dont les effets se manifestent à nos sens.

Certificats de trois cures magnétiques opérées à Poitiers, à Châtellerault et à Saint-Quentin. Les originaux en sont déposés dans les archives de la Société du Magnétisme animal.

N° I.

Je soussigné Jean Demas, marchand menuisier, demeurant près le Pilory, ville de Poitiers, département de la Vienne, certifie que, Anne, ma fille, âgée de neuf ans, a eu la teigne il y a cinq ans; qu'elle a été guérie au bout de quelques mois de traitement; qu'un an après elle eut un abcès à la gorge, qui perça et rendit très-long-temps, ce qui fit croire aux médecins qui la traitaient que cela ne fût une humeur froide. La plaie se cicatrisa, mais malheureusement l'humeur se porta sur les yeux. Il survint aussi une tumeur au-dessous de la tempe droite, grosse comme la moitié d'un œuf, et qui augmentait quelquefois de moitié : presque toujours ma fille n'y voyait point et ne pouvait supporter aucune réverbération. Sitôt la nuit venue, il fallait la mettre au lit. L'œil droit était

toujours beaucoup plus fatigué; elle était dans cet état déplorable lorsque mon épouse la conduisit chez mademoiselle Sophie Goupy, tenant un bureau de tabac sur la place du marché de Notre-Dame de cette ville, pour qu'elle eût la complaisance de la magnétiser; elle voulut bien avoir cette charité. C'était alors le 2 août 1816 qu'elle commença : après huit jours de magnétisme, la tumeur se dissipa; et, au bout de quinze, les yeux devinrent beaucoup plus incommodés. Mais, après deux mois de traitement, la malade s'est trouvée radicalement guérie; depuis ce temps, elle jouit d'une parfaite santé.

Dans le cours du traitement, mademoiselle Goupy a fait bassiner l'œil de la jeune personne, ainsi que la tumeur, pendant huit jours, avec de l'eau de fontaine magnétisée. Ensuite elle a fait bassiner les yeux aussi pendant huit jours avec de l'eau de rose magnétisée, sur l'avis d'une somnambule de M. Drouault; et cette même somnambule a aussi ordonné, dans un verre d'eau de fontaine très-fraîche et magnétisée, trois à quatre gouttes d'eau-de-vie, lequel remède a été observé jusqu'à la guérison.

En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat pour rendre hommage à la vérité et pour as-

surer mademoiselle Goupy de toute notre reconnaissance.

Poitiers, ce 2 mars 1817.

JEAN DEMAS.

ARNAULD CHARTIER le jeune.

Je soussigné certifie pour ce qui concerne le traitement magnétique fait par moi sincère et véritable.

SOPHIE GOUPY.

Nous soussignés certifions que la fille du sieur Jean Demas, ci-dessus dénommée, a réellement été attaquée du mal des yeux annoncé dans le certificat ci-dessus, et certifions en outre que, depuis cinq mois, la jeune personne se porte à merveille, et n'a eu, depuis sa guérison, aucune espèce d'incommodité.

Signé FAUCHET MARIEU, M. R. MORINEAU, ROSA PRAT M., ADÈLE BOBÉ, SUSETTE ARNAULD.

N° II.

Nous soussignés Julien Duportal et Eulalie

Charbeauneau, marchands en cette ville de Châtellerault, département de la Vienne,

Certifions que la nommée Jeanne Mercier, notre ancienne domestique, fille de Jean Mercier et de Françoise Richard, demeurant à Mongamé, commune de Vouneuil-sur-Vienne, fut présentée par moi, femme Duportal, au traitement magnétique que M. Drouault, greffier de la justice de paix du canton de Dangé de cet arrondissement, tenait en notre ville, le 8 mai 1816. Sur mon exposé, ce monsieur fut touché du triste état de ladite Mercier, laquelle souffrait, depuis deux ans, des suites d'une échauffure mal soignée, et, de plus, d'une chute de plusieurs marches qu'elle fit chez nous, il y avait dix mois, étant tombée le côté gauche sur une barique. Cette malheureuse fille perdit alors plusieurs fois connaissance et pendant plusieurs jours de suite. Messieurs les médecins firent mettre les vantouses sur son côté malade, ensuite de la moutarde, et enfin les mouches. Comme cette fille n'éprouva aucun soulagement de ce traitement, elle fut à Poitiers pour se faire traiter; mais, malheureusement, elle en revint comme elle y était allée. Cette pauvre fille ne pouvant avoir de repos ni jour ni nuit,

à cause de ses grandes souffrances, et ayant six semaines qu'elle ne s'était déshabillée, elle se décida donc, avec joie, à se faire magnétiser.

Après quinze jours de traitement, ses règles parurent, ce qui n'avait pas eu lieu depuis un an; et, après trois mois de traitement, cette fille fut radicalement guérie. Elle eut même assez de force pour *métiver* tout le temps que dura la moisson, et depuis elle a toujours paru jouir d'une bonne santé.

Certifions en outre que M. Drouault mettait à sa volonté cette fille dans l'état de somnambulisme; que, dans cet état, elle a eu les crises les plus fortes, assurant toujours qu'il n'y avait que les fortes crises qui pouvaient la guérir.

En foi de quoi nous avons délivré le présent pour rendre hommage à la vérité, servir et valoir ce que de raison; et avons signé seuls, ladite Jeanne Mercier ne le sachant.

Certifié sincère et véritable, à Châtellerault, le 9 mars 1817.

Duportal Charbonneau.

Femme Duportal Charbonneau.

Signés Rivière Brunet Morec, Mascarel, femme Manteau Priot, Rivière Pannetier, Mascar père.

N° III.

Je certifie que Marcelline Bourgeois, du faubourg Saint-Jean, actuellement en service chez moi, vient d'être guérie d'une tumeur sous l'oreille dont on craignait un abcès considérable, laquelle tumeur s'est dissoute en quatre séances par les procédés du magnétisme que M. Lamy-Sénart, de cette ville, a bien voulu lui administrer.

Saint-Quentin, le 25 mars 1817.

AUBERT DE DINAN.

VARIÉTÉS.

Du temps de Mesmer, il y a quarante ans environ, le magnétisme animal était proscrit par les corps savans. Aujourd'hui, le progrès des lumières commence à venger cette science profonde, contre laquelle les préjugés et l'orgueil de l'esprit humain se briseront. L'article suivant, qui se trouve dans plusieurs journaux de Paris, des mois de septembre et octobre de la présente année, prouve qu'il est aussi en France des societés savantes qui ne nient plus l'existence du magnétisme animal, et ne dédaignent point de s'en occuper.

« La Société royale des sciences a été ad-« mise, par députation, le 24 août dernier, à « présenter à S. A. R. Mgr. le duc d'Angou-« lême, son *Président perpétuel*, le programme « des prix qu'elle se propose de distribuer « en 1818.

« Son Altesse Royale a fait connaître, le 27

« du même mois, qu'elle donnait *sa pleine et* « *entière approbation* à ce programme.

« La société propose pour sujet du prix, « *de déterminer quel était l'état des sciences* « *physiques en France, au commencement du* « *dix-huitième siècle,* et quels en ont été les « progrès jusqu'à ce jour.

« Les auteurs devront s'abstenir de tout ce « qui n'est que systématique; s'occuper des « faits; indiquer la source des découvertes « perfectionnées en France; les améliorations « qu'elles y ont reçues, et sur-tout faire connaî- « tre celles qui y ont pris naissance. *Le Galva-* « *nisme et le Magnétisme pourront être traités* « *dans ces Mémoires.*

« Le prix sera une médaille d'or de la valeur « de quatre cents francs.

« Il en sera décerné une de soixante francs, « à l'auteur du Mémoire jugé digne de l'ac- « cessit. »

DE L'OPINION DE VAN-HELMONT

Sur la cause, la nature et les effets du Magnétisme.

(Deuxième article.)

Les principes que Vanhelmont développe dans la Dissertation dont j'ai donné l'extrait, sont répandus dans ses autres ouvrages : il ne les a point imaginés pour rendre raison des phénomènes du magnétisme : la croyance à ces phénomènes, et l'explication qu'il en donne, sont une suite de sa théorie générale sur le principe vital ou l'Archée; sur la dépendance où tous nos organes sont de ce principe; sur l'ame qui domine l'Archée, et qui, par lui, se sert des divers organes comme d'autant d'instrumens; sur le fluide universel, ou *Magnale magnum*, qui établit une relation entre tous les êtres; sur les propriétés données primitivement à certaines substances par le Créateur; sur les rapports du physique et du moral de l'homme; sur l'origine

et la subordination de nos facultés; sur la nature et la cause des maladies; etc. Je pourrais le prouver par l'exposition de cette vaste et ingénieuse théorie; et l'on reconnaîtrait peut-être qu'en en retranchant les faits illusoires, les hypothèses inadmissibles, les idées mystiques, il reste encore un ensemble d'observations très-imposant, des rapprochemens extrêmement curieux, des explications plus satisfaisantes qu'on n'en trouve dans tout autre système; enfin, que le génie de Vanhelmont a éclairé quelques parties obscures de la physiologie et de la psychologie; mais cela m'entraînerait dans des discussions étrangères à l'objet qui nous occupe. Je vais donc me borner à choisir, dans les divers écrits de Vanhelmont, quelques passages qui s'appliquent plus particulièrement au magnétisme, et qui peuvent éclaircir ou confirmer ce qu'il avance dans sa Dissertation. Je les classerai sous deux chefs principaux: 1° la puissance de la volonté; 2° l'état de concentration ou d'extase, que nous nommons aujourd'hui *somnambulisme*. Je terminerai par l'analyse de celui des écrits de Vanhelmont qui renferme les idées les plus singulières, et qui est le moins connu (1).

(1) Je n'entrerai dans aucun détail sur la nature et

§ Ier. *Influence de la volonté.*

La volonté, dit Vanhelmont (*Blas humanum*, § 9.), est la première des puissances.

---

les fonctions de l'Archée, parce que cela m'entraînerait hors de mon sujet. Mais le mot *Archée* revenant à chaque page dans les écrits de Vanhelmont, et l'importance qu'il attache à ce principe étant la base de toute sa théorie, je suis obligé d'en donner une définition succincte.

L'Archée, dit Vanhelmont, consiste dans l'union d'un esprit vital avec un noyau spirituel qui féconde les germes. Il est doué de toutes les facultés et de toutes les notions nécessaires pour remplir sa destination. Il est l'organe primitif de la vie et du sentiment. Depuis le premier moment de l'existence jusqu'à la mort, il préside à tous les mouvemens organiques, et les dirige vers le but qui leur est assigné. *Constat Archeus' ex connectione vitalis auræ, cum imagine seminali, quæ est interior nucleus seminalis, fœcunditatem seminis continens.... Imago hæc Archei ex prædecessoris ideâ defluens, non est demortuum quoddam simulacrum, sed plena insignitum scientia, potestatibusque necessariis rerum in suâ destinatione agendarum ornatum, ideoque est vitæ et sensationis primarium organum..... Præses ille manet, curator rectorque internus finium, in obitum usque.* (Archeus faber, § 1-7.)

On a dit que Vanhelmont admettait plusieurs archées

C'est par la volonté du Créateur que tout a été fait; c'est par elle que le mouvement a été im-

---

subalternes, et que chacun des organes avait son archée particulier qui y résidait et en dirigeait les opérations. Cela a besoin d'être expliqué. Vanhelmont admet plusieurs centres de vie, ou une vitalité propre à divers organes; et cette opinion, qu'il a très-bien exposée dans le traité intitulé *Vita multiplex*, est parfaitement conforme à celle de Bichat : mais loin de considérer ces principes de vie existans dans chaque organe comme des êtres distincts, il les croit des émanations ou dépendances de l'archée principal. L'archée est l'habitation de l'ame sensitive, ou plutôt il ne fait qu'un avec elle : et voici comment Vanhelmont s'exprime sur l'ame sensitive. Cette ame unique, dit-il, est la cause immédiate, le centre, le siége, la source, et le principe de toutes les facultés et de toutes les actions vitales.... Elle dissémine dans les divers organes les facultés nécessaires pour la vie... Elle est comme une lumière vitale, dont le foyer, placé dans l'estomac, envoie ses rayons dans toutes les parties du corps. *Unica anima sensitiva est causa immediata, centrum, nidus, fons, et origo facultatum et actionum vitalium quarumcumque... Seminavit suas facultates per organa corporis... Sensitivum lumen vitæ hospitatur in stomacho, tanquam radice vitæ mortalis.* (Confirmatur morborum sedes in animâ sensitivâ, § 1 et 2.)

Si je ne craignais de trop allonger cette note, je pourrais montrer un rapport singulier entre le système

primé à toutes les choses. *A voluntate primum sunt mota.* C'est la volonté existante dans l'homme qui est le principe de ses actions. C'est encore une volonté latente, et non l'influence des astres qui opère le développement des germes; car l'embryon se meut par lui-même, quoiqu'il ait besoin, pour se mouvoir, d'être placé dans des circonstances favorables. *Voluntas in primis est primum ejusmodi movens, movetque se ipsum ens seminale* (Ib.). La volonté appartient à tous les êtres spirituels; elle est en eux d'autant plus active et plus puissante, qu'ils sont plus dégagés de la matière; et l'énergie avec laquelle elle agit sans le secours des organes, caractérise essentiellement les esprits purs. Cette distinction systématique est nettement exprimée par notre auteur, dans le traité qui a pour titre : *Actio regiminis*, où il est question de la puissance qui gouverne le corps, et de l'influence que chacun des organes a sur les autres, ou de l'économie animale (car, par le mot *regimen*, Vanhelmont entend la domination

---

de Vanhelmont sur l'archée ou les archées, et celui de Buffon sur les moules intérieurs. Seulement la théorie de Buffon est plus obscure, et ne suppose pas de même la nécessité d'un principe spirituel.

qu'une partie du corps exerce sur l'autre. *Regimen est qua pars paret alteri*). Il y a, dit-il, une troisième action propre aux esprits incorporels : pour agir sur un objet, ils n'ont pas besoin que cet objet soit lié avec eux, qu'il soit rapproché ; ils n'emploient point d'instrument ; ils agissent uniquement par une volonté puissante. *Est ergo tertia actio spiritibus incorporeis propria, qui non requirunt ad agendum radium directum nec aspectum objecti, nec ejus propinquitatem, dispositionem aut colligationem, sed agunt solo nutu potestativo, longe vi influentiali efficaciore.* Act.reg., § 39.)

Mais ce n'est pas ici le lieu de raisonner sur les facultés des esprits qui ne sont point unis à un corps ; leur influence, et même leur existence dans le monde actuel, ne pouvant être établies que sur des faits douteux ou sur des conjectures, à moins qu'on ne sorte du domaine de la physique pour entrer dans celui de la théologie. Les êtres qui tombent sous nos sens doivent seuls nous occuper. Il est question d'examiner si notre ame peut agir sur les organes des autres êtres vivans, comme elle agit sur nos propres organes ; je dis des *êtres vivans*, parce que la substance spirituelle ne peut agir sur la matière, qu'autant que celle-ci est orga-

nisée de manière à recevoir son influence.

Selon Vanhelmont, l'ame est douée d'une force plastique qui, lorsqu'elle a produit une idée, la revêt d'une substance, lui imprime une forme, et peut l'envoyer au loin, et la diriger par la volonté. Cette force, infinie dans le Créateur, est limitée dans les créatures, et peut conséquemment être plus ou moins arrêtée par les obstacles. Les idées, ainsi revêtues d'une substance, agissent physiquement sur les êtres vivans, par l'intermède du principe vital. Elles agissent plus ou moins, selon l'énergie de la volonté qui les envoie, et leur action peut être arrêtée par la résistance de celui qui les reçoit. Une magicienne, dit-il, agira bien plus sur des êtres faibles que sur des êtres robustes, parce que la puissance d'agir par la volonté a des bornes, et que celui qui a de la force d'esprit lui résiste aisément. *Naturalis et limitata potestas incantamento, cui per pugnacem et robustum animum facile itur contrà.* (De inject. mater., § 15.) On voit que Vanhelmont admet les enchantemens et les maléfices, ou la faculté de faire du mal par la seule action de la volonté; mais il prouve, sans réplique, par des argumens fondés sur des vérités que la religion nous enseigne, que le diable est dans l'impossibilité d'exercer

directement cette puissance sur l'homme. Il avait abordé cette question dans sa Dissertation sur le magnétisme; il y revient, et la discute à fond dans le traité intitulé *De injectis materialibus*.

Ce traité contient un recueil d'observations qu'on ne peut révoquer en doute, à moins d'accuser l'auteur de mauvaise foi. Elles tendent à prouver que des corps étrangers s'introduisent quelquefois dans le corps humain, sans qu'on puisse savoir comment; qu'ils en sortent en se frayant des routes extraordinaires, et en traversant des parties qu'ils sembleraient ne pouvoir percer sans causer la mort; d'où Vanhelmont conclut qu'il existe dans le corps vivant une force particulière, et une direction de cette force qui produisent des phénomènes inexplicables par l'anatomie et par les lois connues de la physiologie; et qu'il ne faut point recourir à la puissance du démon, pour rendre raison de ces phénomènes.

Nous avons vu que, dans sa Dissertation sur les guérisons magnétiques, Vanhelmont avait cherché à rendre raison des effets attribués à la poudre de sympathie. Il revient sur ce sujet, dans un article fort court intitulé *des Moyens sympathiques, de Sympatheticis mediis*, et c'est

là qu'il s'explique clairement sur l'influence et la puissance de la volonté. Après avoir parlé de la vertu magnétique, ou de l'action à distance, dont une multitude de faits offre la preuve incontestable, il ajoute :

En 1639, Ericius *Mohy* publia, sur la poudre de sympathie, un traité dans lequel il prouve fort bien que, lorsqu'on en met sur le sang sorti des blessures, elle les guérit : mais il n'a point connu la force directrice qui fait que la vertu de la poudre mise sur le sang agit sur le blessé dans un lieu éloigné. Le sang qui est sur le linge reçoit de la poudre les vertus balsamiques qu'elle contient; cela est tout simple : mais cette vertu balsamique ne se porte point sur le blessé par l'influence des astres, et moins encore par un mouvement spontané. L'idée de celui qui applique le remède s'attache à ce remède, et en dirige la vertu balsamique sur l'objet de ses désirs. Mohy croit que la puissance sympathique émane des astres : j'en vois la source dans un sujet plus rapproché de nous. Ce sont les idées qui dirigent, et ces idées sont produites par la charité ou par une volonté bienveillante. C'est pour cela que la poudre opère avec plus ou moins de succès, selon la main qui en fait usage. J'ai toujours observé que ce

remède réussissait, lorsqu'il était employé avec un désir affectueux et des intentions charitables; il n'a presque aucune efficacité, si celui qui l'administre y met de l'insouciance, ou n'y pense pas. Aussi, dans l'action sympathique, je mets ces astres de notre intelligence (l'attention et la charité) bien au-dessus des astres des cieux. Les idées excitées par le désir de faire du bien, s'étendent au loin, à la manière des influences célestes, et elles sont dirigées sur l'objet que la volonté leur désigne, à quelque distance qu'il soit.

Vanhelmont ne pousse pas toujours aussi loin qu'il le pourrait les conséquences de sa théorie sur l'action à distance, par la puissance de la volonté; car il explique par d'autres causes certains faits qui s'y rapportent évidemment. J'en citerai un de ce genre, parce qu'il prouve à la fois deux propositions avancées dans sa Dissertation sur le magnétisme; l'une, que l'homme peut, par l'action de sa volonté, influer sur les animaux; l'autre, que les animaux peuvent aussi, par leur volonté, influer les uns sur les autres, et même sur l'homme.

Dans le *Traité de la peste*, Vanhelmont dit que, dans un combat entre deux ennemis, la force de l'un augmente à mesure que l'autre est

saisi de terreur. *In omni duello, à pavore hostis conspicuo animus hostilis roboratur.* Il ajoute que si l'on place un crapaud vis-à-vis de soi, dans un endroit duquel il ne puisse sortir, et qu'on le regarde fixement, et avec attention, *intentis oculis*, il mourra de peur au bout d'un quart-d'heure. *Tumulus pestis; capite cui titulus, Zenexton*, in-4°, Elz., p. 886, in-fol. 1655. Pars 2ª, p. 186.

Je ne m'arrêterais point sur ce fait, peu vraisemblable en lui-même, et dont Vanhelmont tire des conséquences inadmissibles, s'il n'était confirmé par un témoignage qui mérite quelque confiance : c'est celui de l'abbé Rousseau, missionnaire apostolique dans le Levant, connu sous le nom de *capucin du Louvre*, que Louis XIV avait envoyé à Rome, en lui donnant le titre de son médecin, et qui jouissait de la plus grande considération.

« J'ai, dit-il, répété quatre fois l'expérience de Vanhelmont, et j'ai trouvé qu'il avait dit la vérité; à l'occasion de quoi, un Turc, qui était présent en Egypte, où j'ai fait cette expérience pour la troisième fois, se récria que j'étais un saint d'avoir tué, de ma vue, une bête qu'ils croyaient produite par le diable. Une autre fois je l'ai fait tout de même, et le cra-

paud n'en mourut pas, et je n'en fus point incommodé.

« Mais ayant voulu faire, pour la dernière fois, la même chose à Lyon, revenant des pays orientaux, bien loin que le crapaud mourût, j'en pensai mourir moi-même. Cet animal, après avoir tenté inutilement de sortir, se tourna vers moi; et s'enflant extraordinairement, et s'élevant sur ses quatre pieds, il souflait sans remuer de sa place, et me regardait ainsi sans varier les yeux. Il me prit à l'instant une faiblesse qui alla jusqu'à l'évanouissement, accompagné d'une sueur froide, et d'un relâchement par les selles et par les urines, de sorte qu'on me crut mort. Je n'avais pour lors rien de plus présent que du thériaque et de la poudre de vipères, dont on me donna une grande dose qui me fit revenir; et je continuai d'en prendre soir et matin, pendant huit jours que la faiblesse dura (1). »

---

(1) *Secrets et remèdes éprouvés, dont les préparations ont eté faites au Louvre, de l'ordre du Roi*, par M. l'abbé Rousseau, ci-devant capucin et médecin de Sa Majesté; 2e édition. Paris 1708, pag. 154. L'abbé Rousseau est mort en 1694. A son retour de Rome, le pape l'avait fait passer dans l'ordre des Bénédictins, pour qu'il fût plus libre de se livrer à la médecine, qu'il pratiquait gratuitement.

Malgré la naïveté et la bonne foi qui se montrent dans le récit de l'abbé Rousseau, je ne prétends pas que son assertion suffise pour constater un fait si surprenant : mais il me semble que, pour avoir le droit d'en nier la possibilité, il faudrait avoir inutilement essayé de le reproduire. S'il se trouvait vrai, il expliquerait l'origine des anciennes fables sur le Basilic.

Je crois devoir faire remarquer que, lorsque l'abbé Rousseau éprouva un résultat si fâcheux de son expérience, c'était la cinquième fois qu'il la faisait; et qu'ayant réussi trois fois à tuer le crapaud, ce ne saurait être la peur qui ait troublé son imagination. Cela ne peut s'expliquer qu'en admettant que, dans cette circonstance, le crapaud, très-irrité, se trouvait avoir une force magnétique supérieure à la sienne.

Cette théorie de la puissance de la volonté a été mieux développée par Vanhelmont qu'elle ne l'eût été jusqu'à lui, mais il n'en est pas le premier auteur: elle se trouve mêlée à la plupart des croyances religieuses; elle est indiquée, quoique d'une manière vague, dans les ouvrages de plusieurs philosophes de l'antiquité, et des médecins antérieurs à Vanhelmont l'ont clairement exposée, et en ont fait la base de leur système médical.

En 1688, Bernard Penot du Port, médecin alors célèbre, publia un petit ouvrage intitulé *Denarium medicum*, en l'accompagnant de notes critiques. Le manuscrit de cet ouvrage lui avait été confié, dit-il, par un de ses confrères qu'il ne nomme point, mais auquel il reconnaît du génie, quoiqu'il n'adopte pas toutes ses opinions, et qu'il se croie même obligé d'en réfuter plusieurs. Il est remarquable que les propositions combattues par Penot sont précisément celles qui sont prouvées par le magnétisme. Vanhelmont n'avait pas encore écrit, et l'époque n'était pas arrivée où l'on avait les lumières nécessaires pour en reconnaître la vérité.

Selon l'auteur anonyme, l'homme est composé de deux substances qui agissent l'une sur l'autre; l'esprit et la matière, ou l'ame et le corps. De là deux sortes de maladies, et deux sortes de remèdes. La plupart des maladies du corps ont leur source dans le désordre du principe qui le fait vivre, et l'on ne peut les guérir qu'en rétablissant l'harmonie dans ce principe. Les autres se guérissent par les remèdes indiqués dans le *Denarium*, et qui sont au nombre de dix.

Avant Hippocrate, dit l'auteur, il s'est trouvé plusieurs hommes habiles qui n'ont point fait

usage de la médecine corporelle, mais uniquement des facultés de l'ame. *Fuerunt ante Hippocratem multi viri docti, qui nullâ prorsus medicinâ corporeâ usi sunt, sed solâ spiritûs et animæ facultate.*

Après avoir fait l'énumération des prodiges qu'ils opéraient, il ajoute : « Pour cela, ils employaient un véhicule qui tient le milieu entre la substance matérielle et la substance immatérielle, et qui les réunit. Ainsi, ils connaissaient deux puissances pour guérir les maladies, et pour faire des choses extraordinaires ; l'une qui agit directement sur le corps, et qui réside dans les propriétés de certaines plantes, de certains minéraux, etc. ; l'autre, qui agit par la seule volonté, le seul regard, la seule imagination, *je le veux, je l'ordonne*, sans autre secours. Cette faculté s'est éteinte à mesure que les hommes ont perdu la foi, et qu'ils se sont corrompus.

« Le principal instrument pour guérir les maladies par cette première et principale partie de l'homme, savoir, l'ame, consiste dans une imagination forte et soutenue (1). »

---

(1) *Hoc in præstando, velut undequaque in re reperitur vehiculum, seu conjunctio quædam, quæ constat*

En exposant l'opinion de Vanhelmont sur la puissance de la volonté, j'ai fait voir qu'il ramenait à un seul principe tous les phénomènes du magnétisme ou de l'action à distance. En effet, tous ces phénomènes s'expliquent, et rentrent dans l'ordre naturel, si l'on admet avec lui que l'ame est douée de la faculté d'agir sur

---

ex re omninò abstractâ et simplicissimâ, et ex re quæ medium quoddam obtinens, abstractum cum corpore connectit. Sic duæ repertæ facultates, una quæ solo velle, solo intuitu, solâ imaginatione operatur; sic volo, sic jubeo, nullo addito adminiculo... Dolendum est quod hæc facultas in Christi adventu sit extincta... Idque evenit propter excœcationem et incredulitatem hominum, et ignorantiam quæ homines submersos retinent, ut nimirum verbo Dei et promissionibus Christi et apostolorum non credant. Habemus de re satis apertum dictum. Quidquid petieritis, sine hæsitatione, in nomine meo dabitur vobis.... Hinc patet, præcipuum instrumentum, non modò ad curandos morbos, sed ad alia multa præstanda, ratione illius primæ et præcipuæ partis hominis, scilicet animæ, consistere in forti et non cadente imaginatione. DENARIUM MEDICUM, *anonymi auctoris, in libro cui titulus : Bernardi Penoti à portu S. Mariæ, de Denario medico; quo decem medicaminibus, omnibus morbis internis medendi via docetur. Bernæ Helvetiorum,* 1608, in-8°.

les organes des êtres animés, comme sur ses propres organes, soit immédiatement en dirigeant ses idées sur l'objet qui fixe son attention, soit à l'aide d'un intermédiaire auquel elle attache cette idée. De même que l'odeur communiquée à un corps inodore par un simple contact avec de l'ambre, n'altère point sa nature, et produit cependant une sensation vive sur l'homme à qui ce corps est présenté; de même, une idée ou une force peut être attachée à un corps qui n'en éprouve aucun changement, et qui cependant servira de véhicule pour la communiquer à un être susceptible d'en recevoir l'impression. De là l'effet des talismans, des amulettes, dont, selon Vanhelmont, la vertu est très-réelle, absolument indépendante de l'action des esprits célestes ou infernaux, et étrangère à toute superstition.

Mais ce que nous avons jusqu'à présent extrait de Vanhelmont est relatif à l'action qu'un individu peut exercer sur un autre; et l'étude du magnétisme nous a fait observer des phénomènes d'un ordre supérieur : je veux parler de ceux qui se présentent quelquefois spontanément dans certains individus, et plus fréquemment dans les personnes soumises au traitement magnétique. Voyons si nous ne

trouverions pas dans les écrits de Vanhelmont, quelques notions sur ce sujet.

§ 2. *De l'état de crise magnétique.*

Les phénomènes que présente l'état de crise magnétique, quoique variés à l'infini, peuvent être rapportés à deux classes, ou plutôt ils dépendent de deux phénomènes principaux dont tous les autres ne sont que des modifications ou des conséquences. Le premier est la faculté de recevoir les sensations par d'autres organes que ceux dont nous faisons usage dans l'état habituel. Le second est ce développement particulier de l'intelligence, qui semble trouver en elle-même des notions dont l'origine est inconnue, et qu'elle ne se souvient pas d'avoir acquises antérieurement par les sens. Les phénomènes du somnambulisme naturel ou noctambulisme, appartiennent à la première classe; ils ont été observés de tout temps. Vanhelmont en cite un exemple. Etant au collége, dit-il (1), je couchais dans la même chambre, avec un de mes camarades qui était somnambule; il se levait la nuit, il prenait la clé du jardin, il allait se promener dans des endroits où l'on courait risque de tomber; il

(1) *De ortu formarum*, § 52.

revenait ensuite, et replaçait la clé dans une armoire, comme il aurait pu le faire en plein jour, étant éveillé. Un soir, je m'emparai de la clé, sans qu'il s'en aperçût; je la cachai soigneusement : mais aussitôt qu'il fut en somnambulisme, il alla la chercher dans le lieu où je l'avais cachée, et il la prit sans hésiter, comme s'il l'y avait placée lui-même. Cette histoire ressemble à celle de la plupart des noctambules : de tout temps on a remarqué qu'ils se dirigeaient sans le secours des yeux; mais on n'avait pas songé à rechercher quel organe suppléait chez eux à celui de la vue, ni comment un tel changement pouvait s'opérer. La translation des sens à l'épigastre n'avait pas encore été observée : elle l'a été souvent depuis, soit dans la catalepsie, soit dans le somnambulisme magnétique, et j'ai été plusieurs fois à même de la constater; mais Vanhelmont est le premier qui ait décrit ce phénomène; et ce qui rend sa description très-curieuse et très-instructive, c'est qu'il l'a observé sur lui-même, et qu'il s'est rendu compte de tout ce qui se passait en lui. Il est extrêmement rare, qu'après être revenu à l'état habituel, on conserve un souvenir distinct de ce qu'on éprouve dans cet état extraordinaire.

J'étais persuadé, dit Vanhelmont, que les poisons peuvent-être des remèdes utiles, lorsqu'on sait les doser et les appliquer à propos. Je voulus en conséquence faire des expériences sur le Napel. En ayant préparé grossièrement une racine, je la goûtai du bout de la langue; je n'en avalai point, et je crachai beaucoup. Cependant, il me sembla d'abord que ma tête était serrée par un bandeau, et bientôt après, il m'arriva une chose fort singulière, et dont je ne connaissais aucun exemple. Je m'aperçus, avec étonnement, que je n'entendais, ne concevais, ne savais et n'imaginais plus rien par la tête; mais que toutes les fonctions qui lui appartiennent ordinairement étaient transportées autour du creux de l'estomac. Je le reconnus clairement, distinctement; j'y fis la plus grande attention. Ma tête conservait le mouvement et le sentiment, mais la faculté de raisonner avait passé à l'épigastre, comme si mon intelligence y eût établi son siége. Frappé d'admiration et de surprise de ce mode insolite de sensation, je m'étudiai moi-même avec soin; je me rendis compte de ce que j'éprouvais; j'examinai toutes mes notions, et je reconnus que, pendant tout le temps que dura cet état extraordinaire, mon intelligence avait bien

plus de force et de perspicacité. Je ne puis expliquer par des paroles le sentiment que j'éprouvais. Cette clarté intellectuelle était accompagnée de joie. Je ne dormais point, je ne rêvais point; j'étais à jeun, et ma santé était parfaite. J'avais eu quelquefois des extases, mais elles n'avaient rien de commun avec cette manière de sentir par l'épigastre, qui excluait toute coopération de la tête. Je m'étonnais que mon imagination eût quitté le cerveau, devenu oisif, pour exercer son activité dans la région épigastrique. Cependant, ma joie fut un moment suspendue par l'idée que cette disposition pourrait me conduire à la folie. Mais ma confiance en Dieu et ma soumission à sa volonté dissipèrent mes craintes. Cet état dura deux heures, après lesquelles j'eus deux vertiges. Au premier, je sentis qu'il s'opérait un nouveau changement en moi; et, au second, je me trouvai dans l'état ordinaire. J'ai depuis essayé plusieurs fois de goûter du napel, mais je n'ai jamais pu obtenir le même résultat. (*Demens idea*, § 11 et seq.)(1).

---

(1) J'ai suivi pendant deux mois le traitement d'une demoiselle de seize ans, qui, pendant son somnambulisme, avait toutes ses facultés concentrées au creux de

Vanhelmont conclut de ce singulier phénomène, que l'ame n'est point essentiellement obligée de se servir de tel ou tel organe, qu'elle est parfaitement distincte des organes dont elle se sert, et que, semblable à une lumière pénétrante, elle se répand sans avoir besoin d'être dirigée par des canaux. Il en tire encore beaucoup d'autres conséquences plus ou moins systématiques, et dont quelques-unes sont applicables à l'art de guérir. Il y trouve entr'autres la confirmation d'une opinion qui est liée à toute sa théorie physiologique médicale, et qu'il a ensuite développée dans son *Traité du siége de l'ame;* savoir, que le plexus solaire est le principal domicile, l'organe essentiel de l'ame sensitive, ou de la faculté de sentir, comme le cerveau est l'organe de la mémoire. Celles des opérations de l'esprit, dit-il (§ 19), qui sont la suite de la réflexion, et qui exigent un examen des circonstances de temps et de lieu, une comparaison du passé avec le présent, se terminent dans le cerveau, auquel arrivent les rayons que l'ame lui envoye du foyer

---

l'estomac. Elle s'expliquait, sur son état, à peu près dans les mêmes termes que Vanhelmont, dont elle n'avait certainement jamais entendu parler.

central situé dans la région épigastrique. Mais les notions abstraites, celles de l'avenir, celles qui sont indépendantes d'un temps et d'un lieu déterminés appartiennent uniquement au foyer central.

Il ne faut cependant pas imaginer que Vanhelmont considère l'ame comme une substance contenue dans un récipient particulier. Ce qui est spirituel ne peut être ainsi renfermé dans une enveloppe : mais, selon lui, c'est à l'épigastre que se font sentir d'abord les impressions que nous recevons des objets extérieurs, et celles qui se produisent spontanément en nous; c'est la région épigastrique qui est essentiellement et primitivement affectée par la joie, par le chagrin, par l'espérance, par la crainte, par toutes les passions. C'est de là que part la force vitale qui agit dans tous nos organes; c'est la partie dont la lésion amène instantanément la mort. L'ame sensitive, dit-il (*Sedes animæ*, § 18-21), n'est point renfermée dans le ventricule comme dans un sac; elle n'y est pas contenue comme des graines dans une capsule; elle y est seulement résidente; elle y est attachée comme à un atome; et c'est de là que partent la chaleur et la lumière qui se répandent par-tout. Pendant la vie, qui est un temps

d'épreuve et d'exil, l'ame immortelle, émanée de la Divinité, est intimement unie à l'ame sensitive, qui met obstacle au libre exercice de ses facultés : pour entretenir des relations avec le monde physique, elle est obligée de se servir des organes qui modifient et altèrent plus ou moins toutes les notions qu'elle reçoit par eux : cependant elle peut, dans certaines circonstances, s'affranchir momentanément de ses entraves ; et lorsqu'elle y sera parvenue une fois, elle y réussira chaque jour avec plus de facilité.

Vanhelmont est conduit à cette dernière conséquence, par une observation qu'il a faite sur lui-même ; c'est que, depuis la crise extraordinaire dont on vient de lire la description, son intelligence a pris une nouvelle activité, et que le temps du sommeil n'est plus perdu pour lui. J'ai plus souvent, dit-il, des songes qui m'éclairent, *indiciosiora somnia*. Pendant ces songes, mes idées se suivent, mon esprit jouit de toutes ses facultés, et ma raison de toute sa force. Ce qui m'a fait comprendre les paroles du psalmiste : *Nox nocti indicat scientiam.* (*Demens idea*, § 17.)

Le fait que raconte Vanhelmont n'étonnera point les magnétiseurs, parce qu'ils en ont vu

d'analogues; seulement, ils n'en tireront pas les mêmes conclusions, et ils se garderont bien d'accorder aux songes une confiance exagérée. Les personnes qui ont été dans l'état de somnambulisme, acquièrent quelquefois une disposition au renouvellement de cet état, qui les y fait rentrer naturellement pendant le sommeil. Elles jouissent alors d'une clairvoyance surprenante; mais comme elles ne sont pas dirigées, l'imagination prend souvent la place de la raison; et quoique leurs idées s'enchaînent parfaitement, les illusions se mêlent aux réalités.

Selon Vanhelmont, l'axiome si célèbre dans les écoles, *il n'y a rien dans l'intelligence qui n'y soit arrivé par les sens*, est la source d'une infinité d'erreurs. Que toutes nos connaissances nous soient venues de cette manière dans l'état actuel de la société, où, dès sa naissance, l'homme reçoit des soins et une instruction qui le dispensent de faire usage de l'activité de son ame, c'est un sujet de discussion; mais que cela soit ainsi nécessairement, et par notre nature; que l'ame ne puisse par elle-même ni penser ni connaître sans le secours des sens, c'est une doctrine avilissante, subversive de tous les principes de la morale et de toutes les espérances de

l'homme. En effet, que serait l'ame, après la dissolution du corps, si elle n'avait pas la faculté de sentir et de connaître autrement que par les sens? Si l'on admet son immortalité, on est forcé de convenir que lorsqu'elle sera séparée du corps, ses facultés s'exerceront immédiatement sans le secours des organes dont elle se sert aujourd'hui. On voit même que ces organes sont des instrumens imparfaits, qui souvent la trompent; qui tantôt la servent, et tantôt l'asservissent; et qui, très-propres à lui faire juger les rapports que les objets extérieurs ont à elle, ne peuvent lui donner aucune idée, ni d'elle-même, ni de l'essence des choses. Si l'ame existe, elle est indépendante de la matière; elle n'est point circonscrite dans l'espace: elle est une substance spirituelle douée de la faculté de penser, de vouloir, de juger; elle peut se connaître elle-même; elle n'a pas besoin, pour avoir des idées et des affections, d'être excitée par les objets matériels. Elle peut enfin trouver en elle-même des notions qui y sont gravées dès son origine, et que l'attention aperçoit immédiatement et dans leur ensemble, comme des images dans un miroir; tandis que les sens ne les y porteraient que par une suite d'impressions isolées qu'il faudrait discerner

d'abord, et réunir ensuite pour en former un tout.

Les philosophes qui attribuent à l'observation et à l'expérience l'origine de toutes les connaissances humaines, ne s'aperçoivent pas qu'ils roulent dans un cercle vicieux. L'acquisition des premières connaissances suppose l'existence de la société, et l'existence de la société suppose déjà ces connaissances. Imaginez la horde de sauvages la plus grossière, vous trouverez chez elle un langage; vous y trouverez des arts que ces sauvages n'auraient pu inventer dans l'état où ils sont, et qui paraissent les débris d'une civilisation plus avancée. Quand l'homme a été placé sur la terre, sa condition eût été bien pire que celle des animaux, s'il n'eût été doué, comme eux, de connaissances instinctives nécessaires pour pourvoir à ses premiers besoins, et pour se réunir à ses semblables. L'homme est supérieur à tous les animaux, parce qu'il est perfectible : mais avant de se perfectionner, il faut exister; et pour exister, il faut avoir reçu une première éducation, ou porter en soi-même des notions antérieures à celles qui nous viennent par les sens. L'observation et l'expérience sont incontestablement l'unique cause des progrès des sciences; mais les élémens sur lesquels les

sciences se fondent, ont été primitivement gravés par Dieu dans l'ame humaine. Il est même naturel de penser que l'homme, étant supérieur à tous les animaux, il doit avoir reçu des notions plus étendues, et d'un ordre plus élevé que celles dont ils sont doués. Donnez à ces notions le nom d'instinct ou celui d'idées innées, n'importe ; elles existent : nous ne les apercevons pas dans notre état habituel, parce que nous sommes sans cesse distraits par les impressions que font sur nous les objets extérieurs. Peut-être sont-elles produites par le réveil d'un sens intérieur qui n'agit que dans le silence des autres. Quoi qu'il en soit, il est des circonstances dans lesquelles ont les voit reparaître, et c'est un fait dont la pratique du magnétisme nous offre la preuve tous les jours.

Si Vanhelmont n'a point connu le somnambulisme produit par le magnétisme, il a très-bien connu l'état de concentration ou de lucidité qui accompagne quelquefois le somnambulisme, et pendant lequel se développent les connaissances instinctives dont je viens de parler. C'est dans cet état de concentration qu'il trouve la source de plusieurs vérités, dont il est bien difficile d'expliquer autrement l'origine. Je ne prétends point décider si son opinion est

fondée; je dois seulement faire observer que plusieurs de ses idées se retrouvent dans Léibnitz, dans Mallebranche et dans Kant, qui ne les lui ont point empruntées, mais qui y sont arrivés comme lui par la méditation, et par l'observation des phénomènes que présente le développement de l'intelligence humaine.

C'est principalement dans le traité intitulé *Venatio scientiarum* (de la Recherche des sciences), que Vanhelmont expose cette théorie, répandue dans tous ses écrits.

Selon lui, la raison n'est point la faculté qui distingue essentiellement l'ame humaine; elle n'est que secondaire; elle n'est point la première source des vérités. La raison nous sert à comparer entr'elles des vérités connues, pour arriver, par cette comparaison, à des vérités nouvelles. Mais comment savons-nous que la conclusion d'un syllogisme est juste? Ce n'est point la raison qui nous enseigne que nous pouvons nous fier à la raison; avant elle, il y a l'évidence.

Demandez pourquoi la lumière nous éclaire? pourquoi l'eau est fluide? et vous trouverez que plus ces choses sont évidentes, moins la raison peut les expliquer. Par-tout où vous n'avez point de discours, point de prémisses, il n'y a pas

de conclusion, et la raison n'a rien à faire. Cependant, la science des prémisses est plus sûre que la conclusion ; elle est supposée indubitable; elle est dans l'ame, sans le secours du raisonnement, parce qu'elle est antérieure à toute démonstration. D'où je reconnais que la science de la vérité des choses et des prémisses ne nous vient point de la raison ; mais qu'elle dépend d'un autre principe ; savoir, la lumière intellectuelle (§ 20, 21).

L'homme est l'image de Dieu : or, Dieu ne fait point usage de la raison. Il voit d'un coup-d'œil les principes et les conséquences ; il n'a pas besoin d'aller des uns aux autres. Dieu est intelligence; c'est donc par l'intelligence que l'homme ressemble à Dieu, et cette intelligence connaît certaines choses par sa nature, parce qu'elle est une émanation de l'intelligence divine. La raison est un instrument dont elle se sert pour combiner ces notions primitives et innées : cet instrument est imparfait ; l'usage en est difficile, le résultat incertain ; et il faut souvent revenir aux notions primitives pour juger si nous ne nous sommes point égarés par le raisonnement. Tous les hommes raisonnent, et cependant ils ne sont point d'accord. En partant des mêmes bases, ils divergent à me-

sure qu'ils discutent. C'est le raisonnement qui produit les hérésies dans la religion, les systèmes les plus dangereux dans la politique, les opinions les plus extravagantes dans les sciences. Où donc trouver la vérité ? En créant l'ame humaine, Dieu lui a donné des notions essentielles et primitives. Cette ame est le miroir de l'univers; elle est en relation avec tous les êtres; elle est éclairée d'une lumière intérieure : mais le tumulte des passions, la multitude des sensations, les distractions produites par les objets qui nous environnent, obscurcissent cette lumière, dont l'éclat ne se distingue et ne se répand uniformément qu'autant qu'elle brille seule, et que tout est en nous dans un état de paix et d'harmonie.

Vanhelmont pense que si nous savons nous concentrer, nous séparer de toute influence étrangère, et nous laisser guider par cette lumière intérieure, nous trouverons en nous-mêmes des notions pures et certaines. Dans cet état de concentration, dit-il, l'ame discerne les objets sur lesquels elle porte son attention; elle peut s'unir à eux, et pénétrer leur essence; elle peut même s'unir à Dieu, et voir en lui les plus importantes vérités (*Venatio scien-*

tiarum : passim, et præcipuè, § 48 et 57.) (1).

C'était souvent pendant le sommeil que Vanhelmont recevait des lumières sur le sujet de ses recherches, tantôt par des réponses directes, tantôt par des images emblématiques; et ce sommeil était un véritable somnambulisme. Il s'y préparait par la prière, par la méditation, par une entière abnégation de lui-même, par le vœu prononcé de se rendre utile aux autres; et comme sa piété était excessive, il attribuait à une inspiration divine tout ce qui lui était suggéré. Mais il faut observer que, se croyant appelé à être médecin par une vocation spéciale, par l'ordre de Dieu, il avait passé trente ans à écouter les professeurs les plus célèbres, à suivre le traitement des maladies, à lire tous les livres, et particulièrement ceux d'Hippocrate, à se livrer avec une activité non interrompue, à l'étude de toutes les sciences qui se lient à la médecine (1) : d'où il suit que les ré-

(1) *Voyez* aussi l'excellent traité intitulé : *Logica inutilis.* Vanhelmont y prouve que les sciences mathématiques sont les seules qui soient essentiellement fondées sur le raisonnement.

(2) *Voyez* les trois articles intitulés : *Promissa auctoris, Confessio auctoris, Studia auctoris.*

sultats auxquels il arrivait dans ses momens d'extase, étaient produits, à son insu, par l'ensemble des connaissances qu'il avait acquises; quoique, dans son état ordinaire, il n'eût pu ni en combiner les élémens ni en saisir les résultats avec autant de rapidité. On voit, par plusieurs passages de ses écrits, qu'il pratiquait la médecine comme magnétiseur, et que l'action du magnétisme entrait pour beaucoup dans la plupart des guérisons qu'il opérait. Sa présence suffisait pour soulager les malades, et l'influence de sa volonté communiquait une efficacité particulière aux remèdes qu'il administrait. Persuadé que Dieu avait daigné lui accorder les lumières et les facultés nécessaires pour guérir, il agissait avec foi, sans autre motif que celui de remplir sa mission en exerçant la charité. Loin de s'enorgueillir des dons qui lui avaient été faits gratuitement, il se croyait obligé d'en rendre un compte sévère, et de les employer pour le bien du prochain, sans qu'il lui fût permis d'en tirer pour lui-même aucun avantage. Il aurait désiré rester inconnu, parce qu'il méprisait également les richesses et la gloire. Lorsque la peste exerça ses ravages dans la ville de Bruxelles, il crut devoir saisir cette occasion de s'instruire et d'être utile, et il s'offrit pour soi-

gner les pestiférés : ni la fatigue ni la crainte du danger ne purent affaiblir son zèle : il était continuellement auprès d'eux. Voyant, dit-il, que la plupart des médecins, se méfiant de leur art, s'éloignaient des malades, je me dévouai, et Dieu me préserva de la contagion. Je ne connaissais encore que les remèdes vulgaires; et cependant tous les malades paraissaient se rétablir par la joie et l'espérance, lorsque je les avais visités; et moi-même, soutenu par la confiance, je crus que Dieu daignerait m'accorder la science d'un adepte (1).

Vanhelmont considérait les sciences humaines comme le sujet de disputes interminables, comme l'aliment éternel de l'orgueil; il les jugeait insuffisantes pour nous diriger dans la pratique du plus important de tous les arts, celui de secourir l'humanité souffrante : il

(1) *Pestem considerabam morborum calamitosissimum, in quo ægrum quisque desereret.... Proposui itaque avum unum dicare miseris contagio imbutis... Non accersitus enim, illos sponte invisebam, non tam juvaturus quam discendi cupidus. Omnes tamen, me viso, refici videbantur spe et gaudio. Ipse fretusque spe, me aliquando ex meâ Dei gratuitate potiturum scientiâ Adepti mihi persuasi.* (Promissa auctoris, col. 3, § 7.)

croyait que la chimie, l'anatomie, l'observation des maladies, la matière médicale, ne pouvaient suppléer aux dons que Dieu accordait à ceux qu'il choisissait pour être les instrumens de sa miséricorde en exerçant la médecine; il voulait que le médecin fût instruit de tout ce que la tradition et l'expérience des siècles peut nous apprendre sur les propriétés des diverses substances; mais que, pour se déterminer dans l'application, il implorât le secours divin, et qu'il se crût éclairé par cette lumière surnaturelle; il voulait sur-tout que la charité fût l'unique mobile de toutes ses actions; il était persuadé qu'en nous unissant aux êtres souffrans par l'attention, la bienveillance et la volonté, nous pouvons sentir et connaître leurs maux. La charité prie, dit-il, le désir cherche, les besoins de nos semblables retentissent dans notre ame par la commisération, et c'est ainsi que notre intelligence est éclairée. *Charitas orat, desiderium quærit, et necessitates ex commiseratione in animâ pulsant. Sic datur intellectus.* (Promissa auctoris, col. 3, § 1.) Le portrait qu'il fait du médecin est vraiment celui du magnétiseur, et l'on ne peut même traduire autrement l'expression, *le médecin élu de Dieu* (*medicum divinitùs electum*). Ce passage me pa-

raît trop remarquable pour que je ne le rapporte pas ici.

« Le médecin élu de Dieu sera accompagné de signes particuliers et de prodiges pour les écoles. Il rendra gloire à Dieu en préparant ses dons pour le soulagement du prochain; la commisération sera son guide; il possédera la vérité dans son cœur et la science dans son entendement. La charité sera sa compagne et la miséricorde divine éclairera ses voies. Il implorera la grâce du Seigneur, et l'espoir du gain n'entrera point dans sa pensée; car le Seigneur est riche et libéral, et lui donnera au centuple. Il fécondera ses œuvres; il revêtira ses mains de bénédiction; il remplira sa bouche de consolation, et ses paroles feront cesser les douleurs. Ses pas amèneront la félicité, les maladies se dissiperont à son aspect comme la neige au soleil du midi, et la santé marchera sur ses traces. Telles sont les promesses du Seigneur aux médecins qu'il a élus; telles sont les bénédictions accordées à ceux qui marchent dans le sentier de la miséricorde, car le Seigneur aime ceux qui exercent la charité; il les éclairera par son esprit consolateur. » *Electum divinitùs medicum sua sequentur signa et prodigia pro scholis. Is enim ad honorem Domini præpara-*

bit dona ejus, ad solamen proximi : ideoque commiseratio erit dux ejus. In corde enim possidebit veritatem, et scientiam in intellectu. Charitas erit soror ejus, et veritas domini illuminabit vias suas. Hic enim erogabit gratiam Domini, et non erit spes lucri in cogitationibus suis. Dominus enim est dives et liberalis, dabitque centuplum in mensurâ cumulatâ. Sua opera fœcundabit, manus suas unget benedictione. Replebit os suum consolationibus, et tuba verbum ejus a qua fugient morbi.... Vestigia sua adferent felicitatem, et morbi in conspectu ejus tanquam nix in meridie œstatis, valle apertâ. Maledictio et punitio fugient, et sanitas sequetur eum à tergo. Hœc sunt promissa Domini medentibus quos elegit; hæ sunt benedictiones eorum qui ambulant in semitâ misericordiæ. Quia Dominus amat misericordiam facientes, propterea illuminabit eos per consolatorem spiritum. (Tumulus pestis. cap. 1, ed. Elz., in-4°, p. 852. — Ed. in-fol., Lugd. 1655, pars 2ᵉ, p. 145.)

En terminant cet article, je crois devoir répéter que je suis bien loin d'adopter, dans son ensemble, la théorie dont je viens de donner une idée. Je pense qu'elle est insuffisante pour nous diriger dans la recherche de la vérité.

Comment, en effet, distinguer avec certitude les fantômes produits par une imagination exaltée des notions instinctives que le Créateur a gravées en nous? Vanhelmont veut que, pour jouir de la vue intuitive; on s'affranchisse également des sens, de l'imagination et des préjugés : cela est difficile; lui-même n'y a pas toujours réussi, et la confiance qu'il avait à ses inspirations l'a conduit à beaucoup d'erreurs. Mais il est certain que, dans l'état de concentration, qui est le même que celui de somnambulisme, l'ame reçoit des impressions par une autre voie que celle des sens dont elle fait usage dans l'état habituel; et que c'est en elle-même qu'elle voit, qu'elle connaît. Vanhelmont prouve fort bien que la raison n'est point la première source des vérités; mais elle n'en est pas moins une faculté du premier ordre, en ce qu'elle est le seul moyen de distinguer les notions intérieures de celles qui nous viennent du dehors; en ce qu'elle peut seule remonter à l'origine de ces dernières; les comparer, les lier, les coordonner, et discerner celles qui sont en accord avec la réalité des choses de celles qui ne sont fondées que sur de vaines abstractions, sur des conjectures douteuses, ou sur de fausses apparences.

Dans un troisième et dernier article, je ferai connaître encore quelques idées très-singulières de Vanhelmont, relativement aux propriétés occultes qu'il suppose à certaines choses, à certaines formules; propriétés qui ne sont point indiquées par l'analogie, et dont l'homme ne peut tirer un grand avantage, qu'autant qu'il les emploie avec foi et simplicité.

DELEUZE.

LETTRE DE Mme ***

A M. DELEUZE.

Vous désirez, monsieur, que je vous donne quelques détails sur la manière dont j'ai été guérie d'un squirrhe, et d'une maladie sérieuse qui est venue à la suite de la fonte de cette tumeur. Les obligations que j'ai au magnétisme, et l'estime bien sincère que vous m'inspirez, me font un devoir de ne pas vous refuser cette satisfaction. Vous me permettrez seulement de ne pas m'arrêter sur une foule de phénomènes qui, se rencontrant plus ou moins souvent dans les traitemens magnétiques, vous offriraient peu d'intérêt, et donneraient à mon récit beaucoup trop d'étendue.

Il y avait déja long-temps que je me sentais une dureté, et je soupçonnais que ce pouvait être un squirrhe placé à droite, dans le mésentère. Je n'étais pas tout à fait sans notions sur

cette maladie. Une de mes amies en était morte à l'âge de 26 ans; et, dans le temps, j'avais lu les consultations qui avaient été faites pour elle, et j'avais conversé avec les médecins qui la soignaient. Je savais que tous les secours de la médecine sont insuffisans pour guérir un squirrhe; mais je savais aussi qu'il arrive quelquefois que les tumeurs de ce genre, après avoir acquis un certain volume, cessent de faire des progrès, et qu'alors, à l'aide d'un régime convenable, on pouvait vivre assez tranquillement; je pris le parti de courir cette chance, de ne point me fatiguer par des remèdes inutiles; et, pour éviter à cet égard toute sollicitation, je résolus de ne confier à personne ce que j'éprouvais.

Il ne me sembla pas, pendant deux ou trois ans, que mon squirrhe augmentât; mais, tout à coup, il grossit considérablement, et je me trouvai très-incommodée. Je consultai alors successivement deux médecins, qui me dirent que mon squirrhe pouvait avoir le volume d'un petit pain. Ils me donnèrent, l'un et l'autre, une ordonnance pour arrêter les progrès du mal; mais ils ne s'accordèrent point sur les moyens d'y parvenir. Je croyais bien qu'il n'y avait que le magnétisme qui pût me

guérir; mais je n'étais nullement sûre que ce moyen pût réussir; car, quoique j'eusse magnétisé moi-même avec quelque succès, je n'avais pas toujours eu le bonheur de guérir mes malades. Il me paraissait fort indiscret de proposer à quelqu'un d'essayer de fondre mon squirrhe; et cette pensée m'avait arrêtée tant que mon état avait été supportable. Il ne l'était plus; et me voyant déjà, dans ma pensée, morte comme mon amie, je passai sur toutes les considérations; je priai un magnétiseur, avec qui j'avais soigné quelques malades, de vouloir bien passer chez moi, et je lui parlai, pour la première fois, de la maladie dont j'étais atteinte. Il avait beaucoup de zèle; et, il faut dire le véritable mot, beaucoup de charité. Faites vos réflexions, lui dis-je; parlez-moi bien franchement. N'entreprenez pas une cure qui sera très-longue, et qui demande la plus grande assiduité, si vous ne prévoyez pas pouvoir continuer aussi long-temps que cela sera nécessaire. Je vous le demande en grâce, ne commencez point à me magnétiser, ou ne m'abandonnez pas. Il eut la bonté de me promettre qu'il me magnétiserait exactement tous les jours, jusqu'à ce que la guérison fût complète, ou que nous eussions reconnu qu'elle était impossible. Nous

étions alors au commencement d'octobre 1800.

Il me magnétisait depuis trois ou quatre mois, lorsqu'un jour, en entrant, il me dit : Je suis venu pour ne pas vous manquer de parole ; mais je crains de ne pouvoir vous magnétiser, car je suis bien souffrant. Je lui proposai de le magnétiser moi-même ; il y consentit : et un quart-d'heure après, tout au plus, il était en état de somnambulisme. Je ne fus pas obligée de l'interroger. Vous m'avez endormi, dit-il ; c'est singulier ! Bandez-moi les yeux : il me semble que je verrai mieux. Je le priai de s'examiner, et de voir ce qu'il y aurait à faire pour qu'il ne souffrît plus. Il faudrait que j'eusse un peu plus de force d'ame, me répondit-il. Je m'affecte souvent beaucoup pour très peu de chose. Ce que j'éprouve n'est rien ; demain, je ne m'en sentirai plus. C'est vous qu'il faut que je voie. Mais, quel bonheur, ajouta-t-il, que vous m'ayiez rendu somnambule ! Désormais nous commencerons par-là nos séances, et je vous assure que vous serez bien soignée. Il me fit promettre que je ne dirais à personne qu'il était somnambule, et que je ne le forcerais jamais à faire aucune expérience.

Depuis ce moment, j'ai constamment endormi mon magnétiseur tous les jours ; et, à

force de soins et d'exactitude à exécuter ce qui m'était prescrit, mon squirrhe s'est fondu. Mais voici un phénomène qui m'a paru bien singulier. Mon somnambule m'avait ordonné des bains, et je mettais dans ma baignoire une bouteille qu'il magnétisait en état de somnambulisme. Un jour, la séance était finie, je l'avais réveillé, et nous nous entretenions d'affaires tout à fait étrangères à ma santé, lorsqu'il se sentit donner sur l'épaule gauche un coup qui lui fit pousser un cri, et il s'endormit subitement. C'est votre bouteille que j'ai oublié de magnétiser, me dit-il; donnez-la moi. La même commotion a eu lieu assez souvent, et toujours pour quelque chose qui avait été oublié pendant la séance. D'où cela pouvait-il venir? La volonté de mon magnétiseur ni la mienne n'y étaient pour rien. Nous ne pensions plus au magnétisme. Je demande quel était ce tiers officieux qui se trouvait entre nous?

Dans le mois d'octobre 1801, je me croyais sur la fin de mon traitement, lorsqu'un jour mon somnambule mit tout-à-coup ses mains sur ses yeux, et fondit en larmes. Je le questionnai sur la cause de son affliction. Votre squirrhe, me dit-il, est presque détruit; mais je vois que vous aurez une grande maladie, et

je ne puis empêcher que cela n'arrive. Je ne vois pas à quelle époque elle se déclarera, mais vous serez très-mal. Sur toute chose, ne vous faites point saigner. Si vous ne succombez pas, vous vous porterez ensuite mieux que vous n'avez fait de votre vie. Vous avez toujours été maigre et pâle : vous prendrez beaucoup d'embonpoint, et vous aurez des couleurs. Mais, lui dis-je, ne me magnétiserez-vous pas, si je suis malade? Si je suis encore à portée de vous alors, me répondit-il, bien certainement, je vous magnétiserai; mais je ne sais pas quand vous serez malade : je ne sais pas si nous serons près l'un de l'autre, ni si je dormirai encore. Je me mis à mon secrétaire; je le priai de m'indiquer, autant qu'il le pourrait, les symptômes de la maladie dont j'étais menacée, et j'écrivis sous sa dictée.

Ce fut le 5 janvier 1803, que la maladie qui m'avait été annoncée se déclara. Heureusement mon magnétiseur se trouvait encore près de moi, et il s'empressa de venir me donner ses soins. Dès qu'il me magnétisait, il entrait de lui-même en somnambulisme; il put en conséquence diriger mon traitement sans aucun secours étranger, et c'est à lui seul que je dois ma guérison.

Lorsque je fus guérie, je le priai de me donner les détails de ma maladie, et du traitement qu'il avait employé. Voici cette relation telle que je l'ai écrite sous sa dictée, pendant qu'il était en somnambulisme (1).

*Détail de la maladie et du traitement de madame ***.*

La maladie de Mme***, annoncée dès le mois d'octobre 1801, et dont le magnétisme a atténué une partie, était plus sérieuse que ne le croyaient ceux dont elle était entourée. Elle provenait d'un amas d'humeurs très-anciennes, qui ne pouvaient s'évacuer que par la crise qu'elle a éprouvée ; et si l'on n'eût pas veillé avec la plus grande attention sur sa position, la société au-

(1) Il n'est point rare qu'une personne qui a été somnambule rentre naturellement en somnambulisme en magnétisant celle qui l'a plusieurs fois mise dans cet état. Une dame que j'avais rendue somnambule a eu, depuis sa guérison, la complaisance de me magnétiser lorsque je me trouvais incommodé. Elle n'a jamais pu le faire pendant dix minutes sans rentrer en somnambulisme, quoique ce ne fût ni son intention ni la mienne. Elle n'éprouve pas la moindre envie de dormir lorsqu'elle magnétise tout autre que moi.

(*Note de M. Deleuze.*)

rait peut-être été privée d'une personne aussi estimable.

En effet, un point très-aigu entre les deux épaules, la tête remplie d'une humeur visqueuse, une inflammation à la gorge, la poitrine commençant à s'échauffer, les poumons déjà embrasés, une toux opiniâtre, un crachement de sang, le bas-ventre dans un état d'inflammation alarmant, les voies urinaires dans un resserrement considérable, une fièvre concentrée, et, par accès, très-violente, sont, sans doute, les motifs d'une crainte bien faite pour jeter l'effroi dans tous les cœurs.

Pour parvenir à une cure sûre et plus prompte, aidé du magnétisme, j'ai, dans les premiers jours, arrêté les progrès du mal dont Mme *** était menacée. Je me suis d'abord appliqué à magnétiser fortement la poitrine, pour diviser l'humeur stagnante située entre les deux épaules, qui y occasionnait un point très-douloureux; et, pour accélérer cette division, je lui ai fait mettre un cataplasme d'avoine cuite dans du vinaigre, qu'on avait soin de renouveler à mesure qu'il se refroidissait. Cela a réussi suivant nos désirs, et, en moins de deux heures, les douleurs, dans cette partie, ont cessé, et ne sont plus revenues.

Le combat des humeurs et du sang, excité par le magnétisme, a provoqué, pendant la nuit, des sueurs si abondantes, que la malade a été obligée de changer de linge quatre fois. Ce prélude salutaire a développé toute la maladie.

Le lendemain, les boissons, composées des quatre-fleurs et de sucre, avec deux lavemens le matin, et autant le soir, composés d'eau et une cuillerée de vinaigre, ont entretenu une humidité intérieure; et toujours, par le magnétisme, les sueurs ont continué d'être abondantes la nuit.

Le cinquième jour, les mêmes boissons et les mêmes lavemens ont été continués. La malade s'est permis de prendre quelques cuillerées de vermicelle, qui, par la contraction des nerfs de l'estomac, lui ont occasionné une douleur très-vive, que le magnétisme a dissipée. Il est à noter que les redoublemens prenaient, l'un vers onze heures du matin, et le plus violent vers neuf heures du soir; celui-ci durait une grande partie de la nuit. Les sueurs de cette nuit ont été moins fortes.

On se souvient maintenant, avec plaisir, comme on est parvenu à détourner les humeurs qui embarrassaient les viscères. On a d'abord

vu que, par des boissons très-abondantes et très-simples, le sang a été sans cesse humecté, les reins et la vessie se sont dépouillés des parties morbifiques.

Je ne puis me dissimuler que les sept et neuf me présentèrent une image effrayante ; mais, ne perdant point l'espoir de voir changer les symptômes fâcheux, je me déterminai, le six, à faire faire un loock blanc, auquel il a été ajouté deux grains de kermès : mais, nouvel embarras ; les règles ont paru le sept, et nous avons été obligés de suspendre ce médicament, auquel nous avons substitué la tisane précédente, composée des quatre-fleurs, en substituant seulement le miel au sucre, comme plus balsamique.

Dans les neuf premiers jours, les urines étaient crues ; ensuite elles ont paru d'une couleur citronnée.

Le dix, voyant que le onzième devait produire une crise qui déterminerait le mieux être, ou un état plus fâcheux, je m'offris à passer la nuit auprès de la malade, afin de la magnétiser souvent. Sur les neuf heures, le redoublement se fit sentir avec plus de violence que les jours précédens ; le sang bouillonnait. Lorsque tout le monde fut retiré, je me mis à la magnétiser,

et à tâcher d'éloigner de la tête les feux qui semblaient vouloir y monter. Malgré mes efforts, l'agitation n'en était pas moins vive; alors, sentant approcher la crise, et craignant le délire, je me déterminai, pour la hâter favorablement, à faire prendre à la malade deux lavemens. Après qu'elle les eut pris, j'eus la satisfaction de voir se calmer peu à peu les mouvemens convulsifs des nerfs et des intestins, et la tête se dégager. Je la magnétisai de nouveau à deux heures et à quatre, et je ne la quittai que quand je la vis au moment de s'endormir. Alors, elle reposa environ pendant deux heures d'un bon sommeil, qui n'a été interrompu que par quelques quintes de toux. Elle s'est trouvée, à son réveil, beaucoup plus paisible, le pouls plus doux.

Il est à remarquer que les règles, qui furent plus abondantes que de coutume, ont entraîné une bonne partie des humeurs.

Le onze au soir, voyant les humeurs disposées à s'évacuer, j'ordonnai, pour le douze, une purgation composée de deux onces de tamarin, un gros de sel de nitre, deux gros de sel végétal, et une once et demie de sirop de Nerprun.

Le douze, la médecine produisit un change-

ment presque général dans toute l'habitude du corps. Les douleurs de la gorge diminuèrent; la toux, quoique fréquente, était moins sèche, et les crachats se rétablirent; le cerveau se dégagea, et le sang, moins enflammé, circula plus régulièrement dans les veines; mais je ne puis en dire autant du bas-ventre. Il resta dans les voies urinaires une telle âcreté, que la malade ressentait dans cette partie, qui était fort enflée, des douleurs aiguës, ce qui me fit ordonner des fumigations de guimauve, et un bain de pieds.

Voyant que la nuit du treize devait être un peu orageuse, j'invitai Mme *** à se faire veiller par monsieur son frère, quoiqu'il fût un peu fatigué des veilles précédentes. Le redoublement fut fort; mais on exécuta ponctuellement, et aux heures précises, les avis donnés; sur le matin, la malade fut plus calme.

Le quatorze, je la purgeai de nouveau.

Le quinze, elle mit ses pieds dans l'eau. Je me déterminai à prendre ce parti, pour dégager le bas-ventre de l'inflammation, quoique je visse que le mal pourrait se porter au cerveau. Le redoublement fut moins violent, mais elle éprouva sur le soir des maux de tête assez vifs.

Le seize, la journée se passa tranquillement; tous les symptômes alarmans disparurent. J'avais encore un ennemi à vaincre; c'est-à-dire l'inflammation du bas-ventre, qui portait à la tête des vapeurs, lesquelles augmentant sans cesse de force, prirent la forme du clou hystérique, qui se fit sentir très-vivement le dix-sept et le dix-huit.

Le dix-neuf, je la purgeai pour la cinquième fois, à cinq heures du matin. Le redoublement du mal de tête, à huit heures, se fit sentir si vivement, que la malade m'envoya chercher. Je fis mettre sur la tête, toutes les demi-heures, des compresses trempées dans du vinaigre froid, et sur le bas-ventre, un cataplasme de mie de pain et d'eau de fleurs de guimauve, qu'on renouvelait chaque fois qu'il séchait; et j'ordonnai des lavemens d'eau camphrée. Je dirigeai, de plus, tout le fluide vers le foyer. La tête commença à se dégager sensiblement; je laissai la malade comme assoupie; et, depuis cet instant, ce mal n'a plus reparu. Je continuai encore à donner au fluide la même direction, jusqu'à ce que l'inflammation eût disparu; et, depuis, la malade a été de mieux en mieux. Il est à noter qu'on donnait quelque nourriture légère à la malade.

Voilà, monsieur, le récit que vous avez désiré. Après cette maladie, j'ai d'abord eu de la peine à reprendre des forces; mais ensuite il m'est venu, comme on me l'avait prédit, de l'embonpoint, une carnation plus animée, et ma santé a été très-bonne (1).

---

(1) S'il m'était permis de nommer la femme respectable qui a bien voulu m'adresser cet écrit en m'autorisant à le publier, ceux qui la connaissent, ou qui ont entendu parler d'elle, seraient convaincus qu'il est impossible d'élever le moindre doute sur l'exactitude des détails qu'elle raconte. Je fais cette remarque, à cause du phénomène surprenant qui s'est renouvelé plusieurs fois pendant le traitement du squirrhe. Vanhelmont l'eût expliqué par sa théorie de l'Archée, ou par celle des inspirations : les spiritualistes du nord y verront une confirmation de leur système sur l'intervention des êtres spirituels Je crois qu'il ne prouve rien de tout cela; et qu'au lieu d'en chercher la cause, il faut, jusqu'à présent, se borner à en observer l'analogie avec d'autres phénomènes du même genre. Il n'est pas rare que les personnes susceptibles de somnambulisme conservent, dans l'intervalle de leurs crises, un instinct qui les avertit de leurs besoins, soit par une voix intérieure, soit par une secousse. Nous ne pouvons concevoir ce mode de perception, parce qu'il diffère totalement de ceux que nous avons dans l'état ordinaire. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion sur ce sujet; mais j'ai cru devoir joindre cette note, pour qu'on ne tire pas du fait raconté par M^me^ ***, des conséquences favorables aux idées mystiques ou aux idées superstitieuses, dont elle est aussi éloignée que moi. (*Note de M. Deleuze.*)

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL,

Principalement dans l'ancienne Italie, sous les Empereurs, et dans les Gaules.

(Suite de la 1re partie et du § 1er.)

Des Sibylles.

Après la sibylle de Cumes, et l'établissement des Troyens en Italie, les historiens nous parlent de la nymphe Egérie, qui servait de conseil et d'oracle à Numa. La fable joue encore ici son rôle. Comme les Romains ne paraissaient pas ajouter beaucoup de foi à ce que Numa racontait de ses entretiens avec Egérie ; pour leur donner une idée de sa puissance, cette nymphe métamorphosa tout à coup la maison simple de Numa en un palais superbe ; des vases magnifiques, de riches tapis succédèrent aux meubles

communs dont se servait Numa. Les Romains crurent alors à ses oracles. On prétend qu'elle instruisit Numa dans l'art de la divination, et dans l'art de faire descendre le feu du ciel.

Ce qui paraît probable, c'est qu'Egérie était une femme crisiaque, que Numa consultait, et de laquelle il retirait les avis les plus sages et les plus salutaires pour la législation et le gouvernement de son Etat.

Il ne nous est rien resté des oracles de cette sibylle.

Sous Tarquin l'ancien, il se passa un fait qui, jusqu'à un certain point, peut appartenir au magnétisme.

Le roi Tarquin ayant dessein de joindre quelques compagnies de cavalerie à celles qui avaient été formées par Romulus, Atius Nævus, l'un des plus célèbres augures de ce temps, s'y opposa. Tarquin se sentant offensé de cette résistance, voulut éprouver l'augure, et lui demanda si ce qu'il avait dans l'idée pouvait s'exécuter. Atius ayant répondu qu'oui, Tarquin lui présenta une pierre à aiguiser, et lui ordonna de la couper avec un rasoir. L'augure n'hésita pas, et la pierre fut coupée (1).

---

(1) *Interrogavit posset ne fieri, quod ipse mente*

Une des propriétés du somnambulisme, est de lire dans les esprits et de pénétrer les pensées les plus secrètes. Plusieurs de nos somnambules magnétiques en fournissent tous les jours la preuve, puisqu'ils obéissent à la simple volonté des magnétiseurs.

Atius n'était qu'un crisiaque, que sa qualité d'augure mettait dans le cas d'entrer souvent en crise, et qui, comme Socrate, et beaucoup d'autres, pouvait subitement et spontanément se procurer cet état singulier. Il avait donc pu lire dans l'esprit du roi, et deviner sa pensée.

Sans doute, au premier abord, il paraît bien difficile de couper une pierre; ce n'était cependant pas impossible, puisque Atius en vint à bout; et certainement cè ne pouvait être ni le magnétisme ni l'art des augures qui eût rendu cettè pierre susceptible d'être coupée, si elle ne l'eût pas été auparavant. Une pierre à rasoir est susceptible d'être taillée; elle peut donc être coupée. Si elle tombe par terre, elle se brise. Il ne s'agit que de l'attaquer d'une manière convenable. Ne voyons-nous pas tous les

---

conceperat. Posse fieri dicente, jussit novaculâ cotem discindi. Atius administrato incredibili facto, effectum suæ professionis oculis regis subjecit. Valer. Max, lib. I, cap. VI, n° 1.

jours, dans les arts, que le simple tracé par un corps dur et tranchant, sur les verres, les silex, les quartz, suffit pour les séparer en deux ?

Le merveilleux dans le trait dont il s'agit, ne consiste donc que dans la pénétration de l'augure, qui put lui faire dire dans l'esprit du roi, l'idée bizarre qu'il venait de concevoir, et en même temps lui faire apercevoir le moyen de trancher la pierre. Et c'est cette pénétration dans la pensée que revendique ici le somnambulisme, et qui paraît étrangère à l'art des augures.

Les Romains firent élever au lieu même une statue à Atius; la pierre à aiguiser ne fut point oubliée, et la statue et la pierre restèrent longtemps exposées à la vénération des Romains (1).

Nous voici arrivés aux livres sibyllins, ces livres si fameux chez les Romains, et qu'ils regardaient comme les dépositaires de la fortune et des destinées de Rome.

Leur origine est aussi enveloppée d'obscurité. Nous ne croirons pas au conte que nous ont transmis quelques auteurs, d'une petite vieille, étrangère, inconnue, qui vint proposer à Tarquin ces livres, au nombre de neuf, et

(1) Livius, lib. 1, n° 36.

en demanda trois cents pièces d'or, et qui, sur le refus de Tarquin de les acheter si cher, en brûla successivement six, et lui vendit les trois autres le même prix.

Nous dirons, avec d'autres auteurs plus raisonnables, que ces livres sont l'ouvrage d'une sibylle appelée, comme la première, on ne sait trop pourquoi, sibylle de Cumes, ou Cumane.

Ces livres furent toujours regardés par les Romains avec le plus grand respect; on préposa quinze magistrats pour veiller à leur conservation, qu'on appella Quindécemvirs. Ils n'ouvraient les livres, et n'en transmettaient les oracles, que par ordre du sénat: ce qui avait lieu lorsqu'il survenait quelque grand prodige, quelque calamité, ou qu'il s'agissait de quelque entreprise importante.

Les prédictions de ces livres étaient-elles souvent justifiées par les évènemens; c'est ce que nous ne pouvons affirmer. Mais quand on considère le crédit dont ont joui ces livres pendant plusieurs siècles, même après le christianisme, il est difficile de leur refuser toute espèce de succès.

Varron se plaît à leur rendre justice. « Non, « je ne souffrirai pas, dit-il, qu'on conteste à « la sibylle d'avoir prédit des choses qui, lors-

« qu'elle vivait, étaient utiles aux hommes; et, « après sa mort, l'étaient également, même « aux plus inconnus. Ne sommes-nous pas ac- « coutumés, encore à présent, après tant d'an- « nées, de recourir publiquement à ses livres, « lorsque nous voulons savoir ce qu'il faut faire « dans le cas de quelque prodige » (1) ?

Platon rend le même témoignage aux sibylles de la Grèce. « Nous retirons beaucoup d'avan- « tages par cette fureur que les dieux ont ac- « cordée aux sibylles; car celle qui est à Del- « phes, et les prêtresses de Dodone, ont rendu « les plus grands services à la Grèce, soit publi- « quement, soit privément. Si nous voulions « compter tous les biens que la sibylle a pro- « duits par cette science, qui perce dans l'a- « venir, nous n'en viendrions pas à bout, et « *c'est d'ailleurs une chose si connue de tout « le monde, qu'elle n'a pas besoin de preu- « ves* (2).

---

(1) *Neque patiar sibyllam non cecinisse, quæ, dùm viveret, prodessent hominibus, sed etiam quæ, cùm periisset ipsa, et id etiam ignotissimis quoque hominibus: ad cujus libros tot annis post, publicè solemus redire, cùm desideramus quid faciendum sit nobis ex aliquo portento.* Varro, *de Re rustic.*, lib. 1, cap. 1.

(2) *Maxima bona nobis contingunt per furorem*

Il semble que le témoignage de deux hommes comme Varron et Platon, mérite quelque considération.

On se rappelle de l'usage qu'on voulut faire des livres sibyllins, lorsque César manifesta le désir d'être nommé roi. Pour préparer l'esprit du peuple, on répandit que Cotta devait exposer dans le sénat l'avis des Quindécemvirs, savoir : « Que comme les livres fatidiques « annonçaient *que les Parthes ne pourraient « être vaincus que par un roi*, il fallait que « César fût appelé *roi*. »

Ces livres sibyllins furent la proie d'un incendie qui dévora le capitole l'an 670, sous le consulat de Scipion et de Norbanus.

On voulut suppléer à cette perte, en envoyant en Asie, en Afrique, et dans les différentes colonies, pour recueillir les vers sibyllins qui pouvaient y être conservés.

---

divino quodam munere concessum. Nam quæ in Delphis est vates, atque sacerdotes quæ sunt in Dodonâ, furore correptæ, multis beneficiis et publicè et privatim Græciam affecerunt. Quòd si sibyllam, aliosque omnes qui vaticinio usi sunt, singulatim vellemus recensere, quantas utilitates sagaci illâ rerum futurarum scientiâ plurimis attulerunt, in re omnibus perspicuâ operam tempusque insumeremus. Plato, *in Phædro.*

Ce second recueil, sans authenticité, fut consumé, à son tour, du temps de l'empereur Julien.

De manière qu'il ne nous reste plus rien aujourd'hui de ces livres si célèbres, car les huit livres d'oracles sibyllins grecs et latins que nous avons aujourd'hui, sont un ouvrage apocryphe, composé vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne, et rejeté aujourd'hui unanimement.

Il paraît cependant que ce fut ce mauvais recueil qui induisit en erreur les premiers défenseurs du christianisme, et leur fit croire que l'avènement de Jésus-Christ et sa passion y étaient tracés d'une manière bien plus claire que dans les prophètes mêmes.

Ce n'est pas que quand les mystères de la religion eussent été prédits par les sibylles, il y eût rien d'absolument impossible; nous mettons nous-mêmes en principe, que la lucidité des crisiaques, peut être fort étendue, et qu'on ne connaît pas les bornes de cette étendue.

D'un autre côté, est-il rien d'impossible à Dieu? S'il eût cru le ministère des sibylles nécessaire à ses fins, il lui suffisait de tourner leur faculté de prévision sur les objets qu'il eût jugé à propos de leur faire annoncer.

Mais quand on considère ce qu'étaient les sibylles ; quand on réfléchit qu'elles étaient païennes, attachées au culte des faux dieux, consacrées à Apollon; quand on lit dans l'histoire romaine que, pour apaiser les dieux, elles ordonnaient des processions, des lectisternes en l'honneur d'Apollon, de Diane, d'Hercule et autres divinités; qu'elles faisaient enterrer vivantes, dans le marché aux bœufs, des victimes humaines ; quand l'une de ces prétendues vierges, s'il en faut croire le recueil qui nous reste, déclare que, sans avoir été mariée, elle a eu mille maris (1); peut-on supposer que Dieu se servît de pareils organes?

Ne voyons donc dans les sibylles que ce qu'elles sont ; non des prophétesses, mais des crisiaques, telles que celles qui ont toujours existé, et qui existent encore parmi nos somnambules magnétiques.

Nous trouvons en Italie une troisième sibylle appelée la sibylle *Tiburtine*. Elle rendait ses oracles à Tibur, près l'Anio. On ne sait précisément dans quel temps elle a vécu. Long-temps après sa mort, on découvrit dans l'Anio sa statue, tenant un livre à la main. Il paraît qu'il existait

(1) *Mille mihi lecti, connubia nulla fuerunt.* Oracul. Sibyllin., lib. VII, *in fine.*

des recueils de ses prédictions, car la statue et les prédictions furent transportées avec grande pompe, par ordre du sénat, dans le temple de Jupiter capitolin (1).

Pline dit que, de son temps, il y avait trois statues de sibylles devant la tribune aux harangues (2).

L'empereur Julien consultait avec confiance les livres sibyllins. Quand il voulut faire la guerre aux Perses, effrayé des sinistres présages qui se présentaient de toutes parts, il eut recours à cet oracle. « On lui écrivit de Rome, dit « Ammien Marcellin, que les livres de la si- « bylle qu'il avait ordonné de consulter à Ro- « me, à l'occasion de cette guerre, lui défen- « daient clairement d'abandonner, pendant cette « année, la frontière (3). »

Comme Julien croyait aux sibylles et aux aruspices, Ammien Marcellin avait déjà dit, dans le livre XXI, quelque chose de relatif aux uns et aux autres.

Il admet les génies secondaires; il pense qu'on peut se les rendre favorables par des sa-

(1) Lactant., lib. I, *de Falsâ religione*, cap VI. — Boissardus, *de Divinatione*, titulo *de Sibyllis*, pag. 275.

(2) Plin., *Hist. natur.*, liv. XXXIV.

(3) Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. I.

crifices, et qu'ils peuvent alors faire connaître l'avenir; qu'ils peuvent également diriger dans ce sens le vol des oiseaux, et la disposition intérieure des entrailles des victimes.

A l'égard des sibylles, il s'exprime ainsi :

« Le cœur de l'homme découvre aussi l'a-« venir, lorsqu'il est exalté par une chaleur « bouillonnante. Il est alors l'interprète des « dieux (1). »

Ammien Marcellin adopte le système de l'ame du monde. Il place cette ame du monde dans le soleil. Il veut « que nos ames en soient « des émanations, comme les rayons de lumière.» Il ajoute que « *quand le soleil échauffe nos « ames avec une certaine véhémence, il les « rend confidentes de l'avenir. Voilà pourquoi « les sibylles disent souvent qu'elles brûlent : « c'est qu'elles ressentent toute la violence de « ces flammes* (2). »

---

(1) *Aperiunt nunc quoque ventura, cùm æstuant hominum corda, sed loquuntur divina.* Ammian Marcel., in-4°., Paris 1636, lib. xxi, pag. 179, n° 30.

(2) *Sol enim, ut aiunt physici, mens mundi, nostras mentes ex sese velut scintillas diffunditans, cùm eas incenderit, vehementiùs futuri conscias reddit. Unde sibyllæ crebrò se dicunt ardere, torrente vi magnâ flammarum.* Ibid.

Ainsi donc, Ammien Marcellin attribue le principe de la connaissance de l'avenir, à l'exaltation de l'ame, à ce feu brûlant que lui communique le père de la lumière.

Ammien Marcellin, au reste, fait tout ses efforts pour justifier les sibylles, et ceux qui se mêlaient de prédictions; il répond ainsi aux objections qui pouvaient leur être opposées :

« Que signifient ces murmures d'un peuple « ignorant? S'il y avait quelque connaissance « de l'avenir, dit-on, pourquoi celui-ci a-t-il « ignoré qu'il succomberait à la guerre? Pour- « quoi celui-là n'a-t-il pas prévu qu'il lui arri- « verait tel autre accident? Belle raison ! ré- « pond-il; comme si, parce que le grammairien « a laissé échapper quelque faute contre la lan- « gue; que le musicien a fait quelque disson- « nance, et que le médecin n'a pas connu le « remède, il en fallait conclure qu'il n'y a ni « grammaire, ni musique, ni médecine (1) . »

Sans appuyer sur un pareil raisonnement, il est évident qu'Ammien Marcellin, quand on réduit son système à ses véritables termes, n'attribue, comme nous l'avons déjà observé, la faculté de prédire l'avenir qui caractérise les sibylles,

(1) Ammian. Marcell., pag. 180, n° 5.

qu'à l'exaltation de leurs sens, à la chaleur qui échauffait leur cerveau, c'est-à-dire à la nature.

En cela, il est d'accord avec presque tous les philosophes de l'antiquité, et même quelques pères de l'église.

Nous ne répéterons pas ici tout ce qui a déjà été dit dans les Annales du magnétisme, où la question est longuement traitée : nous nous contenterons d'ajouter quelques autorités nouvelles, qui se rapportent spécialement aux sibylles.

Cicéron dit : « La pythie, à Delphes, était « incitée par la vapeur de la terre ; *la sibylle « l'était par la nature* (1). »

Diodore de Sicile, parlant de la sibylle Daphné, raconte qu'elle était fille de Tirésias; qu'ayant été faite prisonnière, elle fut déposée à Delphes comme une oblation au Dieu ; « que, déjà instruite dans l'art de deviner, elle « avait fait à Delphes de bien plus grands pro- « grès dans cette science; *qu'ayant donc pour « inspiration la nature, ce guide admirable,* « elle donna par écrit une multitude de ré- « ponses (2). »

(1) *Terræ vis pythiam Delphis incitabat, naturæ sibyllam.* Cic., *de Divin.*, lib. 1, § 36, n° 79.

(2) *Ea divinandi artem edocta, in Delphis degens*

A l'égard des écrivains ecclésiastiques, nous ne citerons ni saint Jérôme ni saint Hilaire; car si le premier prétend que les sibylles avaient reçu de Dieu le don de prophétie en récompense de leur virginité, saint Hilaire ne les regarde, au contraire, que comme inspirées du démon (1).

Nous pensons que ces saints personnages sont dans l'erreur à cet égard, et que s'ils eussent eu la notion de cette faculté instinctive de l'homme, qui se manifeste dans le somnambulisme, ils auraient reconnu que les prédictions des sibylles ne venaient ni de Dieu ni du démon, mais bien de cette faculté naturelle qui souvent fait connaître l'avenir aux crisiaques, et se trouve commune aux bons et aux méchans: mais nous invoquerons Athénagore et saint Justin.

Athénagore, qui fut d'abord philosophe platonicien, et qui embrassa ensuite le christianisme, dans son apologie pour les chrétiens,

---

multò majorem scientiam assecuta est. Itaque, naturâ admirabili duce, plurima scripsit varii generis responsa. Diodor. Sicul., *Bibliot.*, lib. IV.

(1) Saint Hilaire, *sur la première corinthienne*, chap XII.

regarde l'ame comme capable par elle-même et par ses propres forces, de prédire les choses futures, et de guérir les maladies présentes.

Son opinion sur les démons tenait un peu de celles des platoniciens; il croyait, comme Jamblique, qu'il y avait des démons qui se repaissaient de l'odeur des viandes et du sang des victimes; il croyait que, de leurs idoles, ces esprits imparfaits détachaient des images, des simulacres qui pouvaient troubler l'imagination des hommes.

« Mais pour cette faculté de prévoir l'avenir « et de guérir les maladies, elle est étrangère « aux démons, *elle est propre à l'ame.* L'ame, « attendu sa qualité immortelle, peut *par elle-* « *même et par sa propre vertu, percer dans* « *l'avenir, et guérir les infirmités et les maladies.* « Pourquoi donc en attribuer la gloire aux dé- « mons (1)? »

---

(1) *Et cùm suâpte vi ac ratione, anima, utpotè immortalis, plerùmque moveatur et agat in homine, ità ut futura prædicat, et rerum præsentium statum dirigat, aut amendet* (*), *hujus sapientiæ laudem dæmones sibi lucrantur.* Athenagoras, Eodem volum. quo S. Justinus, græcè et latinè, in-folio. Paris 1636. Gesnero interprete, fol. 30 et 31.

(*) Le grec dit *guérisse*, θεραπευσαι.

Saint Justin, qui vivait à peu près dans le temps d'Athénagore, dit, sur la manière dont les sibylles rendaient leurs oracles, quelque chose de fort remarquable. Il assure « que les « sibylles, quoique dans leurs prédictions elles « dissent beaucoup de grandes choses, très-bien « et avec vérité, *ne comprenaient pas ce qu'elles « disaient, et que lorsque l'instinct qui les ani- « mait, venait à s'éteindre, elles perdaient la « mémoire de tout ce qu'elles avaient annoncé;* « qu'il n'était donc pas étonnant qu'on trouvât « dans leurs réponses des vers inexacts. Il faut « en attribuer la faute à ceux qui les avaient « mal transcrits pendant qu'elles les pronon- « çaient; que, pour elles, sitôt qu'elles étaient « revenues à elles-mêmes, elles avaient perdu « le souvenir de tout ce qui s'était passé (1). »

---

(1) *Res multas et magnas rectè et verè dicunt, nihil eorum quæ loquuntur, intelligentes. Sibyllæ enim haud quaquam sicuti poetis, etiam postquam poemata scripsere, facultas fuit corrigendi atque expoliendi responsa sua, juxtà exquisitionem numerorum et dimensionum carminis rationem. Sed in ipso afflatûs tempore sortes illa suas explebat, et evanescente instinctu ipso, simul quoque dictorum memoria evanuit. Atque hæc ipsa causa est quamobrem non*

Saint Justin cite à ce sujet Platon, qui dit, en effet, « que les inspirés n'entendent pas, « et ne comprennent pas ce qu'ils disent dans « leurs vaticinations, quoiqu'ils prédisent beau- « coup de grandes choses, et que le succès ac- « compagne leurs prédictions (1). »

Voilà qui assimile parfaitement les sibylles de l'antiquité avec nos somnambules magnétiques; car, lorsqu'ils sortent de leur sommeil, ils ne se rappellent aucunement de ce qu'ils ont dit, et de ce qui s'est passé; *res multas rectè ac verè dicunt, nihil eorum quæ loquuntur intelligentes :* et s'il arrive quelquefois que les somnambules se rappellent de ce qui s'est passé pendant leur somnambulisme, c'est un cas particulier, et qui ne détruit pas la règle ordinaire.

Quand nous disons que les somnambules ne comprennent pas ce qu'ils disent, nous enten-

---

omnes carminis numeros sibyllæ servent oracula; tùm quia ii qui oracula scripto mandabant, propter imperitiam, numerorum observandorum accuratâ ratione exciderint. Justin., *Admonitorium ad Græcos.*

(1) Platonis *Meno, vel de virtute.*

dons parler du réveil ; c'est-à-dire que, quand ils sont réveillés, ils ne se souviennent pas de ce qu'ils ont dit ; car, pendant le somnambulisme, leurs discours sont très-suivis, et souvent plus savans que dans la veille. Et même, lorsqu'après la veille on les remet en somnambulisme, ils se rappellent parfaitement de ce qu'ils ont dit dans la crise précédente, et reprennent les mêmes erremens et le fil de leurs idées.

Saint Justin emploie d'autres expressions bien favorables aux sibylles, et qui certainement ne seront pas désavouées par les magnétiseurs ; il dit d'abord qu'elles prédisaient des choses de la plus grande importance, et avec vérité ; *res multas et magnas rectè et verè dicunt.* Il ajoute ensuite, que lorsque *l'instinct* qui animait les sibylles, venait à s'éteindre, la mémoire de tout ce qu'elles avaient dit, s'évanouissait aussi, *et evanescente* INSTINCTU *ipso, simul quoque dictorum memoria evanescit.* Les magnétiseurs emploient le mot de *faculté instinctive :* la différence n'est pas grande.

Martianus Capella, qui vivait l'an 490 de J. C., parle encore des sibylles, et prétend « qu'elles avaient apporté, en naissant, la fa-

« culté de prévoir l'avenir ; qu'elles avaient été « procréées pour deviner (1). »

---

(1) *Alii quoque hujus generis homines in divinandi usum et præscientiam procreati, ut sibylla vel Erytræa, quæ que Cumana est vel Phrygia, etc.* —Martianus Capella, *de Nuptiis philologiæ*, lib. II.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

NÉCROLOGIE.

Notre Société a fait une perte qui lui a été sensible. M. *l'Archi-prêtre* Coll, Curé de Dangé, et membre correspondant de la Société du Magnétisme animal, vient de mourir, âgé de 80 ans. Ce respectable ecclésiastique a terminé paisiblement une vie pleine de vertus, et abondante en bonnes œuvres. Sa longue carrière a été signalée par des actes multipliés d'humanité. Devenu dans sa paroisse un objet touchant de vénération, il y fut aimé autant que respecté de ses concitoyens, et chéri des pauvres, dont il fut le constant bienfaiteur. Les vifs regrets causés par la perte de ce vénérable pasteur, sont le panégyrique le plus éloquent de ses belles qualités. Ses amis et les indigens assistèrent en foule à ses obsèques, et arrosèrent de leurs larmes le tombeau de ce digne ministre des autels. Le nom de l'Archi-prêtre Coll se rattachera toujours à tout ce que la pratique

des vertus, la charité chrétienne, et un zèle éclairé pour la religion, a de plus pur et de plus digne de nos hommages.

M. Drouault, greffier de la justice de paix de Dangé, et l'ami intime du défunt, nous a transmis, sur M. l'Archi-prêtre Coll, des notes biographiques. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur en faire part.

« *Henri-Bertrand-Joseph* Coll, Archi-prêtre de Dangé, département de la Vienne, arrondissement de Châtellerault, naquit à Aix-la-Chapelle, le 8 octobre 1737, et mourut à Dangé le 29 juin 1817. Il était fils de Simon-Hubert Coll (1), et de Villemiche-Holdausen.

Pendant les quinze premières années de sa vie, M. Coll servit toujours d'exemple aux jeunes gens de son âge, par sa piété, par la pureté de ses mœurs, et par son application à tous ses devoirs. Il s'était déjà distingué dans ses études, lorsqu'en 1752, M. le marquis de Pérusse, colonel, vint à Aix-la-Chapelle pour y prendre les eaux. Un autre but plus important, peut-être, pour M. de Pérusse, l'avait

(1) Simon-Hubert Coll, et Villemiche Holdhausen, son épouse, tenaient l'hôtel des bains des eaux thermales à Aix-la-Chapelle.

attiré dans le pays. Il voulait s'y procurer des cultivateurs allemands pour le défrichement de vastes terrains situés dans les dépendances de son château de Montoiron, près Châtellerault. Lorsqu'il eut rempli le principal objet de son voyage, il voulut un interprète pour la langue allemande, et jeta les yeux sur le jeune Coll. Il ne put que difficilement l'obtenir, à cause du tendre attachement de M. et de madame Coll pour leur fils. Ils consentirent enfin à s'en séparer, sous la condition que M. le marquis de Pérusse lui laisserait le loisir de continuer le cours de ses études. Le jeune Coll fut néanmoins chargé de la direction de tous les travaux de défrichement, et de culture, et s'en aquitta avec autant de zèle que d'intelligence.

On ne doit pas taire ici un bienfait qui a été rendu par M. Coll au Poitou et aux provinces voisines. Se trouvant à la tête d'une grande entreprise, et revêtu de toute l'autorité que lui accordait la confiance de M. de Pérusse, il en profita pour introduire dans le pays la culture des pommes de terre. On doit se rappeler qu'à cette époque, ce précieux tubercule, répandu en France, y était dédaigné, et même méprisé, et souvent rejeté par ceux auxquels il était proposé comme aliment. La pomme de

terre, ainsi que plusieurs utiles découvertes, a donc été aussi en butte à des préjugés mal fondés. M. Coll eut à éprouver, à ce sujet, quelques dégoûts. Il ne s'en rebuta point. Son humanité le fit triompher des obstacles qui s'opposaient à ses vues désintéressées. Il fit venir de son pays, et à ses frais, une quantité assez considérable de pommes de terre, et les distribua généreusement à plusieurs fermiers et habitans de la campagne, à la charge par eux de les cultiver. Il leur en avait démontré l'utilité, non seulement pour les bestiaux, mais encore pour la nourriture des hommes. Au bout de quelques années, cette plante utile fut généralement répandue, et c'est aux soins charitables de M. Coll, que les habitans du pays en sont redevables.

Lorsque les travaux de défrichement furent terminés à Montoiron, M. le marquis de Pérusse, appréciant de plus en plus le mérite et les talens de M. Coll, lui proposa des occupations utiles, que celui-ci refusa. Sa vocation pour l'état ecclésiastique était invariable. Il termina son cours de théologie, et fut ordonné prêtre en 1763. Nommé, à la même époque, chanoine de Targe, près Montoiron, il s'y fixa jusqu'en 1779, qu'il obtint la cure de St.-Aubin.

Ce fut en 1785 que l'Archi-prêtre Coll reçut les premières notions du magnétisme animal. Il en fut redevable à un prélat respectable, aussi religieux que savant, et initié dans cette science, nommée alors *le Mesmérisme*. Ce fut Mgr. du Ch. évêque de C... Il avait vu souvent M. Coll au château de Montoiron, et il conçut pour le curé de Saint-Aubin autant d'estime que d'amitié. Il lui reconnut les qualités qui pouvaient en faire un bon magnétiseur, c'est-à-dire, la charité, ce désir ardent et désintéressé de rendre service à son prochain. M..Coll, en effet, dont la charité et la bienfaisance furent toujours les vertus favorites, faisait consister tout son bonheur à soulager les malheureux. Il comprit que le magnétisme pourrait lui en fournir aisément les moyens. Il se livra donc à l'étude de cette science; mais Mgr. l'évêque de C... n'avait point de somnambule à sa disposition. Il pensait qu'on ne pouvait être bien convaincu des effets du magnétisme, qu'en se rendant témoin des crises somnambuliques. Il jugea nécessaire de faire voir des somnambules à M. Coll. En conséquence, il l'envoya à Lyon, en le défrayant de son voyage, et l'adressa à M. *le grand doyen des chanoines, comtes de* Lyon. Celui-ci s'occupait aussi du magnétisme, de concert avec

un habile chirurgien, qui magnétisait alors avec succès plusieurs somnambules dans cette ville.

Mgr. l'Evêque de C... ne fut point trompé dans son attente, car M. l'Archi-prêtre Coll était devenu un magnétiseur zélé et instruit. De retour auprès de Mgr. l'Evêque, il prouva combien il avait profité des leçons qu'il était allé recevoir à Lyon. Un des laquais de l'Evêque fit une chute de cheval, se démit l'épaule, et eut la figure meurtrie. Après l'opération du chirurgien, le malade continuait à souffrir des douleurs insupportables. M. le Curé de St.-Aubin le magnétisa, et parvint très-promptement à lui procurer le sommeil somnambulique; les douleurs se calmèrent; et après six jours de traitement magnétique, le blessé fut radicalement guéri.

Mgr. l'Evêque de C. voulait conserver près de lui M. le Curé de St.-Aubin; mais celui-ci, sans ambition, dédaignant la fortune, et très-attaché à ses paroissiens, ne voulut pas les abandonner, et retourna à sa cure.

Les premiers succès de M. Coll, dans le magnétisme, l'encouragèrent à en continuer la pratique, mais sans ostentation, et principalement en faveur de la classe indigente. Il magnétisa beaucoup de malades; les uns furent

guéris, et d'autres soulagés. Cependant, n'ayant obtenu d'abord que très-rarement le somnambulisme, il s'adressa par écrit à M. le marquis de Puységur, qui, à cette même époque, était occupé, dans son château de Buzancy, près Soissons, à produire les belles expériences du somnambulisme. M. le marquis de Puységur répondit avec sa bonté ordinaire à toutes les questions de M. le Curé de Saint-Aubin; il l'instruisit, lui fit part des meilleurs procédés propres à produire ou à diriger des somnambules, et lui enseigna la manière de magnétiser les arbres, qui, dans la belle saison, offrent un moyen de secourir un plus grand nombre de malades à la fois. Il n'en fallut pas davantage pour augmenter le zèle de M. l'archi-prêtre Coll. Il magnétisa aussitôt un arbre dans le jardin de son presbytère, y rassembla plusieurs malades; et dès la seconde séance, il obtint deux somnambules lucides, mais pour eux seulement, et dont la guérison fut promptement opérée.

M. le Curé de Saint-Aubin, ainsi que la plupart des magnétiseurs, se vit en butte aux attaques des ennemis du magnétisme animal. C'est au moment où il commençait à obtenir des succès aussi satisfaisans, qu'il fut accablé de mauvaises plaisanteries, et enfin calomnié au-

près de ses supérieurs. Il se justifia aisément, mais il fut forcé d'abandonner la pratique du magnétisme. Plusieurs autres prêtres auxquels il avait enseigné la manière de magnétiser, furent également obligés d'y renoncer. Si ce contre-temps le priva d'un moyen de plus de secourir son prochain, il n'en continua pas moins à se livrer tout entier à la pratique des bonnes œuvres. Tous les ans, il sacrifiait plus de la moitié de son revenu en achats de différentes étoffes, de sabots et de subsistances, etc., dont il faisait des distributions aux pauvres. On l'a vu plus d'une fois rentrer chez lui avec quelques parties de ses vêtemens de moins, dont il se dépouillait souvent en faveur des plus nécessiteux; et lorsqu'il allait administrer les derniers sacremens aux indigens, il leur laissait ordinairement des témoignages de sa générosité.

Les malheurs de la révolution l'obligèrent de sortir de France. Il se retira à Aix-la-Chapelle, au sein de sa famille. Tout le temps de cette émigration fut marqué par les services sans nombre qu'il rendit à ses confrères d'infortune, ainsi qu'aux émigrés séculiers. Une infinité de lettres trouvées chez lui, après sa mort, ont fait connaître les secours de tout

genre qu'il prodigua à l'humanité souffrante et persécutée. Elles attestent une partie des bonnes œuvres dont sa vie a été comblée.

En Allemagne, M. l'Archi-prêtre Coll s'occupa encore du magnétisme. Il y fit plusieurs cures remarquables. On pourra s'en former une idée, en lisant celle qu'il opéra vers la fin de 1791, imprimée dans les Numéros précédens 2 et 3 de la *Bibliothèque du magnétisme animal,* des derniers mois d'août et de septembre, pag. 101 et 197 ; et à cette époque il fit un court voyage en France.

En 1802, M. l'Archi-prêtre Coll rentra en France, malgré les instances de ses parens et de ses amis, qui voulaient le retenir en Allemagne. Il y refusa une Cure d'un produit considérable ; cependant, il savait que les biens du clergé étaient vendus en France, et que les ecclésiastiques n'y jouiraient que d'une modique pension : mais le mépris des richesses, dont il faisait profession, et l'attachement qu'il conserva toujours pour ses anciens paroissiens, le ramenèrent dans sa Cure de Saint-Aubin. Sa charité l'engageait encore d'aller deux fois par semaine à l'hôpital de Châtellerault, à trois lieues de distance de son domicile, pour y confesser des prisonniers et des malades allemands, ita-

liens et espagnols ; ce Curé étant le seul prêtre qui, dans l'arrondissement, sût parler ces trois langues.

En 1809, M. l'Archi-prêtre Coll fut nommé Curé du canton de Dangé. Il accepta ce changement de cure avec une extrême répugnance, et céda en quelque sorte par obéissance aux pressantes invitations que ses supérieurs lui firent à ce sujet. Cette translation à une cure supérieure lui occasionna des soins plus pénibles, et des aumônes plus considérables. On peut dire qu'il avança ses jours, en retranchant de son nécessaire, pour secourir, non seulement les habitans de sa Cure de Dangé, mais encore ses anciens paroissiens de Saint-Aubin, pour lesquels il conserva toujours un attachement inviolable.

En 1817, ce charitable pasteur, quoique d'un tempérament robuste, mais plus courageux encore, sentit que ses forces étaient épuisées. La maladie le saisit le 14 juin dernier. Il témoigna avoir un pressentiment certain de sa fin prochaine. Dès le lendemain, il paya les gages à ses domestiques, en y ajoutant des récompenses généreuses. Il se fit relire son testament, et l'avait fait approuver l'année précédente par tous ses parens, auxquels il aban-

donnait alors une portion de son patrimoine. Il légua le reste en trois parts égales ; la première aux pauvres, la seconde pour l'ornement de son église, et la troisième au séminaire. Le huitième jour de sa maladie, il se fit apporter le saint viatique. Il commanda ensuite à son sacristain de creuser une fosse, et l'en récompensa généreusement ; il fit faire également son cercueil, qu'il paya lui-même ; enfin, au quinzième jour de sa maladie, il se fit habiller de ses vêtemens les plus propres ; et conservant toute sa mémoire et sa présence d'esprit, il resta levé pendant deux heures, à l'expiration desquelles il prononça ces mots : *Dieu soit loué, il est temps de partir.* Au même instant, il expira sans agonie, et s'endormit dans le Seigneur.

Les funérailles de ce vénérable Archi-prêtre, ainsi qu'il l'avait ordonné, se firent sans pompe ; mais tous les prêtres des environs assistèrent à ses obsèques, ainsi que les autorités ; un grand nombre d'hommes et de femmes vêtus de noir, tous les habitans du cantons, et cent cinquante pauvres qui, en précédant le cercueil du défunt, versaient des larmes de douleur, et poussaient de temps en temps des cris qui navraient le cœur. Cette cérémonie, pendant laquelle la

tristesse était empreinte sur tous les visages, se termina par des distributions de subsistances à tous les malheureux qui se présentèrent au presbytère.

H. C.

Certificats de huit cures magnétiques opérées à Saint-Aubin, depuis le mois de juin dernier 1817, *par* Mr J. M. Germon, *curé dudit Saint-Aubin-le-Cloux, département des Deux-Sèvres. Les originaux en sont déposés aux archives de la Société du Magnétisme animal.*

Moi, *Jean-Mathias* Germon, Curé de Saint-Aubin-le-Cloux, arrondissement communal de Parthenay, département des Deux-Sèvres, certifie à qui de droit, avoir tant guéri que soulagé, par le seul moyen du *magnétisme animal,* plusieurs personnes attaquées de différens genres de maladies, et qui sont venues se faire traiter au lieu de mon domicile, au nombre desquelles se trouvent :

1° *Marie* Alenet, âgée de vingt-six ans, femme de *Jacques-Guillon* Bordier, au village de Chambord, de ma paroisse, attaquée d'une enflure au bas-ventre et aux jambes, que

l'on pourrait considérer comme hydropisie. Ayant eu recours à différens médecins, sans avoir pu obtenir aucun soulagement, s'est présentée chez moi le 9 du mois de juin dernier. Après l'avoir magnétisée, est devenue somnambule magnétique dès la sixième fois; a été lucide le 16 du mois d'août dernier, observant qu'elle passait des semaines sans venir se faire magnétiser; s'excusant sur les embarras de son ménage, ce qui a rendu sa guérison plus tardive; elle s'est ordonné dans ses sommeils magnétiques, qui ont toujours été d'une demi-heure, des remèdes analogues à ses maux, et a été parfaitement guérie. Elle faisait toujours usage de l'eau magnétisée, comme ont fait et font tous mes malades.

J'ai tenu journal des ordonnances de tous mes somnambules provoqués par le magnétisme.

2° *Marie* Roi, âgée de vingt-deux ans, fille de Pierre Roi, fermier de la Brunière, de ma paroisse, laquelle avait une tumeur au deux genoux, ressemblant à une loupe. Pendant près de trois mois, elle ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bâton. Elle a commencé a être magnétisée le 26 du mois de juin dernier; et au bout de six séances, elle n'a été parfaitement guérie,

qu'après le rapport établi, et l'avoir magnétisée localement à un et à deux pouces de distance de ses genoux. Elle ressentait alors une chaleur insupportable, que je rappelais jusqu'aux extrémités de ses doigts du pied. Elle disait que ce qui descendait par ses jambes lui faisait beaucoup de bien.

3° *Jean* ROBERT, âgé de soixante et onze ans, veuf, et ancien journalier de mon bourg, attaqué depuis dix-huit mois d'une paralysie sur tout le côté gauche, depuis la tête jusqu'au pied, qui le retenait au lit, et ne pouvant en sortir qu'avec l'aide de ses enfans. Ayant commencé à le magnétiser le 30 du mois de juin dernier, après le rapport établi, il ressentit une chaleur insupportable, avec beaucoup de douleur par-tout où je passais la main, même à deux et trois pieds de distance, se tordant le bras gauche. Quand je le magnétisais de la tête au pied, et des reins jusqu'à l'extrémité des doigts du pied, il se donnait de grands mouvemens du corps, et levait la jambe, ressentant, disait-il, une grande chaleur qui précédait ma main, et lui faisait beaucoup de bien.

Au bout de trois séances, il se rendit chez

moi, sans autre soutien qu'un bâton à la main, et s'est promené, à différentes fois, dans les maisons de mon bourg; et, à la surprise de bien du monde, il a suivi la procession du Saint-Sacrement, le troisième dimanche du mois d'adoration, le 20 de juillet dernier. Il me disait que toutes les fois qu'il buvait de l'eau magnétisée, il éprouvait une grande chaleur qui se répandait sur tout son côté gauche. Au bout de quelques séances, il fermait les yeux aussitôt que je lui touchais les pouces; mais ne pouvant ni les ouvrir sans mon secours, ni dormir, disait-il, à cause des douleurs que je lui occasionnais, je le magnétise encore une fois par semaine.

4° *Catherine* BASTARD, âgée de trente-trois ans, femme de Pierre-Gaillard Bordier, au village de Chambord, de ma paroisse, attaquée de maux d'estomac, a commencé à être magnétisée le premier juillet dernier; est devenue somnambule magnétique dès la septième séance, et lucide le 16 du mois d'août dernier, n'assistant pas, à la vérité, souvent aux séances; quelquefois, une ou deux fois par semaine; elle s'est ordonné, pendant ses sommeils magnétiques, des remèdes convenables, qu'elle a

exécutés, et s'en trouve fort bien; elle continue néanmoins ses traitemens.

5° *Marie* NAYRANDE, âgée de quarante six ans, anciennement domestique, et actuellement de ma paroisse, attaquée de douleurs rhumatismales, marchant avec la plus grande difficulté avec deux béquilles, ayant une plaie invétérée, et pour ainsi dire gangrénée, au pied gauche, près la cheville; ayant eu le sang comme dissout: depuis près de deux ans elle était dans ce triste état. J'eus bien de la peine à me décider à l'entreprendre, dans la crainte de ne pouvoir réussir à la guérir. Enfin, j'essayai à la magnétiser le 11 juillet dernier. Elle est devenue somnambule magnétique et clairvoyante le 12 du mois suivant; avant sa lucidité, ses douleurs commencèrent à se dissiper; les forces lui sont venues, ses plaies rendaient beaucoup plus, sur-tout lorsqu'on les lavait avec l'eau magnétisée; depuis qu'elle s'est ordonné le *saint bois* au bras gauche, ses plaies se ferment, son sang se purifie. Elle ne marche plus qu'avec une béquille, et par fois elle la met sous son bras, et me donne l'espérance que bientôt elle ne s'en servira plus, et qu'elle me les laissera pour ma récompense, ce dont nous sommes convenus.

6° *Françoise* Barchelière, âgée de quarante-huit ans, ma domestique, attaquée de maux d'estomac, et d'une douleur au côté gauche, occasionnée par la chute d'un arbre, depuis cinq ans, a commencé à être magnétisée le 14 juillet dernier. Elle est devenue somnambule magnétique dès le premier jour, et lucide le 2 du mois d'août suivant, c'est-à-dire au bout de cinq séances, vu qu'elle n'a pas été magnétisée journellement. Elle s'est ordonné différens remèdes très-analogues à sa maladie, et entre autres l'application des mouches cantharides et des sangsues. Elle a été parfaitement guérie. Non seulement elle s'ordonne pour elle, mais fort bien pour les autres malades qui la font consulter.

7° *Madeleine* Brothier, âgée de trente-deux ans, femme de Pierre Boutin, cultivateur à la Davière, avait un poison ou puanteur dans la bouche, qui lui donnait depuis long-temps un grand dégoût : comme elle était nourrice, son enfant périssait à vue d'œil. J'ai commencé à la magnétiser le 30 juillet dernier, et au bout de six séances, elle ne s'est plus ressentie de son indisposition, continue d'allaiter son enfant, qui prend tous les jours de l'embonpoint.

8° *Pierre* Boutin, âgé de douze ans, fils de la femme ci-dessus, ayant un sang vif, un dégoût sur tous les mets, ne pouvant dormir tranquillement, n'a été magnétisé que huit fois. Il mange maintenant tout ce qu'on lui présente, dort fort bien, et jouit d'une bonne santé.

J'ai, en outre, tant guéri que soulagé, une infinité d'autres personnes attaquées de plusieurs genres de maladies, mais de différentes paroisses, et dont les phénomènes ne sont pas si frappans que ceux que j'ai rapportés ci-dessus.

En foi de quoi j'ai signé le présent certificat, pour être sincère et véritable, et valoir ce que de droit. A Saint-Aubin-le-Cloux, le vingt-huit septembre mil huit cent dix-sept; et se sont avec moi soussignées plusieurs personnes qui ont eu connaissance des cures que j'ai faites.

J. M. Germon,
Curé de Saint-Aubin-le-Cloux.

Vu, et certifié par nous, Maire soussigné, le contenu au présent mémoire pour être sincère et véritable. A Saint-Aubin-le-Cloux, le trente septembre dix-huit cent dix-sept,

Le chevalier Delarochebrochard,

ANCELIN, *adjoint;* Claude DENYS; J. VERGER; GUERRRY, dép. d'Azay; P. BRILLOUX; CHARLOT; BERNARD; CERMALLE.

J'atteste, avec pleine et entière connaissance des succès cités ci-dessus, sur les personnes de Jean Robert, de Françoise Barchelière, de Marie Nayrande,

DEZANNEAU,

Maître en chirurgie de première classe, résident à Parthenay.

Je certifie avoir été témoin des bons effets que Françoise Barchelière a éprouvés du magnétisme. Partenay, ce 29 septembre 1817,

ALLAIRE, d. m. p.

Je certifie avoir été témoin des ordonnances qu'a faites, dans son sommeil magnétique, Françoise Barchelier,

FEVRY, *Curé de Vieuvay;* MIGAULT, *huissier;* MIOT, *offic. municipal.*

Je certifie avoir été témoin des heureux effets du magnétisme, opérés par M. le Curé de Saint-Aubin. Parthenay, le 1er octobre 1817.

PELLIERST, *Aumônier.*

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le 2e volume.

TRAITEMENT *de* M. Baron *fils*, *par* M. Lamy-Sénart, *à Saint-Quentin*, Page 1

Mémoire sur le fluide vital ou Magnétisme animal, par M. le docteur Ch**** (3e partie), 25

Analyse de l'ouvrage de M. Ch. H******, *intitulé* Théorie du Mesmérisme, *par* M. Deleuze, 73

Réflexions générales sur le Magnétisme animal, et de l'état organique, par C. A. de Eschenmayer. (*Extrait du Journal allemand sur le Magnétisme animal, intitulé :* Archiv. den Thierischen-Magnetismus), 82

Extrait du journal des traitemens de M. Masson d'Autume, 97

Des associations magnétiques, par M. le marquis de Puységur, 140

Recherches historiques sur le Magnétisme animal chez les anciens, par M. ***, 154

Des Sibylles, 155

Lettre de M. le marquis de Puységur, *à* M. Lamy-Sénart, 165

Réflexions générales sur le Magnétisme animal, par C. A. de Eschenmayer, 169

Certificats de trois cures magnétiques opérées à Poitiers, à Châtellerault et à Saint-Quentin, 181

VARIÉTÉS. *Magnétisme animal considéré comme une découverte, proposé pour le sujet d'un prix, par la Société royale des Sciences à Paris,* 187

De l'opinion de Van-Helmont *sur la cause, la nature et les effets du Magnétisme* (2e art.), *par* M. Deleuze, 189

*Lettre de madame ***, à* M. Deleuze, 228

Recherches historiques sur le Magnétisme animal et sur les Sibylles, dans l'ancienne Italie, sous les Empereurs et dans les Gaules, 242

VARIÉTÉS. Nécrologie. *Notes biographiques sur M. l'Archiprêtre* COLL, *Curé de Dangé, mort le 29 juin* 1817, 261

Certificats des cures magnétiques opérées par Mr J. M. Germon, *Curé de Saint-Aubin,* 273

Errata, 284

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 155, *lig.* 11, donnaient pour, *lisez* rendaient par.

164, 14, siècles, *lisez* temps.